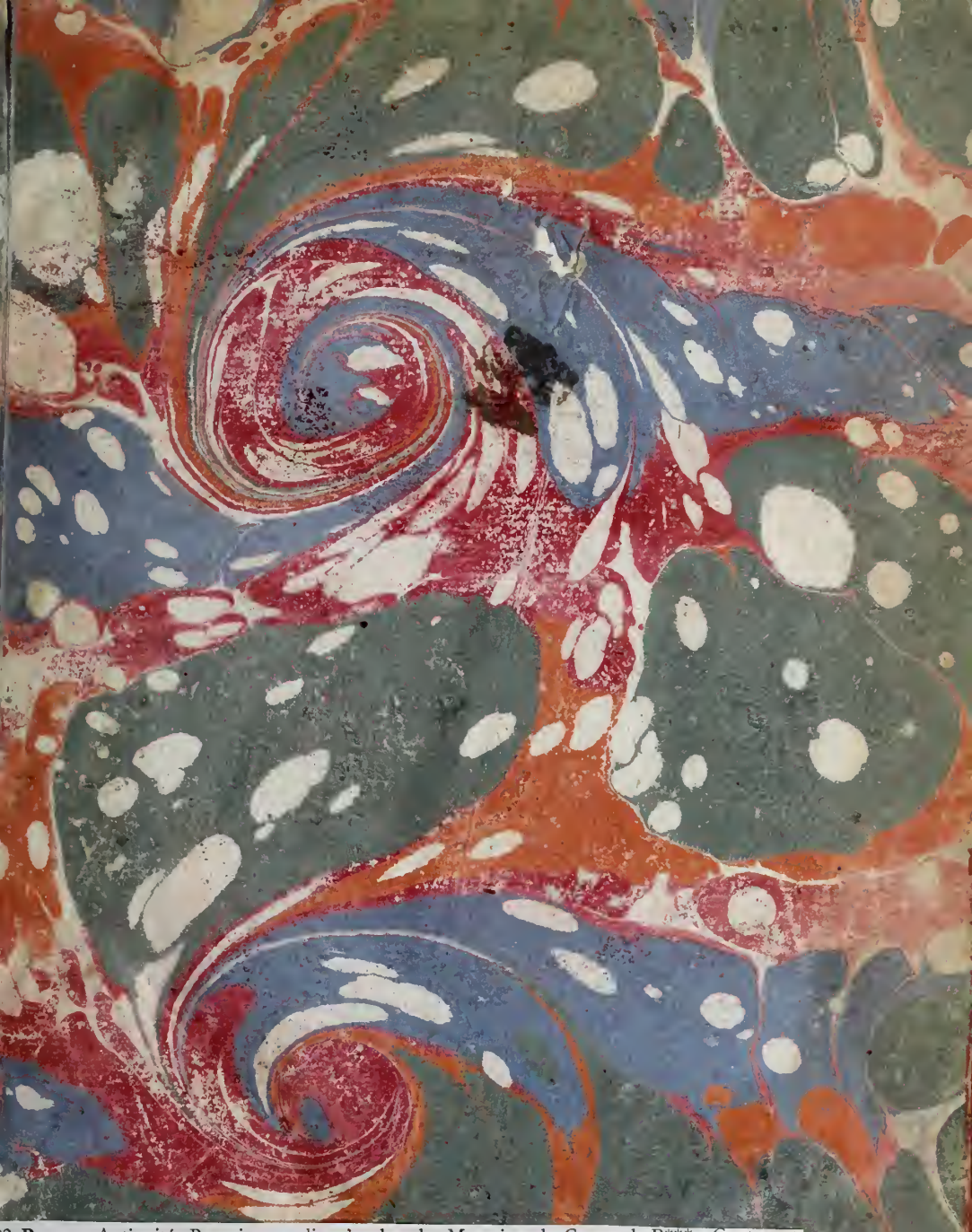
Humanities Research Center
UNIVERSITY OF TEXAS

VanderPoel Campania
Collection



2 **Rome.**—Antiquités Romaines explique'es dans les Memoires du Comte de B***. Contenant ses avantures, un grand nombre d'Histoires & Anecdotes du tems très-curieuses, ses recherches & ses decouvertes sur les Antiquités de la Ville de Rome & autres curiosités de l'Italie . . . *La Haye, chez Jean Neaulme*, 1750. First edn., 4to, *pp.* 8 ; 355, *with* 92 *engraved plates* (4 *folding*) *and engravings in the text, a crisp copy in old mottled calf, joints worn & label lacking, but sound*

Brunet 29170.

vn - '64

Copyright pur
Mof. March 1800. £1

Many plates

Rome

90 engr. plates + text engravings.

Brunet 29170.

1st edn

£4 10s.

ct 91 fo.

104

ANTIQUITÉS ROMAINES

EXPLIQUE'ES DANS LES

MEMOIRES

DU COMTE DE B***.

CONTENANT

SES AVANTURES,

*Un grand nombre d'*HISTOIRES *&* ANECDOTES *du Tems très-curieuses, ses recherches & ses découvertes sur les Antiquités de la Ville de* Rome *& autres curiosités de l'*Italie.

DIVISE'S EN TROIS PARTIES,

Et Enrichis de plus de cent belles Planches en Taille-douce.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. L.

LETTRE

DE MONSIEUR

LE

BARON DE T**.

A MONSIEUR

LE

MARQUIS DE N***.

EN LUI ENVOYANT CES MÉMOIRES,

NON, mon très-cher & très-fidelle Ami, personne n'a jamais pris un plus sincère intérêt, que moi, à tout ce qui vous regarde; & vous m'avez rendu justice, en me marquant que vous en êtes intimement persuadé. Jamais l'Amitié, qui subsiste entre nous depuis tant d'années, ne m'a permis d'en agir autrement avec

vous, & vous devez être parfaitement convaincu que je ſerai toûjours le même à cet égard. Vous m'en demandez une nouvelle preuve. Ma promtitude à vous ſatisfaire vous aſſûrera de la continuation de mes ſentiments ſur leſquels vous pouvez toujours compter, comme je crois pouvoir le faire ſur les vôtres . . . . mais laiſſons-là les proteſtations, & venons à ce qui fait le ſujet de votre dernière Lettre.

Un *Fils unique, tendrement chéri, & que vous vous diſpoſez à faire entrer dans le monde, vous cauſe, à ce que vous me marquez, de grandes inquiétudes. Vous tremblez qu'il ne s'y égare ; vous craignez ſa Jeuneſſe, ſa grande Vivacité, & ſon inexpérience.*

Vos *allarmes ſeroient bien fondées, ſans doute, ſi vous n'aviez pas pris tous les ſoins imaginables de ſon éducation, dont il m'a paru juſqu'à ce jour qu'il a très-bien profité. Elevé ſous vos yeux, & ayant devant les ſiens un modelle tel que vous, il lui ſufiroit de marcher dans le chemin que vos bons exemples lui tracent tous les jours, & je vous répondrois de ſa ſageſſe ; Mais ce qui vous allarme, eſt, dites-vous, la réſolution qu'on vous a fait prendre, en quelque façon malgré vous, de le faire un peu voyager.*

Quelque *répugnance que vous me marquiez pour cette réſolution, je ne puis me diſpenſer d'approuver ce louable conſeil, qui ne peut vous avoir été donné que par des perſonnes, qui s'intéreſſent véritablement au bien de vo-*

votre aimable Fils. Rien en effet de plus utile pour un jeune homme, ſur-tout d'un certain état, que les Voyages; rien de plus propre à le façonner, & à lui faire perdre cette timidité honteuſe qui lui donne dans les compagnies un air embarraſſé, & ſouvent même très-ſot; rien de plus propre enfin à l'inſtruire dans ce qu'on appelle la ſcience du monde, ſcience qui ne s'acquiert qu'à force de voir des hommes.

QUOIQUE *Paris puiſſe paſſer pour une des bonnes Ecoles où l'on apprenne à les connoître, cette Ville cependant n'offre pas aux jeunes gens qui y ſont nés, & élévés, le même avantage qu'en retirent les Etrangers. Une des raiſons que je crois qu'on en peut donner, eſt qu'en général les objets qu'on a continuellement ſous les yeux font ſur nous une impreſſion beaucoup moins vive, que ceux qu'on n'a jamais vûs. D'ailleurs un jeune Pariſien, accoûtumé à la politeſſe & à l'indulgence ordinaire à ſes Concitoyens, & familiariſé, pour ainſi dire, avec eux, s'obſerve beaucoup moins en leur compagnie, en eſt beaucoup moins attentif à ſe corriger des défauts qu'il peut avoir, & que par un excès de complaiſance on lui fait très-rarement remarquer; enfin il s'applique beaucoup moins à aquerir les perfections qui lui manquent, qu'il ne fait avec des perſonnes qu'il n'a jamais vues, qui ſont d'un caractère quelque-fois tout différent de celui de ſes Compatriotes, & qui, en conſéquence, ne ſont pas obligés d'avoir, & n'ont pas effectivement*

pour lui les mêmes égards, ni la même déférence; En un mot il en eſt, ſelon moi, d'un jeune Homme qui n'a point voyagé, comme de ces Enfans, que des Parents idolâtres n'ôſent perdre un ſeul moment de vûe, à qui, de peur de les chagriner, ils paſſent tous leurs défauts qu'ils perdroient ſûrement avec des Etrangers, qui ſeroient chargés du ſoin de leur Education. L'expérience journalière vous fait ſentir de reſte la juſteſſe de ma comparaiſon.

Mais *comme chaque Peuple, chaque Nation à ſes défauts & ſes vices qui lui ſont particuliers, & que, généralement parlant, le libertinage eſt aſſez grand par tout, vous craignez, dites-vous, qu'il ne perde dans ſes Voyages le fruit de l'Education que vous lui avez fait donner.*

Si *cette Education n'avoit été que ſuperficielle, votre crainte ne ſeroit que trop fondée. Mais je ſçais le contraire; & vous n'ignorez pas la ſentence d'un Ancien Poëte ſur ce ſujet:* Quand un Vaſe neuf, *dit-il*, a été imbibé d'une liqueur excellente, il en conſerve long-tems la bonne odeur. *Les hommes ſeroient en effet bien à plaindre ſi toutes les peines, ſi toutes les fatigues, qu'on ſe donne pour les former à la vertu, n'aboutiſſoient à rien d'effectif. Il s'en faut de beaucoup que j'aye une pareille idée de votre aimable Fils. Je ſuis au-contraire perſuadé qu'en quelque endroit du monde qu'il aille, il fera toujours honneur à ſa Famille.*

Voulez-*vous avoir d'avance, mon très-cher & fidelle Ami, une eſpèce d'aſſûrance de ce que je vous annon-*

ce

ce ici? Vous la trouverez dans les Mémoires que je vous envoye, & dont je fais préſent à votre Jeune Télémaque. *C'en eſt un que j'ai reçu moi-même de la Famille du Comte de B***. auquel j'étois fort attaché, & dont vous m'avez entendu ſouvent vous parler avec les éloges qu'il méritoit. Vous verrez dans l'Hiſtoire de ce Seigneur les bons effets d'une excellente Education, & y trouverez de quoi calmer les appréhenſions que vous donnent les Voyages, que vous êtes ſur le point de faire entreprendre à votre aimable Fils. Il y trouvera lui-méme des Inſtructions auſſi agréables que ſolides, ſur la conduite que doit tenir un jeune homme en entrant dans le monde, & principalement dans ſes Voyages.*

C'EST *un* Mentor *que je lui donne pour l'accompagner dans ceux qu'il va faire, mais un* Mentor *dont la ſageſſe n'a point l'air triſte & lugubre, ſouvent même rébutant, qu'ont la plûpart de nos Moraliſtes. Celui-ci préche la Vertu, mais en Homme du monde, & non en Philoſophe, ni en Pédant; & les agréables & ſolides Réflexions qu'il fait, coulent, comme de leur ſource, des évènements mêmes qu'il raconte. Accoûtumé à réfléchir ſur tout, il tire non ſeulement de ſes propres Avantures, & de pluſieurs autres très-curieuſes dont il a été témoin, mais des choſes mêmes qui paroiſſent d'abord très-indifférentes, des Inſtructions qui frappent d'autant plus, qu'elles ſont moins attendues. Telles ſont celles que lui ont fourni les Antiquités de* Rome, *dont l'explication & le détail, dans lequel il entre ſur cette ma-*

matière m'ont paru un morceau d'érudition, qui n'eſt pas moins inſtructif qu'il eſt amuſant.

PAR *ce préſent, dont je me prive pour l'amour de vous & de lui, quoiqu'il me ſoit infiniment précieux, m'étant venu d'une auſſi bonne part, Jugez, mon très-cher & fidelle Ami, ſi je m'intéreſſe ſincérement à tout ce qui vous regarde. J'eſpère, que par le bon uſage qu'en ſera notre jeune Voyageur, vous recueillerez dans peu le fruit du ſacrifice que je vous en fais ici. Perſonne, après vous, n'en reſſentira plus de joye, que moi, qui ai toujours pris beaucoup de part à tout ce qui vous en pouvoit procurer, & qui ſuis, avec la plus tendre & la plus ſincère eſtime,*

Mon très-cher & fidelle Ami,

Votre trés-affectionné
Serviteur,

LE BARON DE T***.

ME-

MEMOIRES
DU COMTE DE B***
CONTENANT
SES AVENTURES,

Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES du Tems très curieuses, ses recherches & ses découvertes sur les Antiquités de la Ville de Rome & autres curiosités de l'Italie.

PREMIERE PARTIE.

D'OU VIENT que la plûpart des Hommes aiment tant à écrire, ou à raconter leurs avantures? Est-ce Amour propre; est-ce envie d'instruire les autres, & de se rendre par-là utiles à la Société? C'est une question que je laisse décider à ceux qui connoissent parfaitement le cœur humain. Ce que je puis dire ici du mien, c'est que la Vanité n'entre pour rien dans ce que je vais écrire. Le desir de me rapeler, de tems en tems, des évènements qui m'ont fait quelque plaisir, & qui, par leur variété & leur multitude, pouroient s'échaper de ma mémoire, est l'unique motif qui me fait prendre la plume.

Comme ce n'eſt que pour moi que j'écris, que je le faſſe bien, ou mal, je n'ai point à craindre cette légion de Cenſeurs, plus ſouvent mauvais que bons, qui déſolent ordinairement les Ecrivains, même les meilleurs. Quand on ne travaille que pour ſoi, & nullement pour plaire aux autres, on ne court point les riſques auxquels plus d'un Auteur voudroit ne s'être jamais expoſé: Je commence.

QUOIQUE les obligations infinies que j'ai à mes parents, & que mon cœur, qui eſt naturellement reconnoiſſant, m'aſſûre que je ne les oublierai jamais, je crois néanmoins ne pouvoir mieux commencer ces Mémoires qu'en imitant ce vertueux Empereur auquel, quoique Payen, la judicieuſe Antiquité a donné le ſurnom de DIVIN (*a*) „ je remercie „ les Dieux, dit-il dans un Livre admirable que le Tems „ a reſpecté, & nous a conſervé (*b*), je remercie les Dieux „ de m'avoir donné de bons Parents, un bon Père, une „ bonne Mère, une bonne Sœur, de bons Frères, de bons „ Précepteurs, & tout ce qu'on peut ſouhaitter de bon; „ de ſorte qu'il n'a pas tenu à eux, ni à leurs inſpirations, „ ni à leurs Conſeils, que je n'aye connu la vie la plus con„ forme à la Nature & à la Raiſon; & ſi je ne puis encore „ vivre ſelon ces règles, c'eſt ma faute. Cela vient de ce „ que je n'ai pas obéï à leurs Avertiſſements, ou plutôt, „ ſi joſe le dire, à leurs ordres & à leurs préceptes ". Voilà le portrait de mes Parents, & le mien. Je dois à leurs ſoins, & aux peines qu'ils ſe ſont donnés pour me procurer une bonne éducation, le peu que je vaux. Heureux ſi j'avois répondu mieux que je n'ai fait à leurs bonnes intentions, & à ce qui leur en a coûté! Le rang qu'ils tiennent dans le monde, & l'opulence dans laquelle ils étoient

(*a*) Marc Aurèle Antonin.
(*b*) Voyez les *Réflexions Morales* de cet Empereur.

toient, les mettoient en état de fournir aux dépenſes néceſſaires pour cela; Mais combien de milliers de Parents, qui ſont dans le même cas, négligent-ils ce devoir, qui eſt le premier & le plus eſſenciel de tous? Les miens, graces au Ciel, commencèrent de bonne heure à s'en aquitter.

Je n'étois encore que dans ma ſixiéme année, lorſque je fus tiré des mains des femmes qui, juſqu'alors, avoient pris ſoin de mon enfance. Les petits ſoins que demande, juſqu'à cet âge, la formation du corps, ſont de leur compétence. Celle de l'Eſprit n'eſt point ordinairement de leur reſſort. Celle-ci demande des talents qu'elles n'ont point communément, & ſur tout une ſévère gravité, dont leur tendreſſe les rend incapables. Un oncle Maternel, vieux garçon, & qui avoit pour mes frères & pour moi une affection peu commune, voulut bien ſe charger de ce pénible emploi. La choſe parut ſingulière à bien des gens, ſurtout dans une ville, telle que Paris, où l'on compte un ſi grand nombre d'Ecoles, dont les Maîtres ſe vantent de donner à la jeuneſſe toutes les inſtructions qui peuvent lui convenir. J'avoue que, de toutes les villes du monde, il n'y en a point où l'on trouve plus abondamment que dans celle-là, tout ce qui peut contribuer à une excellente éducation. Maîtres habiles dans tous les Arts & dans toutes les ſciences, Méthode facile pour les aprendre, douceur & patience angelique avec leurs Diſciples; voilà, en racourci, le portrait des Savants Maîtres qui ſe trouvent, en bien plus grand nombre, dans cette Ville, que partout ailleurs. Mais tous ces précieux avantages ſont contre-balancés par un inconvénient, auquel on ne fait pas ordinairement toute l'attention qu'il mérite; inconvénient, aureſte, qui ſe rencontre dans preſque toutes les Ecoles publiques. C'eſt le riſque que les jeunes gens y courent de ſe gâter les uns les autres. Comme il eſt impoſſible qu'on leur

ait inſpiré à tous, chez leurs parents, les mêmes ſentimens de Réligion, de droiture & de ſageſſe, quelque attention, & quelque ſoin que les Maîtres puiſſent y aporter, il ſe trouve toujours des enfans que leur penchant malheureux entraîne vers le mal : Or il eſt certain que le mauvais exemple, que ceux-ci donnent aux autres, fait ſur eux de très-dangereuſes impreſſions. Plus les Ecoles ſont nombreuſes, & plus cette contagion eſt à craindre ; d'autant que l'attention des Maîtres étant obligée de ſe partager, elle ne peut ſe porter ſur tout, & ils ne laiſſent que trop ſouvent échaper à des jeunes gens des fautes eſſencielles, qu'ils ne commettroient pas impunément dans leurs familles. De cette remarque, qui eſt fondée ſur l'expérience, on peut conclure combien raiſonnent peu ſenſément la plûpart des parents, qui jugent de l'excellence d'une Ecole par la multitude des jeunes gens qu'on y élève.

MAIS ſi les Ecoles publiques, en général, ſont ſujettes à ce dangereux inconvénient, il eſt encore bien plus ordinaire, & bien plus à craindre, dans celles dont les Maîtres ſe ſont, pour ainſi dire, mis en poſſeſſion de l'éducation des enfans des Grands. La manière molle & efféminée dont on les élève d'abord chez leurs parents, l'orgueil & la ſotte vanité qu'on leur y fait ſuçer avec le lait, les complaiſances aveugles qu'on a pour eux, la crainte qu'on a de les mortifier, ou de leur déplaire, la baſſe flatterie qui n'encenſe, que trop ſouvent, leurs défauts; voilà les pernicieuſes ſémences qu'ils aportent dans les Ecoles, où on les fait paſſer en ſortant des mains des femmes. Là, bien loin de travailler à déraciner tous ces vices naiſſans, des Précepteurs, qui fondent & meſurent leur fortune ſur les complaiſances qu'ils auront pour leurs élèves, ſoûtenus d'ailleurs par des Maîtres, dont les vûes ſont encore plus intéreſſées & plus ambitieuſes, s'étudient par toutes ſortes de

de voyes à ſe concilier la bienveillance de leurs Diſciples, qui, au ſortir de leurs mains, ſont ordinairement beaucoup pires qu'ils n'étoient lorſqu'on les leur a confiés. Tel eſt le Tableau naturel de ces Ecoles dont la vanité fait tant de bruit. Ce qu'il y a de plus triſte pour un grand nombre de particuliers, que leurs Parents y font élever, dans la ridicule eſpérance que ce ſera pour eux un acheminement à la fortune; ce qu'il y a, dis-je, de plus triſte, c'eſt qu'elles ſont pour eux de veritables Ecoles de perdition, d'où ils ne remportent ordinairement qu'un fol orgueil & une ſotte ambition, qui leur font s'imaginer que, parce qu'ils ont été élevés par les mêmes Maîtres que les Grands, les plus hauts, les plus brillants emplois, & les plus grandes fortunes, ne ſont rien moins qu'au deſſous de leur mérite.

Des parents auſſi judicieux que les miens n'avoient garde de donner dans un travers qui n'eſt aujourd'hui que trop commun. Ces raiſons, jointes à la tendreſſe que notre Oncle avoit pour nous, l'engagèrent à ſe charger lui-même du ſoin de notre éducation: Ce ſont nos héritiers, dit-il, à cette occaſion, à mon Père; je veux non ſeulement leur laiſſer tous mes biens, mais leur aprendre encore à en faire, un jour, un bon uſage, & que par ce double bienfait ils faſſent honneur à ma mémoire & à notre famille. Laiſſer du bien à des enfans, & négliger leur éducation, c'eſt les enrichir d'une main, & les apauvrir de l'autre. Les richeſſes de ce monde ſont périſſables. Un malheur, un accident, une révolution inopinée peuvent nous les enlever, & ne nous les enlèvent que trop ſouvent, d'un moment à l'autre. Si elles ne nous échapent pas par quelqu'une de ces voyes, la mauvaiſe conduite, fruit ordinaire d'une éducation négligée, les fait bientôt paſſer en d'autres mains. Je veux prévenir, autant qu'il eſt poſſible, ce funeſte revers, & laiſſer à mes neveux, outre mes biens, des richeſſes qu'au-

cun accident ne pourra leur enlever. Il m'en coûtera, à la verité, un peu de peine; mais comme je partage votre tendreſſe pour eux, je veux auſſi partager avec vous les devoirs de la Paternité. Ils vous doivent la vie; je veux qu'ils me doivent le bon uſage qu'ils en feront.

On ne pouvoit raiſonner plus judicieuſement. Quoique je fûſſe dans un âge, où l'on n'eſt pas fort ſuſceptible de réflexions, celles de mon Oncle firent ſur moi une ſi forte impreſſion, que je ne les ai jamais oubliées. Il eſt vrai, & je le dois ajoûter ici, qu'il nous les répétoit ſouvent, pour nous les mieux inculquer, & nous encourager à profiter de ſes inſtructions & de ſes ſoins. Quoiqu'il fût bien en état de nous enſeigner lui-même tout ce qui pouvoit nous orner l'eſprit (car il avoit lui-même été parfaitement bien élevé) il ſe déchargea néanmoins de ce qu'il y avoit de plus fatiguant dans notre inſtruction ſur des Maîtres habiles qui venoient, aux heures marquées, nous donner des leçons ſur les ſciences qui convenoient à notre âge & à notre état. Il nous les faiſoit répéter enſuite & prenoit plaiſir à nous les expliquer lorſqu'elles lui paroiſſoient avoir beſoin de quelques éclairciſſements. Mais ce dont il s'étoit particuliérement chargé, comme étant le point le plus eſſenciel, c'étoit de nous former le cœur, où il ne ceſſoit de nous inculquer des ſentiments de vertu & de Réligion. Comme il avoit été fort répandu dans le grand monde, ſes inſtructions n'avoient rien qui reſſentît ni le Pédant, ni le Bigot. Sa Morale n'étoit point celle d'un Rigoriſte, ni d'un Miſantrope, qui condamnent impitoyablement tout ce qui leur paroit contraire aux lugubres idées qu'ils ſe ſont faites de la ſageſſe & de la vertu. C'etoit un Philoſophe aimable, toujours enjoué, qui nous donnoit les plus excellents préceptes, & qui pour les graver plus profondément dans notre eſprit & dans notre cœur, les aſſaiſonnoit toujours de quelques

ques exemples tirés ou de l'Hiſtoire Ancienne, qu'il poſſédoit parfaitement, ou du reçit de quelques-unes de ces Avantures intéreſſantes que Paris fournit journellement. Autant que la plûpart de nos Moraliſtes nous rendent la Vertu rébutante par les portraits peu gracieux qu'ils nous en font, autant ce cher Oncle nous la rendoit-il aimable par les charmantes peintures qu'il nous en faiſoit. Si la plûpart des hommes ne ſont pas auſſi ſages qu'ils devroient l'être, il s'en faut prendre, en partie, à ceux qui ſont chargés de leur prêcher la vertu, & qui, pour l'ordinaire, s'en aquitent d'une manière à la faire haïr. Les admirables Réflexions Morales de l'Empereur Marc Aurèle Antonin, les précieuſes Maximes du Duc de la Rochefoucault, l'inimitable Télémaque de Mr. de Fénélon, étoient les trois ſources dans leſquelles il puiſoit les inſtructions qu'il nous donnoit. Heureux & mille fois heureux, ſi elles avoient rapporté tout le fruit qu'il devoit en attendre! Mais, dans l'ordre Moral, comme dans celui de la Nature, c'eſt l'homme qui ſème & qui plante, mais c'eſt Dieu ſeul qui fait germer & fructifier la ſémence. Elle produiroit, ſans doute, toujours de bons fruits, ſi les paſſions, qui offuſquent quelquefois le cœur humain, & dont ſouvent il n'eſt pas le maître, n'en étouffoient pas le germe précieux.

Ce fut vers le tems qu'elles commencent à ſe faire ſentir, que je reconnus qu'il n'eſt point d'homme ici bas, qui en ſoit abſolument exemt, & qu'il ne peut en prévenir les funeſtes ſuites, qu'en travaillant à les réprimer. Né avec un tempéramment vif, je n'eus pas atteint l'âge de dix-huit Ans, que je ſentis ſe former, pour ainſi dire, en moi une ſeconde âme toute différente de celle qui m'avoit juſqu'alors animé. Etonné d'un pareil changement, j'eus peine à me reconnoître. Je me cherchois en moi-même, & je ne m'y trouvois plus. Eſt-il poſſible, me diſois-je intérieurement, que

que je ſois ce même homme, qui étois ſi tranquille il y a quelques mois, & qui ai vû couler, pendant tant d'années, des jours tiſſus, pour ainſi dire, d'or & de ſoye! Tout me plaiſoit alors, tout m'occupoit, tout m'amuſoit. Attentif à faire la joye & la conſolation d'une famille, dont je ſuis tendrement aimé, je faiſois mon unique plaiſir de répondre à ſa tendreſſe par la plus ſérieuſe application à remplir mes devoirs. L'étude, qui avoit alors pour moi des charmes ſi attirants, les innocentes récréations dont elle étoit ſuivie, & auxquelles je me livrois avec tant de vivacité, cette tendreſſe, auſſi juſte que forte, que je me ſentois pour tous ceux auxquels la Nature m'a uni par les liens du ſang, & plus encore par ceux de la reconnoiſſance, tous ces traits, qui ſe faiſoient ſentir, il y a quelques mois, d'une manière ſi vive, ſemblent aujourd'hui s'être émouſſés, & laiſſent dans mon cœur un vuide extraordinaire qu'il me paroit que d'autres objèts voudroient y remplir. Agité de mille mouvements différents dont je ne ſuis pas le maître, & que leur multitude m'empêche de démêler, je ne ſai ni ce qu'il veut, ni ce qu'il demande. Qui me débrouillera ce Cahos? Qui m'expliquera cette Enigme? Qui rendra à mon âme le calme heureux dont elle a ſi long-tems joüi, & dont elle ſe voit aujourd'hui privée?

J'ETOIS dans une ſituation trop violente pour que mon Oncle ne s'aperçût pas de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Il le voyoit en effet; mais il n'en témoignoit rien, étant bien aiſe de me laiſſer éprouver cette première révolution que la Nature fait en nous, & de voir ſi je lui diſſimulerois long-tems, comme il eſt aſſez ordinaire à cet âge, la ſituation dans laquelle je me trouvois. J'étois bien éloigné de cette penſée, & je n'attendois qu'une occaſion pour lui ouvrir mon cœur, & le prier d'y rétablir le calme. Elle ne tarda pas à ſe préſenter. Mon peu d'ardeur & d'empreſſe-

ment

ment pour mes exercices ordinaires, joint à un air ſérieux, & approchant même de la triſteſſe, qui s'étoit répandu, malgré moi, ſur mon viſage, ayant donné lieu à quelqües tendres reproches qu'il me fit: Je les mérite bien, lui dis-je. Je merite même encore plus, pour vous avoir caché la ſituation extraordinaire, où je me trouve; mais ajoûtai-je, pardonnez à l'amour propre, qui nous fait diſſimuler nos défauts le plus ſoigneuſement qu'il nous eſt poſſible. Il n'y a que trop long-tems que je m'apperçois que mon cœur n'eſt plus le même, & qu'il s'y paſſe des choſes que je n'aurois jamais cru devoir éprouver. Là-deſſus je lui repréſentai ma ſituation, telle que je viens de la décrire.

PENDANT que je lui parlois, je remarquai qu'il ſourioit à la peinture naïve que je lui faiſois du nouvel état, dans lequel je me trouvois. Vous riez, lui dis-je, mon cher Oncle! Vous imagineriez-vous que j'aurois voulu vous amuſer ici par quelque conte fait à plaiſir? Non, vous, devez trop connoître juſqu'où va l'averſion que vous nous avez inſpirée pour l'ombre même du menſonge. Ce que je viens de vous raconter eſt la pure vérité; & vous pouvez en être perſuadé ..... Je n'en doute pas un moment, interrompit-il. Il y a déjà plus de deux mois que j'ai lû dans vos yeux, & dans toute votre conduite, ce que vous venez de me dire, mais j'attendois que votre amitié m'en fit elle-même confidence. Si j'ai ſouri au récit que vous m'en avez fait, c'étoit pour vous encourager à m'ouvrir entiérement votre cœur, qu'un air trop grave & trop ſérieux auroit peut-être effarouché. Tel eſt l'ordinaire défaut de ces hommes Mercénaires, auxquels la plûpart des parents confient l'éducation de leurs enfans, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de s'aquiter eux-mêmes de ce devoir. Un pareil homme vous auroit interrompu preſque à chaque phraſe pour vous faire une peintu-

re auſſi affreuſe que ridicule de votre ſituation; heureux s'il n'eût pas encore pouſſé le Rigoriſme juſqu'à ouvrir ſous vos pieds l'Enfer tout prêt à vous engloutir. Pour moi, mon cher Neveu, qui connois un peu mieux le cœur humain, & qui reduis les choſes à leur juſte valeur, je vous dirai que ce qui vous allarme, & ſurquoi vous me priez de vous eclaircir, eſt la choſe du monde la plus ſimple & la plus naturelle. Toute ma réponſe ſe reduit à vous dire que vous n'êtes plus aujourd'hui ce que vous étiez il y a quelque tems.

L'HOMME, continua-t-il, ſemblable, en ce point, à certains inſectes (permettez-moi cette comparaiſon, qui dans ſa baſſeſſe apparente n'exprime que trop bien la vérité) l'homme, dis-je, dans le cours de ſa vie, éprouve, comme eux, quatre Métamorphoſes, qui en font, pour ainſi dire, quatre Créatures différentes. Ces Métamorphoſes ſont les quatre âges par lesquels la Nature le fait ſucceſſivement paſſer, & dont il ſeroit à ſouhaiter pour lui qu'elle lui épargnât la première & la dernière. Dans la première en effet, il n'eſt point encore homme; & dans la dernière, qui eſt la Vieilleſſe, il ne l'eſt plus. L'homme, c'eſt-à-dire, ce compoſé admirable de l'Animal & de ce rayon de la Divinité qui l'anime, ne commence à faire veritablement honneur à celui qui l'a créé, que dans l'âge où vous allez entrer. Etrange condition & bien humiliante pour nous! Du peu de jours que la Providence nous deſtine ſur la Terre, nous n'en pouvons compter que la moitié, & ſouvent encore beaucoup moins, où nous puiſſions nous glorifier, avec quelque juſtice, d'être véritablement ce que nous devons être, c'eſt-à-dire Raiſonnables. Qu'eſt-ce, en effet, que la Raiſon dans l'homme juſqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans; & qu'eſt-ce que cette même Raiſon depuis ſoixante ou ſoixante & dix ans, juſqu'à ce qu'il entre dans le

Tombeau! Dans le premier de ces deux périodes, cette Divine étincelle se laisse à peine appercevoir ; elle se dévelope ensuite imperceptiblement, à mesure que le Corps se forme, & se fait enfin voir dans toute sa force & dans tout son éclat. Dans le second, elle s'affoiblit insensiblement, elle s'obscurcit, & s'éteint à la fin, à proportion que les Organes s'affoiblissent, & que le Corps dépérit. Vous avez déjà passé la première de ces révolutions, & si le Ciel vous réserve une longue vie, vous éprouverez la dernière. Mais si celle où vous entrez est la plus brillante, & fait ordinairement le plus d'honneur à l'homme, combien en voit-on de milliers qui ne tendent, ni ne parviennent jamais à ce but! Emportée par les passions, qui se font sentir alors dans toute leur violence, dans quels écarts la jeunesse inconsidérée ne donne-t-elle pas tous les jours; écarts d'autant plus à craindre, qu'ils influent, d'ordinaire, sur tout le reste de la vie? c'est pour les prévenir que j'ai voulu prendre moi-même le soin de votre éducation. Douze à treize ans que j'ai employés à vous former le cœur, & à vous inspirer des sentiments d'honneur & de vertu, me font espérer que cet âge, si difficile à passer pour les autres, s'écoulera aussi heureusement pour vous que celui qui l'a précédé; mais vous ne devez pas croire qu'il ne vous en coûtera point plus de peines. Ce n'est plus sur un Canal, ni sur un Etang, que vous allez voguer dorénavant; c'est sur une Mer des plus orageuses & féconde en Naufrages. Le Monde, que vous n'avez point encore connu, va vous offrir tout ce qu'il a de plus séduisant pour vous attirer à lui. Le Vent des passions vous y poussera à pleines Voiles; mais si la sagesse ne vous dirige pas dans cette périlleuse route, vous augmenterez le nombre des malheureux qui s'y sont signalés par leurs Naufrages. Ayez donc continuellement devant les yeux les instructions, que je ne vous ai données que

pour en faire uſage; car la Vertu n'eſt rien dans la ſimple ſpéculation. Ce n'eſt que la pratique qui lui donne ſon éclat & tout ſon mérite.

Eclairci de la ſorte ſur ma ſituation, je n'en fus pas d'abord pour cela plus tranquille. La crainte de donner dans les écarts ordinaires à la jeuneſſe, & dont je preſſentis dès-lors que je ne ſerois pas exempt, me fit regretter les charmes de mon premier état. J'aurois voulu, s'il eût été poſſible, reſter toujours Enfant, lorſque j'enviſageai les périls que mon Oncle venoit de me repréſenter. Il étoit un moyen ſûr pour m'en garantir. C'étoit de renoncer au Monde. Comme je ne le connoiſſois point encore, & que, par conſéquent, il n'avoit aucun attrait pour moi, je me ſentois aſſez diſpoſé à prendre ce parti. J'en témoignai quelque choſe à mon Oncle: gardez-vous bien, me dit-il, mon cher Neveu, de ſuivre cette idée; je n'ai pas pris tant de ſoins & tant de peines pour faire de vous un homme inutile à la ſociété. Les hommes ne ſont pas faits pour vivre comme les Ours, mais pour ſe ſervir les uns les autres. C'eſt le but que le ſage auteur de la Nature s'eſt propoſé, lorſque, par un privilège particulier, il leur a donné la raiſon en partage, & dans cette diverſité infinie de goûts & de talents qu'il leur a donnés. Vous pouvez leur être utile par ceux dont il vous a fait part. Ce ſeroit aller contre ſes ordres, que de les fruſtrer du fruit qu'ils en attendent. Mais avant que de vous décider ſur l'état que vous embraſſerez, il eſt bon que vous étudiez un peu le Monde. La Providence vous offre ici un de ſes plus grands & de ſes plus beaux Livres, dans lequel vous pouvez commencer à vous inſtruire de cette ſcience ſi néceſſaire à un homme de votre naiſſance. Paris, par la multitude preſque innombrable de ſes habitants, par la variété des choſes qui s'y paſſent, par la diverſité des caractères qu'il nous préſen-

ſente, peut être regardé comme une des plus excellentes Ecoles du monde. Auſſi eſt-ce par-là que je veux vous faire commencer votre Caravane ; quelques voyages dans les païs étrangers vous aprendront enſuite à connoître parfaitement les hommes, & en combien de manières différentes on peut leur être utile.

J'AVOIS trop de déférence pour les conſeils de mon Oncle, j'étois trop convaincu de ſa grande expérience, & plus encore de ſes bontés pour moi, pour ne me pas rendre à ſes avis, j'entrai donc dans la carrière du monde, dans laquelle il me pouſſa, pour ainſi dire, lui-même, & où il me laiſſa marcher ſeul, voulant voir de quelle façon je m'y prendrois. J'y débutai par les plaiſirs, comme font tous les jeunes gens, dès qu'on les abandonne à eux-mêmes. Je choiſis ceux qui me parurent les plus innocents, & les plus dignes d'un honnête homme. Les Comédies, Françoiſe & Italienne, le raviſſant Spectacle de l'Opéra, la fréquentation de quelques Beaux Eſprits, dont Paris abonde, un commerce d'amitié que je liai avec quelques jeunes gens de mon âge & de mon rang, rempliſſoient les vuides que me laiſſoient mes exercices Académiques, que je n'avois point encore achevés. Comme les plaiſirs, pour n'être pas inſipides, ont beſoin d'être variés, j'aſſaiſonnois ceux-ci de quelques autres, qui paroîtront, peut-être, bien moins piquants à certaines perſonnes, mais qui avoient néanmoins des attraits pour moi. C'étoit la fréquentation du Bareau, où j'allois entendre, de tems en tems, nos Cicérons François, dont la brillante & ſolide éloquence me faiſoit un plaiſir infini. A cet agrément ſe joignoit encore celui de la ſingularité curieuſe, & quelquefois peu édifiante, des cauſes que ces Meſſieurs deffendoient. Telle me parut celle des jeunes Princes de Momb. . . . donc l'aîné, pour ſe faire ajuger tous les biens de ſon Père, à l'excluſion

de tous ſes autres Frères, ne rougit point de couvrir la mémoire de ce Prince d'un opprobre éternel, en déclarant au Public que tous ſes Frères, du moins à ce qu'il prétendoit, étoient les fruits criminels d'un commerce adultère & inceſtueux, que ſon Père avoit eu avec les deux Sœurs de ſa Mère, qu'il avoit, diſoit-il, toutes abuſées par des promeſſes de mariage.

La Chaîre m'offroit auſſi, quoique plus rarement, des plaiſirs qui ne m'étoient pas moins agréables que ceux du Bareau. Deux fameux Prédicateurs partageoient alors tout Paris, qui couroit en foule les entendre. Le ſtile & le goût ſingulier de leurs Sermons, qui ne reſſembloient en rien à ceux des grands Orateurs, qui les avoient précédés dans la carière Evangélique, leur attiroient toutes les précieuſes de la Cour, &, par une conſéquence infaillible, tous les gens du bel air, dont on ſait que le nombre n'eſt pas petit dans cette grande Ville. La curioſité m'y entraîna avec les autres. Mais ſi leurs diſcours, purement Académiques, me touchèrent peu, du moins occaſionnèrent-ils deux ſcènes, qui furent pour moi d'une grande inſtruction. Voici la prémière. Elle ſe paſſa dans l'Egliſe de Saint . . . où le Père B . . . un des Orateurs dont je viens de parler, prêchoit alors. Son diſcours rouloit, ce jour-là, ſur l'humilité, qui doit être, dit-on, la première vertu d'un Chrétien. Comme la foule, que faiſoit la réputation du Prédicateur étoit ſi grande, que les perſonnes, même du plus haut rang, couroient riſque de ne point trouver de place dans l'Auditoire, ſi elles ne s'y rendoient de bonne heure, ou n'envoyoient pas garder leurs places, il arriva que deux grandes Princeſſes, Sœurs toutes les deux, & toutes les deux Epouſes, l'une d'un des plus grands Princes de l'Allemagne, dont elle étoit Veuve, & l'autre d'un petit Souverain actuellement Régnant, firent, à l'inſçu l'une de l'autre,

tre, la partie de venir entendre le Prédicateur à la mode. La Princeſſe de C . . . . s'y rendit la première ; mais, ſoit affectation, ſoit pareſſe, ſoit vanité, ou quelque autre motif de cette nature, la Princeſſe Douarière, ſa Sœur, ne s'y rendit que fort tard. Son arrivée cauſa, ſelon la coûtume, quelque petit dérangement dans l'Aſſemblée ; mais tout s'étant remis dans l'ordre, le Prédicateur continua ſon diſcours. Il en étoit à un des plus beaux endroits de ſa piéce, lorſque l'attention de ſes Auditeurs fut de nouveau troublée par les allées & les venues d'un Gentil-Homme, qui faiſoit auprés de la Princeſſe Douairière la fonction d'Ecuyer. Elles furent ſi fréquentes, & ſi incommodes, dans un lieu où l'on n'étoit rien moins qu'à ſon aiſe par la multitude des perſonnes qui s'y trouvoient aſſemblées, qu'on en murmuroit tout haut. Voici quel fut le ſujet & l'occaſion de cette ſcéne, la plus inſtructive que j'aie jamaie vûe.

Comme la Princeſſe de C. . . . s'étoit rendue d'aſſez bonne heure au Sermon, où elle ignoroit que ſa Sœur dût ſe trouver, ſes Domeſtiques avoient mis devant elle, ſelon l'uſage, le Carreau ou Couſſin, que tout le monde ſait que les Dames de qualité ſe font porter à l'Egliſe, & ſur lequel elles ſe mettent à genoux. Celui de la Princeſſe étoit, à l'ordinaire, à ſes pieds. Perſonne ne penſoit à s'en formaliſer, lorſque la Princeſſe Douairière, plus curieuſe de lorgner l'Auditoire, que d'écouter le Prédicateur, apperçut aux pieds de ſa Sœur le Carreau, auquel perſonne ne faiſoit attention, tant on eſt accoûtumé, dans Paris, à ce cérémonial. Il me ſeroit difficile, pour ne prs dire impoſſible, d'exprimer ici, dans toute ſa force, l'étrange impreſſion que fit la vûe de cet objet ſur l'eſprit de la Douairière. Jalouſe à l'excès du privilège & du droit qu'elle croïoit que ſon rang lui donnoit de faire diſparoître tous les Carreaux du monde, dans tous les endroits, ou ſacrés ou profanes, qu'elle honoroit

de sa présence, elle envoya aussi-tôt son Ecuyer ordonner, de sa part, à la Princesse, sa Sœur, de faire sur le champ ôter le sien. Celle-ci répondit au Gentilhomme, qu'elle savoit le cérémonial aussi-bien que la Douairière; qu'en qualité de Princesse Souveraine, & de Souveraine Régnante, elle avoit aussi, comme elle, le droit de Carreau dans toutes les Eglises où elle se trouvoit. Cette réponse ayant été portée à la Princesse Douairiére, le Gentilhomme fut renvoyé avec un nouvel Ordre, qui ne fut pas plus éxécuté que le premier. Il en fut de même d'un troisième dont la Princesse ne fit pas plus de cas, ce qui mit la Douairière dans une si terrible colère que, sans aucun respect pour le Saint lieu où elle étoit, sans réfléchir sur les suites sanglantes qu'auroit sa fureur dans un Assemblée si nombreuse, elle ordonna à son Ecuyer de tirer son épée, & d'aller faire main basse sur la Princesse sa Sœur, & sur toutes les personnes de sa suite.

J'AVOUERAI ici que cet Ordre sanguinaire & barbare, que j'entendis donner, (car je n'étois qu'a quelques pas de la Douairière) me fit frémir d'horreur & d'indignation. J'avois bien entendu raconter à mon Oncle qu'il y avoit des hommes assez furieux pour s'entr'égorger pour des vetilles, qu'ils décorent du beau nom de point d'honneur, & dont ils sont fort souvent les sanglantes victimes; mais c'étoit une Barbarie inouïe pour moi, & peut-être pour tout le genre humain, que celle que je venois d'entendre ordonner, au pied des Autels, contre une Sœur, à la face du Dieu vivant, dans une Assemblée de Réligion, au milieu d'un discours, dans lequel l'Orateur se tuoit à prouver que le mépris des vanités du monde, & le renoncement à soi-même, sont les premières vertus d'un Chrétien. Ce qui redoubla mon indignation, fut que cet horrible attentat venoit de la part d'une Femme

me, qui traînoit d'Egliſe en Egliſe ſa deffunte dignité, & qui fréquentoit, faute d'autres, & par pure vanité, toutes les pieuſes aſſemblées ; & contre qui donnoit-elle cet ordre ſanguire? contre ſa propre Sœur.

Je ne fus pas le ſeul qui frémis en l'entendant donner. Son Ecuyer refuſa abſolument de l'éxécuter. Il fit même tous ſes efforts pour calmer l'eſprit de la Princeſſe qui, voyant qu'il refuſoit de lui obéir, ſe jetta comme une furieuſe ſur ſon épée, dont elle vouloit aller poignarder elle-même ſa Sœur & toute ſa ſuite. Le Gentil-Homme, juſtement effrayé de cette extravagante fureur, la lui arracha des mains, ce que voyant la Douairière, elle ſortit de l'Egliſe. Beaux & dignes fruits de ce qu'on appelle Dévotion, dis-je en moi-même! Ton éloquence, pauvre Orateur, n'eſt-elle pas bien touchante & bien perſuaſive? Tu te glorifies du rang élevé & de l'affluence choiſie de tes Auditeurs; leurs vertus ne te font-elles pas beaucoup d'honneur? Cependant la Dévote Douairière n'en demeura pas-là. Ne pouvant ſe ſatisfaire elle-même, elle demanda à la Cour une éclatante vengeance de l'affront qu'elle prétendoit avoir reçu de la Princeſſe ſa Sœur, affront qui, à l'entendre, ne ſe pouvoit laver que dans ſon ſang. La Cour rit beaucoup de cette Avanture, ſur-tout du riſible emportement de ce D. *Diègue* fémelle. Toutefois comme un refus total auroit pû occaſionner quelque mauvais coup de la part de cette ſainte Mégère, après s'être long-tems fait tenir à quatre, on la réduiſit enfin à ſe contenter d'une viſite d'excuſe, que lui rendit le Prince de C. . . . ſon Beau-Frère, qui étoit alors à Paris, & qu'elle reçut avec toute la fierté des Empereurs Ottomans. Ainſi ſe paſſa cette première ſcène.

La ſeconde, bien moins révoltante, mais non moins inſtructive, ſe paſſa au Louvre, chez les Prêtres de l'Oratoire, où prêchoit alors leur Père Renaud. Ce Prédicateur partageoit avec celui dont je viens de parler, tout le beau

monde de la Cour & de la Ville, qui couroit les entendre alternativement, Un jour que j'allai augmenter la foule de ſes Auditeurs, l'Oratorien nous débita, aſſez bien, une piéce fort élégamment écrite. Elle rouloit ſur les Spectacles, qu'il y frondoit ſans miſéricorde, & pour leſquels il s'efforca d'inſpirer aux aſſiſtans toute l'horreur qu'on doit avoir pour les plus grands crimes. Je crus m'appercevoir que ſon diſcours avoit fait une forte & vive impreſſion ſur un grand nombre de Dames de la première condition, qui ſe trouvoient dans ſon Auditoire. J'en reſſentis quelque chagrin, d'autant que, de la manière dont le Théatre eſt aujourd'hui épuré, je l'ai toûjours regardé comme un amuſément très-innocent par lui-même, & qu'en conſéquence j'y avois pris beaucoup de goût, Mais heureuſement pour moi, & malheureuſement pour l'Orateur, il étoit près de cinq heures lorſque ſon diſcours finit; & c'eſt juſtement l'heure à laquelle les Spectacles commencent. Celui de l'Opéra, contre lequel il s'étoit particulièrement déchaîné, n'eſt qu'à quelques cent pas de la Chapelle du Louvre. On jouoit alors, ſur ce Théatre enchanté, la magnifique Tragédie d'*Armide*, chef-d'œuvre du tendre Quinaut, & de l'inimitable Lulli. La réputation du Prédicateur, & le concours de l'Opéra, qui alloit commencer, avoient attiré dans la rue Saint Honoré, une légion de Caroſſes, qui m'obligea de m'arrêter quelque tems ſous la porte de cette Egliſe, pour y attendre que le mien vînt à la file des autres. Là je fus témoin du contraſte le plus ſingulier que j'aïe jamais vû. Ce fut celui que m'offrirent quantité de Dames de la première qualité. Elles relevèrent par les plus grands éloges la beauté de la pièce qu'elles venoient d'entendre, ajoûtant qu'elles en avoient été extraordinairement touchées, & qu'un diſcours ſi ſolide & ſi patétique ne pouvoit manquer de produire de très-bons fruits. Il y parut quelques momens après. En effet leurs Caroſſes ayant commencé à dé-

défiler, & les Laquais leur ayant demandé, ſelon l'uſage, où il falloit les conduire, toutes, d'une voix unanime, & comme ſi elles s'étoient donné le mot, répondirent auſſitôt; à l'Opéra. Miniſtres de l'Evangile, Prédicateurs à la mode, voilà les fruits ſolides que produiſent vos élégantes piéces, & les fortes & durables impreſſions qu'elles font ſur le cœur humain! Après un pareil exemple, il ne faut pas demander où mon penchant m'entraîna.

Ces deux Avantures n'étoient pas les ſeules qui m'avoient apris à connoître un peu les femmes. Elles avoient été précédées, quelque tems auparavant, par deux autres qui m'avoient déjà fait voir de quels excès ce Sexe eſt capable, lorſqu'il lâche une fois la bride à ſes paſſions. Hé, combien y en a-t-il peu, ſur-tout parmi celles d'un certain rang, qui ne penſent pas ſeulement à leur réſiſter! Celle dont je vais parler avoit, à la Cour, le rang de Ducheſſe. Si le libertinage & la débauche conduiſoient les femmes au Thrône, celle-ci auroit mérité de l'occuper. Elle en étoit effectivement auſſi digne que ces fameuſes Impératrices, dont l'Antiquité nous a conſervé les ſcandaleuſes hiſtoires. La Ducheſſe de B. . . . ne leur cédoit en rien de ce côté-là, non plus que pour la beauté. La voir & l'aimer étoit l'ouvrage d'un moment & d'un ſeul de ſes regards. Mais, pour lui plaire, il falloit avoir des qualités qui ne ſe rencontrent pas toujours dans les Hommes les plus aimables & les plus galants. Par cette raiſon elle en changeoit ſouvent, eſpérant dans la multitude ce qui ne ſe trouve preſque jamais dans une ſeule perſonne. A force de changer, elle eut pourtant enfin le bonheur de rencontrer le Phœnix qu'elle cherchoit. Un Prince étranger, fait pour l'Amour dont il eſt lui-même le Fils, & qui joignoit aux charmes d'un *Adonis* les forces d'un *Hercule*, devint l'objet de ſa conquête. Elle ne lui coûta ni beaucoup de tems, ni beaucoup de peines. Mais

ſi le Prince avoit les qualités requiſes pour lui plaire, elles étoient compenſées par un défaut dont elle ne devoit pas s'accommoder. C'étoit l'inconſtance, défaut aſſez ordinaire dans le païs de la galanterie, & qu'elle devoit d'autant plus lui pardonner, qu'elle lui en avoit elle-même donné des milliers d'exemples ; mais l'Amour ne raiſonne pas toûjours. Celui de la Ducheſſe pour ſon nouvel Amant étoit à ſon comble. Elle ſe raſſaſioit avec lui des délices qu'elle n'avoit goûtées qu'imparfaitement avec cette multitude d'Adorateurs qui l'avoient précédé. Il ne manquoit à ſa félicité que d'être durable. La Ducheſſe ſe flattoit qu'elle le ſeroit ; mais peut-on compter ſur un pareil bonheur, pour peu que l'on connoiſſe le cœur humain ! Il n'eſt pas fait pour ſe borner à un ſeul objet, qu'une longue & tranquille poſſeſſion lui rend, ordinairement, inſipide. Elle ne fut pas long-tems à l'éprouver, & voici de quelle manière la choſe arriva.

Le Théatre François avoit alors une Actrice telle qu'on n'y en avoit jamais vû. Cette fille, que j'ai ſouvent entendue, réüniſſoit, effectivement, en elle des talens qu'on ne vit preſque jamais dans la même perſonne. Un Port majeſtueux, une Phiſionomie des plus aimables, un Geſte, un Coup d'œil, un Son & une flexibilité admirables dans la voix, enfin mille graces, que l'on ſentoit mieux que je ne puis les exprimer, tout dans cette charmante fille alloit droit au cœur, où elle avoit l'art de remuer, à ſon gré, toutes les paſſions dont il eſt ſuſceptible. La tendreſſe, la compaſſion, l'amour, la jalouſie, la haine, la fureur, l'indignation, la joye, le mépris, l'indifférence, en un mot tous les mouvements qui peuvent agiter le cœur humain, n'étoient qu'un jeu pour elle. Formée par les mains de la Nature même pour plaire, ſans art, ſans affectation, ſans étude, du moins apparente, elle raviſſoit tous ceux qui venoient l'entendre.

Ces

Ces talens, auſſi rares qu'admirables, lui avoient fait une réputation, qui étoit trop généralement répandue, à la Cour & à la Ville, pour que le Prince n'eût pas la curioſité de l'aller entendre; curioſité funeſte aux amours de la Ducheſſe, & qui le fut encore bien plus, par la ſuite, à cette inimitable fille. L'entendre & l'aimer fut une même choſe pour lui. Les différents perſonnages des plus fameuſes Héroïnes de l'Antiquité, qu'il lui vit ſucceſſivement repréſenter avec une Majeſté & des graces qu'elles n'eurent peut-être jamais lorſqu'elles étoient au monde, furent autant de traits dont l'Amour ſe ſervit pour embrâſer le cœur du Prince. Il ſe perſuada, avec raiſon, qu'une perſonne, capable d'exprimer ſi bien la tendreſſe & tous les autres mouvemens d'un cœur que l'Amour domine, devoit non ſeulement avoir elle-même reſſenti cette paſſion, mais en connoître encore la délicateſſe, toute la vivacité, & tous les charmes. Il ne ſe trompoit point. Jamais cœur ne fut plus tendre; & ce qu'on regardera peut-être comme un Miracle dans une fille de cet état, il n'y en eut jamais de plus conſtant, de plus ſincère, de plus fidelle, ni de plus généreux. L'Amour qui l'animoit, & qu'elle ne manquoit guéres d'inſpirer à tous ceux qui l'entendoient, n'étoit point cette paſſion qui ne ſe plaît que dans les plaiſirs des Sens, dans la débauche, & ſouvent même dans le crime. C'étoit un Amour épuré, & approuvé par la Raiſon, une paſſion dégagée de tout ce qu'elle a de groſſier dans la plûpart de ceux qui s'en laiſſent ſurprendre; en un mot, c'étoit un ſentiment vif & délicat d'un cœur, qui n'a d'autre but que de plaire, que de ſe faire aimer à l'objet qui l'a ſçu charmer. Tel étoit celui de l'aimable Couvreur; & tel fut celui qu'elle inſpira au Prince qui, dès ce moment, n'eut plus d'yeux & de cœur que pour elle.

La Ducheſſe ne fut pas long-tems à s'en apperçevoir.

Eſt-il effectivement dans le monde des yeux plus perçants que ceux d'une Amante, & ſur-tout d'une Amante éclairée par la jalouſie : car ce fut le premier effet que produiſit ſur elle la nouvelle conquête du Prince. Quelque effort qu'il ſe fit pour cacher ſa paſſion, elle la démêla au travers de tous les prétextes qu'il lui put alléguer pour excuſer ſon inconſtance. Dès qu'elle en fut aſſûrée il n'y eut point de reproches dont elle ne l'accablât ; foible reſſource, mauvais expédient pour ramener un cœur qui nous échape ! Eſt-ce en effet le moyen de ſe faire aimer, que d'offenſer, de piquer, & d'irriter la perſonne que l'on dit qu'on adore ? L'Amour eſt comme les Abeilles. La douceur l'attire ; l'aigreur le fait envoler & diſparoître pour toujours. Mais les paſſions raiſonnèrent-elles jamais ? Celle que la Ducheſſe avoit pour le Prince ſe changea en rage contre ſa nouvelle Amante, dont elle jura la perte. Elle ne la différa que pour eſſayer ſi elle pourroit ramener encore l'infidelle à ſes pieds ; mais il étoit ſi épris de ſa chère Actrice, qu'il étoit fâché de n'avoir qu'un cœur à lui donner, tant il la trouvoit aimable.

L'EFFET le plus ordinaire de l'Amour eſt de nous aveugler, dit-on, en faveur des perſonnes pour leſquelles il nous enflâme. Tout eſt parfait dans un Objet aimé. Telle paroiſſoit aux yeux du Prince l'aimable Couvreur. Plus il la voyoit, plus il découvroit en elle de charmes & de perfections, & plus il en étoit paſſionné ; mais on peut dire, à la louange de l'un & de l'autre, que l'Amour ne les abuſoit point ſur cet Article. On pourra juger de la vérité de ce que je dis ici par un évènement qui mérite de paſſer à la poſtérité, & que je ne veux jamais oublier, ce qui me le fait inſérer dans ces Memoires. C'eſt un trait de généroſité, digne, non d'une Comédienne, mais d'une Princeſſe ; Voici ce qui l'occaſionna.

ON

On étoit alors occupé, à Dreſde & à Pétersbourg, à donner à une Principauté, un Souverain dont ces deux Cours prétendent que l'élection leur appartient. Le Prince, qui avoit des amis & un parti très-conſiderable dans la première, parla, comme par manière de converſation, de cette affaire à ſon Amante, à laquelle il dit, qu'il ne feroit pas pour cela la moindre démarche. Cette aimable fille lui en ayant demandé la raiſon, le Prince, dans le tranſport de ſon amour, lui répondit qu'une des principales étoit qu'il faudroit pour cela ſe ſéparer d'elle pendant quelques mois, & qu'il préféroit le plaiſir de la voir à toutes les Souverainetés du monde. A cette raiſon, qui marquoit l'excès de ſa paſſion, un de ſes Gentils-hommes, qui avoit ſa confiance, en joignit une autre, que le Prince cachoit à ſon Amante. Une ſeconde raiſon, dit-il tout bas à Mademoiſelle Couvreur, c'eſt que le grand reſſort, qui donne le branle à ces ſortes d'affaires dans les Cours du Nord, nous manque malheureuſement.

Elle avoit trop d'eſprit pour ne pas comprendre ſur le champ ce que le Gentil-homme venoit de lui dire. Ayant donc remercié le Prince des tendres ſentimens qu'il venoit de lui témoigner, elle le pria de lui faire l'honneur de venir la voir, le lendemain. Il le promit, & s'y rendit en effet ſans avoir d'autre penſée que celle de paſſer auprès d'elle quelques-unes de ces heures que l'Amour fait écouler comme des inſtans, tant il les fait trouver agréables. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque, après les premières Civilités, il lui entendit tenir ce diſcours.

Je vous aime, lui dit-elle, mon cher Prince. Je vous en ai donné trop de preuves pour que vous puiſſiez en douter. Quelque immenſe que ſoit la diſtance qu'il y a de votre rang au mien, j'oſe néanmoins me flatter que je tiens quelque place dans votre cœur. Vous m'en avez trop de

fois

fois assûrée, & je vous ai reconnu trop sincère dans toutes les autres choses pour vous soupçonner de m'avoir voulu tromper en ce seul point; mais je serois à jamais indigne de cet honneur, si j'abusois moi-même de votre amour jusqu'à devenir un obstacle à votre fortune. La C. . . . vous demande pour son Souverain; Plût au Ciel que ce fût la P. . . . . même! Que dis-je mon cœur, qui vous adore, & sur lequel vous régnez absolument, voudroit voir toute la Terre sous votre empire. L'Amour dont vous m'honorez s'oppose, m'avez-vous dit hier, aux démarches qu'exigeroit de vous le succès de cette grande affaire. Autant que ce discours est flatteur pour moi, d'une part; autant me fait-il injure, quand je l'envisage de l'autre, puisqu'il me met de pair avec les *Deïdamies*, les *Omphales*, & que vous m'avez cru capable d'arrêter dans les bras de l'Amour & de la Molesse un Prince né pour la gloire & pour le Trône. Je connois trop mon foible mérite pour me laisser éblouïr par vos flateuses paroles. Mais s'il est vrai que j'aye sur vôtre cœur la plus petite partie de l'empire que vous avez sur le mien, souffrez que je vous ordonne de partir à l'instant, ou demain matin au plus tard; Allez, mon cher Prince, volez où la gloire & votre illustre Naissance vous appellent; mon cœur vous y suivra. Je ne demande au vôtre, que l'honneur de votre souvenir, car je ne me méconnois pas jusqu'au point de me flatter que je le posséderai toujours. Pour vous le rappeller ce souvenir, qui me sera toujours infiniment précieux, faites moi la grace d'accepter une cassette que je viens d'envoyer à votre Hôtel. Vous y trouverez des marques de ma tendresse auxquelles je suis presque assûrée que vous ne vous attendez pas. Dans la nécessité indispensable où je vous vois de partir, si j'ai quelque sujet de chagrin, c'est de ce que le Ciel ne m'a pas mis en état & ne me laisse pas le tems de faire tout

ce

ce que je voudrois pour un Prince que j'adore. Adieu, cher Prince, ajoûta-t-elle en répandant quelques larmes; Adieu, peut-être pour toujours. Puiſſiez-vous être auſſi heureux que votre Amante le déſire, & qu'elle ſera malheureuſe elle-même pendant votre abſence! A ces mots elle lui fit une profonde révérence, & étant paſſée dans un autre appartement, elle s'éclipſa de chez elle, après avoir chargé ſa femme de chambre de faire au Prince ſes excuſes, de ce qu'elle l'avoit quitté ſi bruſquement.

Un diſcours & un procédé ſi peu attendu firent une impreſſion des plus vives ſur le cœur de ſon illuſtre Amant. Etonné de ce qu'il venoit d'entendre, & plus curieux encore de ſavoir ce que contenoit cette Caſſette, qu'elle diſoit avoir envoyée chez lui, il réſolut de s'expliquer avec elle ſur ces deux points. Il l'attendit pour cet effet aſſez longtems, mais inutilement. La femme de chambre s'étant aquittée de la commiſſion que ſa Maitreſſe lui avoit donnée en partant, le Prince s'en retourna chez lui, l'eſprit tout occupé de ce qui venoit de lui arriver.

Quoique le cœur de ſon Amante lui fût aſſez connu, ſon départ précipité, joint au diſcours qu'elle venoit de lui tenir, lui fit naître mille idées plus triſtes les unes que les autres. Elle eſt femme, diſoit-il en lui-même. Ce Sexe eſt naturellement volage; ſeroit-il ſi étonnant qu'elle le fût auſſi? J'ai eû l'imprudence de lui faire confidence de mes affaires. Elle ſe ſera peut-être perſuadée, ſur cela, que j'étois à la veille, & dans la diſpoſition, de la ſacrifier à l'Ambition à laquelle elle me croit fort ſenſible. La ſienne en aura été offenſée, & elle aura voulu prévenir, par le congé qu'elle vient de me donner, l'affront qu'elle s'eſt imaginée que je voulois lui faire. Qui ſait même ſi elle n'a pas ſaiſi ce prétexte ſpécieux pour me ſacrifier moi-même à quelque heureux Rival, qui triomphe peut-être actuellement de

ma disgrace? Ah, Divine Adrienne, Adorable Couvreur, aux pieds de laquelle j'aurois mis toutes les Couronnes du Monde entier, & ma vie-même, se peut-il que vous abandonniez ainsi le plus tendre & le plus fidelle Amant, qui soit peut-être dans l'Univers! Aurois-je dû m'attendre à une infidélité de cette nature, après tant de sermens, & de protestations d'un Amour éternel? Hélas! mon malheur n'est que trop confirmé par le renvoi de cette fatale Cassette dont vous m'avez parlé, & qui ne contient, sans doute, que quelques bagatelles, trop peu dignes de vous, que mon amour vous avoit forcée d'accepter, & que vous me renvoyez avec mépris!

Le cœur déchiré de ces cruelles pensées, le Prince, en arrivant chez lui, n'eut rien de plus pressé que de demander si on ne lui avoit rien apporté pendant son absence. On lui répondit qu'un Crocheteur étoit venu, de la part de Mademoiselle Couvreur, avec une Caisse extraordinairement pésante, qu'il avoit portée & mise, conformément à ses ordres, dans la chambre de son Altesse. La pésanteur de cette Caisse fut une nouvelle Enigme pour le Prince. Curieux de savoir ce qu'elle pouvoit contenir, il monte avec précipitation, & l'ouvre en tremblant. Mais quelle fut sa surprise lorsque, au-lieu de quelques bagatelles qu'il croyoit y trouver, & dont le renvoi lui perçoit le cœur, il vit que cette caisse étoit remplie d'Or & d'Argent. Ce fut pour lui une seconde Enigme encore plus difficile à deviner, que la première. Un Billet qu'il apperçut, & qu'il saisit avec empressement, la lui expliqua. Il étoit conçu en ces termes.

MON TRÈS CHER PRINCE,

L'AMOUR *vous ayant donné un droit abſolu ſur tout ce qui m'appartient, je croirois manquer à mon devoir, & à ce qu'il m'inſpire pour vous, ſi je ne l'employois pas à élever ce que j'adore au rang qu'il mérite. Tel eſt celui qui vous eſt deſtiné en C. . . . . Partez, ou pour dire encore plus, volez vers le Trône qui vous y attend. Puiſſent ces cinquante mille écus, que je vous envoye, conduire à une heureuſe fin une affaire, qui ne ſouffre point de retardement! Ne perdez point, à me venir remercier, des momens qui vous ſont infiniment plus précieux ailleurs. Quoique vos viſites me faſſent un plaiſir qui eſt au-deſſus de toute expreſſion, je regarderois comme une injure celle que vous me rendriez pour un ſemblable ſujet. L'Amour me récompenſe aſſez de ce que je fais ici pour vous, par le plaiſir que je goûte en le faiſant. Allez régner ſur un peuple qui vous attend, comme vous régnez, & régnerez à jamais dans le cœur de votre tendre & fidelle*

ADRIENNE COUVREUR.

IL ſeroit beaucoup plus aiſé de repréſenter ici les choſes les plus difficiles, que d'exprimer, dans toute leur vivacité, les ſentimens d'admiration, & d'étonnement, & de tendreſſe, que la généroſité de cette incomparable fille & la lecture de ſon Billet firent naître dans le cœur du Prince. Il n'y a que ceux qui aiment, & qui ſont auſſi tendrement aimés, qui puiſſent bien le ſentir. Se dépouiller follement, & uniquement pour ſatisfaire ſa brutale paſſion, de tout ce qu'on poſſède, eſt une action qui n'eſt que trop ordinaire chez certaines perſonnes, qui ne méritèrent jamais le nom

d'Amants; mais dans une fille aimable & aimée, dans une perſonne de baſſe extraction, dans une Comédienne, & pour une ſi belle cauſe, c'eſt une Héroïſme en Amour, dont on n'avoit point encore eû, & dont on n'aura peut-être jamais plus d'exemples. Auſſi le Prince en fut il ſi frapé, & en même tems ſi enchanté, qu'il avoua que, ſi ſa naiſſance le rendoit digne du rang auquel on l'appelloit, la généroſité de ſa chère Amante la rendoit encore plus digne de le partager avec lui. Peut-être l'auroit-il fait. Mais l'Amour, comme la Fortune, a ſes caprices & ſes diſgraces qu'ils éprouvèrent bientôt l'un & l'autre.

MALGRE' la reſpectueuſe défenſe que cette Héroïne venoit de faire à ſon illuſtre Amant, celui-ci ne put tenir contre tant de généroſité. Il n'eut pas plutôt mis ordre à quelques affaires, qu'il courut chez elle; mais elle n'étoit point encore revenue; & ce qui le déſeſpéra le plus, ce fut qu'aucun de ſes Domeſtiques ne put lui donner de ſes Nouvelles. Plus enflammé que jamais, il l'attendit pendant une partie de la nuit; mais ce fut inutilement. Etant retourné chez elle, le lendemain matin, il ne fut pas plus heureux. Déſeſpéré de ne pouvoir lui exprimer de vive voix l'excès de ſon amour & de ſa reconnoiſſance, il lui écrivit une Lettre que l'Amour-même lui dicta, chargea ſa femme de chambre de la lui remettre à ſon retour, & ſortit pour ſe diſpoſer à partir, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu de ſa chère Maitreſſe.

UN amant ſi ſoumis, & une amante ſi généreuſe méritoient que l'Amour leur accordât, avant que de ſe ſéparer, la faveur de ſe voir, au moins encore une fois. Le hazard la leur procura cette faveur. En paſſant près de l'Hôtel de la Comédie, le Prince, ayant jetté les yeux ſur l'Aſiche, y vit qu'on repréſenteroit, ce jour-là, *la Mort de Pompée*, Tragédie admirable du grand *Corneille*, dans laquelle

le l'inimitable Actrice jouoit, ordinairement, le rôle de *Cornélie*. Il étoit environ l'heure où les Comédiens répètent enſemble ſur le Théatre la piéce qu'ils doivent jouer le ſoir. Le Prince conjectura qu'il y pourroit trouver celle qu'il étoit allé chercher déjà deux fois inutilement chez elle. Il entre, & eſt agréablement ſurpris de la trouver répétant les derniers vers de ſon rôle ; deſorte qu'un moment plus tard il l'auroit encore manquée. Elle ne le fut pas moins lorſqu'en quittant la ſcène, elle ſe vit arrêtée par ſon illuſtre Amant, qui lui demanda un moment d'audience. Elle y conſentit, mais à condition qu'il ne lui diroit pas le moindre mot de ce qui s'étoit paſſé la veille. Il fallut qu'il le lui promît. Alors ils entrèrent enſemble dans ſa loge, où ils ſe dirent tout ce que l'Amour peut inſpirer de plus tendre & de plus touchant au moment d'une ſéparation, dont ils ignoroient, l'un & l'autre, quelle devoit être la durée.

L'Impatience que le Prince avoit d'être de retour d'un voyage qu'il ne faiſoit qu'à regret, parce qu'il l'arrachoit à un autre lui-même, le détermina à obéïr promptement aux ordres de ſon Amante qui, en lui faiſant les plus tendres adieux, lui jura une conſtance & une fidélité inviolable, quand même elle ſeroit aſſez malheureuſe pour ne le jamais revoir. Il lui fit, de ſon côté, le même ſerment, l'aſſûrant que, ſoit que l'affaire pour laquelle elle le faiſoit partir réüſſit, ſoit qu'elle ne réüſſit pas, non ſeulement il ne ſe ſépareroit jamais d'elle, mais que ſon cœur n'auroit jamais d'autre Souveraine, & qu'elle y règneroit juſqu'à ſon dernier ſoupir ; ſerment qu'il lui a réligieuſement tenu, & qu'il lui tient encore au milieu de toutes les faveurs & de toutes les Careſſes, que la Cour lui prodigue aujourd'hui avec juſtice.

Cependant la Ducheſſe de B. . . . avec laquelle le Prince avoit abſolument rompu, pour ſe donner tout entier

à sa nouvelle conquête, méditoit une vengeance que son départ fit heureusement avorter. L'Espérance qu'elle conçut que son absence lui feroit bientôt oublier sa Maitresse, calma un peu sa fureur jalouse; mais ce ne fut que pour un tems. En effet la brigue, la cabale, les trésors & l'Amour d'une puissante Princesse l'ayant emporté sur le parti du Prince, lui firent préférer un concurrent indigne qui, abandonné depuis par la Fortune, qui l'avoit si injustement élévé, traîne aujourd'hui sa misérable vie dans un des plus tristes & des plus cruels exils. Le Prince, peu sensible à cette disgrace revint à Paris l'oublier aux pieds de sa chère Amante, à laquelle il n'eut rien de plus pressé que de restituer, avec usure, les sommes considérables qu'elle lui avoit si généreusement fournies pour le succès de l'entreprise qu'il venoit de manquer. Mais cette incomparable fille ne voulut jamais entendre parler de cette restitution, qui lui auroit ôté, disoit-elle, tout le mérite du sacrifice que l'Amour seul lui avoit fait faire. Il fallut que son Amant ûsât d'un stratagême pour s'aquitter envers elle sans qu'elle s'en apperçût. Ce fut d'employer, à son insçu, cet argent, à acheter, sous son nom, une belle terre, qu'il comptoit bien lui faire agréer avec le tems. Mais hélas, elle n'eut pas le plaisir d'en jouir. Le Destin, jaloux de leur félicité, vint la troubler par un coup des plus cruels & des plus sensibles pour le Prince, qui en pensa mourir de douleur. Voici de qu'elle manière la chose arriva.

La Duchesse, qui s'étoit flattée que sa Rivale avoit perdu pour jamais l'Amant qu'elle lui avoit enlevé, pour achever d'oublier cette injure qui lui avoit été extrêmement sensible, s'étoit livrée à son penchant naturel. Elle l'avoit fait avec si peu de retenue & de ménagement, que le Duc son époux, s'étoit cru obligé de sacrifier à sa vengeance plusieurs des malheureux & ignobles auteurs de son infamie;

ce

ce qui avoit fait beaucoup d'éclat dans Paris. Peut-être en auroit-il fait autant de ſon Epouſe, ſi la choſe n'avoit pas dû avoir de plus fâcheuſes ſuites. Mais les Grands, comme les autres Hommes, ſont obligés de ſouffrir ce qu'ils ne ſauroient empêcher. Des exemples auſſi frappans ne furent point capables de contenir la Ducheſſe. Elle n'en continua pas moins à ſuivre ſon penchant, ce qui fit prendre à ſon Epoux le parti de s'en ſéparer. Cet uſage, qui eſt un peu trop à la mode parmi nos gens de Cour, n'en eſt pas pour cela plus déſagréable aux Dames, qui, par ces ſéparations, ſe trouvent maitreſſes de vivre à leur fantaiſie. Celle-ci ne ſut rien moins que déſagréable à la Ducheſſe, qui par-là ne ſe crut plus obligée à aucun ménagement.

Les crimes viennent, ordinairement, à la ſuite les uns des autres, & forment un malheureux enchaînement qui nous entraîne, à la fin, dans le précipice. Tel eſt le funeſte empire que les paſſions prennent ſur le cœur humain, lorſqu'il à le malheur de s'y abandonner. Uniquement occupée à ſatisfaire les ſiennes, la Ducheſſe s'y livroit ſans réſerve, lorſque le retour du Prince & la continuation de ſon Amour pour ſa chère Actrice, reveillèrent la jalouſie de cette dangéreuſe Rivale. L'Eſpérance de le ramener encore à elle lui fit tenter tout ce que la Coquetterie la plus rafinée peut imaginer & mettre en uſage; mais tout fut ſans effet. Le Prince, qui avoit appris, à ſon retour, tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon abſence, n'eut plus pour elle que les ſentimens de mépris que ſa conduite pouvoit inſpirer. Comme il ne lui étoit pas poſſible de l'attirer chez elle (car il y avoit déjà longtems qu'il ne la voyoit plus) elle réſolut, ſi-non pour s'en faire aimer, du moins pour lui faire dépit, de le chercher & de le ſuivre par-tout, où elle pourroit le rencontrer.

trer. Promenades, Spectacles, Assemblées, Bals, parties de Chasse & de plaisir, par-tout le Prince la rencontroit en son chemin. Comme son Amour lui faisoit trouver mille délices au Théatre, dont sa charmante Maitresse faisoit un des principaux agrémens, jamais il ne manquoit de s'y trouver, surtout lorsqu'elle devoit y jouër quelque rôle. Pour les raisons que nous venons de rapporter, la Duchesse s'y trouvoit aussi fort souvent: Or un jour que cette inimitable Actrice représentoit le personage de *Phédre*, il arriva que la Duchesse entra dans le Spectacle, au moment qu'elle disoit à sa confidente ces beaux vers du vertueux *Racine;*

. . . . . je connois toutes mes perfidies,
Oenone, & ne suis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille Paix,
Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.

La coûtume de nos Petits-Maîtres, dans les Spectacles, est d'y lorgner toutes les Dames les unes après les autres, en quoi ils sont imités par la plûpart des spectateurs qui, à leur exemple, les passent toutes en revûe. S'il en survient quelqu'une, lorsque la piéce est commencée, tous les yeux se portent aussi-tôt sur elle, & tous ceux qui ne la connoissent pas, ne manquent pas de demander à leurs Voisins son nom, sa qualité, & plusieurs autres choses de cette nature. La Duchesse, en entrant, remarque que son arrivée avoit produit l'effet ordinaire dans l'Assemblée; mais sa jalousie, & peut-être quelques remords sur sa conduite, lui firent interpréter tout autrement une chose qu'elle avoit vû mille fois arriver à toute autre qu'elle. Elle s'imagina follement que les vers qu'elle venoit d'entendre, & qui avoient été accompagnés des regards de tous les Spec-

Spectateurs qui s'étoient fixés sur elle, étoient la suite & l'éxécution d'un complot, formé par l'Actrice & par le Prince son Amant, de lui réprocher ses crimes à la face du Public, ce jour-là.

Le plus terrible coup de Poignard ne lui auroit pas été plus sensible, que le fut la déclamation de ces quatre Vers, dont elle se fit l'application. Son imagination, troublée par la jalousie, lui fit regarder ce pur effet du hazard comme le plus sanglant & le plus cruel affront, qu'une femme pût recevoir en sa vie. La rage qu'elle en eut lui auroit fait quitter sa place sur le champ pour aller poignarder sa Rivale & son Amant, si la chose lui avoit été possible. Mais si elle se vit obligée de différer sa vengeance, ce ne fut que pour la satisfaire plus sûrement. Elle éclata en effet, peu de tems après, par un poison des plus violens qu'elle trouva moyen de lui faire donner, & qui enleva, un soir, en ma présence, cette inimitable Actrice, dans les bras mêmes de *Melpomène*, au grand regret de tout Paris qui pleura sa mort.

Si ce Tragique évènement m'apprit à connoître les femmes, & ce dont elles sont capables, une petite avanture, qui vint à la suite de celle-ci, rabbatit un peu de la haute idée que je m'étois fait de nos Ecclésiastiques. La vie moralement régulière qu'ils mènent à Paris, leur extérieur modeste & composé, la dignité de leur état, la sainteté de leur caractère, le respect que leur porte le peuple, me les faisoient regarder comme des hommes sacrés, & qui n'étoient aucunement sujets aux foiblesses humaines. La Mort de Mademoiselle Couvreur me détrompa un peu sur leur compte; voici comment. Cette aimable fille avoit laissé, par son Testament, la somme de dix mille livres, au Curé de la Paroisse qui lui rendroit les honneurs de la sépulture. Il est bon de rémarquer ici que nos François,

qui ſont idolâtres des ſpectacles & de tous ceux qui contribuent à leur donner ce plaiſir, par une bizarrerie des plus ſingulières, regardent avec une eſpèce d'horreur, après leur mort, ces mêmes perſonnes qui, deux jours auparavant, faiſoient leurs plus chères délices. Cette horreur, qui n'a d'autre fondement qu'une riſible ſuperſtition, eſt d'autant plus impardonnable à une Nation naturellement très humaine, qu'elle n'ignore pas qu'à Rome, & à Paris même, les Comédiens Italiens, non ſeulement jouiſſent des honneurs funèbres, mais qu'ils y participent encore, comme les autres Chrétiens, à tous les Actes & toutes les cérémonies de la Réligion. La mort ayant ſurpris Mademoiſelle Couvreur au moment qu'elle y penſoit le moins, cette incomparable Fille n'avoit point eû le tems de faire la formalité qui met ces Meſſieurs à la raiſon. C'eſt le renoncement au Théatre; renoncement qui, pour l'ordinaire, ne dure que juſqu'au parfait rétabliſſement du malade. Ce défaut de formalité rendoit la deffunte, aux yeux des Dévôts & des Prêtres, un objet d'horreur, & dont le corps n'étoit digne que de ſervir de pâture aux Vautours & aux Corbeaux. C'étoit dans ces mêmes termes qu'en parloit le Curé ſur la Paroiſſe duquel elle étoit morte; Mais il n'eut pas plutôt apris qu'elle avoit laiſſé la ſomme de dix mille livres au Paſteur qui lui rendroit les honneurs ordinaires de la Sépulture, qu'il tînt tout une autre langage. Il publia que non ſeulement elle avoit fait avant ſa mort, la cérémonie réquiſe, mais qu'elle avoit encore promis à Dieu que, ſi elle revenoit en ſanté, elle conſacreroit le reſte de ſes jours à la pénitence pour réparer les ſcandales qu'elle avoit donnés; qu'elle étoit morte dans ces diſpoſitions comme une vraie Sainte, à qui il ne doutoit point qu'on ne vît faire au premier jour des Miracles. La Cour & la Ville, qui ſçavoient le contrai-

traire, rirent beaucoup de la Palinodie que l'Amour de l'Argent faiſoit chanter au Papelard. Il croyoit déjà tenir la ſomme; mais la cabale des Dévôts l'emporta ſur ſon avarice, & au moment qui s'y attendoit le moins il reçut de la part de ſon Archevêque, une défenſe très expreſſe d'enterrer ni de rendre aucun honneur funèbre à celle qui faiſoit, deux jours auparavant, les délices de tous ceux qui l'entendoient.

Si cette défenſe mortifia le Curé, qui comptoit déjà ſur ſes dix mille livres, elle affligea encore bien plus ſenſiblement le Prince à qui elle inſpira de l'horreur pour la Communion Romaine que, pour cette raiſon, il n'a jamais voulu embraſſer depuis, quelques tentatives que la Cour ait fait pour cela auprès de lui, & quelques raiſons Politiques qu'il ait eû pour lui donner cette ſatisfaction. En vrai Philoſophe, c'eſt-à-dire, en homme qui ſait mettre à profit ſon malheur même, ſa raiſon lui fit trouver dans l'affront qu'on faiſoit à l'idole de ſon cœur des motifs de conſolation, & même de plaiſir. Ils ne ſont pas dignes de poſſéder ce tréſor, ſe dit-il à lui-même; Oui ma chère Adrienne, toi qui fis les délices de ma vie, tant que tu fus dans le monde, tu ſeras encore, après ta mort, ce que j'y aurai de plus cher! Les cruels ſe flattoient d'enlever à mon Amour les triſtes, mais précieux reſtes de ces charmes que j'ai ſi long-tems adorés. Mais, grace à l'avarice & à la ſuperſtition, le Ciel à permis qu'ils me laiſſaſſent tranquille poſſeſſeur d'un tréſor que, ſans cela, je n'aurois pu leur diſputer. O reſtes précieux de ce que j'aimai mille fois plus que moi-même, comme vous fûtes ma Divinité, je ſerai le Prêtre qui vous rendrai les honneurs que les vôtres vous refuſent! Mon cœur, qui a ſi long-tems brulé pour vous, continuera d'être l'Autel où je vous ſerai, toute ma vie, le ſacrifice de toutes mes

penſées, de tous mes déſirs, & de toutes mes volontés. J'en jure par cette Ame Divine qui vous animoit il y a quelques jours, & qui jouit maintenant de la ſouveraine félicité, la ſeule qui ſoit au-deſſus de celle que nous avons goûtée enſemble.

En conſéquence de ce ſerment, le Prince, ayant fait embaumer le corps de ſa chère Maitreſſe, le fit porter ſécretement chez lui. Cependant comme il appréhendoit, avec fondement, que la Cabale des Dévôts ne lui ravît encore ce tréſor ſi précieux à ſon Amour, pour amuſer leur crédulité, & accorder, en apparence, à la ſuperſtition ce qu'elle démandoit avec fureur, il fit acheter un Cadavre à l'Hôtel Dieu. L'ayant fait enſuite porter au logis de ſa Maitreſſe, il l'abandonna au reſſentiment des Dévôts, qui l'ayant enterré ſur le bord de la rivière, publièrent dans tout Paris, d'un air Triomphant, l'affront injurieux qu'ils croyoient avoir fait à la Maitreſſe du Prince.

Telles furent les premières leçons que je pris dans la grande Ecole du monde. On peut juger ſi elles firent ſur moi une vive & forte impreſſion. J'avouerai ici que j'en avois beſoin pour m'empêcher, par la ſuite, de me livrer trop inconſidérément à une paſſion qui, à la vérité, eſt naturelle à l'homme, mais qui à pour lui de terribles ſuites, lorſqu'elle n'eſt pas ſubordonnée à la Raiſon.

J'en vis une nouvelle preuve dans la perſonne d'un des premiers Magiſtrats de cette Capitale, qu'elle entraîna dans le plus grand des malheurs. Né avec un tempérament trop porté à l'Amour, contre lequel il ne lutta jamais, ſes yeux ne pouvoient tomber ſur une aimable femme, qu'il n'en devînt auſſi-tôt éperdument amoureux. La place qu'il occupoit, la faveur ou il étoit auprès du Mi-

Miniſtère, qui lui donnoit une autorité préſque Deſpotique dans Paris, dont on l'appelloit *le petit Roi*, des revenus conſidérables, augmentés encore par une permiſſion qu'il avoit de prendre dans le Tréſor Royal tout l'Argent dont il avoit beſoin pour certaines expéditions auxquelles le Miniſtère l'employoit, tout cela, joint à une Phiſionomie aſſez aimable, étoit cauſe qu'il ne rencontroit guéres de cruelles dans une Ville, où l'on peut dire que la Galanterie tient ſa Cour. Cette facilité à conquérir le faiſoit continuellement paſſer d'objet en objet; & la plus conſtante & la plus longue de ſes conquêtes ne dura jamais plus de ſix mois. Content de ſon Triomphe, dès qu'il poſſédoit, il devenoit auſſi-tôt indifférent pour celle qui avoit fait l'objet de ſes déſirs, & travailloit alors à triompher d'une autre. Ainſi toujours ſoupirant après de nouvelles conquêtes, jamais ſon cœur n'étoit ni oiſif, ni tranquille. Etrange ſituation, & dans laquelle l'homme eſt bien à plaindre! car eſt-ce être heureux que de courir ſans ceſſe après des chimères, & de renoncer aux douceurs réelles que la poſſéſſion nous procure? Un Amant de cette trempe reſſemble à ces Avares qui courent continuellement après l'argent, qui n'ont d'autre plaiſir que de l'entaſſer dans leurs coffres, & qui réſervent celui d'en jouir aux perſonnes à qui leur tréſors doivent paſſer après leur mort. Tel étoit le galant Magiſtrat à qui ſon inconſtance avoit fait autant d'ennemies qu'il avoit ſéduit de femmes. Le nombre n'en étoit pas petit. Toutes le regardoient d'un très mauvais œil, & il n'y en avoit aucune qui, en ſon particulier, ne déſirât ardemment de ſe venger de ſes infidélités. L'Amour, par qui elles s'étoient laiſſé ſurprendre, leur procura cette ſatisfaction; ce qui arriva de la manière que je vais le dire.

Après avoir triomphé de la vertu d'un grand nom-

bre de femmes d'un certain rang, le galant voulut bien s'abbaiſſer juſqu'à la femme d'un Bourgeois, dont il crut d'abord que la conquête lui coûteroit encore moins que les autres. C'étoit une Brune des plus piquantes, & d'une beauté accomplie. Elle n'avoit que dix-huit ans, & étoit mariée, depuis environ un an, à un jeune Procureur, dont le Père, honnête homme par Miracle (car la choſe n'eſt rien moins qu'ordinaire dans cet état) après cinquante ans de travail, n'avoit pû lui laiſſer que ſa charge, & une Etude qui n'étoit pas des mieux achalandées. Cette dernière circonſtance parut au Magiſtrat très-favorable à ſon Amour. Il compta bien en profiter, & ſe faire bien venir auprès de la Procureuſe en donnant beaucoup de pratiques à ſon Mari. Ce fut en effet par où il débuta, avant que de faire connoître à celle-ci la tendre impreſſion qu'elle avoit fait ſur ſon cœur. Autant que l'Etude avoit été peu fréquentée du vivant du Père, autant le Fils ſe vit-il accablé de Plaideurs, que le Magiſtrat lui envoyoit pour prendre ſoin de leurs affaires; de ſorte qu'en très-peu de tems, elle devint une des meilleures de Paris. Après avoir ainſi diſpoſé les premières batteries, il ſongea de quelle manière il pourroit s'inſinuer auprès de la femme. La choſe n'étoit pas auſſi aiſée qu'elle lui avoit paru du premier abord. Il falloit prendre des précautions & des meſures pour dérober aux yeux d'un Public clairvoyant une fréquentation & un commerce dont, ſans cela, on découvriroit bientôt le véritable motif. D'ailleurs les Procureurs de Paris & de preſque tout le Royaume, ont tellement avili leur profeſſion, tant par leur amour pour la Chicane, que par leurs rapines & leurs friponneries, qu'il n'eſt guéres d'honnête homme, encore moins de Magiſtrat, qui puiſſe les fréquenter, ſans donner atteinte à ſon honneur & à ſa réputation. Il s'agiſſoit de ſurmonter ces Obſtacles. Il le faut avouer;

ſi

ſi l'Amour eſt la plus dangéreuſe de toutes les paſſions, il n'y en a point auſſi qui faſſe plus briller l'eſprit que celle-là, ni qui ſache mieux l'employer pour parvenir à ſon but. Voici ce que le Magiſtrat imagina pour arriver au ſien.

Le Sieur Dumazi (c'eſt le nom du jeune Procureur) très reconnoiſſant des bontés que le galant Magiſtrat avoit pour lui, & dont il ne pénétroit pas le véritable motif, venoit de tems en tems faire ſa cour à ſon bienfaiteur. Celui-ci ayant appris, dans une de ces viſites, que la jeune Procureuſe étoit prête d'accoucher, pour lui donner une nouvelle marque de ſon amitié s'offrit d'être Parrain de l'enfant qu'elle mettroit au monde. Dumazi l'ayant remercié de cet honneur, auquel il fut fort ſenſible, ajoûta que, pour lui faire la grace toute entière, il le prioit de vouloir bien ſe choiſir lui-même une Commère. Hé bien, pourſuivit le Magiſtrat, je tiendrai votre enfant avec la Marquiſe ma Sœur. Cette Dame qui, dans ſa jeuneſſe, avoit fait un peu parler d'elle à la Cour pour ſes galanteries, demeuroit alors chez ſon Frère, qui avoit imaginé cet expédient pour avoir ſon entrée libre chez le Compère, & procurer la même entrée à ſa jeune Commère dans ſa maiſon, ſans que la médiſance pût raiſonnablement y trouver à redire.

Il ne fut pas long-tems ſans approuver les premiers ſuccès de ſon Stratagême. La jeune Procureuſe, ayant mis au monde un gros garçon, le galant Magiſtrat profita de cette circonſtance pour faire à la Mère de magnifiques préſents, le tout à titre de Compère. Il lui en fit auſſi faire d'autres, non moins conſidérables, par la Marquiſe, à qui il ne diſſimula point la paſſion qu'il avoit pour cette aimable Brune. Chez la plûpart des femmes de condition, la galanterie, même la plus criminelle, paſſe pour

pour une gentilleſſe qui exerce l'eſprit, & fait un des plus doux amuſements de leur vie. Telle eſt la corruption qui règne dans nos mœurs. Ce que nos Pères regardoient comme des crimes, paſſe aujourd'hui chez nous pour des bagatelles, pour de ſimples Vetilles. De quel œil donc nos Enfans les regarderont-ils? Il n'eſt pas difficile de le preſſentir .... mais je reviens aux amours du Magiſtrat.

Le Galant, s'étant introduit dans la maiſon de Dumazi par la porte, qui mène droit au cœur des femmes, je veux dire par celle des préſents, s'apperçut bientôt que les ſiens avoient été réçus avec beaucoup de reconnoiſſance. Il en tira un bon Augure pour ſon Amour; mais en homme prudent, il crut ne devoir pas bruſquer l'avanture. Il avoit reconnu que les femmes Bourgeoiſes ne ſe gouvernent pas comme celles du plus haut rang. Ces dernières, beaucoup plus vives dans leurs paſſions, dont le contentement fait leur unique occupation, ſont d'autant plus faciles à gagner, que l'Amour, dont elles ſont poſſédées, leur fait faire, ordinairement, la moitié du chemin, & quelquefois davantage. La Bourgeoiſe, plus retenue, plus en garde contre ſon cœur, & plus diſſipée par les ſoins de ſon ménage, doit-être tout autrement gouvernée. Il n'y a que le tems, & une eſpèce d'Hipocriſie Galante, qui puiſſent introduire dans ſon cœur un Amour criminel, dont la propoſition mal ménagée & faite à contre tems, ne manqueroit pas de l'effaroucher. Ce fut auſſi de cette manière que le Magiſtrat s'y prit pour réuſſir auprès de ſa charmante Procureuſe. Outre les Magnifiques préſents qu'il lui avoit faits, & fait faire par la Marquiſe, il eut encore l'attention d'envoyer, tous les jours, ſous le nom de ſa Sœur, s'informer de la ſanté de l'accouchée, & même cette Dame lui rendit pluſieurs viſites pendant le tems de ſes couches.

Une

Une attention si marquée, & en même tems si honorable pour la Procureuse, lui fit faire une démarche, dont l'amour du Magistrat tira bientôt de grands avantages. Charmée des bontés de la Marquise, elle ne fut pas plutôt relevée, qu'elle lui fît demander par son Mari la permission de lui en aller faire chez elle ses très-humbles remerciments. Cette Dame non seulement le lui permit, mais lui fit encore toutes les amitiés imaginables. Elle la pria de la venir voir souvent, l'assûrant qu'elle vouloit être son amie, qu'elle devoit la regarder comme telle, & qu'elle seroit charmée de lier avec elle un commerce & une espèce de société, dont elle n'auroit pas lieu d'être mécontente. La belle Dumazi fut si satisfaite de la réception & des Caresses de la Marquise, qu'elle accepta, avec autant de plaisir que de reconnoissance, l'offre qu'elle lui faisoit de son amitié dont elle ne prévit pas alors les fâcheuses suites. Jeunes Bourgeoises, à qui la Nature a donné des appas, fuyez les maisons & la fréquentation des Grands, persuadées que, si la fierté, qui leur est naturelle, se prête jusqu'à vous recevoir chez eux, c'est rarement à bonne intention. Il s'en falloit bien que la jeune Procureuse eût cette pensée du Magistrat, dont elle fréquentoit la Sœur. Elevée dans l'innocence, elle ne regardoit les amitiés & les présents, que l'un & l'autre lui faisoient, que comme une suite de l'affection que le premier avoit prise pour son Mari, & qui retomboit, pour ainsi dire, par contre-coup sur elle. O jeunesse inconsidérée & sans expérience, que vous connoissez peu le cœur humain! Aprenez qu'il ne fait présque jamais de bien, qu'il ne le rapporte à lui-même, & que l'amitié qu'il témoigne au Mari d'une jolie Femme n'a rien moins que lui pour objet. La belle Dumazi l'éprouva bientôt. Le Magistrat, qui la voyoit souvent chez la Marquise, s'étant apperçu qu'elle étoit sensible à ses po-

liteſſes, & à ſes manières galantes, ſe hazarda enfin à lui faire une déclaration d'amour, dans un moment où il ſe trouva ſeul avec elle. Elle en parut plus ſurpriſe que fâchée. Preſſée, à ſon tour, de lui faire connoître de quel œil elle voyoit ſa paſſion, elle s'en défendit, mais d'une manière qui lui fit aſſez comprendre que cet Amour flattoit ſa vanité, & ne lui étoit point déſagréable.

Il fut aiſé au Galant d'en juger ainſi par la conduite qu'elle tint après qu'elle eut reçu ſa déclaration. En effet, au-lieu de renoncer ſur le champ aux viſites qu'elle avoit rendues juſqu'alors à la Marquiſe, & qui devenoient à l'avenir bien plus dangereuſes pour elle, cette Dame, qui favoriſoit l'amour de ſon Frère, s'étoit inſinuée ſi avant dans le cœur de la jeune Procureuſe, que celle-ci ne trouvoit de plaiſir qu'en ſa compagnie. De ſon côté, le Magiſtrat, qui ne négligeoit aucun moyen pour venir à bout de ſa conquête, par les divers amuſements qu'il lui procuroit dans ſa maiſon, la lui avoit rendu ſi agréable, que la belle Dumazi s'y plaiſoit infiniment plus que chez elle. Auſſi, loin de ſupprimer ſes viſites, le plaiſir qu'elle y trouvoit les lui fit encore multiplier, au grand contentement du Galant qui parvint enfin à s'en faire aimer. Quand le gouverneur d'une place eſt d'intelligence avec l'ennemi, elle eſt bientôt rendue. Dès qu'un Amant eſt parvenu à gagner le cœur d'une Femme, il eſt bientôt maître du reſte. Dumazi, qui ſe trouvoit fort honoré de l'affection du Magiſtrat & de l'amitié que la Marquiſe témoignoit à ſa Femme, payoit, ſans le ſavoir, toutes ces faveurs d'une manière qui eſt aſſez à la mode dans Paris. L'ignorance où il étoit de tout ce qui ſe paſſoit, excuſoit la parfaite tranquilité où il étoit ſur cet Article. Uniquement occupé de ſes affaires, dont la multitude lui rapportoit un profit conſidérable, il ne penſoit à rien moins qu'à ſa diſgrace, lorſ-

qu'un

qu'un étourdi de Clerc, qui étoit auſſi devenu amoureux de ſa Femme, vint malheureuſement à découvrir tout le miſtère.

C'ETOIT un jeune homme d'aſſez bonne famille, que ſes Parents deſtinoient pour la Robe, & qui, ſelon l'uſage, l'avoient mis chez Dumazi, pour y apprendre tous les détours, toutes les ruſes, toutes les friponneries que la Chicanne peut inventer, & qui ne ſe pratiquent que trop dans le Barreau. Comme l'Etude des Procureurs eſt ſon vrai centre, c'eſt auſſi chez eux qu'on vient apprendre cette ſcience, indigne, à la verité, d'un honnête homme, mais dont la connoiſſance eſt cependant abſolument néceſſaire à un Magiſtrat, ſur-tout pour la bannir de tous les procès, & punir ſévèrement tous ceux qui y ont recours pour conteſter, ou enlever, aux autres des biens ſur leſquels ils n'ont aucun droit. Dupleſſis (c'eſt le nom du jeune Clerc) avoit été placé par ſes Parents chez Dumazi dans cette louable intention; mais l'Amour en ordonna tout autrement.

IL étoit âgé, d'environ dix-neuf ans, d'une figure aſſez aimable, d'une taille avantageuſe, & qui étoit plus verſé dans la lecture des Romans, que dans celle de *Cujas* & de *Bartole*. A peine fut-il entré chez le Procureur que les attraits de ſa jeune Femme le bleſſèrent au vif. La préſomption & la vanité furent toujours le partage de la jeuneſſe. Plein de lui-même, & plus amoureux cent fois, qu'une Coquette, de ſa bonne mine, il s'étoit perſuadé qu'elle devoit faire ſur le cœur de ſa Maitreſſe une impreſſion auſſi forte que celle qu'elle avoit fait ſur le ſien. Cent hiſtoires galantes qu'il avoit entendu raconter à ſes Camarades ſur le compte de Meſdames les Procureuſes, qui ne vivent pas toujours en Lucrèces avec leurs Clercs, augmentoient ſa préſomptueuſe confiance. Peut-

être auroit-elle été un peu mieux fondée ſi, malheureuſement pour lui, celle-ci n'eût pas déjà diſpoſé de ſon cœur en faveur du Magiſtrat, dont je viens de parler. Comme il ignoroit cette galanterie, il débuta auprès d'elle avec cet air d'aſſûrance que donne la bonne opinion que tous les jeunes gens ont ordinairement de leur petit mérite. Mais il fut fort étonné de voir, que tout ce qu'il put faire, ou lui dire, ne faiſoit que gliſſer ſur ſon cœur. Cent fois il eſſaya de l'attendrir en ſa faveur, & ce fut toujours ſans ſuccès. Une pareille froideur ne lui paroiſſant pas naturel dans une femme de ſon âge, il ſoupçonna, avec raiſon, que cette inſenſibilité pour lui, ne pouvoit être occaſionnée que par quelque heureux Rival qui l'avoit devancé. Alors faiſant un peu plus d'attention qu'il n'en avoit fait juſque-là aux démarches de ſa Maitreſſe, il conjectura que les fréquentes viſites qu'elle rendoit à la Marquiſe, ce qui n'eſt pas ordinaire entre deux femmes d'un état ſi diſproportionné, pouvoient bien cacher quelque intrigue amoureuſe, qui étoit cauſe qu'on ne daignoit ſeulement pas l'écouter. Réſolu de s'aſſûrer de la verité, voici de quelle manière il s'y prit pour réuſſir.

La Marquiſe avoit une femme de chambre aſſez jolie pour mériter qu'un jeune homme s'amuſât à lui en conter; elle étoit d'ailleurs d'une complexion très amoureuſe. Quand la Nature ne lui auroit pas donné ce défaut, l'exemple de ſa Maitreſſe, & ce qui ſe paſſoit dans la maiſon (car on ne ſe cachoit pas beaucoup d'elle) auroient ſuffi pour le lui faire contracter. Tels ſont les malheureux effets que produit ordinairement le mauvais exemple, contre lequel la vertu même a bien de la peine à tenir. Le moyen d'y reſiſter, quand un penchant naturel nous entraîne vers le mal! Comme la Marquiſe avoit un procès, dont elle avoit chargé Dumazi, celui-ci, pour lui en donner des Nouvel-

velles, ſe ſervoit, de tems en tems, de Dupleſſis qui, par ce moyen, avoit accès dans la maiſon de cette Dame. Sa figure & ſa taille avantageuſe avoient même fait quelque impreſſion ſur le cœur de la Marquiſe qui le recevoit avec des marques de diſtinction, aſſez ſignificatives s'il y avoit fait attention. Mais uniquement occupé des charmes de ſa jeûne Procureuſe, il étoit ſi indifférent pour toutes les autres femmes, qu'il ne s'apperçut point de ce que celle-ci reſſentoit pour lui. Il ne ſongea à profiter de l'entrée qu'il avoit chez elle, que pour tâcher de découvrir ce qui s'y paſſoit, par le moyen de ſa femme de chambre. Comme ces ſortes de perſonnes ne ſont pas fort difficiles à gagner, lorſqu'elles ont une fois la folie de l'Amour dans la tête, le ſecret eſt auſſi la choſe du monde qui leur coûte le mois à révéler. Dupleſſis n'eut pas plutôt commencé a jouer auprès d'elle le rôle de ſoupirant, qu'il apprît toute l'intrigue de ſa Maitreſſe & le commerce galant que le Magiſtrat avoit avec elle. Il lui étoit aiſé, s'il l'eût voulu, de s'en conſoler avec la Marquiſe qui, le voyant fréquenter ſa maiſon plus ſouvent qu'à l'ordinaire, s'imagina follement qu'elle étoit l'objet de ces fréquentes viſites. Dans cette perſuaſion, elle s'oublia juſqu'au point de lui faire des avances, dont bien des jeunes gens auroient profité. Mais telle eſt la bizarerie du cœur humain; il dédaigne ſouvent les choſes qui s'offrent à lui, & s'obſtine à courir après celles qui le fuyent. Dupleſſis, loin de répondre aux avances de la Marquiſe, n'eut pour elle que des ſentimens de haine & d'indignation. Ils étoient d'autant plus vifs, qu'il ſoupçonna, comme il étoit vrai, que cette Dame avoit beaucoup de part à l'intrigue de ſon Frère dont elle ſervoit la paſſion, aux dépens de ſon amour. Egalement irrité contre ces deux Femmes, & contre le galant Magiſtrat, il réſolut de ſe ven-

ger de ces trois perſonnages ; & comme le dernier étoit, à ſon avis, le plus coupable, ce fut auſſi par lui qu'il voulut commencer ſa vengeance. Le Galant lui en offrit lui-même l'occaſion, peu de tems après, de la manière ſuivante.

Il y a dans le monde une certaine eſpèce de perſonnes, pour qui les plaiſirs même les plus ſenſibles, ceſſent d'être piquants auſſi-tôt qu'ils leur deviennent ordinaires, & qu'ils ne leur coûtent preſque aucune peine. C'étoit préciſément la ſituation où ſe trouvoit le cœur du Magiſtrat à l'égard de la belle Dumazi. La facile & tranquille poſſeſſion de l'objet de ſes deſirs, avoit, pour ainſi dire, emouſſé la pointe du plaiſir qu'elle lui avoit fait d'abord, & il n'y trouvoit plus les mêmes charmes. Pour leur donner donc une nouvelle force, il réſolut de porter l'opprobre dont il couvroit Dumazi, juſque dans ſa propre maiſon. Un voyage, que ce dernier fut obligé de faire, parut au Galant une occaſion très propre pour éxécuter ſon deſſein. Il le propoſa à ſa Belle, ſur qui l'Amour lui avoit donné trop d'empire pour qu'elle pût rien lui refuſer. C'eſt ainſi que les paſſions nous conduiſent inſenſiblement à la plus grande licence, & nous entraînent enfin dans le précipice. Ces deux Amants firent donc la partie de s'aller réjouïr avec la Marquiſe dans une petite maiſon de campagne que Dumazi avoit dans un endroit écarté du fauxbourg Saint Honoré, ou il alloit paſſer le tems des Vacances avec ſa Femme, ſes Parents, & quelques-uns de ſes Amis.

Quoiqu'on ſe fût promis de part & d'autre, de tenir cette partie de plaiſir fort ſecrette, Dupleſſis en fut néanmoins preſque auſſi-tôt averti par la femme de chambre de la Marquiſe, qui lui rendoit compte de toutes les infidélités de la Dumazi. Dans le deſir ou il étoit de ſe venger, il n'eut garde de manquer une ſi belle occaſion. Le ſuccès

lui

lui en parut d'autant plus infaillible, qu'il avoit déjà pris ſoin d'inſpirer au Procureur de violents ſoupçons ſur la conduite de ſa Femme, dont il lui avoit découvert l'intrigue galante avec le Magiſtrat ſon Compère. Il les avoit même portés ſi loin, que Dumazi n'attendoit, pour ſe venger de l'une & de l'autre, qu'une occaſion d'être aſſûré & convaincu par lui-même de la vérité de ce que ſon Clerc lui avoit dit, & qui ne lui paroiſſoit que trop bien fondé.

La partie ne fut donc pas plutôt faite, & le jour pris pour l'éxécuter, que Dupleſſis en donna avis à ſon Maître par un Exprès qu'il lui dépêcha ſous un autre prétexte. Dumazi, averti de ce qui ſe tramoit pendant ſon abſence, ſe rend auſſi-tôt à Paris, s'abouche avec quelques Archers du Guet, auxquels il promet une ſomme d'argent dont il leur paye la moitié d'avance, à condition qu'ils roſſeront d'importance, ſaiſiront, & mettront entre les mains de la juſtice, un Voleur qu'il avoit, diſoit-il, appris devoir venir chez lui pour lui enlever ce qu'il avoit de plus précieux. Le marché fait, & le rendez-vous donné pour le ſoir même, il envoye chercher Dupleſſis, & va l'attendre dans un Cabaret dont une des fenêtres donnoit ſur ſa maiſon de Campagne. A peine y étoit-il entré, qu'il vit arriver la Compagnie qui devoit mettre le comble à ſon déshonneur. Le grand nombre de lumières dont ſa Maiſon fut bientôt éclairée, les allées & les venues du Traiteur qui avoit été chargé du ſoin de la bonne chère, ne lui permirent pas de douter de la vérité de ce que Dupleſſis lui avoit mandé. Auſſi ne ſongea-t'il plus qu'à en tirer une éclatante vengeance. Pour ne point manquer ſon coup, il attendit que la compagnie fût à table & dans la joye. Alors ayant ouvert doucement la porte de ſon jardin, dont il avoit une Clef, il y fit entrer ſes gens, auxquels il renouvella ſes Ordres.

Il reſta même avec eux juſqu'au moment qu'il crut qu'il étoit

étoit tems, de les éxécuter. L'extinction des lumières le lui ayant annoncé, il laiſſa le ſoin du reſte à Dupleſſis qui l'étoit venu joindre, & qui auroit été très fâché de ne pas jouër ſon rôle dans une piéce, dont le ſpectacle devoit être ſi doux à ſa vengeance. Alors Dumazi, ayant promtement couru à la porte de devant, ſe mit à fraper en Maître, & comme un homme qui alloit la jetter à bas, ſi on ne la lui ouvroit ſur le champ. Sa Femme, effrayée du bruit qu'il faiſoit, & plus tremblante encore pour ſon Galant, n'eut rien de plus preſſé que de le faire promptement évader par la porte du Jardin, dont elle lui donna la Clef, après quoi, s'étant un peu raſſûrée, elle fit enfin ouvrir à ſon Mari qui monta droit à ſa chambre, comptant y trouver celui qu'il cherchoit. Mais s'il ne l'y rencontra pas, il ne fut pas long-tems ſans avoir de ſes Nouvelles. En effet le pauvre Magiſtrat, qui croyoit s'être échapé, étoit tombé, comme l'on dit, de *Charibde* en *Sylla*. Dupleſſis, qui l'attendoit dans le jardin, & les Archers du guet, l'ayant apperçu & reconnu à la blancheur de ſa chemiſe (car il étoit preſque nud) firent tomber ſur lui une ſi rude greſle de coups de bâton, que, quelque intérêt qu'il eût de ne ſe point faire connoître, il ne put s'empêcher de crier de toutes ſes forces & d'appeller à ſon ſecours.

A ſes cris, la Marquiſe, croyant qu'on égorgoit ſon Frère ſaute du lit, & vole à la chambre de la Procureuſe. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle y trouva Dumazi couché auprès de ſa Femme, & qui feignoit de dormir très profondément! Interdite à ce ſpectacle, &, d'un autre côté, tremblante pour les jours du Magiſtrat qui redoubloit ſes cris à meſure qu'on redoubloit la baſtonade, ſa tendreſſe l'emporta enfin ſur ſon honneur: Quoi! vous dormez ſi tranquillement, Dumazi, dit-elle en le réveillant, pendant qu'on aſſaſſine mon Frère chez vous!....

Vo-

Votre frère, Madame, repliqua le Procureur, en ſe frottant les yeux! Hé! comment cela pourroit-il être? Vous riez ſans doute, & voulez m'allarmer; mais je n'ai ni le tems, ni la force de l'un, ni de l'autre, car je ſuis ſi fatigué de mon voyage, que je ne puis que céder au ſommeil qui m'accable. Croyez-moi, allez en faire autant de votre côté. Bon ſoir & bonne nuit.

On a raiſon de dire que le crime porte ſouvent avec lui ſa punition. La Marquiſe & la Dumazi étoient plus mortes que vives en voyant, d'une part, l'indifférence du Procureur pour ce qu'on venoit de lui dire, & de l'autre, l'impoſſibilité où elles étoient de donner à cette douloureuſe Cataſtrophe un tour qui fût tant ſoit peu vraiſemblable. Cependant les cris & la baſtonade continuoient toujours. Chaque coup dont on régaloit le galant Magiſtrat étoit pour ſa Sœur, & pour la Dumazi, autant de coups de Poignard qui leur perçoient le cœur. Tranquille dans ſon lit, le Procureur ſe délectoit à jouir de leur cruel embarras, dont il ne ſavoit que trop le véritable ſujet. Il auroit ſouhaité que cette ſcène eût pû durer juſqu'au jour, pour en donner au peuple de Paris, qui eſt naturellement goguenard, une ſeconde, qui l'auroit fort diverti. Enfin la Marquiſe, craignant que ſon Frère ne mourût ſous le baton, comme il le méritoit, ſe jette aux pieds de Dumazi, & le conjure de vouloir bien aller à ſon ſecours, & lui ſauver la vie. Au ſecours de qui voulez-vous que j'aille, répondit-il en bâillant d'une force qui fit preſque trembler toute la chambre? Dormez-vous, Madame, ou rêvez-vous, de dire qu'on aſſomme ici Monſieur votre Frère, lui qui en eſt à plus de deux mille pas, & qui dort, ſans doute, actuellement dans ſon lit, beaucoup plus tranquillement que je ne fais ici? Que voudriez-vous qu'il fît dans mon jardin à pareille heure, ſur-tout ſachant,

ou du moins croyant, que je ſuis abſent de chez moi? Qu'y ſeroit-il venu chercher? Ma Femme m'a dit que vous lui aviez fait l'honneur de venir ici, pour vous réjouir un peu avec elle. A la bonne heure; il n'y a rien à rédire à cela; mais eſt-ce la coûtume, eſt-ce l'ordre, que des Hommes viennent, de même, la nuit, ſe divertir à la campagne avec nos Femmes pendant l'abſence de leurs Maris? Monſieur votre Frère ſait trop bien les uſages du monde pour avoir fait une pareille équipée. Quelle idée prendrois-je d'un ſi grave Magiſtrat, ſi j'étois aſſez ſimple pour croire ce que vous me dites-là?

MAIS vous entendez vous-même ſes cris, repliqua la Marquiſe. Il eſt vrai que j'entends quelque bruit; mais ce que vous prenez-là pour les cris de votre Frère, ſont ceux des Veaux que l'on mène au marché. Je ſuis ſi accoûtumé à entendre les cris de ces Animaux, toutes les fois que je couche ici, que cela ne m'inquiète point, & que je n'y fais pas la moindre attention; & vous ne devez pas..... Vous vous trompez, mon cher, interrompit ſa Femme; ce ne ſont point-là des cris de Veau, mais bien ceux d'une perſonne que l'on aſſomme. Ce ſera donc, repartit Dumazi, quelqu'un de ces fripons qui vont, la nuit, voler dans les jardins, que les pauvres gens du voiſinage prennent tant de peine à cultiver. En ce cas, ils feront très bien de l'étriller comme il le mérite. Je veux être le plus grand Veau de tout Paris ſi je vais le tirer de leurs mains. Si je me levois, ce ne ſeroit au-contraire que pour les aller aider; auſſi bien ai-je appris, & je me ſuis même apperçu qu'il y a un de ces Coquins-là, qui a ſouvent fourragé dans le mien. Plaiſe au Ciel que ce ſoit mon Laron! Il n'a, en ce cas, que ce qu'il mérite, & cela lui fera perdre l'envie d'y revenir.

VOUS riez de ma douleur, Dumazi, repliqua la Marqui-

quiſe irritée, & vous refuſez à mon Frère le ſecours que je vous demande ici pour lui; mais vous ſerez puni, le premier, de votre barbare refus; car dès qu'il ſera jour, j'irai me plaindre à la juſtice de ce que vous l'avez attiré ici pour le faire aſſaſſiner. Moi, l'attirer ici, Madame, s'écria le Procureur! Moi, le faire aſſaſſiner après tous les bienfaits que j'en ai recus! Une-telle penſée peut-elle entrer dans votre eſprit? Je ſuis en campagne depuis pluſieurs jours; je ne me trouve ici que par hazard; & je vous avouerai même qu'en y arrivant je ne m'attendois nullement de vous y rencontrer avec ma Femme; & j'aurois donné des ordres pour le faire aſſaſſiner chez moi! Que votre Frère ſoit ici, c'eſt ce que je ne puis croire pour les raiſons que je viens de vous dire; toutefois, puiſque vous perſiſtez à me ſoûtenir que c'eſt lui qu'on maltraite de la ſorte, il m'eſt aiſé de vous détromper en vous faiſant voir le contraire. A ces mots Dumazi ſe lève, s'habille, ſans trop ſe preſſer, prend une paire de Piſtolets à demi-rouillés, mais encore trop bons pour l'uſage qu'il en vouloit faire, & s'étant muni d'une Lanterne, il deſcend dans le Jardin où la Marquiſe, ſa Chambrière, ſa Femme & ſa Servante le ſuivent en tremblant.

Cependant Dupleſſis, content de la vengeance qu'il venoit de tirer, laiſſa aux Archers du guet le ſoin de faire le reſte. Dès que ceux-ci apperçurent la lumière, & qu'on venoit à eux, pour gagner le reſte de leur argent, ils ſe ſaiſirent du Magiſtrat, refermèrent la porte du jardin & après l'avoir lié & garroté, ils le conduiſirent au grand Châtelet, où ils le firent jetter dans un Cachot, comme un Voleur qu'ils venoient de prendre en flagrant délit.

Pendant que ceci ſe paſſoit à la Ville, les galantes Commères, plus mortes que vives, avoient fait, en trem-

blant, le tour du Jardin avec Dumazi, qui n'y ayant rien trouvé, comme il l'avoit bien prévu: Hé bien, Madame, dit-il à la Marquiſe, je vous l'avois bien dit; mais vous ne vouliez pas m'en croire! Vous voyez maintenant vous-même ce qui en eſt. M'en croirez-vous une autre fois ſur ma parole? Convenez avec moi que j'avois raiſon, & que votre imagination vous a joué ici un fort vilain tour, en vous faiſant prendre la voix de quelque miſérable pour celle de Monſieur votre Frère, qui eſt un honnête homme, & incapable, aſſurément, de venir à pareille heure voler les fruits de mon Jardin. Hé! à quel propos en agiroit-il avec moi de la ſorte? N'en a-t-il pas lui-même autant & plus qu'il ne veut, qui ſont à ſon ſervice? Croyez moi, allons tous nous recoucher tranquillement, & employons le reſte de la nuit, moi à me remettre de mes fatigues, & vous de votre frayeur. Quoique les deux Commères ne fuſſent que trop aſſûrées que c'étoit la voix du Magiſtrat qu'elles avoient entendue, elles n'oſèrent pas néanmoins conteſter d'avantage avec Dumazi qui, content de voir qu'on avoit ſi bien ſervi ſa vengeance, revint ſe coucher auſſi tranquillement que s'il ne fût rien arrivé. Les femmes en firent autant, chacune de leur côté, attendant le jour avec beaucoup d'impatience, pour ſe pouvoir mieux éclaircir du ſort du galant Magiſtrat. A peine commenca-t-il à paroître, que le Procureur retourna à ſes affaires, ce qu'il fit avec tant de diligence, que perſonne ne s'apperçut de ſon abſence, qui avoit été auſſi courte, qu'elle fut efficace.

Cependant la Marquiſe & la Dumazi, s'étant levées beaucoup plutôt qu'à leur ordinaire, c'eſt-à-dire vers les neuf à dix heures du matin, furent extrêmement étonnées de ne point trouver le Procureur, qui étoit diſparu, comme je viens de le dire, dès la pointe du jour. Elles au-

auroient pris tout ce qui s'étoit passé pendant la nuit pour un veritable songe, si les habits du Magistrat, que la Dumazi avoit cachés à la hâte, lorsque son Mari étoit venu les surprendre, ne les avoient convaincues de la réalité de l'avanture. Pour en savoir au vrai le dénouement, elles s'en retournèrent ensemble à la Ville dans le Carosse de la Marquise, qui vint les réprendre à l'heure qu'elle l'avoit ordonné la vielle. Le premier soin de cette Dame, en arrivant à la Ville, fut de demander des Nouvelles de son Frère. On ne put lui en donner d'autres, si-non qu'il étoit sorti le soir du jour précédent, & qu'on ne l'avoit point encore revu depuis ce tems-là. Ces paroles redoublèrent les inquiétudes, & la frayeur des deux galantes Commères, qui se persuadèrent qu'il avoit été assommé, ou assassiné. Pour s'en assûrer, la Marquise envoya sur le champ sa femme de Chambre voir s'il n'y avoit point quelque Cadavre exposé à *la Morne*. Ayant appris que non, elle fit courir tous ses laquais, & tous ceux de son Frère, chez les Chirurgiens de Paris, pour savoir s'il ne s'étoit pas traîné, ou fait porter, chez quelqu'un d'eux, pour s'y faire penser de ses blessures. N'en ayant pu encore avoir aucune Nouvelle par ce moyen, elles ne doutèrent plus qu'il n'eût été assassiné, & jetté dans la rivière, ce qui leur causa, à l'une & à l'autre, un chagrin qui approchoit du désespoir.

Elles en ressentoient les plus vives atteintes, & toute la famille du Magistrat étoit dans une consternation qu'on peut mieux se figurer que je ne puis la représenter ici, lorsque, quinze jours après, on reçut un Billet par lequel on aprit le triste & déshonorant état dans lequel il se trouvoit. Enfermé, depuis ce tems, dans un des plus noirs cachots de la prison où il avoit été jetté, il éprouvoit, dans toute sa rigueur, le traitement qu'on fait aux Scélérats &

aux Voleurs. Du pain & de l'eau, pour toute ſa nourriture, point d'autre lit que la terre couverte de quelques poignée de mauvaiſe paille, point d'autre compagnie, ni d'autre conſolation que celle d'un million de ſales inſectes, qui le dévoroient tout vivant; Ajoûtez à cela les douleurs cuiſantes que lui cauſoit un millier de meurtriſſures dont ſon corps étoit couvert; quelle étrange ſituation pour un homme qui n'avoit, pour ainſi dire, vécu juſqu'alors que dans le ſein de la volupté, & qui s'étoit plaint, plus d'une fois, que Paris ne lui offroit plus que des plaiſirs inſipides! Mais quelque douloureuſe que fût pour lui cette cataſtrophe, la honte de comparoître devant un juge, l'obligation où il ſe trouvoit de lui raconter l'occaſion, le ſujet, & la manière dont ſa diſgrace lui étoit arrivée, la crainte bien fondée qu'il avoit que ſon avanture ne courût déjà par la Ville, & ne paſſât à la Cour, & enfin dans tout le Royaume, lui paroiſſoient mille fois encore plus cruelles que toutes les douleurs qu'il ſouffroit depuis quinze jours. Le Ciel, qui vouloit le punir de ſon libertinage, lui fit encore éprouver ce châtiment, le plus ſenſible que puiſſe eſſuyer un homme ambitieux. Le billet que la Marquiſe reçut étoit une ſuite de cette étrange humiliation.

En effet il lui avoit été écrit par le Magiſtrat même chargé du ſoin & de l'inſpection des priſons. Celui-ci étant venu faire au Châtelet ſa viſite ordinaire, & ayant demandé au Geolier, ſelon l'uſage, s'il n'y avoit rien de nouveau, ce dernier lui annonça la détention du galant Magiſtrat, qu'il n'avoit eu garde de reconnoître pour ce qu'il étoit, & dont la diſparution avoit occaſionné mille hiſtoires qui couroient déjà ſur ſon compte dans la Ville. Comme le tems de cette détention s'accordoit parfaitement avec le jour de la diſparution, le Magiſtrat excité par ſa curioſité, & par un certain preſſentiment, demanda à voir ce priſonnier.

Pour

Pour cet effet il se fit conduire dans le cachot, où il ne fut pas peu étonné de trouver le *Petit Roi de Paris*, dans l'état pitoyable où je viens de le représenter. A travers tous les déguisements, que le prisonnier employa pour cacher la véritable cause de son infortune, il n'eut pas de peine à la démêler. Le lieu où il lui dit que la scène s'étoit passée, la fortune rapide du Procureur, son absence, le commerce galant qu'on sçavoit qu'il avoit avec sa Femme, lui firent conjecturer que cette Tragicomique avanture pouvoit bien être un effet de la vengeance qui est naturelle & permise à tous les Maris du monde contre quiconque les déshonore, de quelque état, & de quelque rang qu'ils puissent être.

Quoique celle-ci fût des plus complettes, le Magistrat, qui avoit reçu, en son particulier, plusieurs sujets de mécontentement, de la part du prisonnier, ne trouva pas encore la pénitence assez forte, & crut devoir profiter de cette occasion pour se venger aussi de ses propres injures. Tel est le défaut de presque tous les hommes, même de ceux qui nous paroissent équitables & intègres. Souvent-ils ne sont tels à nos yeux, que parce que certaines conjonctures ne leur permettent pas de laisser éclater les passions, auxquelles ils ne sont pas moins sujets que les autres. Sous le spécieux prétexte de l'amitié, mais réellement, pour lui procurer un affront qu'il savoit bien lui devoir être mille fois plus sensible que tout ce qu'il avoit déjà souffert, il ordonna sécrettement aux Geoliers de le retirer du cachot, & de le mettre dans la chambre commune des prisonniers, leur enjoignant de le faire promener, trois ou quatre fois le jour, dans la Cour où les autres ont la liberté de se récréer ensemble. En même tems il plaignit fort la triste situation du galant Magistrat qu'il accabla de protestations d'amitié & de services, l'assûrant qu'il alloit sur le champ en écrire en Cour, afin, dit-il, d'en obtenir plus promptement son élar-

élargiſſement. Pour lui faire mieux valoir ce prétendu ſervice, qui, dans le fonds, étoit un nouveau coup de poignard qu'il lui portoit, il lui fit entendre qu'il ſe verroit par-là bien plûtôt libre, que ſi l'on ſuivoit le cours des procédures ordinaires dont il connoiſſoit lui-même la rébutante longueur, ajoûtant qu'il croyoit que c'étoit les moindre égards qu'on dût avoir pour le rang qu'il tenoit dans le monde, & pour une perſonne de ſon mérite & de ſa naiſſance. On ne pouvoit pas aſſaſſiner un homme plus poliment. En conſéquence, le Galant fut tiré de ſon cachot.

On ſe figure ſans peine le triſte état où il devoit être, après avoir démeuré quinze jours dans un ſemblable réduit. La joye qu'il eut d'en ſortir, & une eſpèce d'aſſûrance de n'être reconnu de perſonne, tant cette affreuſe retraite devoit l'avoir rendu méconnoiſſable, lui donna d'abord quelque ſatisfaction; mais elle ne dura pas long-tems, & il la paya bien cher, quelques moments après. En effet la Marquiſe, ſa Sœur, étant venue, l'après-dinée même, pour le voir, & le Geolier, qui avoit apris du Magiſtrat qui étoit ce priſonnier, l'ayant imprudemment apellé par ſon nom, il ſe vit auſſi-tôt accablé de huées, de brocards, & d'injures de la part de tous les autres, dont pluſieurs étoient injuſtement détenus par ſes Ordres mêmes. La rage qu'il en eut fut ſi grande, que dès que ſa Sœur l'eut quitté, il demanda au Geolier d'être reconduit dans ſon cachot, aimant mieux, diſoit-il, y mourir dans l'horreur des ténèbres, que de ſe voir la fable & le honteux jouet de ceux avec qui on venoit de le mettre; mais le Geolier lui ayant dit qu'il ne pouvoit lui donner cette ſatisfaction ſans en avoir auparavant reçu l'ordre de ſes juges, le remit avec tous les autres priſonniers qui l'ayant reconnu l'accablèrent tous de malédictions, & lui firent des affronts auxquels il fut mille fois plus ſenſible, qu'il ne l'auroit été à la mort la plus cruelle.

Un

Un de ceux qui lui causa le plus violent désespoir, fut d'aprendre que l'histoire de son avanture, que le Magistrat avoit, selon toutes les apparences, racontée à quelqu'un, couroit la ville, où chacun l'embellissoit, selon la coûtume, de quelque trait de sa façon. Ce nouvel accident, joint à ce qu'on en avoit écrit en Cour, fut, pour ainsi dire, le coup de grace dont sa mauvaise fortune l'accabla. Il s'en falloit effectivement de beaucoup que la Cour fût alors dans ce goût qu'elle a pris, depuis, pour la galanterie & le libertinage. L'exemple de sageſſe, & surtout de fidélité conjugale, que le Souverain donnoit à ses Courtisans, & à tout son Royaume, fit condamner généralement la conduite du Magistrat prisonnier, & approuver la vengeance que le Procureur en avoit tirée. Le Ministre, de la faveur duquel il abusoit depuis long-tems, fut des premiers à l'abandonner. Il le dépouilla de toutes ses dignités, de tous ses emplois & de tous ses biens, ne lui laissant qu'une très médiocre pension qui lui fourniſſoit à peine de quoi vivre; & comme la Marquise, sa Sœur, avoit conduit toute cette criminelle intrigue, il la fit renfermer, par ordre du Roi, pour le reste de ses jours, dans une maison de correction. Ils en eurent, l'un & l'autre, un chagrin si violent, qu'ils en moururent tous les deux, quelques mois après, laissant à tout Paris, par cette triste Catastrophe, un exemple de justice qui auroit besoin d'y être souvent renouvellé, pour réprimer le libertinage & la débauche, qui règnent aujourd'hui, presque impunément, dans cette grande Ville.

Quelque triste & instructif que soit le dénouement de cette avanture, il n'aproche point encore, ni pour l'un, ni pour l'autre, de celui qu'eut, à quelque tems de là, un autre évènement dont je fus en quelque façon témoin, & préſque la victime. Aussi le souvenir ne s'en effacera-t-il jamais de mon esprit. Puisse-t-il faire la même impression

ſur ceux entre les mains de qui ces Mémoires pourroient tomber un jour! Puiſſe-t-il guérir tout le Genre humain d'une paſſion dont les ſuites ne ſont guéres moins funeſtes que celle dont je viens de parler. C'eſt la Tragique & fatale Avanture, qui termina les jours de l'infortuné Marquis de Ti.... ville.

DANS un grand nombre de qualités excellentes qu'avoit ce Seigneur, la Nature, qui nous marque toujours à ſon coin par quelque imperfection, lui avoit donné une paſſion d'autant plus dangereuſe, qu'elle a toujours, tôt ou tard, quelque mauvaiſe cataſtrophe pour ceux qui en ſont poſſédés. C'étoit celle du jeu. Il faut rendre néanmoins cette juſtice au Marquis, que toujours en garde contre lui-même, de ce côté-là, il avoit fait tous les efforts imaginables pour combatre & domter ce dangereux ennemi. Pour éviter même les tentations que le commerce du grand monde lui pouvoit préſenter, il s'étoit retiré dans la principale de ſes terres, ſituée en Normandie, où il n'avoit ordinairement d'autre compagnie que celle de quelques gentils-hommes du voiſinage, auſſi pauvres que nobles, & avec leſquels il ne craignoit point de tomber dans le vice où ſon penchant l'entraînoit. Comme une paſſion ſe combat & ſe guérit d'ordinaire par une autre, ce Seigneur en prit une qui par ſes agréments l'emporte, dit on, ſur toute les autres. C'eſt celle de la Chaſſe, paſſion des plus innocentes lorſqu'on fait lui donner des bornes. Le Marquis en faiſoit ſon principal amuſement, & partageoit le reſte de ſon tems entre les autres plaiſirs que nous offre la vie Champêtre.

UNE Terre que mon Oncle avoit dans le voiſinage de la ſienne, & où nous allions paſſer quelques mois de la belle ſaiſon, avoit occaſionné, entre le Marquis & lui, une liaiſon ſi étroite, qu'on pouvoit, en quelque façon, dire

dire que les deux Châteaux n'en faiſoient qu'un. La choſe étoit même ſi publique & ſi connue, que ceux qui avoient affaire au Marquis venoient le chercher chez nous, lorſqu'ils ne le trouvoient point chez lui, & que ceux qui avoient à parler à mon Oncle, lorſqu'ils ne le rencontroient point au Château, alloient, tout de ſuite, chez le Marquis où ils étoient aſſûrés de le trouver. Cette étroite liaiſon étoit une ſuite du plaiſir que mon Oncle goûtoit à la Compagnie de ce Seigneur, qui étoit en effet extrêmement aimable. Un voyage que quelques affaires l'obligèrent de faire à Paris nous procura le plaiſir de l'y voir. Heureux s'il n'avoit jamais mis le pied dans cette grande Ville où il périt de la manière du monde la plus triſte pour un homme de ſon rang. Voici de quelle façon la choſe arriva.

Il y avoit alors, dans cette Capitale, deux fameuſes Académies de jeu, qu'on auroit pu nommer, à plus juſte titre, deux coupe-gorges Privilégiés. Le premier étoit ſous la protection, & dans l'Hôtel même, du Gouverneur de la Ville; & l'autre ſous la protection d'un Prince étranger; leſquels rétiroient, tous les deux, des revenus très-conſidérables de ce beau Privilège. Dans ces deux nobles Académies ſe rendoit régulierement, tous les jours, vers les quatre heures de l'après-dinée, tout ce qu'il y avoit à Paris de joueurs de profeſſion, depuis le Prince juſqu'au dernier de ſes Valets. Quatre grandes ſales, qui étoient diſtinguées chacune par le rang & la qualité des joueurs, ſuffiſoient à peine à la multitude des gens qui y venoient en foule hazarder ſur un coup de Dé, ſur une Carte, ſur un tour de Roulette, toute leur fortune, & celle de leur famille, laquelle y paſſoit, quelquefois en un inſtant, en d'autres mains. Comme les noms de ces deux Académies n'étoient que trop fameux, le Marquis, après avoir vû tou-

tes les curioſités de cette grande Ville, voulut auſſi voir celle-ci; curioſité fatale, & dont mon Oncle tâcha de le détourner. Ce n'eſt pas qu'il prévît le malheur qui lui en devoit arriver, & que perſonne n'auroit jamais ſoupçonné; mais ſachant que le jeu avoit été la paſſion dominante du Marquis, il crut, avec raiſon, que ce ſpectacle pourroit la réveiller en lui. Tel eſt l'empire Tirannique que prennent ſur le cœur des hommes les objets de leurs paſſions. Préſentez du Vin à un homme qui l'aime paſſionnément, faites voir une belle Femme à un autre qui a le cœur tendre, menez un joueur dans un Brelan, ce ſera un Miracle s'ils ne ſuccombent pas tous à la tentation. N'allons point là, mon cher Marquis, lui dit mon Oncle, un ſoir qu'il le preſſoit de l'accompagner à l'Hôtel de Soiſſons; Il y a trop à riſquer pour vous. Si vous avez quelque Argent qui vous incommode, vous pouvez vous en débaraſſer d'une manière qui vous ſera plus honorable & infiniment plus utile. Vous n'avez qu'à me le remettre; & je vous promets d'en faire un emploi qui vous attirera autant de bénédictions, que vous donneriez peut-être vous même de malédictions, aux filoux qui vous l'enleveroient infailliblement dans le coupe-gorge où vous voulez aller.

Mon Oncle avoit des raiſons d'autant plus ſolides pour parler de la ſorte au Marquis, qu'il ſavoit qu'il avoit apporté à Paris des ſommes très-conſidérables. Il en avoit deſtiné une partie à l'achat d'un Régiment pour ſon Fils qui étoit déjà, depuis quelques années, dans le ſervice. L'autre devoit être employée au payement d'une belle Terre qu'il venoit d'acheter dans ſa Province, & dont le poſſeſſeur étoit venu réſider à Paris. Un diſcours, & un conſeil auſſi ſage que celui de mon Oncle auroient du faire impreſſion ſur le Marquis; mais le premier effet des paſſions

paſſions eſt d'aveugler ceux qui en ſont poſſédés. Tout ce qu'il put lui dire, ne fit, au-contraire, qu'irriter encore davantage la ſienne, & il n'eut point de repos qu'il ne l'eût ſatisfaite. C'eſt ce qu'il fit quelques jours après, & il m'y entraîna moi-même au retour d'une promenade que nous avions faite enſemble dans le Jardin des Tuileries.

Comme je n'étois point encore dans un âge qui me donnât droit de lui faire ſur cela des répréſentations, j'y ſuppléai par un air triſte & chagrin que je pris en entrant dans cet Hôtel, ce qui lui fit aſſez connoître que je ne l'y ſuivois pas de bon cœur. Vous ne me paroiſſez pas fort content d'être ici, me dit-il en ſouriant; apparemment que vous n'aimez pas le jeu. Vous en êtes plus heureux, & je vous en félicite; mais il faut tout voir, s'inſtruire, & profiter de tout. Il avoit raiſon, & je puis dire ici que c'eſt à lui que je ſuis redevable de la juſte horreur que j'ai toujours eu, depuis, pour cette dangéreuſe paſſion. Rien n'étoit plus capable de me l'inſpirer que le Spectacle que j'eus en entrant, & que je doute pouvoir repréſenter ici dans tout ſon naturel.

Une cinquantaine de joueurs, rangés autour de deux Roulettes, faiſoit voler par poignés les Louis d'Or ſur une machine, qu'on pouvoit nommer à juſte titre la Roue de la fortune. Dans le moment que cette petite Roue étoit en mouvement, mes yeux, ſe promenant ſur les Viſages des Acteurs, y voyoient, peintes d'après nature, toutes les diverſes paſſions dont leurs ames étoient agitées. La crainte & l'eſpérance y paroiſſoient alternativement, & s'évanouiſſoient un moment après, avec le mouvement de la Roue, pour faire place à la joye la plus pétulante, ou au plus affreux déſeſpoir. Ce qui rendoit cette dernière paſſion encore plus vive, & donnoit aux joueurs une difformité qui avoit quelque choſe d'effrayant & d'hor-

rible, c'eſt qu'ils ne pouvoient ſoulager leur rage, comme font ordinairement les déſeſpérés, par les Jurements, les Blaſphêmes, & les Imprécations, qui étoient deffendues dans ces ruineuſes aſſemblées, ſur peine d'amende, & d'en être honteuſement excluſe. Un Abbé, qui venoit de perdre une ſomme conſidérable, ayant violé la deffenſe, auroit ſubi cet affront, ſans le reſpect qu'on porte partout aux gens d'Egliſe; Mais ce reſpect ne put le garantir d'une remontrance qui lui fut faite à ce ſujet par celui qui étoit chargé de maintenir le bon ordre dans ces vénérables aſſemblées. Par D..., lui repliqua l'Abbé tout en colère, c'eſt nous qui prêchons les autres, & je n'ai pas beſoin de vos ſermons; Tenez, voilà ma bourſe, pourſuivit-il en la jettant ſur la Table; prenez y telle amende qu'il vous plaira, & laiſſez moi, du moins, jurer tout à mon aiſe pour mon argent. La plûpart des aſſiſtants éclatèrent de rire à cette ſaillie, & plus encore lorſque faiſant alluſion à un Sermon qu'il devoit prêcher le lendemain, il s'écria en apoſtrophant le Ciel qu'il regardoit avec des yeux pleins de reſſentiment & d'indignation: Hé, oui, oui, je t'en gagnerai des Ames! Oui, je t'en gagnerai; mais ce ſera comme tu me fais gagner ici. Je ne pus m'empêcher de ſourire à cette Apoſtrophe, qui ne ſentoit rien moins que le Dévot.

Si les grimaces & les contorſions furieuſes que je vis faire aux autres ne me donnèrent pas le même plaiſir, du moins elles me firent extrêmement utiles par la foule de réflexions qu'elles me firent faire. Eſt-il poſſible, me dis-je, que des hommes, pour qui le jeu ne doit être qu'un ſimple amuſement, & un délaſſement de l'eſprit, s'y livrent non ſeulement juſqu'à riſquer leur fortune, mais juſqu'à perdre encore la tranquilité, & le repos de leur Ame, qui eſt le plus grand bien dont-on puiſſe jouir

jouir dans le monde! Quand je vois ces furieux s'arracher les Cheveux, ſe ronger juſqu'au vif les ongles par dépit, décharger leur rage par de grands ſouflets qu'ils ſe donnent & par les égratignures & les meurtriſſures qu'ils ſe font ſur le Viſage, je m'imagine voir le portrait de ces Ames damnées, que les Peintres nous répréſentent dans les plus horribles tranſports du déſéſpoir, au milieu des plus cruels tourmens de l'Enfer, & déchirées par les plus cuiſants remors. O inſenſés, dis-je en moi-même, ſont-ce donc là les délices & les plaiſirs que vous procure cet Argent que je vous vois jetter à pleines mains, & dont votre paſſion fait l'inſtrument même de votre ſupplice? Que vous reſte-t-il, dans l'affreux déſeſpoir où je vous vois, ſi-non de vous aller pendre? Mais malheureuſement pour vous, & pour vos familles que vous ruinez, l'infortune qui vous accompagne, & que vous maudiſſez ſi mal à propos, ne vous laiſſe pas de quoi acheter le Cordon qui pourroit finir vos jours & votre miſère.

La triſteſſe de ces réflexions ne m'empêcha point de remarquer que ce ſpectacle faiſoit ſur le Marquis une impreſſion bien différente de celle que je reſſentois. Les regards avides qu'il jettoit ſur le jeu & ſur les joueurs, l'intérêt que je voyois qu'il prenoit à leur fortune, l'air de contentement avec lequel il regardoit le malheureux inſtrument de la ruine des uns & de la fortune des autres, la joye avec laquelle il voyoit rouler ſur ces Tables l'Or & l'Argent dont chaque joueur s'empreſſoit de ſe défaire, comme s'il eût été empeſté, enfin juſqu'aux moindres traits de ſon Viſage, tout exprimoit la ſatisfaction dont ſon ame étoit pénétrée. A l'air vif & empreſſé que je lui remarquai, je ne doutai nullement que, s'il eût été ſeul, de ſimple Spectateur, il ne fût devenu ſur le champ

champ un Acteur des plus zélés. Ses mains, que je lui voyois porter à ſa poche, chaque fois que la Roulette tournoit, exprimoient aſſez clairement la démangeaiſon que lui cauſoit l'argent qui y étoit; mais ma préſence, & probablement la crainte d'eſſuyer encore un Sermon de la part de mon Oncle le retinrent.

Les choſes auxquelles l'Ame prend peu de part, nous cauſent bientôt de l'ennui. Tel étoit, à mon égard, le Spectacle que j'avois devant les yeux; auſſi ne ſongeai-je qu'à le quitter lorſque j'en eus retiré tout le fruit qu'il me parut qu'il doit produire ſur tout homme qui fait uſage de ſa Raiſon. Mais ma complaiſance pour le Marquis, que je ne pouvois arracher de ce malheureux coupe-gorge, m'y fit reſter juſqu'à l'heure du ſouper. Il y auroit, je crois paſſé toute la nuit, ſi je ne l'avois averti pluſieurs fois qu'on l'attendoit pour cela chez nous. Je vins enfin à bout de l'entraîner au logis. Que ne pûmes nous l'y retenir le peu de tems qu'il avoit encore à demeurer à Paris! Mais ſa malheureuſe Etoile l'avoit, apparemment, deſtiné à ſervir d'exemple à tous ceux qui ſont poſſédés de la paſſion du jeu. Ce fut le jugement que nous en portames, lorſque, quelques jours après, nous aprimes ſa fin Tragique, qui arriva de la manière ſuivante.

J'ai dit, plus haut, que le Marquis avoit apporté avec lui de groſſes ſommes d'argent, dont une partie étoit deſtinée à l'achat d'un Régiment pour ſon Fils, & l'autre au payement d'une Terre qu'il venoit d'acheter. Comme cette dernière affaire étoit la choſe du monde la plus aiſée à terminer, il avoit cru qu'il ſeroit aſſez tems d'y penſer quelques jours avant ſon départ pour la Province. L'affaire de l'achat du Régiment, qu'il croyoit bien plus difficile, n'étoit pas beaucoup plus longue à expédier. En France, comme ailleurs,

leurs, on trouve toujours un assez grand nombre d'Officiers, à qui le service plaît beaucoup en tems de Paix, mais pour qui il perd beaucoup de ses charmes aux aproches d'une guerre. C'étoit justement la conjoncture dans laquelle on se trouvoit alors, ce qui fit prendre à plus d'un Militaire le parti de la retraite. Ce fut avec un de ceux-là, que le Marquis négocia un Régiment pour son Fils. L'affaire étoit presque terminée, & il ne manquoit plus, pour la conclure, que l'agrément du Roi. Pour l'obtenir, le Marquis devoit se rendre à Versailles, où il m'avoit prié de l'accompagner. Je me rendis, dans cette vûe, chez lui, le matin du jour fixé pour ce voyage. Le Maitre de l'Hôtel où il étoit logé, n'ayant pû me dire s'il étoit levé, parce qu'il étoit rentré la veille fort tard, comme d'ailleurs il n'y avoit point de tems à perdre, je montai sans façon à son appartement, dans le dessein de l'éveiller pour partir. Je le trouvai ouvert, & n'y rencontrai personne. La familiarité avec laquelle nous vivions ensemble, jointe à l'ordre qu'il m'avoit donné de le venir prendre pour partir, me fit avancer vers son lit dont je tirai les rideaux, & où je ne le trouvai point.

Au bruit que je fis, son valet de chambre, qui couchoit près de lui dans un petit cabinet, saute du lit, croyant que c'étoit son Maitre qui se levoit. Lui ayant demandé des Nouvelles du Marquis: Monsieur, me dit-il, au bruit que vous avez fait, j'ai cru d'abord que c'étoit lui qui se levoit; en ce cas il doit être encore au lit. Non seulement il n'y est point, lui répondis-je; mais il ne paroît pas même qu'il y ait couché cette nuit; tu vois en quel état il est? Rouennet (c'étoit le nom du valet) après avoir jetté les yeux sur le lit, & sur toute la Chambre: Que veut dire ceci, poursuivit-il? Voilà les habits de mon Maitre, voilà sa robe de Chambre, voilà ses Perruques & ses Souliers, que peut-il

être devenu? Attendez, s'il vous plait, un moment, Monsieur; je vais voir si.... A ces mots il me quitte, & après l'avoir inutilement cherché sans le trouver, il me vint dire qu'il ignoroit où il pouvoit être. Il ajoûta qu'il n'auguroit rien de bon de cette abſence; qu'il étoit rentré, le matin, fort altéré, & dans une agitation d'eſprit qu'il ne lui avoit jamais vûe depuis qu'il étoit à ſon ſervice; que s'étant préſenté pour le déshabiller, ſelon ſa coûtume, il l'avoit bruſqué & envoyé ſe coucher, en peſtant & jurant contre ſa mauvaiſe fortune.

Ces dernières paroles me firent naître une idée funeſte, qui malheureuſement ne ſe trouva que trop vraïe. Je la rejetai d'abord, trouvant l'action indigne d'un homme d'un auſſi excellent caractère que l'étoit celui du Marquis. Pour éclarcir cette avanture, je deſcendis, & m'informai de tous les gens de la maiſon, ſi on ne l'avoit pas vû ſortir. Tous m'ayant répondu, que non, je me jette auſſi-tôt dans un Fiacre, & vole à la Place du Carouſel, où je demande ſi l'on n'a pas vû partir pour Verſailles un Seigneur mis de telle & telle façon. Tout le monde m'ayant répondu de même qu'à ſon Hôtel, je prens une chaiſe, & pars dans le moment même pour Verſailles, où je crus qu'il pouvoit s'être rendu ſans ſe reſſouvenir qu'il m'avoit prié de l'y accompagner. Je trouvai en y arrivant la perſonne dont il avoit négocié le Regiment, laquelle l'attendoit avec beaucoup d'impatience pour terminer cette affaire. Après l'avoir inutilement attendu & cherché par-tout, je revins à Paris, & courus d'abord à ſon Hôtel. Point de Nouvelles. Pour en avoir il me vint dans la penſée de me tranſporter dans le malheureux coupe-gorge où je l'avois accompagné deux jours auparavant. Il étoit environ quatre heures, tems où s'aſſemblent les Acteurs de ce ruineux ſpectacle. J'en trouvai un grand nombre qui étoient déjà au rendez-

vous,

vous, & qui, en attendant que la Scène s'ouvrît, parloient entre eux des grands exploits qu'ils avoient faits la veille: Parbleu, dit l'un, il faut avouer que ce pauvre Marquis a bien joué de malheur hier au soir? il faut qu'il ait perdu près de cinquante mille écus..... Il a eu tort, interrompit un autre: Pourquoi s'obstiner contre sa mauvaise fortune? Que ne s'est-il retiré deux ou trois heures plûtôt? il auroit sauvé, par cette sage retraite, les deux tiers de ce qu'il a perdu.

Messieurs, leur repondit un vieux joueur, dont la face alongée & la taille eflanquée étoient encore plus sèches que le misérable habit qui le couvroit, on voit bien que vous n'en êtes encore qu'à votre aprentissage, & que vous ne connoissez ni les attraits, ni la force d'une passion qui l'emporte sur toutes les autres par les agréments qu'y trouvent tous ceux qui s'y livrent sans réserve, & par la violence de l'ascendant qu'elle prend sur nous. Un bon & véritable joueur doit être une de ces Ames intrépides, que la chute même de l'Univers n'est pas capable d'ébranler. Semblable à ces Héros qui, enyvrés de la gloire qu'ils acquereront à ruiner leurs voisins & leurs propres Sujets, ne s'arrêtent pas à considérer qu'ils s'exposent à perdre eux-mêmes leurs propres Etats, un bon & veritable joueur, qui ne doit avoir d'autre objet, d'autre but, d'autre gloire que de ruiner tous ceux avec qui il entre en lice, seroit un homme sans cœur, un homme indigne d'être jamais admis dans notre honorable société, s'il faisoit seulement la moindre attention aux risques qu'il court de perdre son propre bien. Tout Militaire qui craint pour sa vie doit quitter le parti des Armes dont il n'est pas digne, & doit aller s'ensévelir, avec sa poltronnerie, dans la poussière d'un Cloître; tout joueur, qui craint de perdre tout ce qu'il peut posséder dans le monde, est un lâche, un homme indigne de vivre, & qui mérite

de perdre tout, dès le premier pas qu'il fait dans cette noble carière. Il y a plus de ſoixante ans que je la cours, & je ne crois pas que perſonne l'ait jamais fait avec plus d'intrépidité, plus d'honneur, plus d'inſenſibilité, plus de perſévérance, & plus de gloire que moi. J'ai ruiné & culbuté, de fond en comble, deux cens familles, pour le moins, & il m'eſt paſſé par les mains plus de millions que je n'ai d'années. Parvenu par mes nobles travaux au comble de la gloire; chargé, je pourois dire même, accablé des riches dépouilles de mes ennemis, je me ſuis vû aſſez opulent pour acheter leurs Terres, leurs Châteaux, leurs Rentes, leur Nobleſſe, leurs Charges, leurs Emplois & leurs Bénéfices, que la belle paſſion du jeu leur avoit fait vendre & perdre preſque en un même jour; mais un heureux Bas-Normand me dépouilla de tout, il y a environ deux ans, dans un combat opiniâtre que nous eumes enſemble & qui dura trente ſix heures, cinquante ſept minutes, & trois ſecondes. Il ne m'en eſt reſté depuis que l'eſpérance, mais une eſpérance bien fondée, de recouvrer, un jour, le tout avec uſure. C'eſt cette douce eſpérance qui me fait vivre. Sans elle il y auroit déjà long-tems que je ne ſerois plus. Elle me ſoutient au milieu de la plus grande miſère, & me fait trouver des reſſources pour tenter, de tems en tems, la fortune; mais la bizarre qu'elle eſt, ſe plait à éprouver ma conſtance. Tantôt vainqueur, plus ſouvent vaincu, je me ſoumets à ſes caprices que j'adore, comme doit faire tout veritable joueur, dans la ferme aſſûrance qu'elle ſe laſſera à la fin de m'être contraire, & qu'elle me rendra avec uſure tout ce que j'ai tenu d'elle, & qu'elle m'a enlevé avec la même rapidité qu'elle me l'avoit apporté. Je croyois toucher hier à cet heureux moment. Vint cinq mille livres que je gagnai au Marquis, me firent conjecturer que j'étois enfin reconcilié avec elle: je comptois le mettre à ſec; mais cette faveur étoit réſervée à l'heureux Comte de G.....

dont

dont elle a fait, depuis quelques jours, ſon enfant gâté. Il nous a tous dépouillés; les uns après les autres, & comme un Héros qui ne ceſſe de vaincre que lorſqu'il ne ſe préſente plus d'ennemis à combattre, nous l'avons vû ſortir, ce matin, chargé de tout l'Or & l'Argent que nous avons vû, toute cette nuit, rouler à grands flots dans cette Académie. Quelle joye pour nous ſi, pour humilier ce ſuperbe Conquérant, nous pouvions, à notre tour lui enlever toutes ces riches dépouilles! je ne déſeſpère point d'avoir au premier jour cette douce conſolation, qui terminera glorieuſement une vie de ſoixante & dix ſept ans, paſſés dans les laborieux & continuels exercices du Lanſquenet, de la Roulette, de l'Ombre, du Pharaon, du Biribi, & autres occupations de cette eſpèce, qui ſont les ſeules dignes d'un homme auſſi avide de la véritable gloire qu'ennemi de l'Oiſiveté.

Dans un tems où j'aurois été moins inquiet que je ne l'étois alors, la riſible gravité avec laquelle il prononça ce diſcours, m'auroit peut-être beaucoup réjoui. Jamais en effet en tint-on de plus fou, & s'aviſa-ton jamais d'exalter de la ſorte la plus déteſtable & la plus ruineuſe de toutes les paſſions? Mais l'abſence du Marquis & la crainte où j'étois ſur ce qui pouvoit lui être arrivé m'occupoient tout entier. Ce que je venois d'entendre redoubla ma crainte & ma frayeur. Il a perdu tout ſon Argent, me dis-je; Qui ſait ſi le déſeſpoir ne l'aura point porté à quelque extrémité funeſte? Je diſois plus vrai que je ne penſois. En effet étant retourné pour la troiſième fois à ſon logis, l'Hôte m'abordant, les larmes aux yeux: Ah! Monſieur, me dit-il, je vous fais chercher par-tout, pour vous donner le plus triſte Spectacle que vous ayez peut-être jamais eu! Depuis ce matin vous cherchez le Marquis, & je ſuis bien aſſûré que vous ne l'avez point trouvé. Venez, Monſieur, je

vais vous le faire voir ; mais ſur tout, ne vous effrayez point.

A ces mots il me prend par la main, & me conduit dans ſon grenier. Quoiqu'il m'eût prévenu d'une certaine façon ſur ce que j'allois voir, je ne pus m'empêcher d'être ſaiſi d'horreur lorſque j'apperçus le Marquis étendu mort ſur le plancher, baigné, ou pour mieux dire, noyé dans ſon ſang, & ayant encore dans ſon ſein la funeſte épée dont il s'étoit percé le cœur. Son viſage, ſur lequel la fureur & le déſeſpoir paroiſſoient encore dans tout ce que ces deux paſſions ont de plus affreux, me fit reculer d'horreur & d'effroi, & je m'enfuis avec tant de précipitation, que peu s'en falut que je me rompiſſe les jambes. J'avois déjà deſcendu plus de la moitié de l'eſcalier, lorſque l'Hôte, qui me ſuivoit, m'arrêta par le bras, & me pria d'entrer dans une chambre qui étoit ouverte, & vis-à-vis de laquelle je me trouvois: je vous avois prévenu, Monſieur, me dit-il, ſur le ſpectacle que vous alliez avoir, dans l'eſpérance qu'il ne feroit pas ſur vous une impreſſion ſi forte. Ma précaution n'a pas eu le ſuccès que j'en attendois; ſouffrez que je vous retienne un moment ici pour vous y remettre de votre frayeur, pour vous donner le ſecours dont il me paroit que vous avez beſoin, & pour vous faire part de mes juſtes allarmes. Auſſi-tôt il appella un de ſes Domeſtiques par qui il envoya chercher un Chirurgien qui me tira auſſitôt trois palettes de ſang, précaution ſage, & qui me ſauva ſans doute une dangéreuſe maladie ; car j'étois tellement ſaiſi, que je ne pouvois reſpirer qu'avec beaucoup de peine. Je me ſentis fort ſoulagé par ce prompt ſecours qui fut ſuivi d'un torrent de larmes, que je repandis ſur la triſte & malheureuſe déſtinée du Marquis. Son Hôte y joignit les ſiennes; car il avoit pour Monſieur de Ti.... ville toute l'eſtime & toute l'affection qu'on ne pouvoit refu-

fuſer à ſes excellentes qualités. Après en avoir fait l'éloge, il me demanda ſi je ne ſavois point ce qui avoit pû occaſionner un déſeſpoir ſi étrange dans un homme auſſi aimable, & me fit part des juſtes allarmes que lui cauſoit cette mort funeſte: Monſieur le Marquis, dit-il eſt venu loger chez moi; je ſais, & vous ne l'ignorez pas, qu'il a apporté avec lui des ſommes très conſidérables qu'il a fait tranſporter, hier au ſoir, je ne ſais où. La Calomnie & la Médiſance, qui n'épargnent ici perſonne, nous accuſeront peut-être de lui avoir donné la mort pour les lui voler. Quelque deſtituée de tout fondement que ſoit cette horrible accuſation, le ſeul ſoupçon que j'en ai m'allarme, & je crains..... Ne craignez rien, interrompis-je en pouſſant un profond ſoupir; je ſçai ce qu'eſt devenu cet Or & cet Argent, malheureux inſtrument de ſa mort. Sur cela je lui racontai ce que je venois d'apprendre à l'Hôtel de Soiſſons, d'où le déſeſpoir l'avoit ramené chez lui pour s'y donner la mort. Je le priai en même tems de vouloir bien tenir ſecret ce funeſte accident, juſqu'à ce que j'en euſſe donné connoiſſance à notre famille, & je retournai promptement chez nous.

Mon Oncle, que j'y rencontrai le premier, n'eut rien de plus preſſé que de me demander des nouvelles du Marquis, & du ſuccès de notre voyage à Verſailles. Mes larmes, que je ne pus retenir, & mes ſanglots lui annoncèrent le fatal accident arrivé à ce Seigneur, dont je lui racontai la mort Tragique, telle que je venois de l'aprendre & dont je venois d'être, pour ainſi dire, témoin oculaire. Il en fut extraordinairement frapé. Après avoir lui-même déploré le malheureux ſort de ſon intime ami, il prit delà occaſion de me rapeller les ſolides inſtructions qu'il m'avoit données au ſujet de la paſſion du jeu qui dégénère, preſque toujours, en fureur, dans ceux qui s'y abandonnent.

Vous

Vous en venez de voir, dit-il, en ſoupirant, la preuve, & les funeſtes ſuites. O mon cher Neveu, ne les perdez jamais de vûe! Nous allâmes auſſi-tôt à l'Hôtel du Marquis où, pour ſauver à ſa famille & à tous ſes amis l'affront que la juſtice auroit pû faire au deffunt, en punition de ſon attentat ſur ſa perſonne, mon Oncle prit des meſures pour cacher à tout le monde la véritable manière dont il avoit fini ſes jours. Il y réuſſit en faiſant publier par-tout, qu'il avoit été ſubitement emporté par une violente attaque d'Apoplexie. On le crut, & la cérémonie de ſon enterrement, qu'on affecta de faire avec une pompe plus qu'ordinaire, acheva d'étoufer tous les ſoupçons qui auroient pû naître à cette occaſion.

Si mon Oncle fut ſenſible à la mort du Marquis, cette mort fut pour moi un des plus fâcheux accidents qui me pût arriver. Elle ne lui enlevoit qu'un ami, dont la perte pouvoit ſe réparer, au-lieu que je perdois un homme à qui j'étois attaché par des liens bien plus forts que ne ſont ceux de la ſimple amitié, & des mains de qui je comptois tenir inceſſamment tout le bonheur de ma vie.

Je m'arrête ici un moment pour adorer les jugements impénétrables de la Divinité dans un évènement funeſte, dont les ſuites furent ſi triſtes pour moi. Grand Dieu, qui le permîtes, vous aviez ſans doute ſur moi des deſſeins de miſéricorde! Par ce coup, auſſi fatal qu'imprévu, vous vouliez me faire connoitre la vanité des choſes d'ici bas, & que j'éprouvaſſe moi-même des foibleſſes, dont je croyois que l'homme pouvoit aiſément ſe garantir, quand il le vouloit. Que je m'étois lourdement trompé!

Les ſoins que mon Oncle avoit pris de mon éducation, & la manière dont j'y avois répondu juſqu'alors, lui faiſoient croire qu'il avoit atteint le but qu'il s'étoit propoſé en prenant lui-même cette peine. Toujours en garde contre

tre tout ce qui ne s'accordoit pas avec les principes de Morale qu'il nous avoit donnés, ſur-tout contre les paſſions auxquelles la Nature eſt ſujette, & dont la violence cauſe dans le monde tous les déſordres qu'on y voit, je m'étois flatté moi-même d'y paſſer mes jours dans cette douce tranquilité, dont on dit que tous les hommes jouiroient ſi la Raiſon & la Réligion régloient tous leurs mouvements & toutes leurs démarches. Félicité Chimérique, ou du moins incompatible avec l'humanité! En effet pour vivre tranquille, pour être véritablement heureux, il faudroit que l'homme n'eût abſolument aucunes paſſions. Envain on nous dit que la Raiſon lui a été donnée pour les combatre & les domter. J'avoue qu'il y en a dont elle peut réprimer la violence? mais le moyen de combatre & de repouſſer un ennemi qu'on trouve aimable, un ennemi que l'on a toujours à ſes côtés, un ennemi qui prend inſenſiblement ſur nous un empire que nous ſommes les premiers à lui accorder, un ennemi dont notre réſiſtance ne fait bien ſouvent qu'augmenter les forces, enfin un ennemi dont le Triomphe entre dans l'ordre de la Providence, & concourt avec elle à entretenir & perpétuer dans le monde cette admirable harmonie qu'on y voit régner. Par cet ennemi, auſſi terrible qu'aimable, j'entends l'Amour, ſource délicieuſe & empoiſonnée de tous les biens & de tous les maux que l'on éprouve dans la vie.

L'OBJET qui m'avoit fait reſſentir les premières atteintes de cette paſſion, étoit la charmante Emilie, Fille unique du Marquis de Ti....ville. Si j'écrivois pour d'autres que pour moi, ce ſeroit ici le lieu où je devrois placer le portrait de cette aimable Fille, en qui l'Amour avoit réuni toutes les graces du Corps & toutes les perfections de l'Eſprit, qui peuvent rendre une perſonne adorable; mais comme ſon image eſt ſi profondément gravée dans mon

cœur, qu'il n'y a pas à craindre qu'elle s'en efface jamais, cette peinture, qui ſeroit néceſſaire ſi je croyois avoir jamais des lecteurs, devient ici tout-à-fait inutile. Je paſſe donc au plus doux & plus gracieux moment que j'aye jamais eu en ma vie. Ce fut celui qui l'offrit, pour la première fois, à mes yeux. Cette entrevûe ſe fit à un des derniers voyages que nous fimes à la Terre de mon Oncle qui, comme je l'ai dit ailleurs, étoit preſque contigue à celle du Marquis. La belle Emilie, que ſon Père avoit fait élever à Paris dans une eſpèce de communauté conſacrée à l'éducation des jeunes Démoiſelles de qualité, étoit venue, cet Eté-là, à Ti....ville pour achever de s'y rétablir d'une grande maladie, pour la guériſon de laquelle les Médecins lui avoient ordonné d'aller reprendre ſon air natal. Il lui avoit fait un bien infini; & le teint de lis & de roſes qu'elle avoit alors ne laiſſoit pas apercevoir qu'elle eût été malade. La voir & l'aimer fut pour moi la même choſe; triomphe d'autant plus glorieux pour cette aimable perſonne, que quoiqu'il y eût déjà quelque tems que j'étois répandu parmi les Femmes, elles ne m'avoient pourtant point encore fait ſentir les émotions, que les jeunes gens éprouvent ordinairement à la vûe des perſonnes d'un Sexe qui, en général, eſt très ſéduiſant.

Mon Oncle, qui, en me pouſſant dans le monde, m'avoit prévenu ſur ce point eſſenciel, me voyoit avec plaiſir mettre ſes inſtructions en pratique. Par-là je ne prétends pas dire qu'il me crût invulnérable. Il connoiſſoit trop bien le cœur humain, & le mien en particulier, pour ſe perſuader qu'il ſeroit toujours inſenſible. Mais ayant apris par l'expérience, que rien n'amortit plus la première vivacité de l'Amour que la grande fréquentation du Sexe, il s'étoit flatté qu'en me conduiſant par cette route, qu'il avoit tenue lui-même, il me garantiroit des écueils contre leſquels

quels la plûpart des jeunes gens vont ſe briſer, en ſe laiſſant ſurprendre aux premières apparences qui, dans ces rencontres, ſont ſouvent des plus trompeuſes. Pour me faire mieux ſentir la ſolidité de ſes principes ſur cette matière, il comparoit la fréquentation du beau Sexe à la bonne chère. L'une & l'autre, me diſoit-il, nous flatte d'abord agréablement, & nous nous perſuadons qu'il n'y a rien de plus délicieux au monde; Mais l'habitude nous fait bientôt éprouver le contraire. Ces plaiſirs, qui nous ont paru d'abord ſi piquants, deviennent des plaiſirs ordinaires; bientôt nous y ſommes indifférents; & enfin ils nous dégoûtent. Raportons-nous en ſur cela à l'expérience. Qu'un homme, pourſuivoit-il, ſe trouve tous les jours à une Table, ſervie avec profuſion de tout ce qu'il y a de plus délicat & de plus friand, cette profuſion & cette délicateſſe, bien loin de provoquer ſon appetit, lui ôtent au-contraire bien ſouvent celui qu'il a. Il en eſt de même à peu près du commerce & de la fréquentation des Femmes. L'impreſſion qu'elles font toutes enſemble ſur un cœur, au-lieu de l'enflammer, le tient dans une eſpèce d'équilibre & d'indifférence, à la faveur de laquelle un homme mène une vie tranquille & gracieuſe. C'eſt à cette conduite que je ſuis redevable de la félicité dont j'ai joui juſqu'à ce jour, & dont je crois que tous les hommes jouiroient s'ils ſe conduiſoient de même. J'avoue, continuoit-il, qu'il en coûte quelquefois un peu à la Nature, & qu'ils ne ſont pas tous capables des efforts qu'il faut ſe faire pour cela. Il ne ſeroit pas même avantageux pour la ſociété qu'ils le fiſſent, & qu'ils renonçaſſent tous aux douceurs de l'Amour, ce qui n'eſt nullement à craindre; mais cette conduite du moins les mettroit en état de réfléchir, un peu plus qu'ils ne font ordinairement, ſur leurs engagements avec les Femmes, & ils

ne les contracteroient pas avec cette aveugle précipitation qui eſt ſi ſouvent cauſe de leur malheur.

UNE épreuve de pluſieurs années m'avoit fait reconnoître la verité de ces judicieuſes maximes; mais je n'avois pas encore vû l'aimable objet devant lequel elles devoient diſparoître. Le Marquis, ayant apris que mon Oncle étoit arrivé à ſa Terre, n'eut rien de plus preſſé que de venir lui rendre viſite. Il étoit accompagné de ſon aimable Fille, qui non ſeulement m'étoit inconnue, mais dont je n'avois pas même entendu parler juſqu'alors. Il ſeroit difficile à ma plume d'exprimer ici ce que mon cœur reſſentit à cette première vûe. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt que je n'avois encore rien éprouvé de ſemblable auprès des Femmes que j'avois juſque-là fréquentées. Une douce langueur, qui s'empara de tous mes ſens au premier regard qu'elle jetta ſur moi, fut comme le prélude de ma défaite. Elle fut ſi prompte & ſi viſible, que mon Oncle, qui fut lui-même frapé de ſa grande beauté, ayant en même tems, jetté les yeux ſur moi, s'aperçut ſur le champ de l'impreſſion qu'elle venoit de faire ſur mon cœur. Il étoit trop raiſonnable pour m'en faire un crime. L'Amour eſt un hommage & un tribut qu'il eſt impoſſible de refuſer à la beauté, ſurtout dans l'âge où j'étois alors. Que je l'ai bien payé ce tribut, & que je le paye encore tous les jours de grand cœur! Puiſſe-je le payer de même juſqu'à la fin de mes jours! je n'en connois point de plus doux, ni dont on s'aquitte avec plus de joye. La mienne fut au-deſſus de toute expreſſion lorſqu'étant allé, quelques jours après, au Château du Marquis, lequel nous y retint pendant toute la ſemaine, je m'aperçus plus d'une fois que le cœur de ſa charmante Fille étoit à mon égard dans une ſituation aprochante de celle où étoit le mien.

Qu'on

Qu'on dise, tant qu'on voudra, que l'Amour est un enfant de l'imagination & du caprice, j'avouerai franchement ici que je n'en crois rien. Je suis au-contraire très fermement persuadé que la Providence, qui s'est chargée d'une manière plus particulière de la conduite des hommes, n'abandonne point à des guides aussi aveugles, qu'ils le sont pour la plûpart, le succès de ces sortes d'évènements dont dépend le bonheur ou le malheur de leur vie. Il y a plus; c'est que je suis convaincu par ce que je ressentis alors involontairement, & qui ne s'est pas encore démenti depuis d'un seul instant, que l'homme dans ces rencontres n'est rien moins que le Maître des mouvements de son cœur; mais qu'il y a une Puissance supérieure qui le détermine & l'attache, dans le moment qu'il y pense le moins, à l'amour d'un objet préférablement à tout autre. Repandu, comme je l'étois depuis quelques années, parmi un certain nombre de Femmes, dont plusieurs étoient extrêmement aimables, pourquoi, dans un âge où l'on ne respire que l'Amour, aucune n'avoit elle fait jusqu'alors impression sur mon cœur? Pourquoi ce même cœur, insensible jusque-là, change-t'-il en un instant, & devient il éperdument amoureux à la première rencontre d'une personne que je n'avois jamais vûe? Pour moi; je n'en sçai point d'autre raison que celle qu'un de nos plus grands Poetes a si heureusement exprimée par ces beaux vers:

Il est des nœuds secrets, il est des simpaties,
Par le raport desquels les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par un je ne sai quoi, qu'on ne peut expliquer

Voilà, me dis-je alors, une de ces heureuses simpaties, voilà un de ces nœuds secrets, qui nous lient & nous attachent

chent à l'objet qui nous eſt deſtiné par la Providence, ſans qu'elle attende, ni nous demande, ſi cet objet nous convient, ou non.

Comme je ne voyois dans ce nouvel attachement rien qui pût le rendre condamnable, je ne fis pas le moindre effort pour m'en deffendre. Hé, quand même je l'aurois voulu, en aurois-je été capable? Outre la douceur infinie que mon cœur y goûtoit, quelle raiſon ſolide aurois-je pû lui oppoſer pour le combattre? La beauté, la naiſſance, le rang, le bien, l'éducation de la charmante Emilie, ſa modeſtie, qui m'annonça d'abord mille vertus que j'y reconnus bientôt, tout la rendoit digne de mon homage. Je me livrai donc tout entier au doux penchant qui m'entraînoit vers elle, & n'y trouvant rien qui ne fût conforme aux loix de l'honneur & de la raiſon, je ne crus pas devoir m'obſerver beaucoup pour cacher ma nouvelle paſſion à mon Oncle & au reſte de ma Famille. Ma diſſimulation, après tout, ne m'auroit pas été d'un grand ſecours avec un homme auſſi éclairé & auſſi pénétrant qu'il l'étoit. Il s'apperçut bientôt de l'état où étoit mon cœur; & comme il ne m'en fit aucun reproche, je regardai ſon ſilence comme une aprobation qu'il donnoit à une inclination, qui n'avoit rien que de louable. En effet ſi c'eſt un mal que de ſe livrer à l'Amour, ce n'eſt que lorſque cette paſſion ne s'accorde pas avec la raiſon, & les loix de l'honneur. Exceptez ces cas, qui, à la verité, ſont aſſez fréquents, l'Amour eſt la plus belle de toutes les paſſions & la plus digne de l'homme. Son cœur, fait pour aimer, ne goûte de vraïe félicité que dans cet exercice, qui lui eſt ſi eſſenciel, qu'il doit faire, dit-on, même après ſa mort, ſon occupation éternelle.

Dans la ſituation, où étoit alors le mien, il ne faut pas demander quels étoient mes amuſements à la cam-

pa-

pagne de mon Oncle. Voir la charmante Emilie, l'adorer, lui donner ſans ceſſe des marques de la plus vive & la plus reſpectueuſe tendreſſe, en recevoir de même de la ſienne, voilà à quoi nous employons, non des heures, mais des jours entiers, que l'Amour faiſoit paſſer comme des inſtants. L'attachement que je pris pour elle devint ſi fort, que je ſentis qu'il me ſeroit impoſſible de vivre ſans la poſſéder: auſſi n'épargnai-je ni mes ſoins, ni mes aſſiduités, pour m'aſſûrer cette conquête, mille fois plus précieuſe à mon cœur, que ne ſeroit celle de tout l'Univers à un Monarque ambitieux. La manière gracieuſe dont Mademoiſelle de Ti . . . . ville y répondoit me faiſoit aſſez connoître que, ſi je ne pouvois être heureux ſans elle, de ſon côté, elle couroit les mêmes riſques que moi.

Le Marquis & mon Oncle, qui n'étoient pas à s'appercevoir de notre Amour, témoignoient aſſez, par leur façon d'agir avec nous, qu'il ne leur déplaiſoit pas. Ils nous voyoient enſemble avec la plus grande ſatisfaction du monde, & bien loin d'en prendre la moindre allarme, ils rioient quelquefois d'un certain embarras où ils nous voyoient lorſque, par hazard, ils nous ſurprenoient dans quelque tête à tête. Nous rougiſſions, alors, l'un & l'autre, ſans le vouloir, & même ſans ſavoir pourquoi; mais cette rougeur & cet embarras ne faiſoient naître dans leur eſprit aucun ſoupçon qui nous fût déſavantageux. Telle eſt la différence qui ſe trouve entre l'Amour honnête, & celui qui ne l'eſt pas. Le reſpect & la bienſéance, dont le premier eſt toujours accompagné, en écartent juſqu'à l'idée même du mal, & ce qui l'annonce dans le ſecond, eſt, tout-au-contraire, dans l'autre une marque de ſon innocence & de ſa pureté. Nos parents étoient perſuadés que le nôtre étoit de cette eſpèce, & l'excellente éducation qu'ils nous avoient donnée, ne leur laiſſoit pas

ſur

ſur cela le moindre doute. Ils le voyoient donc avec plaiſir, & comme ils ne deſiroient que nous rendre heureux, ils vouloient, avant que de nous unir, nous donner le tems de nous connoître à fonds & de nous aimer. Sage & judicieuſe conduite ! Si tous les parents en uſoient de la ſorte, on ne verroit pas tant de mariages mal aſſortis, ni tant de malheureux Epoux. Deux ans paſſés dans cette délicieuſe épreuve me promettoient un bonheur parfait ; je touchois au terme de ma félicité, lorſque la mort Tragique du Marquis, & divers autres évènements, qui en furent la ſuite, firent preſque évanouir toutes mes eſpérances.

Comme rien ne donne ordinairement plus de vivacité aux plaiſirs que le contraſte qu'ils forment avec les chagrins dont ils ſont preſque toujours précédés, pour mieux ſentir toute l'étendue de ceux dont je jouis encore actuellement, je veux me retracer ici toutes les peines & les douleurs qu'ils m'ont coûté. La première fut la mort funeſte du Marquis dont j'ai rapporté toutes les triſtes circonſtances. Dans les termes où nous en étions, ſon aimable Fille & moi, il n'eſt pas difficile de ſe repréſenter combien je dus être affligé de ce fatal accident. Il m'enlevoit un homme de qui j'attendois tout mon bonheur, que je regardois comme un ſecond Père, d'autant plus cher, que les liens de l'Amour, qui m'attachoient à lui, l'emportent toujours infiniment ſur ceux de la Nature. A cette affliction s'en joignoit une autre, qui en étoit la ſuite. Par cette mort je voyois mon bonheur non ſeulement différé pour quelque tems, mais encore à la veille de m'echaper par une infinité d'Obſtacles que je preſſentis qu'on y pourroit apporter. Mes preſſentiments ne furent pas long-tems à ſe changer en des réalités.

Nous étions dans la Saiſon que nous allions, ordinaire-

ment,

ment, passer à la Terre de mon Oncle. Comme le Marquis comptoit que les affaires, qui l'avoient amené à Paris, alloient être terminées, nous devions tous partir ensemble. Tout étoit déjà prêt pour ce Voyage, lorsque son désespoir l'enleva de ce monde; ce qui rétarda notre départ. L'Impatience où j'étois d'aller voir la charmante Emilie, pour la consoler dans l'affliction que cette mort devoit lui avoir causée, me fit demander à mon Père la permission de prendre toujours les devants, en attendant que le reste de la famille pût suivre: je vous entends, me dit-il d'un air & d'un ton sérieux qui me glaça. L'Amour vous appelle auprés de Mademoiselle de Ti . . . . ville; mais l'honneur deffend de vous permettre ce Voyage, qui auroit pour vous des suites d'une trop grande conséquence. Je sai la passion que vous avez prise pour cette Démoiselle, que sa vertu rend encore plus aimable, que sa grande beauté. Je l'ai appriſe avec plaisir, & l'ai même approuvée. J'ai fait plus encore. Comme je n'ai jamais eu d'autre but, ni d'autre désir en ma vie que celui de vous rendre heureux, persuadé que la possession de cette charmante Personne y contribueroit beaucoup, j'étois sur le point de la demander pour vous à son Père, lorsque sa mort funeste à fait évanouir toutes les espérances, dont vous pouviez vous flatter avec justice. Vous en savez les tragiques circonstances; vous avez des sentiments d'honneur; il n'est par conséquent pas nécessaire que je vous en dise davantage.

Le plus terrible coup de foudre, en tombant sur moi, m'auroit bien moins étonné, que ces désolantes paroles. Elles firent sur moi une impression si forte & si subite, que j'en perdis, pendant quelques moments, l'usage de tous mes sens, ce qui effraya tellement mon Père, qu'il appella aussi-tôt du monde, pour me donner les secours dont j'avois besoin. Mon Oncle accourut des premiers. Ses

ſoins m'ayant fait revenir la connoiſſance, bien loin de l'en remercier comme je le devois: Que ne me laiſſez-vous mourir, lui dis-je; & pourquoi me rappeller à la vie après m'avoir donné le coup de la Mort, comme on vient de faire! Ignore-t-on que la mienne eſt attachée à la poſſeſſion de l'aimable Emilie, & que m'ôter cette douce eſpérance, c'eſt me jetter dans un déſeſpoir mille fois plus violent que celui qui a fait périr le Marquis? Ah! c'eſt m'arracher le cœur que d'exiger de moi un pareil ſacrifice! Celui de ma vie me coûteroit mille fois moins. Que mon Père en diſpoſe, il en eſt le Maître. C'eſt ſon bien, puiſque je l'ai reçu de lui; mais s'il veut me la conſerver, qu'il n'exige pas de moi que je renonce au ſeul bien, ſans la poſſeſſion duquel elle m'eſt inutile, & même odieuſe! Comme vous n'avez peut-être jamais aimé, vous n'avez, par conſéquent, jamais ſenti avec quelle force l'Amour nous attache à l'objet qui a ſçu nous enchanter. Ah, mon cher Oncle, ajoûtai-je en ſoupirant, ſi vous aviez fait, ſeulement une fois, cette douce épreuve, vous auriez vous-même frémi du diſcours que mon Père vient de me tenir! L'état violent où j'étois ne me permit pas de continuer. Je retombai dans mon évanouiſſement qui fut ſi long, qu'on appréhenda qu'il n'eût des ſuites funeſtes. On eut bien de la peine à me faire revenir, & je me trouvai ſi foible en ſortant de cette criſe, qu'il fallut me porter au lit que je fus obligé de garder pendant pluſieurs jours. Peut-être n'en ſerois-je point relevé ſi, pour m'encourager à reprendre des forces, mon Oncle ne m'eût flatté de quelque eſpérance.

QUOIQUE mon Père ne m'eût laiſſé qu'entrevoir la raiſon d'un changement ſi ſubit, je ne la compris que trop, lorſque mes premiers tranſports eurent fait place à la réflexion. Ce fut alors que j'éprouvai, pour la première fois,

fois, combien il y a peu de fonds à faire sur l'instabilité des choses humaines. Je me voyois, deux jours auparavant, au comble de mes vœux ; je touchois au moment qui alloit assûrer le repos & le bonheur de ma vie; Un accident inopiné précipite toutes mes espérances dans le tombeau, & me prive, tout à la fois, & du Père & de la Fille!.... Mais, disois-je, pourquoi faut-il que le désespoir de l'un me prive de la possession de l'autre ? Cette adorable personne a-t-elle eu la moindre part au malheur de son Père ? Helas ! elle ignore de quelle manière il a fini ses jours, & sans doute qu'elle l'ignorera toute sa vie ! Pourquoi donc seroit-elle la victime d'un désespoir, dont elle n'est pas plus coupable que tout le reste de l'Univers ? Ah! n'est-ce pas déjà une assez grande affliction pour elle d'avoir perdu un Père, dont elle étoit si tendrement aimée, sans qu'elle ait encore la douleur de se voir abandonnée par un Amant, qui peut seul la consoler & lui faire oublier, avec le tems, cette première perte ? ..... Mais qu'ai-je fait moi-même, poursuivois-je, pour mériter une si terrible punition! Bien loin d'avoir eu la moindre part à ce funeste accident, que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir, n'ai-je pas fait, au-contraire, tout mon possible pour le prévenir ? Avec qu'elle attention n'ai-je pas écarté tout ce qui pouvoit réveiller en lui le malheureux penchant qui l'a enfin entraîné dans le précipice ? Que n'aurois-je point fait encore pour l'en détourner, s'il étoit possible aux hommes de lire dans l'avenir ? Comme son obscurité est impénétrable, est-il au monde une injustice plus criante, que celle qui nous sacrifie à des évènements auxquels on sait que nous n'avons pas eu la moindre part ? Voilà néanmoins la façon cruelle dont on en agit avec moi! On connoit mon innocence, on rend la même justice à celle de l'aimable Emilie, & malgré tout cela, on exige que nous

nous ſacrifions l'un & l'autre à je ne ſai quelle Chimère que l'on nomme honneur, lequel s'oppoſe, dit-on, aujourd'hui à une Alliance qu'on déſiroit il y a quelques jours avec autant d'ardeur que nous. Ah! périſſent toutes les loix, toutes les coûtumes, toutes les bienſéances du monde, ſi elles ſont auſſi injuſtes que celles auxquelles on veut me ſoumettre! Non, continuai-je; Non, Adorable Emilie, ni le reſpect, ni la déférence, que j'ai toujours eu pour les ordres de mes Parents, ne me feront jamais confondre, comme ils le font, l'innocence avec le crime! Vous êtes encore aujourd'hui, quoiqu'il en puiſſent dire, auſſi digne de mes adorations, que vous l'avez toujours été; & ſi le malheur, qui vient de vous arriver, a cauſé quelque changement dans votre fortune, c'eſt à ma vive tendreſſe à réparer l'injuſtice du ſort que vous n'avez nullement méritée. C'eſt ainſi que je m'efforçois de ſoulager la mortelle douleur, dont le diſcours de mon Père m'avoit accablé.

Elle étoit ſi violente, & ſi viſible, que, dans la crainte qu'il eut qu'elle ne me portât à quelque extrémité, il prit, de concert avec mon Oncle, un parti qu'ils jugèrent, l'un & l'autre, très propre à leur deſſein, & convenable à ma ſituation. Ce fut de m'éloigner, le plus qu'ils pourroient, de l'objet de mon amour, dans la perſuaſion que l'abſence & l'éloignement pourroient m'en guérir. J'ai dit plus haut que, voulant me donner une éducation parfaite, mon Oncle, après m'avoir fait paſſer quelques années dans le grand monde de Paris, s'étoit propoſé de me faire faire quelques voyages dans les Païs étrangers, pour achever de m'y inſtruire. Qu'eſt-ce en effet qu'un homme qui ne connoit, qui n'a vû que ſa ville, que ſa Province, &, tout au plus, que ſa nation? C'en eſt aſſez, il eſt vrai, pour un Artiſan, pour un Bourgeois, & autres.

tres gens de cette classe; mais il est d'autres états dans lesquels ces connoissances bornées ne suffisent pas. L'obligation où l'on se trouve quelquefois de traiter avec d'autres nations, nous met dans la nécessité d'étudier & de connoître à fonds leurs caractères, leurs loix, leurs usages, leurs coûtumes, leurs génies, & jusqu'à leurs modes; car quoique les hommes, pour le fonds, soient touts, à peu près, les mêmes dans tous les Etats Policés, néanmoins, pour ne parler que de l'Europe, il y a, parmi les Peuples qui l'habitent, des différences essencielles, qui les distinguent les uns des autres, & qu'il n'est pas permis à certaines personnes d'ignorer. Comme le Commerce & la Politique les unissent tous les uns aux autres, pour traiter & vivre bien avec eux, il faut absolument être instruit de ces différences, sans quoi, l'on doit s'attendre de faire de grandes fautes, qu'il est quelquefois impossible, de réparer. Le Moscovite, par exemple, & le Portuguais, habitent les deux extrémités opposées de l'Europe; le Turc, & l'Anglois, occupent les deux autres. Le Commerce, la Politique, l'intérêt, enfin le besoin général que tous les hommes ont les uns des autres, lient ensemble ces quatre nations, qui vivent en bonne intelligence les unes avec les autres; mais traiter avec elles comme les Parisiens font entr'eux, ce seroit le veritable moyen d'échouer dans les Négociations, ou de tout gâter.

Quoique j'ignorasse encore à quel état la Providence me destinoit, lorsque mon Oncle me communiqua, pour la première fois, cette résolution, cependant, comme je sentois les avantages que j'en pourrois tirer un jour, je recus avec beaucoup de joye la promesse qu'il me fit, de me faire commencer ces Voyages, aussi-tôt que j'aurois fini ma caravanne de Paris. Tant que mon cœur s'étoit conservé libre, j'avois toujours regardé ces voyages comme une

ſource de nouveaux plaiſirs & d'inſtructions nouvelles pour moi, & j'attendois avec une eſpèce d'impatience le tems qu'il avoit fixé pour cela. Mais il n'en fut pas de même, lors que je me vis dans les fers de la charmante Emilie. Auſſi fut-ce un nouveau coup de foudre pour moi, lorſque mon Père m'en fit la propoſition. Le reſpect que j'ai toujours eu pour lui m'empêcha de contrevenir ouvertement aux ordres qu'il me ſignifia, de me tenir prêt pour le voyage d'Italie; mais je n'en fus pas pour cela plus diſpoſé à lui obéïr. La confiance que j'avois en mon Oncle, & qu'il s'étoit ſi bien aquiſe par ſes bontés pour moi, me fit eſpérer que je pourrois conjurer encore ce nouvel Orage. J'employai, pour l'intéreſſer en ma faveur, tout ce que l'Amour peut inſpirer de plus touchant, & lui peignis, avec les plus vives couleurs, le déſeſpoir dans lequel ce nouveau projet étoit capable de me jetter.

Si cette voye ne me réuſſit pas entiérement, du moins je n'eus pas ſujet de me repentir de l'avoir employée. La conſolation que j'en reçus fut qu'il en parleroit à mon Père, dont il tâcheroit d'obtenir ce que je lui demandois avec tant d'inſtances; qu'après tout, s'il n'y réuſſiſſoit pas, il eſpéroit que le tems & ma ſoumiſſion à ſes ordres auroient un effet tout différent de celui que j'apréhendois; que ce voyage m'étoit auſſi néceſſaire pour achever de me former l'eſprit, qu'il ſeroit utile à ma ſanté, qui demandoit, diſoit-il, que je changeaſſe un peu d'air; que ce retardement ne nuiroit en aucune façon à mon Amour, puiſque, auſſi bien, la triſte conjoncture dans laquelle ſe trouvoit Mademoiſelle de Ti.... ville, ne me permettoit pas de continuer avec elle un commerce de galanterie, contre lequel on auroit raiſon de murmurer; que je ne courois aucun riſque que d'autres me l'enlevaſſent pendant mon abſence, puiſque, outre l'amour qu'elle lui avoit paru avoir pour moi, il ne croyoit pas qu'elle

le fût visible pour personne, pendant tout le tems que dureroit le deuil où elle étoit de la mort de son Père; que cette année étant perdue pour mon amour, je devois profiter de cet intervalle pour achever d'apprendre à connoître les hommes; qu'à mon retour je n'en serois que mieux reçu de la charmante Emilie, rien n'étant plus propre, que l'absence, pour donner de nouvelles forces à l'Amour: Vous êtes jeunes encore l'un & l'autre poursuivit-il, & vous n'avez fait encore aucune épreuve, vous, de la légéreté qu'on reproche à son Sexe, elle, de l'inconstance dont on accuse les hommes. Vous vous aimez tous les deux de bonne foi, & vous croyez bonnement que vous vous aimerez toujours de même, parce que vos cœurs sont actuellement dans ces dispositions. L'absence, qui est la véritable pierre de touche pour l'amour, vous fera connoître si le vôtre est réellement ce qu'il vous paroît. Ah, mon cher Neveu, si vous connoissiez le cœur humain, tel que je le connois, & comme vous le connoitrez un jour, bien loin de regarder ce petit délai comme un malheur, vous le regarderiez, au-contraire, comme un expédient que la Providence vous fournit pour éprouver, l'un & l'autre, votre amour! Ce que vous en ressentez tous les deux n'est encore qu'une première étincelle d'un feu naissant, que votre imagination vous représente comme la chose du monde le plus solide & le plus durable; le tems seul vous aprendra ce qui en est. Combien de jeunes personnes voyons-nous, tous les jours, dont les feux, semblables à ceux que l'ardeur du Soleil forme des exhalaisons de la terre, s'allument & se dissipent presque dans le même moment! Qui sçait si le vôtre n'est pas de la même Nature?

Ce n'est pas ce que j'apréhende, mon cher Oncle, lui repliquai-je. Ce qui m'assassine, c'est que mon Père m'a fait entendre que je devois renoncer pour toujours à la pos-

ses-

ſeſſion de l'aimable Emilie; que je me flaterois envain de cette douce eſpérance; enfin que l'honneur ne lui permet plus de conſentir à notre union. Si cette déclaration eſt ſincère & irrévocable, jugez quelle doit être ma douleur, & ce que je dois penſer de ce voyage qu'il ne me fait, ſans doute, entreprendre, que pour me ſéparer à jamais de ce que j'adore; car comme je ne pourrai ſurvivre à cette cruelle ſéparation, je ſuis perſuadé que, de ſon côté, l'adorable Emilie en mourra de douleur.

Je ne me ſerois jamais attendu, reprit mon Oncle en ſouriant, qu'on verroit renaître des *Céladons* dans notre Famille, & des *Artémiſes* dans celle du Marquis. Cette double merveille ſeroit d'autant plus ſingulière, qu'elle n'a jamais exiſté que dans les Romans & les Hiſtoires fabuleuſes. Bon Dieu, que l'imagination des jeunes gens eſt expéditive, ſur-tout quand elle eſt échaufée par l'Amour? Allez, mon Neveu, je réponds de vous, corps pour corps, ſi vous ne mourez jamais, l'un & l'autre, d'autre maladie, que de celle-là. A l'égard de la déclaration que votre Père vous a faite, quoique j'eſpère qu'elle n'aura point d'effet, par la ſuite, je ne puis néanmoins la déſaprouver. Vous ſçavez combien l'honneur nous fut toujours précieux dans notre Famille, à laquelle, grace au Ciel, on ne peut pas reprocher la moindre tache. Je vous ai moi-même élevé d'une manière à ne jamais dégénérer de ſes nobles ſentiments. D'un autre côté vous n'ignorez pas la tache que la mort violente du Marquis vient d'imprimer à la ſienne. Autant que je l'ai pû, je l'ai effacée par les précautions que vous m'avez vû prendre pour la cacher à tout le monde. Il y auroit, ſans contredit, de l'injuſtice à faire retomber ſur ſon aimable Fille les ſuites d'un évènement, auquel elle a eu encore moins de part que vous & moi; mais vous ne connoiſſez pas encore parfaitement le monde. Quelque injuſte qu'il

qu'il ſoit dans la plûpart de ſes jugements, on eſt quelquefois forcé à y déférer, du moins pour un tems. C'eſt le ſeul parti que vous auriez à prendre, s'il étoit inſtruit des circonſtances de la mort du Marquis, que j'ai pris tant de ſoin de cacher. Mais heureuſement pour vous, tout le monde, & ſa Famille même, les ignorent. Tant qu'on n'en ſaura rien, non ſeulement il vous eſt permis d'eſpérer; mais je me flatte encore de faire révoquer à mon Frère la deffenſe qu'il ne vous a probablement faite, que parce qu'il a cru que ces circonſtances étoient connues de tout le monde. Attendez que le Tems l'ait détrompé. Alors, ſi vous perſiſtez l'un & l'autre dans votre amour, qui n'en ſera que plus vif & plus ardent, je me fais fort d'obtenir de lui le conſentement qu'il avoit déjà donné à votre union avec la belle Emilie, & qu'il retire depuis, uniquement pour la raiſon que je viens de vous dire. Ceſſez donc de vous affliger de ſon refus. Par votre Soumiſſion à ſes ordres continuez à vous montrer digne de ſa tendreſſe, dont vous obtiendrez avec le tems l'accompliſſement de vos déſirs. Je ne ceſſerai point de le ſolliciter pour vous pendant votre abſence; & j'eſpère que j'y réuſſirai. Tantôt vous verrez de vos propres yeux un des moyens que j'ai imaginés pour le détromper, & pour aſſûrer votre bonheur.

Un Malade, qui a mis toute ſa confiance dans un Médecin habile, dont il eſt tendrement aimé, ne ſe ſentit jamais plus ſoulagé par les excellents remèdes que celui-ci lui donne, que je le fus par le diſcours de mon Oncle. Je reſolus de ſuivre ſes ſages conſeils dans cette affaire, qu'il me parut prendre preſque autant à cœur que moi-même. Il m'en donna une preuve bien convaincante dès l'après-dinée. En effet étant allés enſemble à l'Hôtel où avoit logé le Marquis, il demanda à parler en particulier au Maî-

tre de la maiſon. Celui-ci, nous ayant fait auſſi-tôt entrer dans une ſale dont il ferma la porte ſur nous, mon Oncle, lui fit raconter de nouveau toutes les circonſtances de la mort du Marquis, & lui demanda ſi quelque autre que lui étoit encore inſtruit de cette funeſte avanture. Je l'ai tenue ſi ſecrette, Monſieur, pourſuivit l'Hôte, par l'intérêt & la part que j'y ai pris, que ſon Valet de chambre même ignore la veritable manière dont il a fini ſes jours. Nous ſommes les ſeuls au monde, Monſieur & moi, ajoûta-t-il, en me montrant, qui le ſachions; & je puis bien aſſûrer que, de ma part, jamais quique ce ſoit n'en ſera inſtruit, quand même il m'en devroit coûter la vie.

C'EST ce que je viens vous demander, lui dit mon Oncle, au nom de toute ſa Famille qui l'ignore elle-même. La tendre amitié que j'ai eu depuis plus de vingt ans pour le Marquis, l'intérêt que je prens à l'honneur de tous ſes illuſtres Parens m'ont engagé à vous venir remercier de votre diſcrétion, & vous prier en même tems, de vouloir bien accepter cette marque de ma reconnoiſſance. A cet mots, tirant de ſa poche une bourſe, dans laquelle il me parut qu'il pouvoit y avoir trois ou quatre cents Louis d'Or, il la lui préſenta. Mais l'Hôte, par une généroſité qui m'étonna dans un homme de cet état, la refuſa conſtamment, en diſant qu'il n'étoit pas de ces gens à qui il faut lier la langue avec des Cordons d'Or. Il ajoûta qu'il avoit été ſi touché de la mort tragique du Marquis, que, bien loin de la divulguer, il donneroit au-contraire tout ce qu'il poſſédoit, pour étoufer ce ſecret, s'il croyoit qu'il y eût quelqu'un dans le monde, qui fût capable de le révéler; que mon Oncle pouvoit & devoit être fort tranquille ſur cet article, & que c'étoit pour la dernière fois de ſa vie qu'il en ouvroit ſa bouche, ce qu'il nous proteſta avec ferment. Cette dernière ſûreté n'étoit pas fort néceſſaire pour nous tran-

tranquiliſer, après ce dont nous venions d'être témoins. Un homme de cet état, aſſez généreux pour réfuſer, comme il faiſoit, une ſomme ſi conſidérable qu'on lui préſente pour le gratifier & s'aſſûrer de ſa diſcrétion, n'a pas beſoin de donner d'autre preuve de ſa probité. Autant que mon Oncle fut frappé de ce généreux déſintéreſſement, autant fus-je ravi de voir que nous étions les ſeuls maîtres d'un ſecret, dont la découverte auroit été ſi funeſte à mon amour. Je ne doutai pas un inſtant, après cet heureux éclairciſſement, qu'il ne réuſſit, avec le tems, à faire revenir mon Père de la prévention où il étoit, contre mon Alliance avec Mademoiſelle de Ti . . . . ville; mais je ne fus pas plûtôt délivré de cette inquiétude, que je retombai dans une autre, qui ne me cauſa pas moins de chagrin.

Dans tous les Voyages que j'avois faits à la Terre de mon Oncle & à Ti . . . . ville, & dans toutes les viſites que nous nous étions réciproquement rendues, jamais nous n'avions ni vû, ni rencontré le Fils du Marquis. Deux raiſons en étoient cauſe. La première eſt que ce jeune Cavalier avoit un dégoût étonnant pour le ſéjour de la Campagne. La ſeconde eſt que, déſirant s'avancer dans le Service, pour lequel il avoit une forte paſſion, il étoit d'une ſi grande exactitude à ſon devoir, qu'il ne quittoit preſque jamais ſon Régiment. S'il le faiſoit, par extraordinaire, ce n'étoit que pour peu de tems, ſur des ordres réïtérés de ſon Père, & cela, toujours dans la ſaiſon où nous étions de retour à Paris. Comme l'amour de la Fille & l'amitié du Père m'avoient ſuffi juſqu'alors, j'avois été fort peu curieux de m'informer du caractère du Fils, dont le ſuffrage ne m'étoit alors nullement néceſſaire. Il n'en étoit plus de même depuis la mort du Marquis. Par ce fatal accident, l'aimable Emilie entroit ſous la tutèle & la

dépendance de ſon Frère, qui, ſelon l'uſage & la coûtume de cette Province, alloit avoir ſur elle une autorité vraiment Deſpotique. Si on regarde par-tout comme une eſpèce de malheur d'être né Fille, on peut dire que c'en eſt un des plus grands dans la Normandie, ſur-tout après la mort des Pères. En effet leurs Frères aînés, non contents d'emporter par la loi preſque tous les biens de la maiſon, par une loi encore plus injuſte, ne laiſſent pas ſeulement à leurs Sœurs la liberté de diſpoſer d'elles-mêmes, celles-ci ne pouvant le faire que de leur conſentement, qu'ils leur refuſent preſque toujours, parce que, pour leur procurer des établiſſements convenables, il faudroit que ces Meſſieurs ſe déſiſtaſſent un peu de leurs droits, ce qui n'eſt pas ordinairement de leur goût. De-là cette prodigieuſe quantité de vieilles Filles & de Réligieuſes, qu'on voit dans cette Province plus qu'en aucun autre Païs de l'Europe. Ne connoiſſant donc en aucune façon mon futur Beau-Frère, je craignis, avec quelque fondement, qu'il ne fût pas plus raiſonnable ſur ce point, que la plûpart de ſes Comprovinciaux; ce qui ne manqueroit pas de faire un obſtacle inſurmontable à mon amour. C'eſt ce dont je réſolus de m'éclaircir avant toutes choſes, & ce que je ne tardai pas à exécuter.

La Mort du Marquis, dont mon Oncle l'avoit informé, l'ayant amené à Paris, il n'eut rien de plus preſſé que de venir nous remercier des amitiés, qu'il avoit appris qu'il avoit recues de notre Famille. Jamais Phiſionomie ne me frappa plus vivement, que celle de cet aimable Cavalier, que le hazard me fit rencontrer ſur le ſeuil de notre porte, au moment que je ſortois du logis. Je n'eus pas beſoin de lui demander qui il étoit, ni à qui il en vouloit. La parfaite reſſemblance qu'il avoit avec le feu Marquis, que je crus voir devant moi, me le dit aſſez. De mon côté, les

les larmes qui coulèrent, malgré moi, de mes yeux en voyant ſon équipage funèbre, jointes au compliment de condoléance que je lui fis en l'introduiſant dans la maiſon, lui firent aſſez connoître qui j'étois. Il ne me répondit que par de profonds ſoupirs & par un torrent de pleurs, qu'il répandit en me ſerrant étroitement dans ſes bras. Aprés avoir ainſi épanché notre douleur dans le ſein l'un de l'autre, je le préſentai à mon Père & à mon Oncle, qui frappés tous les deux, comme je l'avois été, de cette reſſemblance ſi parfaite, crurent d'abord revoir le Marquis. Sa viſite fut courte, comme elles le ſont toujours dans ces triſtes conjonctures. Mais, comme s'il eût voulu s'en dédommager avec moi, il me pria de vouloir bien avoir pour lui la même amitié & les mêmes bontés qu'il ſçavoit que j'avois eu pour ſon Père, pendant le peu de ſéjour qu'il feroit à Paris. Je le lui promis, & lui tins parole. J'avois trop d'intérêt de m'en faire un ami, pour manquer une ſi belle occaſion. Je ne le quittai preſque point pendant tout le tems qu'il fut dans cette ville, où ayant terminé les affaires pour leſquelles il y étoit venu, il partit pour ſa terre, où il m'apprit qu'il alloit demeurer avec ſa Sœur, juſqu'à ce qu'il eût pris d'autres arrangements.

La connoiſſance que j'eus du caractère de ce jeune Marquis pendant le ſéjour qu'il fit à Paris, & les bonnes eſpérances que mon Oncle m'avoit données, achevèrent de diſſiper le trouble où avoit été mon cœur. En effet je trouvai dans cette aimable perſonne, les mêmes ſentiments & les mêmes diſpoſitions qui m'avoient gagné l'amitié de ſon Père. Raſſûré par les marques ſincères d'amitié qu'il me donna avant que de partir, je ne doutai point qu'il ne fût, par la ſuite, auſſi favorable à mon amour. Cette flateuſe perſuaſion me fit hazarder une démarche que je n'aurois certainement pas faite en toute

autre rencontre ; mais en amours il eſt de certains moments, où l'on ne ſe pique pas toujours de la régularité la plus ſcrupuleuſe.

J'AI dit que mon Père m'avoit ordonné de me diſpoſer à partir pour l'Italie. Ce voyage n'étoit rien moins que de mon goût ; toutefois les raiſons de mon Oncle, & plus encore les bonnes eſpérances qu'il m'avoit données m'avoient preſque perſuadé ; deſorte que je voyois d'un œil aſſez indifférent les préparatifs qui ſe faiſoient pour ce départ. Un Valet de chambre & un Poſtillon, qui devoient m'accompagner, avoient reçu ordre de préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour le voyage. Déjà même mon Père avoit commencé à expédier des Lettres de recommandation pour toutes les Villes conſidérables, ſoit de France, ſoit d'Italie, dans leſquelles ſon intention étoit que je fiſſe quelque ſéjour. Par-là je compris que l'heure fatale du départ approchoit, & qu'il n'y avoit plus à ſe flatter de faire revoquer ce voyage. Que l'obéiſſance eſt un devoir pénible, même pour les perſonnes les plus dociles, dans une ſituation pareille à celle où je me trouvois alors ! Combattu d'un côté par l'amour du devoir, déchiré de l'autre par la crainte d'être pour jamais ſéparé de ce que j'avois de plus cher au monde, je raſſemblois à ces malheureux criminels, dont les angoiſſes redoublent à meſure qu'ils voyent aprocher le jour & le moment de leur ſuplice. Il faut donc nous ſéparer, me dis-je dans toute l'amertume de mon cœur ; il faut m'arracher de tout ce que j'ai de plus précieux, & aller traîner, à deux ou trois cents lieues de mon adorable Emilie, des jours qui ne peuvent être que malheureux en ſon abſence ! Que deviendrai-je, & que deviendra-t-elle elle-même pendant un ſi long voyage ? car je ſçai que je pars ; mais j'ignore quand il plaira à mon Père de me rappeler de l'eſpèce d'exil au-

auquel il m'a condamné ! Sans doute qu'il n'uſe de cette rigueur envers moi, que parce qu'il ſe flatte que pendant mon abſence, qu'il fera durer auſſi long-tems qu'il voudra, le jeune Marquis diſpoſera, d'une manière ou d'une autre, de ſon aimable Sœur. Ainſi donc je me verrai fruſtré pour jamais du ſeul bien après lequel j'aſpire dans le monde ! Ainſi donc je ne la reverrai plus de ma vie ! Cruelle obéiſſance, quel ſacrifice exiges-tu de moi ! Amour, tendreſſe, amitié, reſpect, qui dois-je écouter ! Qui de vous l'emportera dans mon cœur ? Faut-il perdre pour jamais ce que j'adore ? Faut-il me révolter contre ce que j'honore & que j'aime ? A l'un je dois la vie & tout ce que je ſuis ; je ne puis la conſerver ſans l'autre à qui je l'ai conſacrée ! Amour, ſuggère moi quelque expédient pour accorder les ſentiments que tu m'as inſpirés avec ce que je dois à la Nature ! Déchiré par ces cruelles penſées, je ne ſavois à quoi me réſoudre, lorſqu'enfin je pris, le parti de faire un coup de ma tête. Le Ciel me l'inſpira, ſans doute, puiſque c'eſt à lui que je dois tout le bonheur de ma vie.

Tout étant prêt, comme j'ai dit, pour mon départ, qui étoit fixé au lendemain, je pris en particulier mon Valet de chambre qui devoit être du voyage, & lui parlai en ces termes. Merville, lui dis-je, nous partons demain pour l'Italie. Si jamais il y eut voyage entrepris à contre-cœur, c'eſt aſſûrément celui qu'on me fait faire. Je ne m'arrêterai point à vous en dire les raiſons. Vous les devinez ſans peine. Comme vous m'avez toujours ſervi avec affection, je n'ai jamais eu rien de caché pour vous. Pourrois-je aſſez compter ſur vous, pour vous mettre de moitié dans l'éxécution d'un projet que je médite ? Monſieur, me repondit-il en ſouriant, à vous parler franchement, je ne vous conſeille pas de le faire, puiſque, malgré l'affection que vous reconnoiſſez que j'ai toujours eue pour vous, vous ſemblez dou-

douter que je veuille vous en donner de nouvelles preuves. Qui ſçait en effet ſi, au-lieu de vous ſervir avec zèle & fidélité, comme j'ai toujours fait, je ne ſerois pas d'humeur à vous trahir aujourd'hui? Nous ſommes ſujets à caution, nous autres Normands, & quelque preuve qu'on ait de notre fidélité, on ne doit jamais ſe confier en nous. Pour moi, quel que ſoit le projet que vous méditez, je n'en ai point d'autre que celui d'aller à Rome, où je voudrois déjà être pour demander au Pape des pardons capables d'effacer le péché que j'ai commis, en reſtant pendant quatorze ans au ſervice d'un Maître qui, après avoir éprouvé pendant tout ce tems mon dévouement & mon zèle pour ſon ſervice, peut me ſoupçonner encore de n'être pas digne de ſa confiance.

Tu l'as toujours eu, lui dis-je, mon cher Merville; & je ne m'ouvrirois pas à toi, comme je vais le faire, ſi je ne t'en croyois pas digne. Tu vois que mon Père nous fait partir pour l'Italie, où je t'ai déjà dit que je ne vais qu'à contre-cœur. . . . . Je gage, interrompit-il, que vous prendriez bien plus volontiers la route de Normandie. La Bouſſole de votre cœur qui eſt tournée de ce côté-là, vous y feroit trouver beaucoup plus de plaiſir; mais il n'y a rien à faire pour vous cette année; & le voyage que Monſieur votre Oncle ſe trouve obligé de faire en Brétagne, pour y ramaſſer cette riche ſucceſſion qui vient encore de vous échoir, nous privera, cet Eté, du plaiſir de voir l'aimable Demoiſelle de Ti.... ville. En revanche, nous allons voir Notre Saint Père le Pape, & les Dames Romaines dont la beauté eſt fort renommée, mais qui auront, je crois, bien de la peine à l'emporter ſur la ſienne. Nous reviendrons tous chargés de pardons, dont nous ferons préſent à Mademoiſelle Emilie, qui vous en aimera encore bien davantage, quoiqu'elle vous aime déjà beaucoup. . . . Mais à propos; Mon-

Monſieur, eſt-ce que vous auriez la cruauté de partir pour un ſi long voyage, ſans prendre au moins congé d'elle? Amoureux & poli, comme vous l'êtes, je m'étonne que vous ayez manqué à ce devoir, dont l'omiſſion lui donnera un juſte ſujet de ſe plaindre de vous.

Je ſuis ravi, mon cher, lui répondis-je, de voir que tes penſées s'accordent ſi bien avec les miennes. C'eſt auſſi ce que j'ai deſſein de faire; mais comme mon intention eſt que ce petit Voyage ſoit ignoré de tout le monde, & ſur-tout de mon Père, pour lui donner le change, & lui faire accroire que j'ai pris la route d'Italie, je ſerois d'avis que tu m'allaſſes attendre à Lyon, d'où tu lui feras tenir à Paris les Lettres que je lui écrirai, & que je datterai de divers endroits. Par ce petit artifice il croira que j'y ſuis moi-même, pendant que j'irai prendre congé de ma chère Emilie, après quoi j'irai te réjoindre pour continuer enſemble notre Voyage. Et c'eſt-là, reprit Merville, le grand projet dont vous me faiſiez d'abord un ſi grand Miſtère? A vous entendre, il ſembloit qu'il n'étoit queſtion de rien moins que d'un enlévement, dans l'éxécution duquel vous vouliez me mettre de moitié. Allez, Monſieur, repoſez-vous ſur moi de cette bagatelle. Reſtez à Ti.... ville auſſi long-tems qu'il vous plaira. Donnez-moi ſeulement de l'argent, & je me charge du reſte. Je ferai même pour vous, ſi vous le voulez, le voyage de Rome, & je vous tiendrai ſi bon compte de tout ce que j'y aurai vû, que, pour peu que vous ayez de mémoire, vous n'aurez pas de peine à faire croire à Monſieur votre Père que vous aurez tout vû de vos propres yeux. Si j'en croyois mon cœur, lui dis-je, je te prendrois au mot; mais ce ſeroit pouſſer trop loin la ſupercherie. Ce n'eſt même qu'avec peine que j'ai pû me réſoudre à celle-ci. Mais que veux-tu? J'aime, tu le ſçais; & tu as trouvé toi-même

qu'il y auroit de l'impoliteſſe à partir ainſi, ſans prendre au moins congé de celle que j'adore. Aſſûrement, réprit Merville, & je ne vous aurois jamais pardonné cette incivilité. Mais ſi j'en juge par le paſſé, mon ſéjour à Lyon ne ſera pas fort court; car vos adieux dureront peut-être plus d'un mois. N'importe, pourvu que j'aye la bourſe bien garnie, je tâcherai de ne m'y pas plus ennuyer que vous ne ferez auprès de votre aimable Maîtreſſe. C'eſt ſur quoi tu peux compter, lui dis-je, comme, de mon côté, je compte ſur ta diſcrétion.

MEMOIRES
DU COMTE DE B***.

CONTENANT

SES AVENTURES,

Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES du Tems très curieuſes, ſes recherches & ſes découvertes ſur les Antiquités de la Ville de Rome & autres curioſités de l'Italie.

SECONDE PARTIE.

METANT aſſûré de la manière dont je viens de le dire, d'un Correſpondant fidelle, je partis le lendemain, & pour donner le change à mes Parents, je feignis de prendre la route de Lyon. Nous arrivâmes, l'après-dinée à Sens, où, pour mieux cacher encore mon jeu, j'allai rendre viſite à Monſieur Lang... du G... qui en étoit Archevêque, & grand ami d'une de mes Tantes, chez laquelle je l'avois vû très ſouvent. Ce Prélat me retint à ſouper chez lui, malgré toutes les inſtances & les prières que je pus lui faire de m'en diſpenſer. La Chè-

re fut délicate, comme elle l'eſt, d'ordinaire, chez ces Seigneurs. Pendant tout le repas, la converſation, après avoir d'abord roulé ſur notre Famille, tomba ſur le Voyage que je lui dis que j'allois faire. Il feignit d'envier mon bonheur, m'aſſûrant qu'il ne mourroit point content qu'il n'eût eu cette ſatisfaction. Je lui répondis que je m'étois plus d'une fois étonné, avec tout le Public, qu'il ne l'eût pas déjà fait pluſieurs fois; que les grands ſervices qu'il avoit rendus à la Cour de Rome, avoient fait juger que celle-ci, en récompenſe, lui auroit donné place depuis long-tems dans ſon ſacré Collège; j'ajoûtai que cet honneur ne pouvoit lui manquer, à la premiére promotion, & que je comptois ne point revenir ſans avoir la joye de le voir revêtu de la pourpre Romaine.

On ne pouvoit flatter plus agréablement ce Prélat. Il me raconta lui-même quelques-unes des démarches qu'il avoit faites pour mériter cet honneur. Je me gardai bien de lui faire connoître ce que j'en penſois. Je feignis, au-contraire, de les approuver; ce qui lui fit redoubler ſes politeſſes & ſes amitiés à mon égard: Je vous ai toujours beaucoup aimé, me dit-il d'un air ſatisfait & content; Pour vous en donner aujourd'hui des preuves, puiſque vous allez à Rome, je veux vous y procurer tous les agréments que je pourrai. J'ai pour amis dans cette Cour pluſieurs Cardinaux, & autres perſonages d'un très grand mérite, & qui y tiennent les premiers rangs. Je vous donnerai pour eux des Lettres de recommandation, qui ne vous ſeront pas inutiles. Je vous les expédierai demain, après quoi nous irons voir enſemble les curioſités de notre Ville. Quoiqu'elle ſoit aujourd'hui bien déchue de ſon ancienne ſplendeur, on y voit cependant encore des choſes qui méritent l'attention & la curioſité des Voyageurs. Vous leur devez une Viſite; car

je

je ne vous fais pas l'injuſtice de vous mettre au rang de ces eſpèces de coureurs de païs, qui ſe contentent de parcourir, tout au plus, les rues des Villes par leſquelles ils paſſent, & qui reviennent, ordinairement, de leurs Voyages, beaucoup moins inſtruits que les Poſtillons qui les ont conduits. L'homme d'eſprit, quand il voyage, ne laiſſe rien échaper de ce qui peut être digne de ſa curioſité, & il n'y a guére de Ville, un peu conſidérable, qui ne lui fourniſſe de quoi la ſatisfaire. Puiſque vous allez en Italie, pourſuivit-il, vous devez votre première Viſite à notre Ville, dont la conquête coûta autre-fois bien de la peine au grand *Jules Céſar*, & dont les anciens habitants ſe ſont immortaliſés, dans les ſiécles paſſés, par les Colonies qu'ils ont établies dans ce païs-là, & par la fondation de pluſieurs Villes, auxquelles ils donnèrent leur nom, qu'elles portent encore. Telles ſont les Villes de *Sienne*, de *Sinigaglia*, & pluſieurs autres. D'un autre côté, comme la plûpart de ceux qui font le Voyage d'Italie, y vont principalement pour voir ces Monuments Antiques de la grandeur Romaine, qui ont bravé l'injure des tems, vous trouverez ici de quoi commencer cette curieuſe & ſavante recherche; car ſi nos anciens *Sénonois* ont laiſſé en Italie des monuments encore ſubſiſtants de leur établiſſement dans ce païs-là, nous en avons, de même, ici du ſéjour qu'y ont fait autre-fois les Romains; & c'eſt ce que je me propoſe de vous faire voir demain.

Autant que la politeſſe de G. . . . m'auroit fait de plaiſir dans toute autre conjoncture, autant me fut-elle alors déſagréable. Mon cœur, qui étoit déjà à Ti.... ville, dont je comptois prendre la route le lendemain de grand matin, ſouffroit extraordinairement du retardement que le Prélat apportoit, ſans le ſavoir, à ce Voyage. Comme il y auroit eu de l'impoliteſſe à ne pas répondre à ſes

preſſantes civilités, je me vis obligé de paſſer encore un jour à Sens. J'en employai la matinée à viſiter la Ville qui ne me parut rien moins que digne des magnifiques éloges que Monſieur de G. . . . m'en avoit fait. Je ne pus cependant lui refuſer le titre d'Antique, qui ne ſe manifeſte que trop par la petiteſſe de ſes rues, par la vétuſté & la caducité même d'un grand nombre de ſes maiſons, leſquelles tombent preſque en ruine. Sa vaſte étendue ne la rend pas plus recommandable, étant ſi peu peuplée, que l'herbe croit dans la plûpart de ſes rues, ce qui lui donne plus l'air d'un grand Village que d'une Métropole.

A cette vûe je ne pus m'empêcher de faire quelques réflexions ſur l'inſtabilité des choſes de ce monde, & ſur la puérile vanité de ces ambitieux ennemis du genre humain, qu'on a décorés, & qu'on décore tous les jours du beau nom de Conquérants. Voilà, me dis-je, un grand Squelette de Ville, dont la deffenſe & la priſe ont autrefois coûté la vie à bien des milliers d'hommes! Voilà donc le digne objet & le prix de la conquête du premier & du plus grand des *Céſars*, conquête qu'il a lui-même exaltée comme le plus grand de ſes Triomphes! Aujourd'hui le plus ignorant & le plus poltron de nos Officiers de Milices, qui ſe préſenteroit devant cette Place, s'en feroit apporter les clefs, ſans coup férir! Et voilà quel ſera, dans quelques ſiécles, le ſort de nos Villes fortes, & qui paſſent aujourd'hui pour imprénables, dont la priſe enorgueillit ſi fort les Héros de nos jours! A l'Artillerie, dont le feu infernal fait aujourd'hui plus des deux tiers de leurs conquêtes & de leur bravoure, ſuccédera, peut-être dans la ſuite, quelqu'autre invention, encore plus Diabolique, qui fera regarder leur Héroïſme comme une pure ſottiſe, & mettra les Villes, dont la priſe les bouffit

au-

aujourd'hui d'Orgueil, au rang de celle de Sens, & de plusieurs centaines d'autres aussi fameuses autre-fois, qu'elles sont aujourd'hui mépriſées de nos gens de guerre, qui seroient très fâchés de leur faire l'honneur de s'arrêter devant elles. Voilà néanmoins ce que la folie des hommes regarde comme le plus grand dégré de gloire auquel un Général, un Prince, un Monarque puiſſent parvenir ! N'eſt-elle pas bien fondée; ne merite-t-elle pas bien qu'on lui sacrifie, comme l'on fait, des centaines de milliers d'hommes? . . . . mais je reviens chez mon Archevêque.

Il étoit dans son cabinet, où l'on me fit entrer. Je le trouvai qu'il achevoit d'expédier les Lettres qu'il m'avoit promiſes la Veille. Il me les remit, en me disant qu'elles me seroient d'une grande utilité. Vous ne sauriez croire, ajoûta-t-il, combien eſt triſte la situation d'un étranger dans la plus grande Ville, lorsqu'il se trouve sans ce secours. La plus belle, la plus agréable, la plus charmante nous étale envain tous ses attraits. Ils ne nous frappent que foiblement, si nous n'avons pas auprès de nous quelqu'un, qui nous en faſſe connoître tout le prix & toute la beauté. C'eſt une verité dont vous avez pu vous convaincre par l'exemple d'une infinité d'étrangers qui viennent à Paris, & qui ne s'en retournent pas dans leur païs, auſſi contents de cette Ville qu'ils s'étoient flattés de l'être en y arrivant. Ce n'eſt pas que cette Ville ne renferme dans son sein, & dans ses environs, des beautés & des agréments dans tous les genres. Mais c'eſt une eſpèce de Labyrinthe dans lequel il faut qu'un Voyageur les cherche, & il a besoin pour cela d'un conducteur qui les lui indique, & qui lui en faſſe remarquer tout le mérite. Rome, beaucoup moins brillante que Paris, n'a rien qui frappe d'abord un étranger accoûtumé au fracas, au mouvement perpétuel, au faſte & au Luxe de cette dernière Ville.

le. Il croit voir, en y entrant, une eſpèce de grand Cloître habité par des Prêtres & des Moines de toutes les couleurs, occupés les uns & les autres d'affaires qui ne demandent pas beaucoup de mouvement. D'ailleurs la modeſte & louable ſimplicité du Souverain Pontife, qui y règne actuellement, & qui a banni de ſa Cour tout ce qui peut ſentir le Faſte & le Luxe, donne aujourd'hui à cette Ville, autre-fois la Maîtreſſe du monde, un air qui ne plaît pas beaucoup à nos François, qui s'attendent à toute autre choſe. Là ils ne trouvent, ni Bals, ni Maſcarades, ni Comédies, ni Opéra; point de ces Aſſemblées bruyantes, point de ces Parties de plaiſir, point de ces Cercles, dans leſquels la bagatelle, la médiſance, & l'Amour, qui ſont ſi fort du goût de nos compatriotes, tiennent alternativement leurs ſéances; point de ces Réjouiſſances, ni de ces Fêtes brillantes que donnent ſi fréquemenènt à Paris les Miniſtres de toutes les Cours de l'Europe, qui s'efforcent, en ces rencontres, de l'emporter par leur magnificence, les uns ſur les autres. A Rome, ſur-tout ſous le Pontife régnant, tout reſpire la modeſtie & la ſimplicité. Si le Luxe y paroit quelque-fois, il eſt en quelque façon, ſantifié par l'uſage que l'on en fait, je veux dire par la Réligion qui étale, à certains jours, ſur ſes Autels, autant de magnificence & de richeſſes qu'on en voit dans les Cour des plus grands Rois.

Mais ſi cette grande Ville n'a point le turbulent éclat qu'on voit dans beaucoup d'autres, elle a des plaiſirs & des beautés d'une autre nature, auxquelles une perſonne qui a de l'eſprit & du goût, n'eſt pas moins ſenſible. Outre qu'elle renferme dans ſon ſein tout ce que les Beaux-Arts ont jamais produit de plus parfait, c'eſt-là que la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, tant anciennes que modernes, étalent à l'envi leurs plus beaux

Chef-

Chef-d'œuvres, qui méritent & attirent l'attention de tous les Curieux de l'Univers. Dans ces ſuperbes Ouvrages, dont quelques-uns, encore entiers, ont bravé les injures & la fureur du tems qui détruit tout, & dans les précieux reſtes des autres, on voit des Monuments qui, après deux mille ans & plus de durée, font en quelque façon revivre les grands hommes par qui, ou en l'honneur de qui ils ont été élevés, & qui nous inſtruiſent de leur Hiſtoire. A cette converſation muète ſuccède celle des Savants de toutes les eſpèces, qui ſont en grand nombre dans cette Ville, & qui ne laiſſent rien à déſirer aux étrangers curieux de s'inſtruire. C'eſt à ces derniers que je vous adreſſe; & je ſuis perſuadé que vous en ſerez très content. Je les ai vû, pour la plûpart, à Paris, où une louable curioſité les avoit attirés, & où je leur ai rendu tous les ſervices qu'on doit aux gens de mérite. J'ai toujours entretenu, depuis, avec eux un commerce de lettres, dont je ſuis très ſatisfait. J'eſpère que vous le ſerez encore plus de leurs perſonnes. Quoique la plûpart ſoient Eccléſiaſtiques, vous ne devez pas croire qu'ils ſoient pour cela ennemis des plaiſirs. Ils vous procureront tous ceux que l'honneur peut permettre; & je ſuis perſuadé que vous n'en prenez point d'autres. Je ſai l'excellente éducation que vos Parents vous ont donnée, & vous en avez trop bien profité pour en perdre jamais le fruit. Le Voyage qu'ils vous font faire, & qui ſeroit fort dangereux pour tout autre, principalement le faiſant ſeul, ne fera que lui donner un nouveau luſtre. Sur-tout, point d'Amourettes, ajoûta-t-il en ſouriant; elles ſont ſujettes à de triſtes & de fâcheux accidents dans le païs où vous allez, & les Pères, ainſi que les Maris, n'entendent pas raillerie, comme chez nous, ſur cet article. Si le Prélat avoit pu lire dans mon cœur, il ſe ſeroit ſûrement diſpenſé de

me prévenir ſur ce dernier point. En effet il étoit trop poſſédé de l'Amour de ma charmante Emilie, pour qu'aucune autre perſonne de ſon Sexe pût y trouver place. Je le remerciai néanmoins & de ſes bonnes recommandations & de ſes bons avis, & lui promis de faire uſage de l'un & de l'autre.

UN Laquais étant venu l'avertir qu'on avoit ſervi, nous deſcendimes enſemble pour nous mettre à table. Comme j'étois attendu, le diner fut encore beaucoup plus magnifique que n'avoit été le ſouper de la veille. La profuſion, la délicateſſe, & la propreté y régnoient. Pour que la Compagnie fût aſſortie à la magnificence du feſtin, le Prélat y avoit fait inviter quelques-uns des principaux de la Ville, & les membres les plus diſtingués de ſon Chapitre. La ſéance que nous fimes a table fut aſſez longue. Peut-être l'auroit-elle été davantage ſi l'Archevêque ne ſe fût reſſouvenu qu'il m'avoit promis, la veille, de me faire voir les curioſités de ſa Ville. Lui ayant dit que j'avois employé toute la matinée à la parcourir: Et nos Antiquités Romaines reprit-il; leur avez vous fait l'honneur de les viſiter? Lui ayant répondu que non: Hé-bien, pourſuivit-il, nous allons les viſiter enſemble. Ce ſera pour vous, lorſque vous verrez celles de l'ancienne Capitale de l'Univers où vous allez, une occaſion de vous reſſouvenir de moi. Nous montâmes auſſi-tôt en caroſſe, & allâmes à quelque diſtance de la Ville, viſiter ces précieuſes réliques de l'Antiquité. Elles conſiſtent dans quelques reſtes d'anciens Edifices que l'on dit que *Jules Cæſar*, le premier des Empereurs Romains, y fit bâtir, lorſqu'il fit la conquête de ce païs. Le Prélat me fit remarquer, comme une grande rareté, ſur le rivage de la rivière d'*Yone*, une Maiſon ſur la porte de laquelle on liſoit cette inſcription Latine, *Carcer Cæſaris.* L'édifice répondoit parfaitement à cette in-

inſcription, & avoit l'air d'une véritable priſon, auprès de laquelle celle du *Petit Châtelet* de Paris, qu'on dit avoir autrefois été le Palais de l'Empereur *Julien*, ſurnommé *l'Apoſtat*, lorſqu'il n'étoit encore que Gouverneur des Gaules, pourroit paſſer pour un Louvre. Le Prélat néanmoins me parut ſi enchanté de ce vieux cachot, qu'il n'auroit pas tenu à lui que, pour le conſerver à la poſtérité, on le revetit, comme la Miraculeuſe *Sancta Caza* de Lorette, d'un autre bâtiment de la plus ſuperbe Architecture.

NOTRE viſite achevée, nous revinmes au Palais Archi-Epiſcopal où il voulut me retenir encore à ſouper; mais je m'en diſpenſai ſur la néceſſité où j'étois de partir le lendemain de grand matin. Je n'attendis pas le jour pour éxécuter la réſolution que j'avois priſe de me rendre *incognito* auprès de ma chère Maitreſſe, afin de prendre congé d'elle. Je partis la nuit même, & fis une ſi grande diligence, que j'arrivai le lendemain au ſoir à la Terre de mon Oncle.

JE n'étois pas à cinq cents pas du Château, & j'entrois dans une des Avenues qui y conduit, lorſque j'entendis, à quelque diſtance de ma chaiſe, un Cliquetis d'épées, & la voix d'une perſonne qui ſe deffendant avec beaucoup de courage, reprochoit à ſes agreſſeurs leur infame lâcheté, l'obſcurité de la nuit, qui commençoit à tomber, & que les arbres redoubloient encore, m'empêcha de diſcerner ce que ce pouvoit être; mais la pitié que j'ai toujours eu pour les malheureux, jointe à un certain preſſentiment que j'eus alors, me fit tourner ſur le champ du côté où j'avois entendu le bruit & cette voix qui ne m'étoit point inconnue. Arrivé près du champ de bataille, j'apperçus trois ſcélérats, qui preſſoient vivement un jeune Cavalier qui me parut être aux abois. Ils l'auroient, ſans doute ſacrifié à leur lâche brutalité, ſi ſon courage, ſon

adreſſe à manier l'épée, & un gros arbre contre lequel il s'étoit adoſſé, ne lui euſſent fourni les moyens de deffendre long-tems ſa vie dans un combat ſi inégal. Il étoit ſur le point de la perdre, tant la fatigue l'avoit épuiſé, lorſque le Ciel me conduiſit à ſon ſecours.

AUSSI-TÔT que je l'apperçus, je ſautai de ma chaiſe, & courus, l'épée à la main, vers ſes aſſaſſins que j'accablai de mille reproches. Ils ne firent aucune impreſſion ſur ces miſérables qui, redoublant leurs efforts contre le jeune Cavalier, lui portèrent un coup qui le renverſa preſque à mes pieds. Je les crus mort, ce qui me mit dans une eſpèce de fureur dont je ne fus pas le maître. Sans conſidérer le péril auquel je m'expoſois, je fondis avec impétuoſité ſur ſon aſſaſſin, qui eut le bonheur & l'adreſſe de parer le coup. Je lui en portai un ſecond qui le bleſſa au bras & le mit hors de combat. Les autres ayant pris ſa place, & étant venus fondre tous les deux à la fois ſur moi, ils m'auroient fait périr infailliblement, ſi Laval (c'eſt le nom de mon Poſtillon) attiré par le péril où il prévit, que je devois être, ne fût accouru à mon ſecours. Un coup de piſtolet qu'il tira en l'air déconcerta un peu les aſſaillants, qui commencèrent à réculer. Il en tira un ſecond dont il fracaſſa l'épaule d'un de ces malheureux. Le troiſième, ne ſe trouvant plus alors en état de nous tenir tête, s'enfuit à toutes jambes. Il fut auſſi-tôt ſuivi par ſes deux compagnons qui, quoique bleſſés, eurent néanmoins aſſez de force & de bonheur pour échaper à la mort qui les menaçoit, & qu'ils méritoient.

LAVAL vouloit que nous les pourſuiviſſions, pour les ſacrifier à notre vengeance. Nous en ſerions venus aiſément à bout, car outre mon épée, & un grand coutelas dont il étoit armé, il lui reſtoit encore deux Piſtolets de poche, ſans leſquels il ne ſe mettoit jamais en route. Je

l'en

l'en empêchai, & lui repreſentai que, puiſque l'humanité nous avoit fait prendre la deffenſe d'un infortuné, qui étoit tombé entre leurs mains, comme nous les avions mis hors d'état de nous nuire, il valoit beaucoup mieux voir promtement ſi nous pouvions encore lui donner du ſecours. Je vins auſſi-tôt vers l'endroit où j'avois vu tomber ce Cavalier. L'obſcurité ne me permit par de diſcerner les traits de ſon viſage. Tout ce que je pus connoître à ſon habillement, & à la fineſſe de ſon linge, c'eſt que ce devoit être un homme d'un certain rang. Comme il ne me donnoit aucun ſigne de vie, je crus que le dernier coup que ſes aſſaſſins lui avoient porté, avoit été celui de la mort. Pour m'en éclaircir, je lui pris le bras & lui tâtai le poux. Il l'avoit ſi foible, que je le crus mortellement bleſſé. Je lui portai auſſi-tôt la main ſur la poitrine où je ne trouvai aucune bleſſure; mais l'ayant portée, un peu plus bas, je la retirai toute teinte du ſang qu'il perdoit en abondance. Pour l'arrêter, & refermer la bleſſure, en attendant que nous puſſions faire mieux, Laval me donna ſa cravate à laquelle je joignis mon mouchoir. Ayant ainſi bandé la bleſſure, il alla chercher à quelques pas de-là, ma chaiſe, dont il avoit lié les Chevaux à un arbre, & ſur laquelle nous mîmes le moribond, après quoi nous prîmes la route du Château de mon Oncle.

Si l'on fut étonné de m'y voir arriver avec un homme mourant que je tenois entre mes bras, je le fus encore bien plus moi-même lorſque, dans ce moribond, je reconnus le jeune Marquis de Ti. . . ville. A ce triſte Spectacle je fus ſur le point de m'évanouïr; mais quelques goutes d'eau de Meliſſe qu'on me donna, me remirent en état de donner au Frère de ma tendre Amante tous les ſecours dont il avoit beſoin. Mon premier ſoin fut d'envoyer ſur le champ un des Domeſtiques du Château chercher à Rouen,

dont nous n'étions éloignés que de quelques lieues, un des plus habiles Chirurgiens, avec ordre de faire la plus grande diligence. En attendant qu'il vînt, je fis porter dans mon lit le jeune Marquis, dont le triſte état m'attendrit juſqu'aux larmes. Un Cordial que je lui fis prendre, lui ayant rendu la connoiſſance, il ouvrit les yeux & les tournant vers moi, ſa ſurpriſe fut égale à celle où j'avois été un moment auparavant, lorſqu'il me vit à ſes côtés le viſage tout baigné de pleurs. Revenu de ſon étonnement, il voulut ſe lever pour m'embraſſer, & me témoigner ſa reconnoiſſance; mais outre qu'il n'en avoit pas la force, je l'en empêchai. Alors colant mon viſage ſur le ſien que j'aroſai de mes larmes, je lui exprimai par mes ſoupirs & par mes ſanglots combien j'étois ſenſible au funeſte accident qui venoit de lui arriver. Grand Dieu! que les mouvements de deux cœurs qui s'aiment, ſont expreſſifs! Qu'ils ſont tendres & délicieux! Celui du Marquis & le mien, confondus l'un avec l'autre, goûtoient un plaiſir inconnu à la plûpart des hommes, parce qu'il y en a très peu qui s'aiment ſincérement. Nous reſtames dans cette attitude touchante pendant quelque tems, après quoi il voulut me raconter ſa funeſte avanture; mais ayant reconnu à ſa voix qu'il étoit extrêmement foible, je le priai de remettre ce recit au lendemain, & de me permettre de lui donner tous les ſecours qu'il pouvoit eſpérer du plus tendre & du plus ſincère ami qu'il eût dans le monde. Je ne l'éprouve que trop, mon cher Comte, reprit-il en ſoupirant. Ce qui me fait le plus de peine, c'eſt que, ſi je reviens du péril dont vous m'avez en partie délivré, je ne pourrai jamais vous exprimer aſſez l'obligation que je vous en ai. Cependant, pourſuivit-il, ajoûtez encore une grace à celles que vous avez déjà bien voulu me faire. C'eſt d'épargner à ma chère Sœur les inquiétudes mortelles que ce funeſte accident pourroit lui

lui cauſer, lorſqu'elle ne me verra point revenir ce ſoir au Château. Vous avez le cœur trop tendre, & trop d'eſprit, pour qu'il ſoit néceſſaire de vous dire comment vous devez vous y prendre pour ne la point allarmer. Je lui répondis qu'il devoit-être tranquille ſur cela, & que j'y avois déjà pourvû. En effet une de mes premières attentions, en arrivant, avoit été de recommander le ſecret à tous les gens de la maiſon, & de dépêcher Laval vers Mademoiſelle de Ti. . . . ville, pour lui dire que j'avois retenu ſon Frère ce ſoir-là, & peut être pour quelques jours. Comme la choſe étoit aſſez ordinaire du vivant du feu Marquis, j'avois pris cette précaution pour épargner à cette chère moitié de ma vie des allarmes capables de la déſeſpérer. Le jeune Marquis m'en fit des remerciments, dont il auroit pû ſe diſpenſer, s'il avoit pû lire dans le fonds de mon cœur. Cette attention de ſa part pour ſon aimable Sœur me fit un plaiſir infini. Je jugeai par-là qu'il avoit pour elle des ſentiments d'amitié & de tendreſſe, qui ne ſont pas des plus communs dans cette Province, pour les raiſons que j'ai dit ailleurs. J'en tirai un bon augure pour mon Amour; & l'évènement vérifia bientôt mes conjectures.

Cependant le Chirurgien que j'avois envoyé chercher, arriva. Ayant viſité la bleſſure du Marquis, il nous rendit la vie à l'un & à l'autre, en nous aſſûrant que non ſeulement elle n'étoit point mortelle, mais qu'il ne s'en reſſentiroit pas même dans quelques jours. Il lui mit le premier appareil, & nous le retinmes juſqu'au lendemain. J'aurois voulu qu'il ne nous eût point quitté juſqu'à ſon parfait rétabliſſement; mais le grand nombre de malades qu'il avoit à Rouen, & qui ne lui permettoient pas de s'en éloigner plus long-tems, joint aux nouvelles aſſûrances qu'il nous donna, qu'il n'y avoit pas le moindre péril à craindre, fit que nous ne le retinmes pas davantage. Je ne le laiſ-

ſai

ſai néanmoins partir qu'après lui avoir fait promettre qu'il viendroit tous les jours voir le Marquis, à quoi il fut très exact.

QUELQUE empreſſement que j'euſſe de voir l'aimable Emilie, l'amitié cependant l'emporta, en cette rencontre, ſur l'Amour; & malgré les aſſûrances du Chirurgien, je ne voulus point quitter d'un moment le Marquis juſqu'à ce que je fuſſe convaincu par moi-même, qu'il n'y avoit effectivement rien à craindre de ſa bleſſure. Dès que j'en fus aſſûré par mes propres yeux, tout mon cœur ſe porta auſſi-tôt vers ſon adorable Sœur, & je ne pus réſiſter plus long-tems au déſir que j'avois de la voir. J'en demandai la permiſſion à ſon Frère. Pour lui cacher le véritable motif de ma Viſite, je pris pour prétexte l'inquiétude où elle pourroit être, ſi elle étoit plus long-tems ſans recevoir de ſes Nouvelles, que je ne ſerois pas fâché de lui porter moi-même, s'il vouloit bien m'accorder cette faveur: Cette faveur, reprit-il en ſouriant! Hé, mon cher & tendre ami, continua-t-il, après tout ce que vous avez fait pour moi, eſt-il quelque choſe au monde que je vous puiſſe refuſer? Je vous dois la vie; comptez que, tant que j'en jouirai, je me ferai toujours un devoir d'aller au devant de tout ce que je croirai, qui pourra vous faire le moindre plaiſir. Cependant comme ma chère Sœur pourroit s'allarmer en ne me voyant point avec vous, je ſuis d'avis de lui marquer par un billet, dont vous voudrez bien être le porteur, qu'une affaire très preſſante m'ayant contraint de partir ſur le champ pour Rouen, où je ſerai peut-être obligé de paſſer quelques jours, je la prie ne ſe point inquiéter de mon abſence, pendant laquelle vous voudrez bien lui tenir compagnie. On ne pouvoit flatter mon cœur par un endroit plus ſenſible: auſſi aprouvai-je fort l'ingénieux ſtratagême du Marquis.

Il n'eut pas plutôt écrit ſon billet, que je partis pour me rendre auprès de ma chère Amante. L'Amour me prêta ſes ailes pour voler vers cet autre moi-même. Je la trouvai dans un déshabillé qui, quoique lugubre, relevoit encore la blancheur & l'éclat de ſon teint. J'en fus ſi vivement frappé, que m'étant approché d'elle pour lui préſenter le billet de ſon Frère & lui faire mon compliment de condoléance, ma langue & ma bouche me réfuſèrent leur miniſtère. Soit qu'elle ne s'attendît point à ma viſite, ſoit qu'elle fût étonnée de ne point voir le Marquis avec moi, ſoit enfin que l'Amour eût fait ſur elle la même impreſſion que ſur moi, elle demeura interdite pendant quelques moments. Enfin ayant jetté ſur moi un de ces regards tendres qui échapent aux Amants paſſionnés, ſans même qu'ils y penſent, ſes beaux yeux laiſſèrent couler quelques larmes, qui furent occaſionnées par des mouvements confus de douleur & de joye, qu'elle ſentit dans le même inſtant. C'eſt ce qu'elle me témoigna quelques moments après, lorſqu'étant entrés en converſation, je lui rappelai les plaiſirs innocents que l'Amour nous avoit fait goûter enſemble les années précédentes, & ceux qu'il nous préparoit lorſque la mort inopinée du Marquis étoit venue les traverſer. Nous allions être pour jamais heureux, lui dis-je! L'Hymen alloit combler nos Vœux, & m'aſſûroit la poſſeſſion de votre adorable perſonne! Hélas, que mon ſort a bien changé de face depuis ce tems! Il ne me reſte plus que des eſpérances, dont j'ignore qu'elles ſeront les ſuites. N'importe, elles me ſeront toujours infiniment précieuſes, tant que je pourrai me flatter que je règne dans votre cœur. Peut-être le Tems qui opère les plus grands changements, ramenera-t-il les choſes au point où elles étoient. Je l'attendrai avec patience, pourvû que ce même tems, qui détruit tout, me conſerve dans votre cœur

place que vous avez bien voulu m'y donner, & que mon ardent amour m'y a juſtement acquiſe.

QUEL tems prenez-vous, me répondit-elle en ſoupirant, pour m'entretenir de votre paſſion! Plongée dans la plus profonde douleur, dont vous n'ignorez pas la juſte cauſe, ſuis-je en état d'être ſenſible à toute autre choſe! La mort d'un Père tendrement aimé, & que je pleure encore tous les jours, ne laiſſe preſque point à mon cœur d'autres ſentiments que ceux de la triſteſſe. Elle m'a enlevé un des plus chers objets que j'euſſe dans le monde. Quand je n'aurois pas cette ſolide raiſon pour le regretter, vous n'ignorez pas le changement que cette mort a fait dans mon état & dans ma fortune. S'il n'avoit pas ſeul tout mon cœur, & ſi, de ſon vivant, vous le partagiez avec lui, c'étoit de ſon conſentement & de ſon aveu. Comme le plus ardent de ſes déſirs étoit de me voir heureuſe, dans la perſuaſion où il étoit que je ne pouvois manquer de l'être avec vous, il étoit preſque auſſi content que nous de l'amour qu'il voyoit que nous avions pris l'un pour l'autre. Mais pouvons-nous nous flatter aujourd'hui du même bonheur? Dans la dépendance où je me trouve actuellement, puis-je compter qu'un Frère, qui tient mon ſort entre ſes mains, aura pour moi les mêmes bontés, & voudra bien ſacrifier à la félicité de ſa Sœur une partie de ſa fortune? vous ſavez la coûtume & la loi de notre Province. Elles ne nous laiſſent pas même la liberté de diſpoſer de notre cœur. Si le mien continue de vous aimer, comme je ne ſens que trop que ſon penchant l'y entraîne, qui m'aſſurera que ce Frère verra ma paſſion pour vous du même œil que mon Père? S'il ne l'agrée pas, s'il s'y oppoſe, à quels chagrins affreux, à quel mortel déſeſpoir ne ſerai-je pas alors expoſé? Je vous aimerai, je vous adorerai; & toute ma paſſion, tout mon amour, n'aboutiront peut-être qu'à aller pleurer

au

fonds d'un Cloître, pendant toute ma vie, & le Père & l'Amant que le même coup de la Parque m'aura enlevés. Triſte & cruelle deſtinée! Coup fatal, qui mettra peut-être dans le même Tombeau les trois perſonnes du monde, qui ſe ſont le plus tendrement aimées; car je ne doute point que cette triſte ſéparation ne fît ſur vous le même effet qu'elle feroit ſur moi. Non, votre cœur, dont je connois toute la tendreſſe, ne pourroit y réſiſter. La conſtance dont il ſe pique, la vivacité & la pureté de vos ſentiments, ne me permettent pas de penſer que vous ſoyez du nombre de ces prétendus Amants, qui ſe conſolent bientôt auprès d'une autre de la perte qu'ils ont fait d'une Maîtreſſe. Parlà jugez, mon cher Comte, ajoûta-t-elle en ſoupirant, du péril auquel notre amour ſe trouve expoſé, & de ce qu'il a à craindre.

Rien, ma chère Emilie, lui répliquai-je, ſi vous continuez à m'aimer, comme je vous adore. Vous le ſavez, l'Amour ſurmonte les plus grands Obſtacles. Au reſte je me flatte que vous retrouverez dans le Marquis un ſecond Père, qui ſe fera un plaiſir de concourir à notre félicité. Je n'ai pas l'honneur de le connoître encore à fonds, mais à en juger par les ſentiments que je lui ai vus juſqu'ici, je le crois bien éloigné d'être infecté de cette avarice, qui allarme votre amour. Après tout, quand il ſuivroit avec vous la loi de votre Province à la rigueur, penſez-vous que ce fût un Obſtacle capable d'empêcher notre union? Puiſſe mon amour n'en point rencontrer d'autres! Il eſt trop pur pour être ſouillé par des ſentiments auſſi bas, que le ſont ceux de l'intérêt. C'eſt uniquement à votre cœur, c'eſt à la poſſeſſion de votre chère & aimable perſonne qu'il aſpire. Tout le reſte n'eſt pas pour lui d'un prix qui mérite la moindre de ſes attentions; & mon amour ne vous le pardonneroit jamais, ſi vous me ſoupçonniez ſeulement d'une pareille lâcheté.

Je remarquai que ces dernieres paroles, que je prononçai avec toute la vivacité d'un Amant paſſionné, firent un ſenſible plaiſir à la charmante Emilie. Elle me demanda, avec un empreſſement meſlé de joye, ſi je connoiſſois le caractère de ſon Frère, & ſi je croyois qu'il ne s'oppoſeroit point à notre amour. Hé quelles raiſons, lui dis-je auroit-il pour le faire? Les motifs qui l'avoient fait approuver par Monſieur votre Père, ſont encore aujourd'hui les mêmes; & comme il eſt ſa vivante image, je ne doute point que nous ne retrouvions en lui le même fonds de bonté. Je crois déjà m'en être apperçu rapport à moi, & je me perſuade que de vôtre coté vous n'avez point juſqu'à préſent eu ſujet de vous plaindre de lui. De me plaindre, reprit avec vivacité Mademoiſelle de Ti. . . . ville! Helas! bien au-contraire, je n'ai que des louanges à lui donner! Je vois avec plaiſir qu'il fait tout ce qu'il peut pour tâcher de me faire oublier la perte, que nous avons faite l'un & l'autre; mais il n'eſt qu'un moyen pour y réuſſir, & je tremble, à vous parler franchement, qu'il ne veuille pas pouſſer la complaiſance juſques à ce point.

Une prompte rougeur, qui ſe répandit ſur ſon Viſage en prononçant ces dernières paroles, me fit auſſi-tôt ſentir toute la force de ce qu'elle venoit de me dire. Je me jettai à ſes pieds pour la remercier de ſes bontés, & la prier d'y vouloir bien toujours perſiſter. Elle me releva en me préſentant ſa belle main, que je baiſai reſpectueuſement. Alors changeant de converſation, elle ſe plaignit de ce que ſon Frère n'étoit pas venu avec moi s'aquitter de la commiſſion dont il m'avoit chargé, ajoûtant qu'elle auroit été bien aiſe de recevoir de lui quelques ordres au ſujet de quelques petites affaires, qui étoient ſurvenues dans ſon Domeſtique pendant ſon abſence. A cela je répondis que la choſe lui avoit été impoſſible, que j'eſpérois qu'elle ne ſeroit

roit pas long-tems ſans le revoir; qu'en attendant, ſi elle avoit quelque choſe de preſſé à lui faire ſavoir, elle pouvoit l'en informer par Lettres, & que je me chargeois de les lui faire tenir. Elle agréa ma Politeſſe, dont le principal but étoit de me procurer de nouveaux prétextes pour les autres viſites que je comptois lui rendre. Etant donc entrée dans ſon cabinet, elle lui écrivit une Lettre dont je me chargeai de lui apporter moi-même la réponſe. Hélas! je ne m'attendois pas que cette commiſſion, qui me faiſoit tant de plaiſir, me dût être auſſi douloureuſe qu'elle le fut.

De retour au logis je remis au Marquis la Lettre de ſa Sœur, dont il me demanda des Nouvelles avec un empreſſement qui me fit beaucoup de plaiſir. Ne s'eſt-elle point apperçue, me dit-il, des petites ruſes que nous avons employées pour la tromper? Perſonne n'a-t-il eu l'indiſcrétion de lui apprendre le fâcheux accident qui me ſépare d'elle? Je connois ſa ſenſibilité pour moi; Helas! elle ſeroit morte de douleur, ſi elle m'avoit vû arriver chez nous dans le triſte état où j'étois, lorſque vous avez eû l'amitié & l'attention de me faire tranſporter ici. J'en aurois moi-même été au déſeſpoir; car outre les liens du ſang qui m'attachent à elle, ſa vertu & ſa ſageſſe me la rendent extrêmement chère. Enchanté de lui entendre ainſi faire l'éloge de celle que j'adorois, je ſaiſis cette occaſion de ſonder un peu ſes ſentiments pour cette aimable Sœur. Je n'eus pas ſujet de me repentir de ma curioſité. Par tout ce qu'il m'en dit, je reconnus qu'il avoit pour elle une affection & une tendreſſe paternelle; ce qui ranima toutes mes eſpérances. Croiriez-vous, mon cher Comte, pourſuivit-il, que c'eſt cette même vertu & cette ſageſſe qui ont occaſionné le fâcheux accident, où je ſerois infailliblement péri ſans vous? C'eſt ce que je vous promis, l'autre jour, de vous raconter. L'état où je me trouve me permet de le faire aujourd'hui, ſans craindre de

m'incommoder. Ecoutez le recit de la plus grande lâcheté qui ſe ſoit peut-être jamais faite dans le monde, & apprenez par-là de quels excès les perſonnes les plus nobles ſont capables, lorſque la nobleſſe de leurs ſentiments ne repond pas à celle de leur naiſſance.

DANS les différents Voyages que vous êtes venu faire à la terre de Monſieur votre Oncle, il n'eſt pas à préſumer que vous n'ayez point entendu parler du jeune Comte de C. . . . C'eſt un Cavalier, environ de notre âge & Seigneur d'une très belle terre, qui n'eſt qu'à deux lieues de celle-ci. Né de Parents illuſtres, auxquels il ne reſſemble guére, il ſeroit, ſans doute, à ſouhaiter pour eux que cette eſpèce de Monſtre n'eût jamais vû le jour. En effet par ce que je vai vous raconter, vous verrez qu'il n'a aucun de ces ſentiments qui caractériſent la véritable nobleſſe, & ſans leſquels elle n'eſt qu'une pure & ridicule Chimère. Un Frère aîné, qui avoit hérité, ſelon la coûtume, de tous les biens de ſon Père, ne lui avoit laiſſé d'abord d'autre reſſource pour ſubſiſter avec quelque honneur dans le monde, que le parti des Armes. Dans cette vûe ſes Parents le firent recevoir dans le corps des Mouſquetaires, Ecole excellente pour le Militaire, mais que l'on peut appeller auſſi l'Ecole du Libertinage & de la Débauche. Si vous en exceptez ſa dextérité à manier l'épée, j'ignore ſi le Comte a fait de grands progrès dans la ſcience des armes ; mais ce que je puis bien aſſûrer, c'eſt qu'il n'eſt jamais ſorti de cette école de plus grand débauché. La plus ſale crapule, un goût décidé pour les plus infâmes débauches, une prodigalité qui lui a fait diſſiper, en moins de deux ans, plus de la moitié de ſon bien; voilà en racourci le portrait du Comte de C. . . . devenu l'aîné de ſa famille par la mort prématurée de ſon Frère qui n'a point laiſſé d'Enfans, ſes Parents lui firent quitter le ſervice, & le rappellèrent dans ſa terre, où

où il fixa ſon ſéjour. Il y apporta tous ſes vices dont il a infecté tous les Vilages des environs, n'y en ayant preſque aucun où il n'ait laiſſé des traces & des monuments vivants de ſon Libertinage. Pour le tirer de cet infame train de vie, qui le menacoit d'une ruine totale, ſa Famille ne trouva point d'autre moyen de lui conſerver ce qui lui reſtoit de bien, que de le marier au plutôt, dans la perſuaſion que cet engagement le retireroit du Vice. Mais malheureuſement pour ſes Parents, la vie ſcandaleuſe du Comte l'avoit tellement décrié chez tous les honnêtes gens, qu'ils ne vouloient pas même en entendre parler.

Un de ſes Oncles, grand ami de feu mon Père, crut qu'en conſidération de leur amitié, il le pourroit réſoudre à lui laiſſer épouſer ma Sœur. Prenant donc l'occaſion d'une grande chaſſe que mon Père donna aux Gentils-hommes du voiſinage, quelques mois avant ſon départ pour Paris, il vint au Château avec ſon Neveu, ſans paroître avoir d'autre deſſein que de prendre part à cette partie de plaiſir. Le hazard, ou pour parler plus juſte, le malheur voulut que ma Sœur ſe trouva auprès de mon Père, au moment qu'ils y entrèrent. Le Comte ne l'eut pas plutôt vûe, que frappé de ſa beauté, il en devint eperdument amoureux. Il témoigna à ſon Oncle la forte impreſſion qu'elle avoit faite ſur ſon cœur, & le pria inſtamment de vouloir bien lui obtenir la permiſſion de venir fréquemment l'aſſûrer de ſes civilités. Celui-ci ſe hazarda de faire cette demande; mais toute la réponſe qu'il reçut de mon Père, fut, qu'il le prioit lui-même, non ſeulement de ne ramener jamais ſon Neveu dans ſa maiſon, mais de lui ſignifier encore qu'il ſe gardât bien d'y mettre jamais les pieds, s'il ne vouloit pas s'expoſer à quelque affront; que comme il n'ignoroit pas la vie qu'il menoit, il ne prétendoit pas que ni ſa Maiſon ni ſa Fille fuſſent déshonorées par la fré-

fréquentation d'un pareil Débauché; enfin que ce ne seroit qu'à cette condition qu'ils resteroient amis. Mon Père étoit homme de résolution. Son ami, qui le connoissoit sur ce pied-là, ne douta point qu'il ne le fît comme il venoit de le lui dire; c'est pourquoi il avertit son Neveu de ne pas pousser la chose plus loin, attendu qu'il n'y avoit rien à faire pour lui de ce côté-là.

CETTE déclaration ne fit qu'irriter l'amour du Comte; mais par une singularité des plus inconcevables, & qui montre jusqu'où va la corruption de son cœur, & la dépravation de ses mœurs, cette nouvelle passion ne l'empêcha point de continuer ses débauches. Peut-être étoit-ce pour faire une espèce de diversion à son Amour. Quoiqu'il en soit, tant que mon Père vécut, il n'ôsa pas aller contre ses Ordres, qu'il lui avoit fait notifier par la bouche de son Oncle. Mais il n'eut pas plutôt apris sa mort, & mon Voyage à Paris, que sa passion se trouvant beaucoup moins génée par ce double incident, il s'imagina qu'il pouvoit la faire éclater aux yeux de ma Sœur, & se hazarder de lui en faire la déclaration. C'étoit assurément bien prendre son tems, & faire voir qu'il étoit fort versé dans les usages du monde. Je vous laisse à penser, mon cher Comte, si elle fut étonnée de recevoir une pareille visite, & plus encore pour un semblable sujet. Elle la reçut comme elle le devoit, c'est-à-dire, d'une manière à lui faire perdre l'envie de lui en rendre à l'avenir de semblables. Il revint néanmoins la voir une fois. Il en fut encore plus mal reçu; mais comme ma Sœur le vit déterminé à continuer ses poursuites, elle écrivit à son Oncle, le priant de lui défendre une fréquentation très mescéante à tous égards, surtout dans les tristes circonstances où elle se trouvoit. Les répréſentations de l'Oncle n'ayant rien opéré sur le Neveu, elle m'écrivit à Paris où j'étois, pour m'informer de ce qui

qui se passoit, me priant de la venir délivrer au plutôt des poursuites de cet infâme, dont la fréquentation déshonoroit notre maison. Je partis sur le champ pour Ti . . . . ville, où je ne fus pas plutôt arrivé, qu'il vint m'y rendre visite. Je ne pus la refuser à un homme de son rang ; mais je me promis bien que ce seroit la première & la dernière. Après le compliment ordinaire de condoléance, il me demanda des Nouvelles de ma Sœur, & la permission de lui faire la révérence. Je la lui refusai poliment ; & sur ce qu'il s'obstinoit à la voir, je le priai de sa part, & de la mienne, de ne point penser à elle, & de la laisser un peu plus tranquille qu'il n'avoit fait par le passé ; j'ajoûtai qu'il y avoit assez d'autres personnes dans son voisinage, qui ne demanderoient pas mieux que de recevoir ses visites ; qu'il savoit trop les usages du monde pour ignorer que les tristes conjonctures dans lesquelles nous nous trouvions, ma Sœur & moi, ne nous permettoient pas d'en recevoir de plus d'une année ; qu'ainsi j'espérois qu'il ne prendroit point en mauvaise part que nous nous conformassions à cet usage indispensable.

Le Comte ne me parut pas fort content de ce compliment, que je lui fis d'un air des plus sérieux. Soit qu'il sentît la force de mes raisons, auxquelles il n'avoit rien à opposer, soit qu'il regardât comme un affront le réfus que je lui faisois, il me quitta aussi-tôt sans me dire un seul mot. Je ne fus pas fort sensible à cette brusquerie. Elle me fit au-contraire d'autant plus de plaisir, que je crus qu'elle nous alloit débarasser de lui pour toujours. J'étois dans cette persuasion lorsqu'un de mes Domestiques me vint avertir qu'il mettoit tout en usage pour corrompre mes gens, afin qu'ils lui procurassent, la nuit, & à mon insçu, l'entrée de ma maison. Il me montra même une bourse pleine de Louis dont le Comte lui avoit fait présent dans cette vûe.

Après l'avoir loué de ſon zèle pour moi, je le grondai fort d'avoir accepté cette bourſe. Je l'ai priſe, Monſieur, continua ce Domeſtique, pour avoir en main une preuve convaincante de la vérité de ce que je vous dis. Il ne tiendra qu'à vous de vous en aſſûrer encore par d'autres voyes: j'ai fait mon devoir; & mon zèle & mon attachement pour vous n'auront rien à ſe reprocher de ce qui en pourroit arriver.

Ce procédé me parut ſi indigne d'un homme de condition, que j'eus de la peine à le croire. Pour m'en aſſûrer, j'interrogeai ſéparément tous mes Domeſtiques, qui me confirmèrent la même choſe. Je fus ſi irrité de cette lâcheté, que je réſolus d'en tirer une éclatante vangeance, ſi le Comte étoit ſi hardi que d'éxécuter cet infâme projet. Pour le mettre dans tout ſon tort, je lui écrivis auparavant, que j'étois inſtruit des tentatives qu'il faiſoit pour s'introduire, à mon inſçu & comme un ſuborneur, dans ma maiſon; que je n'avois pû croire d'abord qu'un homme de ſa naiſſance fût capable d'une pareille action; mais qu'il ne m'étoit plus permis d'en douter après les preuves que j'en avois. J'ajoûtai que, comme j'étois inſtruit de ſon deſſein, je le priois, avant que d'en venir à l'éxécution, de vouloir bien examiner avec attention la hauteur des fenêtres, & la profondeur des foſſés de mon Château.

La réponſe qu'il fit à cette Lettre, fut un déſaveu de tout ce que je lui reprochois. Feignant lui-même d'ignorer ce qu'il tramoit, & qu'on m'avoit découvert, il me répondit, qu'il n'avoit jamais penſé un ſeul inſtant aux choſes que je lui imputois; qu'il y avoit toute apparence que je m'étois trompé d'adreſſe, en lui faiſant remettre la Lettre qu'il avoit reçue; qu'il ſavoit parfaitement que chacun étoit maître chez ſoi, & qu'il n'étoit pas homme à vouloir entrer chez les gens, comme un voleur, & encore moins à

en

en ſortir par les fenêtres, qu'enfin il régardoit tout ceci comme un conte fait à plaiſir, & imaginé par des Domeſtiques flateurs, qui avoient apparemment cru ſe faire par-là un mérite auprès de leur Maître. Ce déſaveu ne m'empêcha pas de prendre toutes les précautions que la prudence me put ſuggérer, pour prévenir l'affront que ce débauché pourroit faire à ma Famille. Je rechaufai le zèle de mes gens par l'eſpoir des récompenſes que je leur promis, & les engageai à rédoubler leur Vigilance.

Ces précautions n'eurent aucun effet, parce que le Comte renonça à ſon projet; mais ce ne fut que pour en former un autre digne de toute la noirceur de ſon ame. Ce fut celui de m'aſſaſſiner, ce qu'il auroit exécuté ſans vous. Je n'avois garde de le ſoupçonner de cette ſcélérateſſe. Je croyois au-contraire que, voyant ſon premier projet découvert, il ſe conſoloit de la perte de ma Sœur dans les bras de ſes dignes Maitreſſes. Occupé de mes affaires, je ne penſois à rien moins qu'à lui, lorſque revenant, il y a trois jours, de chez un de mes fermiers avec lequel je venois de régler quelques comptes, je fus fort étonné de me voir aſſailli, près d'une des avenues de votre Château, par ce lâche qui, dès qu'il m'apperçut, dit à deux ſcélérats qui l'accompagnoient: le voici; c'eſt lui-même; *Tue*, *Tue*, *point de quartier*. Frapé d'une rencontre ſi imprévue, je n'eus que le tems de mettre l'épée à la main. Ces ſcélérats m'auroient ſans doute envelopé, & s'en étoit fait de moi, ſi faiſant un ſaut en arrière je ne me fuſſe adoſſé contre un arbre, près duquel je venois de paſſer, & qui me garantit des coups d'épée que je vis que deux de ces lâches cherchoient à me porter par derrière, pendant que le Comte m'attaquoit par devant. Infame, lui dis-je en me deffendant, ce n'étoit donc pas aſſez pour toi d'avoir cherché à déshonorer ma Sœur; ta lâcheté &

ta ſcélérateſſe t'ont porté à me venir aſſaſſiner moi-même, parce que j'ai voulu la garantir de cette ignominie ! mais ne te flatte pas de m'oter la vie impunément. Tant qu'il me reſtera quelque force dans ce bras, je l'employerai pour t'arracher la tienne qui déshonore ta Famille, & tous ceux que tu fréquentes. Le Ciel eſt trop juſte pour permettre que je périſſe par les mains d'un lâche tel que toi, & pour te laiſſer mettre le comble à tous les crimes par un pareil aſſaſſinat.

La fureur qui me tranſportoit ne me permit pas de voir toute la grandeur du péril dans lequel je me trouvois. Je n'en fus point effrayé, & ſoûtins long-tems tous les aſſauts de ces trois ſcélérats. Vous pouvez juger des efforts qu'il me fallut faire pour me tirer d'un pas ſi hazardeux. Le péril devenoit encore plus grand à meſure que l'Obſcurité de la nuit augmentoit. Accablé, épuiſé, & ſuccombant à la fatigue, je n'y pouvois plus tenir, lorſque le Ciel vous envoya à mon ſecours. Ces ſcélérats ne vous eurent pas plutôt apperçu, que la rage leur faiſant redoubler leurs coups, le Comte m'en porta un qui me renverſa par terre. Je ne doute point que ces infâmes n'euſſent achevé de me poignarder avec leurs épées, ſi vous n'étiez pas venu fondre ſur eux avec votre Poſtillon. Non content de me délivrer & de me vanger, vous m'avez encore ſauvé la vie par les ſecours que votre charité me donna ſans me connoître. Grand Dieu, s'écria le Marquis en m'embraſſant avec tranſport, Souverain Protecteur de l'innocence, qui m'avez envoyé cet Ange tutelaire, pour me conſerver la vie, faites naître quelque occaſion où je puiſſe lui faire voir, dans toute ſon étendue, ma vive reconnoiſſance!

Il ſe paſſe dans le cœur humain des mouvements qu'il eſt preſque impoſſible de bien répréſenter. La raiſon en eſt que,

que, agité tout à la fois de diverſes paſſions, on ne ſait bien ſouvent lequel de ces mouvements on doit commencer à dépeindre. Comme ils agiſſent tous en même tems, & qu'on ne peut les répréſenter que ſucceſſivement, on ne ſauroit donner de leurs effets qu'une image très imparfaite. Tel fut l'état où je me trouvai après le reçit du Marquis. Touché, d'une part, des ſentiments de reconnoiſſance & de tendreſſe qu'il me faiſoit paroître, & dont je devois attendre ma félicité; animé, de l'autre, par une eſpèce de fureur, dans laquelle m'avoit mis le procédé infâme de ces trois ſcélérats; enfin enchanté de la vertu & de la ſageſſe qu'avoit fait éclater, en cette occaſion, le digne objet de mon Amour, je me voulus du mal d'avoir arrêté le zèle de Laval, qui vouloit que nous délivraſſions la ſociété de ces trois Monſtres. Rien ne nous étoit plus aiſé. Deux avoient été bleſſés, & le troiſième n'étoit pas en état de nous réſiſter.

Cependant comme la brutalité du Comte pouvoit encore être funeſte au Marquis, & porter quelque coup fatal à mon Amour, je lui conſeillai de le dénoncer, comme un Aſſaſſin, à la juſtice, qui en feroit un châtiment exemplaire. Ma propoſition le fît ſourire. A la juſtice, me dit-il? Oui vraiment, de pareils gens ont beaucoup de crainte & de reſpect pour la juſtice! Hé! quand ils en auroient, penſez-vous, ajoûta-t-il, que les Parents de celui-ci, qui occupent les premières places dans le Parlement de Rouen, ne le ſouſtrairoient pas à la rigueur du Châtiment qu'il mérite? Voici ma juſtice, continua-t-il en me montrant ſon épée qui étoit à quelques pas de lui ſur une chaiſe: c'eſt elle qui me donnera la ſatisfaction qui m'eſt due. Ce lâche ne lui échappera pas, & je le chercherai ſi long-tems, qu'il faudra bien que je le trouve, fût-il caché dans le centre de la Terre. Je ſouris, à mon

tour, de cette vivacité, dont il ne put lui-même s'empêcher de rire.

Nous en étions en cet endroit de notre converſation, lorſque le Chirurgien arriva. Lui ayant fait quelques reproches ſur ce qu'il étoit venu beaucoup plus tard qu'à ſon ordinaire, il s'excuſa en nous diſant que, pendant qu'il étoit en chemin, il avoit été enlevé par trois ou quatre perſonnes qui paroiſſoient très affligées, & qui alloient le chercher à Rouen, pour venir viſiter un jeune Gentilhomme qui étoit dans un état pitoyable, dont il étoit impoſſible de le tirer. Il a eu, nous dit-il, l'épaule francaſſée il y a quelques jours d'un coup de feu, & par l'ignorance de celui qui l'a traité, cette bleſſure l'a conduit aux portes de la Mort. Je ne lui ai point diſſimulé ſon état. Il m'a paru moins effrayé de cette triſte nouvelle, qu'affligé du malheur d'un jeune Seigneur, dont il n'a point ceſſé de plaindre le triſte ſort. Dieu ſoit loué! dis-je tout bas au Marquis; le Ciel vous a déjà vangé d'un de vos ennemis. Il eſt juſte, & ne laiſſera pas le crime des autres impuni. Le Chirurgien ayant enſuite viſité ſa bleſſure, la trouva preſque entiérement refermée, & nous aſſûra qu'il ſeroit dans peu de jours en état de reprendre ſes exercices Ordinaires.

Dans la joye que j'en eus, je dis au Marquis que je croyois qu'il étoit inutile de diſſimuler plus long-tems à ſa Sœur l'accident qui lui étoit arrivé, & l'état actuel où il ſe trouvoit. Si elle l'apprend par d'autres, lui dis-je, comme cela pourroit arriver par une ſuite des remords de celui de vos aſſaſſins dont votre Chirurgien vient de nous parler, cette nouvelle eſt capable de la faire mourir de douleur, au-lieu qu'en la lui annonçant avec les ménagements néceſſaires, & l'aſſûrant par ſes propres yeux de l'état ou vous êtes, non ſeulement elle ne ſera pas ſur

elle

elle une impreſſion ſi forte, mais elle nous ſaura même bon gré de la lui avoir cachée. Le Marquis approuva ma penſée & me pria de lui porter un billet, par lequel il l'invitoit à nous venir joindre.

Je me rendis a Ti . . . . ville avec toute la diligence d'un Amant qui vole vers ce qu'il aime. Mais, ô Ciel! qu'elle fut ma conſternation lorſqu'en arrivant au Château j'y trouvai tous les Domeſtiques en larmes. Ayant démandé qu'elle pouvoit être la cauſe d'une déſolation ſi générale, j'appris d'un Laquais, que Mademoiſelle de Ti . . . . avoit diſparu depuis le matin, avec ſa Femme de Chambre, ſans qu'on ſçut ce qu'elles étoient devenues l'une & l'autre; que tout ce qu'on en ſavoit, c'eſt qu'on avoit entendu des cris confus de Femmes à une des extrémités du Jardin, & que lorſqu'on y étoit accouru, l'on n'avoit trouvé perſonne; enfin qu'on ne faiſoit que s'appercevoir, dans le moment, de leur diſparution, après les avoir inutilement cherchées dans tous les appartements, & tous les environs du Chateau; ce qui faiſoit conjecturer qu'elles avoient été toutes les deux enlevées.

La foudre la plus terrible, en tombant ſur ma tête, m'auroit moins ému, que je le fus à cette effrayante Nouvelle. J'en ſerois tombé à la renverſe, ſi celui qui me la racontoit, ne m'eût ſoûtenu, lorſqu'il me vit chanceler. La douleur, ou pour mieux dire, le déſeſpoir qui s'empara de mon cœur, me mit dans un état où j'eus beſoin de ſecours. Pour me les donner, on me tranſporta dans une des Sales du Chateau. C'étoit juſtement celle où j'avois entretenu, la veille, mon adorable Emilie. Ce reſſouvenir, joint à ce qu'on venoit de m'apprendre, me jetta dans un déſordre, qui me rendit preſque méconnoiſſable à ceux qui s'empreſſoient de me ſecourir. Ils n'en ignoroient pas la cauſe. Tous ſçavoient la paſſion

que

que j'avois pour leur charmante Maîtreſſe qu'on venoit de m'enlever. Ce que le Marquis m'avoit raconté, la veille, du Comte de C. . . . ne me permit pas de douter un moment, qu'il ne fût encore l'exécrable Auteur de ce nouvel attentat. Il ne manquoit plus à ſa ſcélérateſſe que de déshonorer encore la Sœur. La rage dans laquelle me jetta cette affreuſe idée, penſa me porter aux derniers excès. Je le dis à ma honte, peu s'en falut qu'elle ne me portât à attenter ſur moi-même, pour mettre fin au tourment que je ſoufrois. Je tirai mon épée dans ce déteſtable deſſein; mais ceux qui étoient auprès de moi me l'ayant arrachée des mains, & la raiſon m'étant revenue quelques moments après: je ſerois bien inſenſé, me dis-je, de me ſacrifier pour le crime d'un autre! grand Dieu, m'écriai je, pardonne ce premier mouvement à un cœur aveuglé & déchiré par la violence de ſa paſſion! Non, ce n'eſt pas dans mon ſein, mais dans celui de l'infame Comte, que cette épée doit-être plongée! Il ne peut trop verſer de ſang pour laver l'affront, qu'il a fait à la vertu la plus pure qui ſoit peut-être ſur la Terre. Revenu ainſi à moi-même, j'ordonnai aux Domeſtiques du Marquis de ramaſſer tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans le Chateau, & de monter à Cheval & j'envoyai à celui de mon Oncle un Laquais porter le même ordre à mes gens, en récommandant, ſur-tout, le ſecret, de peur que ſi le Marquis venoit à être informé de ce nouveau malheur, il ne retombât dans quelque facheux accident.

Mes ordres ayant été exécutés avec tout le ſecret & toute la diligence que j'avois recommandé, je raſſemblai, en moins d'une heure, vingt cinq Cavaliers qui ſe trouvèrent armés, comme l'on dit, juſqu'aux dents. La choſe paroîtra d'autant moins étonnante, que le Château du Marquis, & celui de mon Oncle, étant aſſez éloignés du Vi-

Village, pour ſe garantir des divers accidents qui peuvent arriver, en ce cas, de la part des voleurs qui ſe retirent aſſez ſouvent dans les bois du voiſinage, il y avoit dans chacune de ces maiſons une eſpèce de petit Arſénal, où l'on étoit ſûr de trouver de quoi ſe deffendre contre ces miſérables, qui ſe gardent bien même d'en approcher, lorſqu'ils ſavent qu'ils ne le féroient pas impunément. Ayant donc été joint par ce petit corps de Cavalerie, je le partageai en trois, donnant la conduite du premier à Laval, dont je connoiſſois le courage & l'intrépidité; je chargeai le Valet de Chambre du Marquis, garçon extraordinairement attaché à ſon Maître, du ſoin du ſecond; & je me mis à la tête du troiſième.

Dès que je leur eus donné les ordres qu'ils devoient ſuivre, nous partimes, chacun de notre côté, nous répandant dans la Campagne, cherchant par-tout, & arrêtant toutes les perſonnes que nous rencontrions, pour leur demander des nouvelles de ce que nous cherchions. Nous courumes long-tems ſans pouvoir découvrir la moindre trace de la route que le Comte avoit tenue. Après avoir ainſi couru les champs pendant cinq ou ſix heures, un bois que j'apperçus à peu de diſtance du chemin où nous étions, me fit ſoupçonner que le Comte, pour dérouter ceux qui le pourroient ſuivre à la trace, auroit bien pû prendre cette route. Je tournai auſſi-tôt avec ma troupe de ce côté-là, pour y continuer mes recherches. A peine avions-nous fait quelques cent pas dans ce bois, que j'entendis le ſon d'un cor de Chaſſe, & les cris d'une meute de Chiens qui pourſuivoient un Cerf. Je me porte auſſi-tôt vers l'endroit d'où venoit le bruit. Alors un des chaſſeurs, me croyant de la Compagnie, accourut à moi pour me demander qu'elle route le Cerf avoit pris. Je l'ignore, lui répondis-je; mais j'en pourſuis un qui, ſi je le rencon-

tre, ne mourra que de ma main, & de la mort la plus cruelle qu'on puiſſe faire ſouffrir aux plus grands Scélérats. Il y a cinq ou ſix heures que je le cours; ne pouriez-vous point, Monſieur, m'en montrer la trace? Vous obligeriez par ce ſervice le plus malheureux de tous les hommes.

J'ETOIS ſi agité, & ſi tranſporté, en lui tenant ce diſcours qu'il crut que j'extravaguois: Eſt-ce donc un ſi grand mal, Monſieur, me dit-il en ſouriant, que d'avoir perdu la trace d'un Cerf? Faut-il pour cela traiter ce pauvre Animal de ſcélérat, & le menacer de la mort la plus cruelle s'il tombe ſous vôtre main? Quel mal vous a-t-il fait? Eſt-ce pour lui un crime digne de plus grands ſuplices que de ſe ſervir, pour ſauver ſa vie, de l'agilité de ſes jambes, & d'employer à cet effet toutes les innocentes ruſes que la Nature lui a appriſes? Nous ne nous entendons point, Monſieur, lui répondis-je. Vous me parlez de Cerf, & moi je vous parle d'un infâme Raviſſeur après lequel je cours. Ne pourriez-vous point m'en donner des nouvelles? Vous me rendriez le plus grand ſervice qu'aucun mortel puiſſe recevoir, & qui ſeroit payé par une reconnoiſſance éternelle . . . . . Touchez là, Monſieur, reprit mon Cavalier en me préſentant la main. Non ſeulement je puis vous indiquer, & même vous livrer ce que vous cherchez, mais vous faire trouver encore un tréſor des plus précieux, après lequel je ne doute pas que vous ne couriez avec encore plus d'ardeur. Venez, le plaiſir que je vais vous faire, me ſera mille fois plus ſenſible que celui de la chaſſe. En eſt-il effectivement un qui égale celui de ſoulager un honnête homme qui eſt dans la peine? Votre douleur & votre abbatement me font préſumer que vous courez après votre Amante, où après votre Epouſe. Je connois trop l'Amour, & j'ai reconnu trop de mérite dans l'aimable perſonne qui eſt l'objet du vôtre, pour vous laiſſer ſouffrir l'un & l'autre plus long-tems; ſuivez-moi.

A

A ces mots il tourne la bride de son Cheval, & nous prîmes ensemble une route qui nous conduisit dans un endroit des plus écartés du bois. Je trouvai en y arrivant deux Cadavres étendus sur la terre, & qui nageoient presque dans le sang qui couloit encore de leurs blessures. Voilà, Monsieurs, me dit alors mon conducteur; Voilà, selon toutes les apparences, ce que vous cherchez; voilà l'infâme Comte de C.... le plus scélérat de tous les hommes, qui vous enlevoit Mademoiselle de Ti.... ville. Vous devez le reconnoître, à-moins que la fureur & les horreurs d'une mort violente, qui sont peintes sur son visage, ne vous le rendent méconnoissable. Son crime, joint à sa vie débordée, à donné tant d'horreur pour sa personne à tous les honnêtes gens, que, bien loin de plaindre son sort, qu'il n'a que trop mérité, sa mort tragique, & celle du Compagnon de ses débauches & de ses crimes, n'a pas seulement interrompu notre partie de chasse. Hé, ne doit-on pas en effet plutôt se réjouir que s'attrister d'avoir délivré le Païs d'une espèce de Monstre qui le désoloit! Ce doit être un spectacle bien agréable pour vous de voir que, sans tremper vos mains dans son sang, le Ciel a pris soin de votre vengeance. Je vous raconterois volontiers de quelle manière cette tragique avanture est arrivée, si je ne croyois pas que ce recit vous fera beaucoup plus de plaisir dans la bouche de celle que nous avons arrachée de ses mains, & que vous trouverez à une lieue d'ici dans l'Abbaye de F.... où elle a demandé d'être conduite, & où elle a été escortée par une partie de nos chasseurs.

Après l'avoir mille & mille fois remercié, j'allai rejoindre ma troupe que je renvoyai sur le champ à Ti.... ville, ou j'avois fixé le rendez-vous pour le soir, pour y porter la nouvelle de la découverte que je venois

de faire. Je pris auſſi-tôt la route de l'Abbaye où j'avois appris que s'étoit retirée l'aimable Emilie. Il étoit preſque ſoir lorſque j'y arrivai. Ayant demandé à la voir, on me répondit que cela ne ſe pouvoit, parce que s'étant fait ſaigner à ſon arrivée, elle s'étoit miſe au lit. J'approuvai fort cette ſage précaution, & ne fis pas la moindre inſtance pour la voir dans la crainte de l'incommoder. Cependant comme j'étois bien aiſe de la tirer des inquiétudes, dans leſquelles un accident ſi triſte & ſi inopiné devoit l'avoir jettée, j'écrivis à la hâte un petit billet dans lequel je lui fis ſavoir mon arrivée, & combien j'étois ſenſible à ſon incommodité, auſſi-bien qu'au fâcheux évènement qui l'avoit cauſée. Ce billet lui ayant été porté ſur le champ, ſa reponſe fut qu'elle alloit deſcendre dans le moment au Parloir, où l'on me fit entrer.

Il faut avoir été Amant, & Amant paſſionné, pour ſentir toute l'étendue du plaiſir que je goûtai dans ces moments. Il redoubla encore à la vûe de Mademoiſelle de Ti. . . . ville qui ne me fît pas long-tems attendre. La paleur de ſon teint me fît d'abord connoître qu'elle avoit été extrêmement émue, de tout ce qui s'étoit paſſé. Je n'en fus point étonné: on l'auroit été pour un bien moindre ſujet. Quel bon Ange vous a conduit ici, mon cher Comte, me dit-elle, en me regardant tendrement! je vous revois donc enfin après avoir eſſuyé pour vous les plus vives & les plus tendres allarmes! Mais comment avez-vous déjà pû ſavoir que j'étois dans cette retraite? Mon Frère eſt-il inſtruit, comme vous, du funeſte accident qui m'y a conduite? L'en avez-vous informé ſur le champ? Ah! pourquoi ne vous êtes-vous pas trouvés ce matin l'un & l'autre au Château? Mais que dis-je, hélas! La bonté du Ciel ne l'a pas permis. La tendreſſe de mon Frère, & votre Amour pour moi, vous auroient été funeſtes à tous les deux.

deux. Vous m'auriez, ſans doute, voulu arracher l'un & l'autre à mon infâme Raviſſeur, qui réſolu de combler la meſure de ſes crimes, vous auroit peut-être tous deux ſacrifiés à ſa brutalité, comme il a voulu en uſer envers mes libérateurs. C'eſt à ces derniers que vous devez votre chère Emilie, que, ſans eux, vous n'auriez vraiſemblablement jamais revue. Ce ſont eux, ſans doute, qui vous ont appris que j'étois ici; & l'Amour vous y a fait voler auſſitôt pour me conſoler & me ſecourir.

Je lui répondis que ces deux motifs m'avoient conduit à l'Abbaye de F . . . . Hélas, ajoûtai-je en ſoupirant, je ne m'attendois pas, en partant de chez moi, que je ferois une ſi longue courſe, ni pour un ſi triſte ſujet! Mon amour au déſeſpoir, en apprenant votre malheur n'a pas balancé un moment ſur le parti qu'il devoit prendre. Vingt cinq Cavaliers, raſſemblés & armés ſur le champ, ſe ſont joints à moi pour venir laver dans le ſang de votre infâme raviſſeur l'outrage qu'il a voulu faire à votre vertu. Le Ciel nous a prévenus. Il devoit cette juſtice à votre innocence. C'eſt une ſatisfaction qu'il m'a ôtée, & une occaſion de faire éclater à vos yeux la grandeur & la violence de mon Amour.

En ai-je jamais douté un ſeul moment, reprit-elle; & votre arrivée n'en eſt-elle pas encore une preuve des plus convaincantes? Autant que j'ai été ſenſible à la diſgrace que je viens d'eſſuyer; autant, & plus encore, le ſuis-je à l'empreſſement avec lequel vous êtes accouru à mon ſecours, ſi le Ciel, qui protège toujours l'innocence, vous a prévenu, il ne vous a pas fait perdre pour cela le mérite de la démarche que votre tendreſſe pour moi vous a fait faire. Mon cœur, qui voit par-là ce qu'il doit eſpérer de vous, en conſervera une éternelle reconnoiſſance, & vous y gravera avec des traits que rien ne ſera jamais

capable d'effacer. Mais vous n'en reſterez pas-là, ſans doute mon cher Comte; je préſume que vous voudrez bien encore me rendre à ma famille, à qui une plus longue abſence cauſeroit de juſtes allarmes, & le Ciel vous a conduit ici pour cela fort à-propos.

Je n'avois garde de manquer cette occaſion de témoigner à Mademoiſelle de Ti . . . . ville, combien d'une part elle m'étoit chère, & combien j'étois ſenſible, de l'autre, à cette marque qu'elle me donnoit de ſa grande confiance en moi. Telle eſt la différence des impreſſions que fait la même paſſion dans le cœur des hommes; différence fondée ſur les divers motifs qui l'ont fait naître. L'aimable Emilie regardoit comme le plus grand des malheurs le voyage forcé, qu'elle venoit de faire avec le Comte de C . . . . . dont la compagnie étoit à ſes yeux le plus mortel affront qu'il eût pû lui faire; & cette même perſonne, ſi ſenſible, ſi délicate ſur les moindres apparences, ſe confie, & démande à être accompagnée dans ſon voyage par un homme, qui devoit lui paroître d'autant plus dangereux que ce Comte, qu'elle reſſentoit pour lui la plus vive tendreſſe. Eſt-ce Caprice; eſt-ce aveuglement; eſt-ce bizarerie dans l'Amour? Non, c'eſt une juſtice que deux véritables Amants rendent réciproquement à la pureté des ſentiments de leur cœur, & à la reſpectueuſe eſtime qu'ils ont l'un pour l'autre.

Avec une perſonne dont elle auroit été moins aſſûrée, la charmante Emilie auroit, ſans doute, exigé pour s'en retourner dans ſa Famille, que ſon Frère eût été de ce voyage. Elle n'y penſa ſeulement pas, apparemment pour les raiſons que je viens de dire; ce qui m'épargna un menſonge officieux, dont il ne m'auroit été guére poſſible de me diſpenſer. Je lui demandai donc quand elle ſouhaitoit que je la reconduiſiſſe au Château. Elle vouloit partir dès le

le lendemain; mais lui ayant repréſenté qu'après la violente émotion qu'elle avoit eûe, il étoit à-propos, & même néceſſaire, qu'elle ſe tranquiliſât quelques jours, pendant leſquels on verroit le tour que prendroit l'affaire de la mort tragique du Comte, elle ſe rendit à mes repréſentations.

RASSURE' par mes propres yeux, & un peu remis des mortelles allarmes que j'avois eûes pendant cette fatale après-dinée, je pris congé d'elle, & retournai à Ti . . . . ville où je trouvai tout le monde auſſi joyeux qu'on y étoit affligé lorſque j'en étois parti. Je me rendis tout de ſuite au Château de mon Oncle, où je trouvai le Marquis qui s'impatientoit fort de ne me point voir encore de retour. Il craignoit que la brutalité du Comte ne m'eût auſſi joué quelque mauvais tour. Ce fut ce qu'il me témoigna dès qu'il me vit entrer dans ſa chambre. Je le remerciai de la bonté de ſon cœur, & lui appris qu'il n'avoit plus rien à craindre déſormais de ce ſcélérat, qui avoit enfin trouvé, dans une mort tragique, la fin & la punition de tous ſes crimes, auſſi-bien que le digne complice de ſa lâcheté. Les auriez-vous tués tous les deux, reprit-il avec vivacité, & aurois-je encore cette obligation à ajoûter à toutes celles que je vous ai déjà? Hélas! le Ciel ne m'a donc pas jugé digne de purger la Terre de ces trois Scélérats. Il l'en a purgée lui-même, lui répondis-je, ſans que ni vous, ni moi, y ayons eu aucune part. C'eſt un réproche de moins que nous aurons à nous faire l'un & l'autre; car quoique ces ſortes d'actions ſoient des actes de juſtice dans des cas pareils à celui-ci, toutefois comme la paſſion y entre toujours pour quelque choſe, elles ne ſont pas auſſi abſolument irrépréhenſibles aux yeux de l'Etre ſuprême, qui s'eſt particuliérement réſervé la vengeance des crimes, & qui en eſt même jaloux. Quoiqu'il en ſoit, j'ai vû votre ennemi &

ſon

ſon Compagnon, étendus par terre, ſans vie, & dans un état qui vous auroit fait horreur. Le Marquis auroit fort déſiré que je lui euſſe fait le réçit de ce tragique événement; mais comme la nuit étoit fort avancée, que j'avois beſoin de repos, que d'ailleurs j'aimois mieux qu'il l'apprît de la bouche même de ſa Sœur, il n'ôſa m'en prier.

Le Chirurgien étant venu le panſer, le lendemain, nous apprit la mort du Gentil-homme, dont il nous avoit parlé deux jours auparavant, & celle du Comte de C . . . . & d'un autre de ſes Compagnons de débauches. Je tremblois qu'il n'allât entamer le récit de ce dernier évènement, & ce qui l'avoit occaſionné. Il n'en auroit pas fallu davantage pour rouvrir, peut-être, la bleſſure du Marquis qui étoit ſur le point de ſe refermer, & dont la guériſon ſeroit peut-être devenue beaucoup plus difficile & plus dangereuſe. Je lui fis un ſigne qu'il entendit; & pour repondre laconiquement aux inſtances qu'il lui faiſoit de lui raconter cette dernière hiſtoire, il lui dit, que tout ce qu'il en ſavoit, c'étoit qu'il avoient été tués tous les deux dans une partie de chaſſe. Il ſemble que cette nouvelle fut un beaume ſalutaire qu'on auroit verſé ſur la bleſſure. En effet le Chirurgien, l'ayant viſitée, la trouva preſque entiérement guérie. Dans la crainte mal fondée qu'il eut de m'être à-chargé plus long-tems, le Marquis voulut quatre jours après, s'en retourner chez lui. Il me remercia, dans cette vûe, de la manière du monde la plus polie, des bons traitements que je lui avoir faits dans ſa maladie. Je ne demande qu'une grace au Ciel, ajoûta-t-il en m'embraſſant avec toute la tendreſſe d'une Frère & d'un veritable Ami: c'eſt de me procurer bientôt une occaſion de vous prouver par quelques ſervices, proportionnés à ceux que vous m'avez rendus, toute l'étendue de ma reconnoiſſance. Je vous dois la vie, que vous m'avez ſauvée,

vée, & qui eſt le premier & le plus grand de tous les biens, jugez s'il eſt quelque choſe au monde que je puiſſe vous refuſer.

Ces ſentiments, qui partoient du fonds de ſon cœur, flattoient trop mon Amour, pour n'en pas connoître tout le prix, & les avantages que je pourrois en tirer ; mais je ne crus pas devoir le faire encore paroître, étant bien aiſe qu'il ſçût auparavant les autres obligations qu'il m'avoit, & qu'il les apprît d'une autre bouche que de la mienne. Enfin ayant abſolument voulu partir pour aller réjoindre ſa Sœur qu'il croyoit à Ti .... ville : voudrez-vous bien me permettre lui dis-je, d'aller avec vous? Ma Compagnie ne vous y ſera peut-être pas inutile. Vous me ferez honneur & plaiſir, repliqua-t-il; mais, ajoûta-t-il après un moment de réflexion, eſt-ce que vous ſoupçonneriez qu'il y auroit encore quelque choſe à craindre pour moi dans ce petit voyage? Ne m'avez-vous pas dit, & le Chirurgien auſſi, que mes lâches ennemis étoient morts? Nous vous l'avons dit, lui répondis-je ; & c'eſt la pure vérité; mais vous ne ſavez pas encore toutes leurs ſcélérateſſes. O Dieu, s'écria-t-il! ſeroit-il auſſi arrivé quelque choſe de funeſte à ma chère Sœur? Ces infâmes auroient-ils profité de mon abſence pour ..... N'ayez aucun allarme à ſon ſujet, interrompis-je. Le Ciel n'abandonne pas ainſi l'innocence à la merci des méchants. Si vous avez quelque impatience de la réjoindre, elle n'en a pas moins de vous revoir. Votre abſence, aſſez longue, a allarmé ſa tendreſſe, auſſi auroit-elle volé chez nous pour ſe raſſûrer par ſes propres yeux, ſi une petite indiſpoſition qui lui étoit ſurvenue ne l'en eût empêché. Elle ne ſera pas, ſans doute, peu étonnée lorſqu'elle apprendra la véritable cauſe de cette abſence, que nous lui avons diſſimulée; mais vous ne le ſerez peut-être guére moins de ce qu'elle vous racontera. Ce

ſera pour vous un nouveau ſujet d'admirer encore la protection viſible de la Providence ſur les perſonnes vertueuſes..... Ah, mon cher & fidelle Ami, s'étria le Marquis! je préſume, ſur ce peu de paroles, que ma Sœur aura auſſi eſſuyé quelque violence de la part de ce Scélérat, & que ſon honneur .... je vous-ai déjà dit, lui répliquai-je, que vous n'aviez aucun ſujet de vous allarmer de ce côté-là. Sa vertu, ſon honneur, ſont à couvert de toutes les violences d'un homme qui, d'ailleurs, n'exiſte plus depuis cinq ou ſix jours. Je l'ai vûe depuis ce tems; & je vous l'aurois emmenée ſi de ſolides raiſons, qu'elle vous dira elle même, ne m'en avoient empêché. Allons vite la voir, reprit-il avec vivacité; car je ſuis extrêmement inquiet ſur ce qui la regarde, & ne ceſſerai point de l'être que je ne l'aïe vûe.

Il vouloit ſur le champ monter à Cheval; mais comme notre voyage devoit-être beaucoup plus long qu'il ne le croyoit, que peut-être il n'auroit pas été aſſez fort pour en ſoûtenir la fatigue, & que d'ailleurs mon intention étoit de ramener avec nous ſa chère Sœur, je fis préparer un des Caroſſes de mon Oncle, dans lequel nous montâmes tous deux, après nous être munis d'un bon déjeuner. Nous primes enſemble la route de Ti .... ville. Il fut un peu étonné, en y arrivant, de n'y point trouver la charmante Emilie. Comme il en demandoit des nouvelles à ſes Domeſtiques. Vous ne vous attendiez pas, lui dis-je, mon cher Marquis, d'apprendre en arrivant ici que Mademoiſelle de Ti .... ville ſe ſeroit retirée dans un Convent. Ma Sœur dans un Couvent, me dit-il avec ſurpriſe! Hé! qui peut l'avoir obligée à prendre ſi bruſquement ce parti, ſans m'en avoir ſeulement fait la moindre confidence? Lui ai-je jamais donné le moindre ſujet de mécontentement, qui pût occaſionner une pareille démarche de ſa part? Hélas! elle n'a jamais reçu, de la mienne, que des marques de la

plus

plus vive tendreſſe! Allons, continua-t-il, allons promptement la retirer de cette ſolitude, où l'on ne manqueroit pas de dire que je l'aurois réléguée, pour ne point partager avec elle des biens auxquels la Nature, & plus encore l'Amitié, lui ont donné autant de droit qu'à moi. Je fus charmé de voir dans le Marquis des ſentiments ſi tendres, ſi juſtes, & ſi raiſonnables pour ma chère Amante. J'en conclus que, ſi l'Amour me favoriſoit d'une part, la Fortune, de l'autre, ne me ſeroit pas contraire. Hé ſavez-vous, continua-t-il, dans quel Couvent elle s'eſt retirée? Non ſeulement je le ſai, lui répondis-je; mais je l'y ai été voir & l'ai aſſûrée que je vous y conduirois moi-même pour la ramener ici . . . Partons donc ſur le champ, me dit-il, & allons promptement la chercher. Nous remontâmes auſſi-tôt en caroſſe pour nous rendre a l'Abbaye de F . . . . où nous arrivâmes environ ſur le Midi.

Mon deſſein étoit de prévenir d'abord ma chère Amante ſur cette entrevûe; mais le Marquis ne m'en donna pas le tems. A peine fut-il deſcendu, qu'il ſe fit annoncer à ſa Sœur, qui ſe rendit auſſi-tôt au Parloir. Il me ſeroit difficile de bien exprimer ici la joye qu'elle reſſentit en nous voyant tous les deux. Elle ſe plaignit tendrement à ſon Frère de ce qu'il l'avoit ſi bruſquement abandonnée, & l'avoit par-là, en quelque manière, expoſée au danger qu'elle avoit couru, & dont la Providence l'avoit miraculeuſement délivrée. M'ayant enſuite demandé ſi j'en avois inſtruit le Marquis, je lui répondis que n'ayant ſçu moi-même la choſe, que d'une manière fort imparfaite, j'avois crû qu'il vaudroit mieux qu'il l'apprît de ſa propre bouche. Ah! s'écria le Marquis, mes preſſentiments ne m'ont point trompé, & je gage que le Scélérat de Comte aura voulu attenter à l'honneur de ma Sœur, comme il a fait à ma vie!.... A votre vie, mon Frère, interrompit-elle toute émue! Oui,

ma chère Sœur, repliqua le Marquis; & vous voyez devant vous, ajoûta-t-il en me montrant, celui à qui j'en ſuis doublement redevable. Sans lui, ſans ſon bras, ſans ſes ſecours charitables, vous n'auriez plus de Frère. Non ſeulement il m'a ſauvé de la fureur de mes lâches aſſaſſins, mais pendant dix ou douze jours que j'ai paſſés dans le Château de ſon Oncle, où il me fit conduire, j'ai reçu de ſon amitié tous les ſoins & tous les ſecours dont j'avois beſoin dans l'état déplorable où il m'a rencontré, & dont ſans lui je ne ſerois jamais revenu. Voilà le premier & le plus grand de mes bienfaiteur, car y a-t-il quelque bien au-deſſus de la vie? Jugez, ma Sœur, ſi nous devons bien l'aimer l'un & l'autre.

C'ETOIT donc là, reprit la charmante Emilie en répandant des larmes mêlées de joye & de triſteſſe, c'étoit donc là le véritable ſujet de ce prétendu voyage avec lequel vous m'avez amuſée! Si nous avons diſſimulé avec vous, ma chère Sœur, repliqua le Marquis, ce n'a été que pour vous épargner pendant tout le tems les allarmes & la douleur que vous auroit cauſé cette nouvelle, ſi vous l'aviez appriſe dès le premier moment. Au reſte ſi vous trouvez qu'en cela j'aye fait quelque mal, en voici le cher complice, pourſuivit-il en me montrant. C'eſt par ſes conſeils que j'en ai agi de la ſorte avec vous, & nous n'avons en cela conſulté tous les deux que la tendreſſe & l'amitié. C'eſt donc auſſi par une ſuite de cette même amitié pour vous, repliqua la charmante Emilie, qu'il vous a caché le malheur qui m'eſt arrivé, pendant que vos bleſſures vous retenoient au Château de ſon Oncle. O mon cher Frère, qu'on eſt heureux quand on a de pareils Amis; & que je crois qu'ils ſont bien rares aujourd'hui dans le monde! Auſſi nous doivent-ils être mille fois plus chers & plus précieux que nous-mêmes, reprit le Marquis. Pour moi, je le proteſte

teſte à la face du Ciel & de la Terre, il n'eſt rien au monde qui égale la reconnoiſſance que j'en conſerverai toute ma vie; & je ne doute point, ma Sœur, que votre cœur ne ſoit pénétré des mêmes ſentimens; mais ajoûta-t-il, racontez moi donc par quel accident vous vous trouvez ici; car je me perſuade que vous n'y êtes pas venue de propos délibéré, & le peu que m'en a dit notre cher Comte m'a fait aſſez connoître qu'il n'y a que la violence, qui ait pû vous faire prendre ce parti. Je n'attends pour vous en inſtruire, lui dit Mademoiſelle de Ti . . . . ville, que le récit que je vous prie de me faire du malheur qui vous eſt arrivé à vous-même, & dont je preſſens déjà que le mien a été une ſuite. Cela eſt juſte, lui répliqua le Marquis. Alors il ſe mit à lui raconter la lâche perfidie du Comte de C.... telle que je l'ai rapportée ci-deſſus, & il la termina par de nouveaux éloges qu'il donna à ma généroſité. J'y fus d'autant plus ſenſible, que je reconnus qu'ils partoient d'un cœur vraiment pénétré de la plus vive reconnoiſſance.

Pendant que le Marquis racontoit ſa triſte avanture, je remarquai dans les yeux de l'aimable Emilie, qu'elle reſſentoit beaucoup de joye de tout ce qu'elle apprenoit que j'avois fait pour lui dans cette rencontre. O mon cher Frère, lui dit-elle avec tranſport lorſqu'il eut achevé ſon recit, eſt-il quelque récompenſe dans le monde qui puiſſe dignement payer des ſervices pareils à ceux que Monſieur le Comte nous a rendus! Je dis nons; car ce n'eſt pas ſeulement envers vous que la généroſité de ſon cœur a éclaté. Il n'a pas tenu à lui que je ne lui euſſe, en mon particulier, d'auſſi grandes obligations que vous; & ſi la bonne volonté, lorſqu'on s'eſt mis en devoir de l'éxécuter, à tout le mérite de l'action même, ſachez que je lui ſuis, en quelque façon, redevable de l'honneur, comme vous lui devez la vie. Vous en conviendrez lorſque je vous aurai

raconté ce qui m'eſt arrivé depuis le triſte moment de notre ſéparation.

Il y avoit deux jours, dit-elle, que je n'avois reçu de vos Nouvelles, ce qui m'inquiétoit beaucoup, lorſque Monſieur m'apporta de votre part le billet, par lequel vous me marquiez votre prétendu voyage à Rouen. Je le crus, & dans cette idée j'étois aſſez tranquille, lorſque le Scélérat de Comte, qui ſe flattoit apparemment de vous avoir ôté ſi lâchement la vie, croyant ne plus rencontrer d'obſtacle à ſes deſirs, entreprit de les ſatisfaire, & prit des meſures qu'il crut infaillibles pour en venir à bout. Vous ſavez que, depuis quelques ſemaines, je prenois les eaux de Forges pour ma ſanté, & que conformément à l'ordonnance du Médecin, j'avois coûtume de me promener tous les matins pendant une heure dans quelqu'une des Allées de nos Jardins. Le Comte de C.... qui en avoit apparemment été inſtruit, trouva cette occaſion favorable pour l'éxécution de l'infâme projet qu'il méditoit. J'étois à me promener ſelon ma coûtume, dans celle de nos Allées qui aboutit au grand chemin, lorſque ma Femme de chambre apperçut, au bout de cette Allée, quelques Cavaliers proprement mis qui en paſſant jettèrent les yeux ſur nous, & nous ſaluèrent fort civilement. La curioſité, qui eſt, dit-on, aſſez naturelle à notre Sexe, porta cette Fille à m'engager à pouſſer notre promenade juſqu'au bout de cette Allée, dont nous n'étions pas fort éloignées. J'y conſentis, ſans penſer qu'il pût nous en arriver le moindre mal. En effet qui jamais ſe le ſeroit imaginé ? J'étois même ſi éloignée de le penſer, que me trouvant près de la Grille qui ferme cette Allée, & en ayant par hazard la clef ſur moi, la même curioſité me la fit ouvrir pour ſavoir quels pouvoient être les Cavaliers que nous venions de voir paſſer, & qui nous avoient ſaluées avec tant de politeſſes. Je m'avançai pour

pour cet effet un peu dans le grand chemin; mais à peine avions nous fait trois ou quatre pas, que nous nous vîmes tout à coup envelopées par une troupe d'hommes masqués qui sortirent d'une embuscade où ils s'étoient cachés. Nous fîmes tout ce que nous pumes pour nous débarasser de leurs mains, & regagner l'Allée; mais ces Scélérats, nous ayant pris entre leurs bras, nous enlevèrent, & nous transportèrent toutes les deux dans une grande chaise de poste, qui se trouva à quelques par de-là.

L'HORREUR dont nous fûmes saisies l'une & l'autre nous fit jetter des cris épouvantables, qui auroient attiré tous les Domestiques du Château, si on leur eût laissé le tems d'accourir à notre secours. Mais a peine fûmes-nous dans cette fatale voiture, que le Postillon qui étoit chargé de la conduire, pousa ses chevaux à toute bride. Nous étions déjà à plus d'une lieue du Château, lorsque les cris que nous ne cessions point de jetter, attirèrent enfin à la portière un des principaux Cavaliers qui, comme tous les autres, avoit le visage couvert d'un masque. Il l'ôta pour nous parler, & nous dit que nos lamentations & nos cris étoient des plus inutiles, & que ce foible secours ne me rendroit pas à ma Famille; que du reste je n'avois rien à craindre de sa part, & qu'il ne nous feroit fait aucun mal; qu'il s'étoit vû forcé, par la violence de la passion qu'il avoit prise pour moi, de recourir à cette voye pour s'assûrer la possession d'une personne qu'il adoroit, & sans laquelle il lui étoit impossible de vivre; enfin que je ne devois imputer cette violence qu'à l'exclusion que mon Frère lui avoit donnée de sa maison, & au refus qu'il avoit fait de son alliance.

RIEN ne peut égaler la supriſe & la colère où je fus, lorsque dans mon Ravisseur je reconnus l'infâme Comte de C . . . . il n'est point de reproches, d'injures, d'invec-

vectives, de malédictions dont je ne l'accablaſſe. Le Scélérat n'en fit que rire, en me diſant que je changerois bientôt de langage, & qu'après tout il ſe ſoucioit fort peu de la colère & des injures des Femmes. La diligence, ou pour mieux dire, la rapidité avec laquelle rouloit la chaiſe dans laquelle nous étions, ne me permit pas de continuer à parler à ce Monſtre, dont la vûe avoit rédoublé mon horreur pour ſon infâme procédé. Mon unique reſſource étoit dans mes ſoupirs, dans mes larmes, & dans mes cris, dont j'eſpérois que le Ciel ſeroit touché. Je me flatois que, dans le premier Village où nous paſſerions, il nous ſuſciteroit quelque deffenſeur qui nous arracheroit de ſes mains; mais je fus trompée dans mon eſpérance. Non ſeulement nous n'entrâmes dans aucun, mais je remarquai que ce Scélérat, accoûtumé, ſelon toutes les apparences, à ces ſortes de crimes, faiſoit prendre à ſon Poſtillon des routes détournées, & très peu fréquentées, de manière que, dans cinq heures de chemin, nous ne rencontrâmes pas une ſeule perſonne.

Par une ſuite du Plan qu'il s'étoit fait, ayant apperçu un Bois, ſur ſa droite, il nous fit tourner de ce côté-là. Mais c'étoit là, ſans doute, que la Juſtice Divine l'attendoit pour le punir de tous ſes crimes. En effet l'horreur de cette ſolitude ayant encore redoublé celle que me cauſoit déjà ma déplorable ſituation, je me mis à m'en plaindre au Ciel en jettant des cris perçants. Ils parvinrent juſqu'aux oreilles d'une troupe de Chaſſeurs, qui étoient à quelque diſtance de nous, & qui, entendant la voix d'une Femme qu'ils crurent qu'on alloit aſſaſſiner, accoururent à toutes brides, au nombre de dix-huit ou vingt perſonnes. Je redoublai alors mes cris. Auſſi-tôt un jeune Gentil-homme de la troupe, s'étant approché du Comte, que ſon maſque lui fit ſoupçonner, avec raiſon, de quelque mauvais deſ-

deſſein, le pria fort civilement de vouloir bien lui dire ce que ſignifioient les cris qu'il nous voyoit jetter, & ce qu'il prétendoit faire de nous. Il ajoûta que ceci avoit tout l'air d'un enlévement, que ſa Compagnie n'étoit pas d'humeur de ſouffrir, d'autant qu'un des premiers devoirs de la Nobleſſe étoit de deffendre l'honneur des Dames.

Toute la réponſe que le Comte fît a cette courte harangue fut un coup de Piſtolet qu'il tira ſur celui qui venoit de la lui faire, & qu'il manqua. Cette brutalité fut une eſpèce de ſignal donné pour la mort de cet infâme. En effet le jeune Gentil-homme ne l'eut pas plutôt vû porter la main ſur un de ſes Piſtolets, qu'il ſe ſaiſit auſſi-tôt des ſiens, & lui en lâcha dans la tête un coup qui le renverſa par terre. Un des Compagnons du Comte étant accouru pour le ſécourir ou pour le venger, le jeune Gentil-homme lui lâcha ſur le champ ſon ſecond coup de Piſtolet, dont il fut pareillement renverſé auprès de lui. Auſſi-tôt ſautant de deſſus ſon Cheval, avec une agilité extraordinaire, il vint l'épée à la main, fondre avec impétuoſité ſur ces deux Scélérats, & la leur ayant plongé pluſieurs fois dans le ſein, il les laiſſa ſans vie. Je craignis que cette double mort ne fût le prélude d'une Bataille ſanglante. En effet tous les autres Gentils-hommes, indignés de la brutalité du Comte, avoient ſaiſi leurs armes, & ſe diſpoſoient à faire main baſſe ſur tous les gens de ſa ſuite; mais ceux-ci, voyant leur Chef mort, ne jugèrent pas à propos de l'imiter, encore moins de le venger. Tous prirent la fuite juſqu'au Poſtillon; de ſorte que, grace à la généroſité de mes braves deffenſeurs, je me vis à l'abri des dangers auxquels la brutalité du Comte m'avoit expoſée. Je les en remerciai mille & mille fois, de la manière du monde la plus énergique. Votre nom, que je leur appris,

redoubla leur empreſſement à me ſécourir, & leur horreur pour le Comte de C.... qu'ils reconnurent après que le jeune Gentil-homme, qui l'avoit tué, lui eut arraché le maſque qui couvroit ſon Viſage. Loin de plaindre ſon ſort, toute la Compagnie marqua de la joye de voir le païs délivré de cette eſpèce de Monſtre, qui l'infeſtoit.

Ne ſachant où j'étois, & ayant beſoin d'un prompt ſecours, en attendant que je puſſe vous informer l'un & l'autre de ma triſte avanture, je leur demandai ſi je ne pourrois pas trouver un Azile quelque part dans le voiſinage. Tous m'offrirent auſſi-tôt leurs Maiſons, & tous les ſécours dont je pouvois avoir beſoin; mais ne voulant ni les déſobliger, ni leur être incommode, je m'informai d'eux s'il n'y avoit pas dans les environs quelque Couvent de Réligieuſes. Ils m'apprirent qu'il y en avoit un de Bernardines, à une demi-lieue de-là, & ſur ce que je leur témoignai que je ſerois bien aiſe d'y aller, tous s'offrirent, avec empreſſement, de m'y conduire. Il reſtoit une difficulté qui m'embarraſſoit. J'ai dit que le Poſtillon du Comte avoit pris la fuite des premiers. Il s'agiſſoit de le remplacer. Ce fut l'ouvrage d'un moment. En effet a-peine eus-je prononcé ces deux mots! *Hé qui conduira la chaiſe?* que je vis ſauter ſur un des Chevaux le jeune Gentil-homme qui venoit de me délivrer de mon infâme Raviſſeur, & qui voulut abſolument ſe charger de la conduire. Ayant été Page chez la Reine, il étoit, dit-il en riant, en état de s'aquitter, au beſoin, de cette commiſſion, auſſi-bien qu'aucun de meilleurs Poſtillons de ſa Majeſté. Toute la Compagnie le loua beaucoup de ſa généreuſe Galanterie; & la Chaiſe ayant auſſi-tôt pris le chemin de cette Abbaye, la plûpart de ces Meſſieurs m'y eſcortèrent, racontèrent à l'Abbeſſe le malheur qui venoit de m'arriver, me recommandèrent à cette Dame, & s'en re-

retournèrent enſuite achever leur partie de chaſſe.

Un des premiers ſoins de l'Abbeſſe fut de me procurer tous les ſecours dont j'avois beſoin. Je fus ſaignée ſur le champ; on me mit au lit où je reſtai juſque vers le ſoir, que Monſieur le Comte ayant appris par hazard à Ti....ville, ce qui m'y étoit arrivé, & conduit par l'amitié qu'il a pour nous depuis long-tems, vint me voir dans cette retraite, où après bien des courſes, & bien des mouvements, il avoit appris enfin que j'étois. Il me parut fâché de voir qu'un autre eût eû la gloire de venger l'injure faite à notre Famille par le Comte de C.... & pour laquelle il s'étoit auſſi-tôt mis en Campagne avec un zèle & une ardeur, à laquelle on ne ſauroit donner trop d'éloges. Le croiriez-vous, mon cher Frère, ajoûta-t-elle, qu'en moins d'une heure de tems, il mit ſur pied une eſpèce de petite armée avec laquelle il courut après mon Raviſſeur, qui auroit infailliblement péri par ſes mains, ſi la choſe n'eût pas été déjà faite, lorſqu'il le trouva dans le Bois, où mes libérateurs lui apprirent le lieu de ma retraite. Oui, Monſieur le Comte, pourſuivit-elle en m'addreſſant la parole, quoique je fuſſe, lorſque j'eus l'honneur de vous voir ici, à couvert du péril qui vous avoit fait voler à ma deffenſe, je ne vous en regarde pas moins comme un de mes libérateurs, & ne vous en ai pas moins d'obligation. Le hazard en a préſenté l'occaſion à d'autres qui m'ont rendu, ſans me connoître, & par ſimple commiſération, un ſervice que j'attendois, & que j'aurois immanquablement reçu de votre amitié, s'il vous eût été poſſible de deviner ce qui ſe paſſoit en votre abſence. Dès que vous l'avez appris, vous avez volé pour m'arracher des mains de mon Raviſſeur, & venger mon injure; un cœur reconnoiſſant n'a pas toujours beſoin de ſervice actuel, pour exciter ſa gratitude; La volonté ſeule, miſe en éxécution, lui ſuffit,

parceque le ſuccès ne dépend pas toûjours de nous. Voilà, mon très cher Frère, pourſuivit la charmante Emilie; voilà la triſte avanture qui m'a conduite dans cette retraite. Les jours que j'y ai paſſés depuis mon arrivée ne me fourniſſent rien autre choſe que beaucoup d'attention, de politeſſes, & de grandes marques d'affection, que j'y ai reçues de l'Abbeſſe & de ſes Réligieuſes.

JAMAIS recit n'excita dans mon cœur plus de mouvements différents, que celui que je venois d'entendre. La crainte, l'amour, la haine, la colère, l'eſpérance, la compaſſion, enfin toutes les paſſions m'agitèrent tour-à-tour; mais j'en ſentis naître une qui m'avoit été juſqu'alors inconnue, & qui par ſa vivacité l'emportoit ſur toutes celles que j'avois jamais éprouvées. Dieu! que les hommes ſont à plaindre lorſqu'ils ont le malheur d'en être atteints! Elle trouble leur raiſon, empriſonne leurs plus doux plaiſirs, & les rend capable des plus grands excès, lorſqu'ils s'abandonnent à ſes accès furieux. C'eſt la jalouſie dont je veux ici parler; Monſtre déteſtable, qui ne marche que trop ſouvent à la ſuite de l'Amour. Plus cette dernière paſſion eſt violente dans un cœur, & plus il eſt, dit-on, pour l'ordinaire, ſuſceptible de l'autre. Etrange & humiliante condition de la Nature humaine! Elle trouve le plus grand & le plus cruel des ſupplices, même dans ce qui fait ſon plus grand & ſon plus ſenſible plaiſir ſur la Terre!

PAR tout ce que j'ai rapporté juſqu'ici de mes Amours avec Mademoiſelle de Ti . . . . ville il eſt aiſé de juger que je l'adorois. J'étois même ſi occupé de ma paſſion pour elle, que je ne croyois pas que tout l'Univers enſemble pût m'offrir des plaiſirs plus vifs & plus piquants que celui que je trouvois à l'aimer & à en être aimé. La vivacité avec laquelle je m'étois livré à ce doux penchant

chant étoit une eſpèce d'yvreſſe, qui me rendoit inſenſible à toute autre choſe; enfin je ne concevois pas qu'un plaiſir, ni qu'un état ſi délicieux puſſent jamais être troublés par aucune autre paſſion; mais j'éprouvai bien le contraire pendant le reçit de Mademoiſelle de Ti . . . . ville. A peine nous eut-elle raconté la manière noble & généreuſe, dont le jeune Gentil-homme l'avoit délivrée de ſon Raviſſeur, & la façon galante dont il s'étoit offert de la conduire, & l'avoit effectivement conduite à l'Abbaye de F . . ., que je ſentis s'élever tout-à-coup dans mon cœur un trouble violent que la Jalouſie y excita. Par un mouvement qui tenoit de l'extravagance, & dont je rougis encore toutes les fois que je me le rappelle, je ſentis mon chagrin des plus cuiſants de ce que Mademoiſelle de Ti . . . . ville étoit redevable à tout autre qu'à moi de ſa délivrance. Comme je connoiſſois la bonté de ſon cœur, je craignis qu'un ſi grand ſervice n'obtint pour ſon libérateur une place dans ce même cœur, que je voulois occuper tout entier. Une folle & viſible préſomption me fit même déſirer qu'elle ſe fût laiſſée enlever juſqu'aux extrémités de la Terre, pour avoir le mérite & la gloire de l'aller arracher des bras de ſon Raviſſeur; fut-il jamais plus grande extravagance! je la portai néanmoins encore plus loin. J'allai juſqu'à m'imaginer que ce jeune Gentil-homme pouvoit bien avoir déjà pris ma place dans le cœur de mon Amante, & je me figurai que c'étoit pour cette raiſon que je n'avois point eû de ſes nouvelles, pendant les trois ou quatre jours que j'avois été ſans la voir. Quelque ridicule que fût cette penſée, je trouvois de quoi la juſtifier dans la manière avantageuſe dont elle venoit de nous parler de ſon libérateur, dans l'importance du ſervice qu'il lui avoit rendu, & dans la reconnoiſſance qu'elle lui en devoit.

TOUTES ces penſées me mirent dans une agitation

ſi violente, que ne pouvant y réſiſter, je pris un prétexte pour ſortir un moment. Ce fut pour aller trouver la Tourrière du Couvent à laquelle je demandai pluſieurs fois ſi, depuis mon Voyage, perſonne n'étoit venu demander, ou voir, Mademoiſelle de Ti . . . . ville. Cette Fille m'ayant proteſté que non, je me ſentis extrêmement ſoulagé, & condamnai tout auſſi-tôt les ſentiments injurieux que j'avois eûs de ma chère Maitreſſe. A l'air triſte, & ſombre, que ces noires idées m'avoient fait prendre malgré moi, ſuccéda un air de gayeté, qui m'étoit ordinaire lorſque je me trouvois auprès d'elle . . . . Ah, je ſuis ravie, Monſieur le Comte, me dit-elle alors en ſouriant, de vous revoir dans votre état naturel. L'air ſombre & lugubre que je vous ai vû pendant quelques moments m'avoit allarmée. Je craignois que la fortune, qui nous a ſi cruellement perſécutés, mon Frère & moi, ne vous eût auſſi ſuſcité quelque diſgrace depuis votre dernière viſite. Je n'en ai point d'autre, Mademoiſelle, lui répondis-je, que celle d'avoir manqué la faveur après laquelle vous m'avez vû courir avec tant d'ardeur & de zèle, & qu'un autre m'a enlevée. Vous n'en avez pas pour cela perdu le mérite, reprit-elle; & je crois que je vous ai fait aſſez connoître quels ſont ſur cela mes ſentiments. Ces dernières paroles, jointes à ce que je venois d'apprendre, retablirent la tranquilité dans mon cœur. Je rougis de ce qui venoit de s'y paſſer, & j'aurois été au déſeſpoir que Mademoiſelle de Ti . . . . ville en eût ſeulement eû le moindre ſoupçon.

Nous partîmes tous enſemble l'après-dinée pour nous rendre à Ti . . . . ville, où nous arrivâmes heureuſement. Je voulois continuer ma route; mais le Marquis, qui ignoroit que j'euſſe quelque affaire preſſée, me fit tant d'inſtances pour m'engager à paſſer quelques jours chez lui, que je ne

ne pus le lui réfuſer. Pour dire la verité, je le déſirois avec encore plus d'ardeur que lui. C'étoit le vrai moyen de m'aſſûrer du cœur & de la poſſeſſion de ſon aimable Sœur, & de me raſſaſier du plaiſir de la voir, plaiſir dont j'allois être privé peut-être pendant pluſieurs années. On ne peut rien ajoûter à l'attention qu'il eut de me procurer tous ceux que ſa ſituation lui permettoit. Ce qui m'y rendoit extrêmement ſenſible, étoit de voir que tous les bons traitements que j'en recevois partoient d'un cœur, qui m'étoit entiérement dévoué. Mais de tous ces plaiſirs celui qui me touchoit encore le plus, étoit celui que j'avois de voir à tous les moments du jour mon adorable Emilie, dont je reconnus que ce que j'avois fait pour elle, & pour ſon Frère, avoit encore redoublé la tendreſſe. Qu'on eſt heureux quand on peut s'attacher ainſi, par les biens de la reconnoiſſance, les perſonnes, auxquelles on tient déjà par ceux de l'Amour! Nos deux cœurs, unis par de ſi douces & de ſi fortes chaînes, ſe juroient, preſque à chaque inſtant, de ne jamais ſe ſéparer; & nous ne nous laſſions point de nous le redire ſans ceſſe.

Le Marquis étoit rrop attentif à étudier tout ce qu'il croyoit pouvoir me faire plaiſir, pour ne pas s'appercevoir que celui auquel j'étois le plus ſenſible, étoit d'être en la Compagnie de ſa chère Sœur. Il en conclut, avec raiſon, qu'elle ne m'étoit pas indifférente. En nous obſervant de plus près, il s'apperçut bientôt que nous étions épris l'un de l'autre. Pour en être encore plus ſûr, il prit en particulier Laval, auquel il demanda ce qui en pouvoit être. Ce fidelle Domeſtique fit d'abord quelque difficulté de le lui déclarer, ignorant quelles pouvoient être ſes intentions; mais le Marquis les lui ayant laiſſé entrevoir, il lui avoua que, depuis pluſieurs années, j'aimois paſſionnément Mademoiſelle de Ti . . . . ville. Il ajoûta que le feu Marquis, qui

qui avoit approuvé cet Amour, étoit ſur le point de me la donner en mariage, lorſque la mort l'avoit enlévé ; que ce funeſte contre-tems avoit fait une ſi forte impreſſion ſur moi, que mes Parents, en craignant les fâcheuſes ſuites, avoient pris le parti de me faire faire le voyage d'Italie, pour faire diverſion à ma douleur ; qu'il y avoit déjà plus de quinze jours que nous étions partis de Paris pour faire ce Voyage ; mais qu'au-lieu de prendre le chemin de Rome, j'avois pris, à l'inſçu de ma Famille, celui de Ti....ville, où le Ciel nous avoit conduits, ſans doute, pour le ſauver du danger dans lequel il s'étoit trouvé. Le Marquis s'étant ainſi aſſûré de ma paſſion pour ſon aimable Sœur, recommanda le ſecret à Laval, auquel il promit une récompenſe s'il étoit fidelle à le lui garder.

J'IGNOROIS qu'il étoit ſi bien inſtruit de mes Amours, lorſque, quelques jours après, il me propoſa de l'accompagner dans une Viſite qu'il vouloit aller rendre, & qu'il devoit au jeune Gentil-homme qui avoit arraché la charmante Emilie des bras de ſon Raviſſeur. Je paſſerois avec juſtice, me dit-il, pour le plus ingrat & pour le plus incivil de tous les homme, ſi je n'allois pas le remercier chez lui d'un ſervice auſſi grand que celui-là. Comme je me flatte, & qu'il m'a paru, que vous prenez beaucoup de part à tout ce qui nous regarde, ne ſerez-vous pas auſſi bien aiſe de joindre, en cette occaſion, votre reconnoiſſance à la nôtre ? L'air embaraſſé, & le ton ému avec lequel je le priai de me diſpenſer de cette Viſite, lui fit aſſez connoître qu'elle n'étoit nullement de mon goût, & lui confirma tout ce que Laval lui avoit dit de ma paſſion, dont il s'étoit lui-même apperçu. Envain aurois-je voulu la lui diſſimuler plus longtems. L'Amour eſt une de ces choſes qu'on ne peut tenir long-tems cachées. Il nous trahit, & ſe découvre par les efforts mêmes que l'on fait, pour le dérober aux yeux de tout le mon-

monde. Je le vois bien, me dit le Marquis; la Compagnie de la Sœur vous fait plus de plaiſir que celle du Frère. Je n'en ſuis point jaloux. Sa beauté, & plus encore ſa vertu, méritent bien que vous lui donniez la préférence. Allez donc lui tenir Compagnie pendant le tems que j'irai m'aquitter auprès de ſon Libérateur de ce que la Politeſſe & la Reconnoiſſance exigent de moi. La manière dont vous voyez que j'en agis ici envers vous, mon chèr Comte, vous doit faire aſſez connoître l'eſtime que je fais de votre chère perſonne. Ne perdez par un moment. Vous ſerez aſſez long-tems ſans vous voir, pendant que vous ſerez en Italie; & je ſai combien une ſi longue abſence doit coûter à deux perſonnes qui s'aiment.

PAR ce diſcours je connus qu'on l'avoit inſtruit de tout ce qui me concernoit, & qu'il étoit par conſéquent inutile de le lui diſſimuler plus long-tems. Je le lui avouai donc, & lui répétai tout ce qu'on lui avoit déjà dit a mon inſçu. L'air ſérieux, qu'il affecta de prendre en m'écoutant, me fit croire que cet aveu ne lui avoit pas fait de plaiſir. Je ne m'étonne plus, me dit-il, que vous ayez refuſé du m'accompagner chez le Baron de Gonneville. Vous craignez peut-être de rencontrer encore en lui un Rival. Ce qu'il a fait pour ma Sœur eſt en effet un Titre, qui lui donneroit de grands droits ſur ſon cœur, ſi ſa beauté avoit fait la même impreſſion ſur le ſien, que ſur le vôtre. C'eſt ce que j'ignore, & dont la viſite que je vais lui rendre m'inſtruira bientôt. Il ne me paroit pas que vous ſoyez fort curieux d'être témoin d'un pareil éclairciſſement. En ce cas, je ne vous preſſe plus de m'y accompagner. Vous paſſerez, ſans doute, auprès de ma Sœur de moments plus doux. Mais quelle haute idée ne faut-il pas que j'aye de votre vertu & de la ſienne, pour vous laiſſer ainſi ſeul avec elle, après l'aveu que vous venez de me faire? Jugez par-là, mon cher Comte, ſi je vous connois l'un & l'autre à fonds,

& de l'eſtime que je fais de vous. Je le remerciai mille fois de ſes bontés, & lui proteſtai que je ſerois au déſeſpoir de m'en rendre jamais indigne. Je l'eſpère, me repliqua-t-il; & étant auſſi-tôt monté à Cheval, il partit, me laiſſant dans l'incertitude ſur le ſort qu'il réſervoit à mon Amour.

DANS cette triſte ſituation, j'allai réjoindre Mademoiſelle de Ti . . . . ville, à qui je racontai ce qui venoit de ſe paſſer. Cette aimable fille, me voyant affligé, employa, pour me conſoler & me raſſûrer, tout ce que l'Amour peut inſpirer de plus tendre. Pouvez-vous vous allarmer ainſi ſans ſujet, me dit-elle? Si mon Frère n'approuvoit pas notre Amour, vous auroit-il envoyé, comme il a fait, auprès de moi? Atiſeroit-il lui-même un feu qui n'eſt déjà que trop ardent, s'il ne le voyoit pas avec plaiſir? Livre-t-on ainſi, en quelque façon, à un Amant paſſionné, un objet qu'il idolâtre, lorſqu'on eſt réſolu de le lui refuſer. Hé, quand il voudroit en agir auſſi cruellement avec vous, après les obligations que nous vous avons aujourd'hui l'un & l'autre, pourroit-il le faire ſans ſe rendre coupable de la plus affreuſe ingratitude? Le Ciel, qui approuve des nœuds, qu'il a ſans doute lui-même formés, ne l'a-t-il pas mis dans l'impoſſibilité de vous rien refuſer? Me l'auroit-il rendu, ce cher Frère, & ce ſeroit-il ſervi de vous pour lui ſauver la vie, afin qu'il me l'ôtât lui-même; car enfin, je ne vous le diſſimulerai point, me priver de vous, ou me donner à un autre, ce ſeroit m'enfoncer un Poignard dans le cœur. Ce cœur eſt tout à vous. Les droits que vous y avez aquis ne lui permettent pas de vivre, ni ſans vous, ni pour d'autre que pour vous. C'eſt cette douce & flatteuſe eſpérance qui m'a ſoûtenue juſqu'ici au milieu des funeſtes angoiſſes, par leſquelles le Ciel m'a fait paſſer depuis deux mois. Il a voulu ſans doute, & veut encore, éprouver par-là notre conſtance, pour nous rendre plus ſenſible & plus précieuſe

la

la félicité, à laquelle il nous a deſtiné en nous uniſſant pour jamais l'un à l'autre. C'eſt ainſi que mon adorable Emilie s'efforçoit de diſſiper les allarmes que la violence de mon Amour me cauſoit. Elle réuſſit à rétablir le calme dans mon cœur, mais il n'y régna pas long-tems.

Il fut de nouveau troublé par l'arrivée de ſon Libérateur qui vint, deux où trois jours après, au Château, rendre la viſite que le Marquis lui avoit faite. Il demanda à voir Mademoiſelle de T . . . . ville, qui n'auroit pû, ſans impoliteſſe, & ſans ingratitude, lui refuſer cette ſatisfaction. Ce fut encore un nouvel aſſaut que mon Amour, ou pour mieux dire, ma jalouſie eut à ſoûtenir. La bonne mine du jeune Baron de Gonneville, ſa taille avantageuſe, ſes manières polies & galantes, mille belles qualités qu'annonçoit un extérieur prévenant, me jettèrent dans des allarmes que j'eus toutes les peines du monde à cacher. Elévé à la Cour dès ſon enfance, il avoit parfaitement profité de cette excellente école. Il s'y étoit ſi bien conduit, qu'il avoit été gratifié, en ſortant de Page, d'une Compagnie; & par une rencontre aſſez ſingulière, il ſe trouva qu'il avoit été pluſieurs fois dans les mêmes Garniſons que le Marquis; ce qui avoit formé entr'eux deux une liaiſon, que la dernière avanture de Mademoiſelle de Ti . . . . ville ne fit que reſſerrer encore davantage. Cette liaiſon, & la viſite du Baron firent naître dans mon cœur mille ſoupçons qui le déchirèrent cruellement. Sa Phiſionomie aimable & prévenante, ſon eſprit vif & brillant, ſes façons engageantes, ſon procédé généreux envers mon Amante, la reconnoiſſance qu'elle devoit en avoir, tout me fit voir en lui un Rival dangereux, qui pouroit m'enlever dans la ſuite, ou du moins me diſputer, un cœur dont je travaillois depuis pluſieurs années à m'aſſûrer la poſſeſſion.

Il eſt vrai que je venois de recevoir des aſſûrances que

ce cœur étoit tout à moi ; mais qu'on s'allarme aiſément quand on aime! La crainte continuelle où l'on eſt, que le bien, après lequel on aſpire, ne nous échape, eſt une eſpèce de boureau qui nous tourmente ſans ceſſe, & contre lequel il n'y a que la poſſeſſion qui puiſſe nous raſſûrer. Malheureuſement pour moi, je ne pouvois me flatter de lever ſi-tôt les obſtacles qui s'oppoſoient à mon bonheur. Le Deuil du Marquis & de ſa Sœur, mon Voyage d'Italie, l'oppoſition de mon Père, que le tems ſeul & les inſtances de mon Oncle pouvoient lever, enfin l'inconſtance naturelle au Sexe, tout m'allarmoit, tout me troubloit, tout m'inquiétoit.

Que l'homme eſt ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même, ou plutôt, que la félicité après laquelle il court ici bas eſt mêlée d'amertume & de traverſes! Je venois de me regarder comme le plus heureux des mortels, comme je l'étois en effet; & une imagination, une chimère empoiſonne, un moment après, le plaiſir auquel j'avois été ſi ſenſible! j'étoufai, autant qu'il me fut poſſible, & renfermai dans mon cœur ces honteux mouvements que la jalouſie y excitoit, & que j'aurois voulu, pour tout ce que je poſſédois au monde, pouvoir en chaſſer. Ne ſuis-je pas fou, me diſois-je, après les aſſûrances que l'adorable Emilie m'a données de ſon Amour, de me mettre de pareils phantômes dans la tête! Que diroit cette chère & tendre Amante, ſi elle me croyoit ſeulement capable d'avoir pour elle des ſentiments, qui dans le fonds lui ſont ſi injurieux ? Ah! gardons-nous bien de les lui faire jamais paroître! Ce ſeroit le vrai moyen de s'attirer ſon indignation & ſa haine, & de la perdre pour jamais; car y a-t-il dans le monde une ſeule femme raiſonnable qui voulût s'unir avec un jaloux par des liens indiſſolubles, tels que ſont ceux du mariage ? Je fus donc tout le premier à condamner mon extravagance.

RIEN ne contribua plus à m'en guérir, que ce que je ſentis un moment après, & qui doit apprendre aux hommes combien ils doivent ſe défier des chimères, que la jalouſie leur met ordinairement dans l'eſprit pour les tourmenter. C'eſt que ce prétendu Rival, qu'elle m'avoit repréſenté comme un homme ſi rédoutable à mon Amour, étoit lui-même marié depuis environ trois mois à une des plus aimables Dames de la Province, qu'il aimoit paſſionnément, & qui lui avoit fait une fortune conſidérable. On peut juger par-là ſi mes ſoupçons jaloux avoient le moindre fondement ſolide. Combien de gens, attaqués de la même maladie, ſe livrent-ils à mille & mille imaginations qui ne ſont pas plus fondées, & qui néanmoins leur font ſouffrir les plus cruels tourments, qu'il ne font auſſi que trop ſouvent endurer à l'innocent objet de leur jalouſie! Puiſſe cet exemple contribuer à les guérir d'un mal dont les cruelles atteintes, que j'ai éprouvées, ſurpaſſent tout ce qu'on en peut dire!

CEPENDANT le tems de mon départ approchoit; car enfin un plus long ſéjour à Ti . . . . ville m'auroit rendu coupable aux yeux de mon Père, s'il avoit été inſtruit de ma déſobéiſſance. Quelque violent que fût mon Amour, j'aurois été au déſeſpoir qu'il m'eût brouillé avec lui. Ce n'auroit pas effectivement été le moyen de réuſſir dans le projet dont mon Oncle s'étoit flatté, qui étoit de me faire épouſer, à mon retour, la charmante Emilie. Une Lettre qu'il m'écrivoit à Lyon, où il me croyoit, & que me renvoya Merveille, à qui j'avois donné ordre de m'aller attendre dans cette Ville, me fit connoître qu'il étoit enfin tems de me ſéparer de ma chère Maitreſſe. Il n'eſt pas difficile de ſe figurer combien cette ſéparation devoit-être douloureuſe de part & d'autre. L'aimable Emilie ignoroit encore le voyage que je devois faire. Je tremblois de

le lui annoncer; j'aurois voulu me le cacher à moi-même. Le Marquis, qui en étoit instruit, non seulement m'épargna cette douleur, mais il y joignit encore la plus grande faveur qu'il pût me faire. Après avoir sondé en particulier les sentiments de sa Sœur pour moi, & ayant reconnu qu'ils étoient tels que je les lui avois déclarés, la veille de mon départ, il me tint, en sa présence, ce discours qui sera toujours présent à ma mémoire, quand je vivrois des milliers d'années.

PUISQU'ENFIN vos affaires ne vous permettent pas de rester plus long-tems avec nous, il ne seroit pas juste, dit-mon cher Comte, que nous vous laissassions partir d'ici comme vous y êtes venu. Votre Amour vous à conduit ici pour nous sauver l'un & l'autre. Je vous dois la vie, & ma Sœur vous elt, en quelque façon, redevable de son honneur, pour la defense duquel vous avez fait tout ce qu'on peut faire. Des bienfaits de cette nature méritent des récompenses extraordinaires. Après avoir long-tems cherché comment je pourrois m'acquitter envers vous, je n'en ai trouvé qu'un moyen qui pût vous être agréable, c'est de partager avec vous ce que je possède . . . . Ah! mon cher Marquis, interrompis-je, auriez-vous crû mon cœur capable d'être sensible à un vil intérêt . . . . Ecoutez-moi jusqu'au bout, continua-t-il. Si je vous proposois simplement la moitié de mon bien, je croirois faire insulte à votre générosité. Je sais que vous avez le cœur trop bien placé pour accepter cette offre, qui d'ailleurs seroit encore infiniment au-dessous de ce que je vous dois; Mais j'y joins un trésor qui en relévera, sans doute, le prix & le mérite à vos yeux. C'est la main de ma chère Sœur, qui vous a déjà fait présent de son cœur, comme vous lui avez donné le vôtre depuis long-tems. Si je savois dans le monde quelque chose qui pût vous faire plus de plaisir, &

qu'il

qu'il fût en mon pouvoir de vous le procurer, m'en coûta-t-il tout mon bien, m'en coûta-t-il tout mon sang, je consacrerois à cela l'un & l'autre avec la même ardeur & le même zèle, qui vous a fait exposer à tout, pour nous sauver tous les deux des dangers que nous avons courus. Ma chère Sœur ne m'en dédira point. Je connois sa tendresse pour vous, comme je connois la vôtre pour elle, & ce n'est que sur cette assûrance que je vous la présente en qualité d'Epouse. Si les tristes conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons me l'avoient permis, comme je ne doute point que vos Parents ne soient encore, à cet égard, dans les mêmes dispositions où ils étoient, lorsque la mort nous a enlevé notre Père, nous consommerions sur le champ, de concert avec eux, cette grande affaire; mais vous savez que la bienséance nous lie sur cela les mains encore pour plus d'une année. Cependant comme quelqu'un de ces accidents imprévus, auxquels la vie est tous les jours exposée, pouroit m'ôter l'occasion de m'acquitter envers vous, je n'ai point voulu m'exposer à remporter de ce monde une stérile reconnoissance. De quelque manière qu'il plaise à la Providence de disposer de moi, je mourrai votre beau-Frère. En voici le gage & l'assûrance, poursuivit-il en me présentant une grande & magnifique boëte d'Or, qu'il me pressa d'accepter. Puisse ce présent, ajoûta-t-il vous faire ressouvenir long-tems de moi, comme je me souviendrai de vous, tant qu'il me restera un soufle de vie!

Je fus si surpris, & même si saisi, de ce bonheur inespéré, que je n'eus pas la force de répondre sur le champ à un discours si gracieux. Les larmes de joye qui coulèrent de mes yeux, jointes à un certain tressaillement que je sentis dans mon cœur, me coupèrent la voix, lorsque je voulus parler. Attendri d'ailleurs par la présence de ma chère Amante, dont le Marquis venoit de m'assûrer la posses-

sion,

ſion, j'étois dans une eſpèce d'extaſe qui me raviſſoit tous les ſens. Cette aimable fille, que ſon Frère avoit fait aſſeoir à mes côtés, le coude négligemment appuyé ſur la Table, cachoit d'une main ſes beaux yeux qui répandoient quelques larmes, que la joye faiſoit ſans doute auſſi couler. Un aimable pudeur, qui s'étoit répandue ſur tout ſon Viſage, y relevoit encore l'éclat de ſes charmes. O ciel! qu'elle étoit adorable dans cet état & dans cette attitude! . . . . Qui vous verroit ainſi l'un & l'autre, & ne vous connoîtroit pas, nous dit le Marquis en ſouriant, vous croiroit tous les deux dans la plus grande affliction du monde; mais je connois vos cœurs à fonds, je lis ce qui s'y paſſe, & je vois avec une ſatisfaction infinie que ces larmes & ces ſoupirs, qui vous ôtent à tous les deux l'uſage de la parole, ne procèdent que de l'excès de votre joye. Il en eſt des tranſports de celle-ci, comme des excès de la douleur. Ces deux paſſions ſont muettes l'une & l'autre, lorſqu'elles ſont à un certain point. Allons donc, reprenez vos eſprits, & revenez à vous. Vous, mon cher Frère (car je ne vous donnerai plus à l'avenir d'autre nom) prenez la main de ma Sœur, & regardez-là, des ce moment, comme votre Femme; & vous, ma chère Sœur, regardez dorénavant Monſieur le Comte, comme votre Epoux. Puiſſiez-vous être auſſi heureux, & auſſi contents, tous les jours de votre vie, que je ſuis aſſûré que vous l'êtes en ce moment!

A ces dernières paroles je ſortis de l'eſpèce d'anéantiſſement, où la joye m'avoit mis d'abord. J'avançai ma main en la préſentant à ma charmante Emilie, qui de ſon côté me préſenta la ſienne. Je la baiſai avec des tranſports dont ſon Frère fut charmé. Je l'étois encore bien plus du bonheur qu'il venoit de me procurer; & ce qui me le rendit encore plus piquant, c'eſt que ma chère Amante me parut y être auſſi ſenſible que moi. Les larmes de joye qui ve-

venoient de couler de ſes yeux, y avoient fait place à une douce langueur, à travers laquelle on voyoit briller l'excès de ſon Amour. Les tendres regards qu'elle jetta ſur moi me pénétrèrent juſques au fonds du cœur, où elle excita les plus doux tranſports.

CONTENT des aſſûrances que le Marquis venoit de me donner, & uniquement occupé de mon bonheur préſent, je ne faiſois point attention à la magnifique boète qu'il m'avoit préſentée, ni à ce qu'elle pouvoit contenir. Il m'en fit reſſouvenir. Je l'ouvris auſſi-tôt, & y trouvai le portrait de Mademoiſelie de Ti . . . . ville qui y étoit répréſentée avec tous les charmes qui la rendoient ſi aimable. Voilà, me dit-il, un préſent qui vous conſolera un peu de l'abſence de votre chère Epouſe, en attendant que le tems vous réuniſſe pour ne vous plus jamais ſéparer. Enſuite tirant un grand papier qui étoit dans le fonds de la boète ; pour cet Acte-ci, ajoûta-t-il, il pourra contribuer à me conſerver dans votre amitié la place que je vous prie de vouloir bien m'y garder. C'eſt à vous deux maintenant à en aſſûrer la validité par votre ſignature; & en même tems il me préſenta la plume. Ayant jetté les yeux ſur cet écrit, je vis que c'étoit un contract par lequel il me donnoit ſa Sœur en mariage avec la moitié de tous les biens qu'il poſſédoit. Nous voulûmes lui faire ſur cela nos très humbles remerciments. Tout celui que j'exige de vous, nous dit-il, c'eſt que vous mettiez, l'un & l'autre, votre nom au bas de cet Acte en ſigne d'acceptation. Nous ne nous fîmes pas prier davantage. Je préſentai la plume à Mademoiſelle de Ti . . . . ville qui, après avoir ſigné, me la remit de la manière du monde la plus gracieuſe. Je ſignai après elle, & le Marquis en fit autant. Alors il fit entrer deux Notaires qui étoient dans la chambre voiſine, & qui achevèrent de donner à cet Acte toute l'autenticité

dont il pouvoit avoir beſoin : Cette piéce m'ayant été enſuite remiſe par le Marquis, nous paſſames le reſte de la journée dans la joye & les plaiſirs que pouvoient nous permettre les circonſtances dans leſquelles nous nous trouvions. C'eſt ainſi que ſe firent nos fiançailles, & que, par la petite ſupercherie que je fis à mes Parents, je m'aſſûrai, à leur inſçu, de la poſſeſſion du charmant objet qui devoit faire le bonheur de ma vie.

S'IL m'étoit doux, d'une part, d'avoir fait cette précieuſe acquiſition, c'étoit, de l'autre, un ſupplice bien rude pour moi d'annoncer à ma chère Amante notre ſéparation, dont la durée devoit être ſi longue. Ne me ſentant pas aſſez de force pour prendre ſur moi cette commiſſion, je priai le Marquis de vouloir bien s'en charger, & de lui annoncer cette nouvelle, de manière qu'elle ne lui fût point trop douloureuſe. Il me le promit. M'étant donc contenté de la laiſſer dans l'idée où elle étoit que je ne retournois que pour quelques ſémaines à Paris, d'où je reviendrois enſuite paſſer l'Eté, ſelon notre coutume, à la terre de mon Oncle, je pris congé d'elle, après lui avoir laiſſé mon Portrait que j'avois eu la précaution de faire tirer, & une bague aſſez riche que je portois au doigt, la priant de garder l'un & l'autre, comme un gage de mon Amour & de l'alliance que nous venions de contracter enſemble.

JE partis le lendemain pour Paris, après avoir fort recommandé aux Domeſtiques de mon Oncle le ſecret ſur le Voyage que je venois de faire. Le Marquis, à qui j'avois fait confidence de la petite tromperie que la violence de mon Amour m'avoit fait faire, avoit pris la même précaution avec les ſiens; deſorte que je fus fort tranquille ſur ce ſujet. Le ſecret fut en effet ſi bien gardé, que ma Famille ne ſçut rien de ce Voyage, ni de tout ce qui s'y étoit paſſé, que lorſqu'il fut tems de l'en inſtruire. Arrivé à Paris,

ris, j'en partis tout de ſuite pour Lion. Il étoit tems que j'y arrivaſſe. Les Amis, pour leſquels mon Père m'avoit donné des Lettres de recommandation, en avoient déjà reçu d'autres, par leſquelles il leur demandoit de mes nouvelles. Un accident que je feignis m'être arrivé dans la route excuſa mon rétardement. Je paſſai près d'un Mois dans cette belle & grande Ville, qui ne reconnoit que Paris au deſſus d'elle. Elle peut paſſer, avec juſtice, pour une des plus conſidérables de l'Europe, tant par ſa grandeur & par le nombre de ſes habitants, que par ſa richeſſe. C'eſt auſſi une des plus anciennes, puiſqu'elle compte plus de deux mille ans, depuis qu'elle fut fondée par les Romains qui y établirent une de leurs Colonies. Les Antiquités dont on y trouve encore quelques veſtiges, font voir qu'elle étoit, ſous ces Maîtres du monde, auſſi brillante & auſſi conſidérable, pour le moins, qu'elle l'eſt aujourd'hui. J'en viſitai, en me promenant, quelques reſtes, qui montrent ſeulement que ces grands monuments ont exiſté. Le tems, qui détruit tout à la fin, & plus encore le grand nombre de révolutions que cette Ville a eſſuyées, en ont fait diſparoître & la forme & la figure, deſorte qu'on n'y connoit preſque plus rien. Je ne vis qu'un monument qui ſe ſoit conſervé en entier, & qui eſt également reſpectable, & par lui-même, & par la dignité de ſon Auteur. C'eſt la harangue que l'Empereur *Claudius* fit au Senat de Rome en faveur des *Lyonnois*, lorſqu'il étoit *Cenſeur*. Cette piéce eſt gravée ſur une Table antique de Bronze, partagée en deux colonnes. Elle fut trouvée l'an 1528, & ſe conſerve dans le Veſtibule de l'Hôtel de Ville, où je la lus, d'un bout à l'autre, avec beaucoup de ſatisfaction.

Comme les plaiſirs marchent ordinairement à la ſuite des richeſſes, celles que le Commerce jette dans cette ville, en procurent de toutes les eſpèces à ſes habitants. L'Opé-

ra, la Comédie, les Bals, les Aſſemblées, le Jeu, les Caffés, enfin tous les plaiſirs qu'on peut deſirer, font de Lion un ſecond Paris. On a même, dans cette première Ville, un avantage qu'on n'a point dans l'autre. C'eſt qu'étant èloignée de la Cour, on n'y voit point ce fol entêtement pour le Luxe qui ruine, ou met à l'etroit, tant de Familles. Deux mille écus de rente à Lion, en valent plus de dix mille à Paris, deſorte que tel particulier vit-là comme un petit Prince, dont le revenu ne ſufiroit pas à Paris pour le ſeul entretien de ſes Domeſtiques & de ſon Caroſſe. Je trouvai dans les Amis, auxquels mon Père m'avoit recommandé, des perſonnes d'un commerce & d'une ſociété agréables, qui me procurèrent tous les plaiſirs qu'on pouvoit prendre dans leur Ville. J'y aurois été plus ſenſible, ſans doute, ſi mon cœur eût été plus libre; mais éloigné de l'objet de mon Amour, qui m'occupoit ſans ceſſe, il me ſembloit que ces plaiſirs, qui avoient eu pour moi tant d'agréments, les avoient tous perdus. Une Lettre que je reçus du Marquis de T . . . ville, m'y rendit abſolument inſenſible pendant quelques jours. Il me marquoit qu'il s'étoit acquité auprès de ſa Sœur de la commiſſion dont je l'avois chargé, mais que, quoiqu'il lui eût annoncé mon départ pour l'Italie avec tout le ménagement poſſible, cette nouvelle lui avoit néanmoins cauſé tant de chagrin, qu'elle en étoit tombée malade, qu'il eſpéroit cependant que cet accident n'auroit point de fâcheuſes ſuites.

A cette triſte nouvelle peu s'en fallut que je ne priſe la poſte ſur le champ pour retourner à Ti . . . . ville. Je l'aurois fait, malgré toutes les remontrances de Merville, qui me repréſenta les conſéquences de cette démarche, ſi une ſeconde Lettre, que je reçus, quelques jours après, de Mademoiſelle de Ti . . . . ville elle-même, ne m'eût raſſûré ſur ſa ſituation. C'étoit la première que j'euſſe jamais re-

reçu d'elle. O Dieu! qu'elle étoit tendre! L'Amour l'avoit lui-même dictée. Les larmes de joye & de tendreſſe que je répandis en la liſant, diſſipèrent les allarmes mortelles que m'avoit cauſé celle de ſon Frère. Je fis réponſe à l'un & à l'autre dans les termes les plus expreſſifs que la plus tendre Amitié & l'Amour le plus ardent puiſſent fournir. Pour n'être plus expoſé à l'avenir à de pareilles allarmes, je les priai très inſtamment tous deux, & ſurtout ma chère Amante, de me donner de leurs nouvelles, au moins, tous les huit jours, comme je ne manquerois pas de leur donner des miennes, tant que dureroit mon abſence, dont j'abrégerois la durée autant qu'il me ſeroit poſſible. Ils me le promirent par une réponſe qu'ils me firent & que je reçus, quinze jours après à Montpellier, où j'étois alors. L'exactitude avec laquelle nous nous acquitâmes, de part & d'autre, de notre promeſſe, ne contribua pas peu à diſſiper les chagrins que cauſe l'abſence à des perſonnes qui s'aiment tendrement.

DE'SQUE j'eus vû à Lion tout ce qui peut ſatisfaire la curioſité d'un Voyageur qui cherche à s'inſtruire, j'en partis pour me rendre à Montpellier, Ville du Languedoc, la plus conſidérable après Toulouſe qui en eſt la Capitale. Les Etats de la Province, qui y étoient alors aſſemblés, m'en firent trouver le ſéjour très-agréable. La brillante Cour du Prince de Dombes qui, en qualité de gouverneur, préſidoit à cette Aſſemblée, les Députés de la Nobleſſe & du Clergé de la Province dont elle étoit compoſée, une multitude de Gentils-hommes & d'autres perſonnes riches, qui ne manquent pas de ſe rendre pendant ce tems à Montpellier, y amennent ordinairement avec eux les jeux & les plaiſirs. Ce n'étoit que Bals, que Parties de plaiſirs, que Comédies, & autres Amuſements, qui, joints à l'humeur gaye des habitants, donnoient à cette Ville un air qui n'avoit rien de Pro-

vincial. Mais une des choſes qui m'y frappa davantage, ce fut l'enjouement & la grande liberté du Sexe, enjouement d'autant plus piquant, qu'il eſt toujours accompagné de beaucoup de ſageſſe. J'en vis une preuve bien convainquante dans la perſonne d'un jeune Anglois, dont je vais inſérer ici la tragique Avanture, afin d'en conſerver le ſouvenir.

TOUT le monde ſait que la Ville de Montpellier eſt principalement renommée en France & dans les païs voiſins, pour ſon Ecole de Médicine. Cette Ecole, qui a formé de très grands hommes, & fort habiles dans cette ſcience, y attire non ſeulement un grand nombre de François, mais auſſi d'Etrangers, qui viennent y faire leur cours de Médecine. Un jeune Anglois, fils d'un des Médecins de S. M. Britannique, y avoit été envoyé dans cette intention; mais il s'appliqua beaucoup moins à l'étude de cette ſcience, qu'à faire ſa Cour au beau Sexe, dont les manières libres & enjouées étoient beaucoup plus de ſon goût, que tous les préceptes d'Hipocrate, de Gallien, & de Paracelſe. Jeune, beau, bienfait & riche, avantages qui préviennent ordinairement les Belles en notre faveur, il s'imagina qu'il n'en trouveroit point à Montpellier, dont le cœur pût réſiſter à ſes attaques. Dans cette vaine perſuaſion, pour rendre ſa conquête plus brillante, il choiſit Mademoiſelle de N .... qui étoit une des plus aimables & des plus belles perſonnes de la Ville. Il ne lui fut pas difficile de s'introduire chez elle. La grande liberté avec laquelle on vit à Montpellier, y ouvre toutes les portes à tous les honnêtes gens, qui y ſont préſentés par quelque perſonne de connoiſſance. Celle de Mademoiſelle de N . . . fut ouverte par cette voye au jeune Anglois qui, par une vanité aſſez ordinaire à ſon âge, ſe fit paſſer pour le Fils d'un Milord. Il y fut réçu d'une manière convenable à cette qualité, c'eſt-à-dire, comme un homme dont la fréquentation ne pouvoit être qu'honorable;

&

& il ſe comporta pendant quelque tems d'une façon à le faire croire. Mais la paſſion violente qu'il prit pour cette Belle, ne lui permit par de ſoûtenir long-tems ce caractère. Comme il n'étoit point encore bien au fait de la coûtume du païs, il prit les manières libres & enjouées de Mademoiſelle de N . . . . pour des marques d'Amour, & réſolut en conſéquence de donner quelques aſſauts à ſa vertu. Elevé dans l'Ecole de *Weſt-minſter*, où la jeuneſſe eſt extrêmement débordée, il en avoit apporté tout le libertinage à Montpellier, où il eut pour lui des ſuites très funeſtes. En effet ayant voulu prendre avec cette Demoiſelle des libertés contraires à ſon honneur, il en fut reçu d'une manière à lui faire perdre l'envie d'en prendre à l'avenir de pareilles avec des perſonnes de ſa ſorte. Moins ſenſible à ce mauvais traitement qu'a l'excluſion qu'elle lui avoit donnée, il n'y eut point de reſſors qu'il ne fit jouer pour tâcher de rentrer dans ſes bonnes graces; mais n'ayant pû en venir à bout, il prit une réſolution vraiment digne de ſon caractère & de ſon éducation. Ce fut de publier par-tout, qu'il avoit obtenu tant de faveurs de Mademoiſelle de N . . . ., qu'il s'en étoit enfin dégoûté pour paſſer à d'autres Amours.

Le bruit de cette infamie ne fut pas plutôt parvenu juſqu'à cette Demoiſelle, qu'elle réſolut de venger ſon honneur, que cet inſolent outrageoit d'une manière ſi cruelle. Outrée, avec juſtice, de cet affront, elle crut que rien n'étoit capable de le laver, que le ſang de celui qui le lui avoit fait. Pour mieux aſſûrer ſa vengeance, elle la diſſimula pendant quelque tems, au bout duquel elle apprit que ſon infâme calomniateur avoit eu une querelle fort vive avec un autre Anglois, *Jacobite*, que ſes Parents avoient auſſi envoyé étudier à Montpellier. Cette avanture parut à Mademoiſelle de N . . . . très fa-

vo-

vorable pour l'exécution du deſſein qu'elle rouloit dans ſa tête. Elle écrit donc auſſi-tôt, au nom du *Jacobite*, un billet par lequel elle mande au jeune Anglois de ſe trouver en armes le lendemain, dans un endroit qu'elle lui indiquoit, pour lui faire raiſon des inſultes qu'il lui avoit faites; de s'y rendre ſeul & ſans témoins, afin qu'on ne pût pas les ſéparer, comme on avoit déjà fait; & pour que l'affaire fût plus promptement terminée, qu'elle ſe décideroit au Piſtolet, & non à l'Epée.

Ce billet ayant été porté par un inconnu au prétendu Milord, celui-ci, qui ne ſoupçonnoit rien de la vengeance qu'on lui réſervoit, fit reponſe qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver au rendez-vous, à l'heure marquée. Il s'y rendit en effet & s'y trouva le premier. Mais qu'elle fut ſa ſurpriſe quand, au-lieu du *Jacobite* qu'il attendoit, il vit arriver Mademoiſelle de N . . . ! Elle ne dura pas longtems; car après lui avoir reproché en peu de mots l'infamie de ſon procédé envers elle, cette Héroïque Fille, lui voyant ajoûter encore la raillerie à ſes précédentes inſultes, en fut ſi piquée, ainſi que du refus qu'il fit de ſe battre avec elle, que lâchant auſſi-tôt un de ſes Piſtolets, elle lui fit voler la cervelle, après quoi elle rentra dans la Ville, d'un air auſſi tranquille & auſſi content, que ſi elle fût revenue d'une partie de promenade. Cette tragique Avanture étoit arrivé à Montpellier le jour même que j'y entrai.

Ce ne fut pas la ſeule action Héroïque de cette aimable Fille. Elle en fit une ſeconde qui en mérite pas moins d'éloges, & que voici. La mort du jeune Anglois ayant été bientôt divulguée, comme on ſavoit qu'il avoit eu querelle avec le *Jacobite*, ce dernier fut ſoupçonné de l'avoir tué, & fut en conſéquence arrêté ſur le champ. La Demoiſelle de N . . . en ayant été informée, & ne voulant pas qu'un homme innocent portât la peine d'une Action qu'el-

qu'elle venoit de faire, alla auſſi-tôt ſe dénoncer elle-même au Juge, lui raconta la choſe, comme elle s'étoit paſſée, & ſe rendit d'elle-même en priſon, où elle reſta quelques jours. Comme l'inſulte qu'elle avoit reçue de l'Anglois, étoit auſſi publique que ſanglante, les Juges, ne trouvant aucun crime dans ſon action, la renvoyèrent chez elle comblée des éloges, que méritoient ſa ſageſſe & ſon courage Héroïque. J'ai appris depuis qu'un d'eux, auſſi enchanté de ſa vertu que de ſa beauté, l'avoit épouſée, & lui avoit fait une fortune conſidérable.

A cette eſpèce de prodige j'en joindrai ici, en paſſant, un ſecond, que je vis dans la même Ville. Ce fut un Evêque (Charles Joachim Colbert) qui avoit ſacrifié à l'Amour de la Verité, & à ſon Dévoir Paſtoral, non ſeulement toutes les eſpérances de fortune, dont ſa naiſſance & ſon rare mérite pouvoient le flatter, mais celle même dont il jouiſſoit. Il étoit dans la diſgrace de la Cour, ou pour mieux dire, du Cardinal Miniſtre. Elle lui avoit été attirée par une certaine Société Réligieuſe, très-puiſſante, qui n'eſt que trop connue, & contre la Doctrine de laquelle il s'étoit déclaré avec la plus grande & la plus ſaine partie de l'Egliſe de France. Celle-ci, pour l'en punir, lui avoit fait retrancher tous les revenus de ſon Evêché, qu'elle s'étoit fait donner, & dont elle jouiſſoit depuis plus de dix ans. Ce Prélat n'en étoit pas demeuré moins ferme dans ſon Dévoir; ce qui avoit encore augmenté pour lui l'eſtime & le reſpect de tous ſes Diocéſains, dont il avoit ſçu gâgner les cœurs par une conduite vraiment Epiſcopale. Telle eſt la récompenſe que le Ciel donne, dès ce monde, à la ſolide vertu: les Méchants peuvent, il eſt vrai, la perſécuter, mais jamais la faire haïr, ni lui ôter l'eſtime & la vénération qu'elle mérite.

Après avoir paſſé quelques ſemaines aſſez agréable-

ment à Montpellier, je me rendis de-là à Marſeille, où je ne m'arrêtai que quatre jours, pour voir ce qu'il y avoit de curieux. Lorſque j'eus viſité l'Arſenal & les Galères que S. M. tient en cette Ville, je n'y trouvai plus rien qui mérite la curioſité du Voyageur, ſi ce n'eſt peut-être la gayeté extraordinaire de ſes habitants, que l'on voit, preſque à chaque heure du jour, danſer au milieu des rues, exercice qu'ils aiment paſſionnément. Mais pour aimer la joye, ce Peuple n'en eſt ni plus poli, ni plus civil. Peut-être le grand commerce que les Marſeillois ont avec les Nations du Levant, dont les manières ſont tout-à-fait oppoſées aux nôtres, leur donne-t-il cet air d'impoliteſſe, auquel nos François, en général, ſont peu accoûtumés. A cette raiſon je crois pouvoir en ajoûter encore une autre, fondée ſur l'épreuve que j'en ai faite. J'avois remarqué dans mon Voyage qu'à meſure, que je m'éloignois de Paris, les habitans des Villes par leſquelles j'étois paſſé, s'éloignoient auſſi, plus ou moins, de cette Urbanité, qui eſt comme naturelle à ceux de cette Capitale: Or comme les Marſeillois en ſont à plus de cent ſoixante & dix lieues, je fus beaucoup moins ſurpris de voir qu'ils n'euſſent preſque aucune de nos manières.

A l'égard de celles des habitants de Gènes, où j'arrivai quelques jours après, je les trouvai ſi inſuportables, que je n'ai plus été étonné du peu d'eſtime, que j'ai vû que l'on avoit par-tout pour ces Républiquains. Si l'on a donné à leur Capitale le faſtueux titre de *Superbe*, je ne doute nullement qu'on ne l'ait plutôt fait pour exprimer par ce mot le caractère de ſes habitants, que pour marquer la magnificence de ſes édifices, qui ne la diſtinguent en aucune façon des Villes ordinaires. Et comme l'Orgueil eſt le premier, le plus grand, & comme le Pere de tous les autres Vices, on peut dire avec vérité, que

que les Génois, en général, rempliſſent par les leurs toute l'étendue de la ſignification de ce terme. Avares à l'excès, cette paſſion les rend capables de ſacrifier au moindre intérêt le peu de probité qu'ils pouroient avoir; Durs & impitoyables pour tout autre que pour eux-mêmes, ils voyent d'un œil ſec la miſère de leurs propres Concitoyens, & la regardent même comme une choſe qui leur eſt glorieuſe, en ce qu'elle flatte leur vanité; Dévôts juſqu'à la ſuperſtition, ils ne font aucun ſcrupule d'exercer les plus criantes uſures, & de commettre les plus noires trahiſons; Galants en apparence, tout leur amour, ſur-tout dans les jeunes-Gens, n'aboutit qu'à la plus ſale débauche; Jaloux juſqu'à la brutalité, le plus lâche aſſaſſinat fait périr chez eux le plus honnête-homme du monde, qui n'aura pas ſeulement penſé, ni à leurs Femmes, ni à leurs Filles, ni à leurs Maitreſſes; enfin, pour achever ici leur portrait, tout ce qui paſſe pour Vice dans tous les autres Païs du monde, eſt regardé à Gènes comme une Vertu, ou du moins, comme une Gentilleſſe.

J'Avois ſouvent entendu parler des défauts de cette Nation; j'avois lû ce que les plus anciens Hiſtoriens en ont écrit, & qui s'accorde aſſez avec ce qu'en diſent nos Voyaguers modernes; mais j'avois crû que les uns & les autres avoient outré la matière. Ce que j'en vis de mes propres yeux me détrompa, & je les reconnus tels que les uns & les autres nous les ont répréſentés. J'avouerai que je fus étonné de trouver, dans une Nation ſi voiſine de la nôtre, des mœurs ſi peu dignes d'un Peuple civiliſé. Après avoir long-tems cherché la cauſe d'une corruption ſi peu naturelle, je la trouvai, en partie, dans le peu de ſoin que les Génois prennent de l'Education de leurs Enfans, & dans le mépris qu'ils affectent pour leur Jeuneſſe. Uniquement occupés de leur Com-

merce, qui eſt l'âme & le nerf de cette République; dévorés d'ailleurs par une ſordide Avarice, qui leur fait retrancher les dépenſes les plus néceſſaires, ils abandonnent le ſoin de leur Enfance à un Domeſtique, qui leur laiſſe faire tout ce qu'ils veulent; heureux encore quand il ne leur apprend pas le mal qu'ils ignorent! A Gènes, encore plus qu'en Hollande, on n'a jamais ſçu ce que c'eſt que Précepteur & Gouverneur. Si quelqu'un, par un excès de généroſité & de tendreſſe Paternelle, prend la réſolution extraordinaire de donner à ſes Enfans ce qu'ils appellent de l'Education, ne croyez pas qu'il le faſſe ſous ſes yeux, ou dans quelque Académie, ni même dans quelque Collège tant ſoit peu renommé. Non, cela entraîneroit, à leur avis, trop de dépenſe, & diminueroit d'autant le tréſor qu'ils travaillent à amaſſer. Une Ecole de Village, dans laquelle une eſpèce de Païſan enſeigne, à bon marché, à lire, à bien écrire, à calculer, à tenir les Livres de Commerce, & autres choſes pareilles; Voilà les Académies des Génois; Voilà toutes leurs Sciences; Voilà toute leur Education. Qu'on juge après cela des grands Perſonnages, qui doivent ſortir de pareilles Ecoles. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent naturellement de l'eſprit & des talents; mais ce ſont des fonds qui, n'étant point cultivés, ne leur ſervent, pour l'ordinaire, qu'à être encore plus méchants, parce que la mauvaiſe Education qu'ils ont reçue, eſt cauſe qu'ils en uſent mal.

Une ſeconde cauſe des Vices qu'on reproche avec juſtice aux Génois, eſt le mépris qu'ils font de la Jeuneſſe, avec laquelle les gens d'un certain âge ſe gardent bien de ſe mêler. Quoique ce ſoit celui de tous les âges, où l'on à le plus beſoin de conſeils, un homme de cinquante ans ſe croiroit deshonoré à Gènes, s'il en fréquentoit un de vingt, ou de vingt-cinq. La raiſon qu'on allègue dans ce Païs-là pour juſ-

juſtifier une conduite ſi extraordinaire, c'eſt, dit-on, que la Jeuneſſe y eſt fort libertine. Hé, comment ne le ſeroit-elle pas, puiſque tous ceux qui pourroient l'inſtruire & la conduire dans les ſentiers de la Sageſſe & de la Vertu, la regardent avec mépris & la fuyent! Eſt-il étonnant qu'un Vaiſſeau ſans Pilote, & abandonné à la violence des Vents & à la fureur des Tempêtes, aille ſe briſer contre les écueils? La fougue des Paſſions produit les mêmes effets ſur le cœur humain, lorſqu'il n'eſt pas conduit par la Raiſon & par la Sageſſe qui ſont, ordinairement, les fruits de l'âge & de l'expérience. Toute l'occupation de cette Jeuneſſe ainſi abandonnée à elle-même, eſt de n'en point avoir! Or tout le monde ſait, & les jeunes Génois en ſont une preuve vivante, que l'Oiſiveté eſt la Mère de tous les Vices.

Enfin une troiſième & dernière cauſe des Vices que l'on remarque dans cette Nation, eſt le peu de fréquentation qu'elle a avec les autres, chez qui elle pourroit apprendre à s'en corriger. Voyager chez les Etrangers, pour en étudier les mœurs, les uſages, & s'inſtruire de leurs bonnes qualités, pour en profiter ſoi-même, eſt une choſe qui ne ſe pratique point chez les Génois. On en peut donner deux raiſons, leur Orgueil & leur Avarice. Se croyant la Nation du monde la plus parfaite, ils regardent toutes les autres, comme étant beaucoup au-deſſous d'eux; & la dépenſe qu'entraînent toujours les Voyages, eſt abſolument incompatible avec leur Caractère avare & vilain. Auſſi lorſqu'il s'en trouve quelqu'un qui eſt ſorti du païs, pour étudier le monde & ſe façonner, ils appellent cela, ſortir des règles, ſe diſtinguer mal à propos; & bien loin d'eſtimer un tel homme, les autres, à ſon retour, le regardent comme un ſot, qui a employé ſon Argent à des choſes qui leur paroiſſent inutiles, & même ridicules. Voilà

le portrait naturel des Génois tels que je les ai vûs, & tels qu'ils ſeront probablement encore long-tems, s'ils continuent de tenir la même conduite. Au reſte je ne prétends pas dire par-là, qu'il n'y ait, comme partout ailleurs, quelques honnêtes-gens parmi eux; mais ils y ſont en petit nombre; & c'en eſt toujours aſſez pour faire une exception à la corruption générale, qu'on reproche très juſtement à cette Nation. Je n'y ai vû que deux bonnes qualités auxquelles on ne pourroit donner trop de louanges, ſi la Vertu en étoit le principe. C'eſt leur extrême Sobriété, & l'averſion qu'ils ont pour le Luxe; mais malheureuſement, l'un & l'autre eſt une ſuite de leur ſordide Avarice; ce qui leur en ôte tout le mérite.

Par ce détail il eſt aiſé de juger que je ne goûtai pas beaucoup de plaiſir dans la fréquentation, que j'eus avec Meſſieurs les Génois; mais j'en fus bien dédommagé par l'agréable ſéjour que je fis à Sienne, Ville conſidérable du Duché de Toſcane, où je me rendis en ſortant de Gènes. Si tous les Peuples du monde reſſembloient à ceux dont je viens de faire le portrait, les Voyages ſeroient non ſeulement inutiles, mais encore très pernicieux pour la Jeuneſſe, & le premier conſeil que je donnerois à nos François ſeroit de ne jamais ſouffrir que leurs Enfans ſortiſſent du Païs; mais s'ils reſſembloient tous au Siennois, je voudrois qu'ils les envoyaſſent tous chez eux, pour y apprendre la ſcience du monde, & la véritable manière de jouir agréablement de la vie, dont on ne jouit nulle part auſſi délicieuſement que dans ce païs-là. Sienne, qui eſt la Capitale d'un de trois petits Etats, qui compoſent le grand Duché de Toſcane, & auquel elle a donné ſon nom, eſt ſans contredit une des plus charmantes Villes d'Italie par ſa ſituation, par la bonté, & la pureté de l'air qu'on y reſpire, par la fertilité de ſon terroir, mais bien plus encore par le caractère

re aimable, par l'eſprit, l'enjouement, la politeſſe, & l'humeur extrêmement ſociable de ſes habitants. Fondée, environ deux cens ans avant la naiſſance de J. C., par une Colonie de Gaulois *Sénonois*, qui vinrent en Italie ſous la conduite du célèbre *Brennus*, lequel ſaccagea Rome & fit trembler long-tems la République Romaine, cette Ville ſemble avoir tranſmis de ſiécle en ſiécle à ſes habitans cette franchiſe & cette aimable cordialité, qui faiſoit, dit-on, le caractère de la nation Gauloiſe. Ce n'eſt pas ſeulement entr'eux qu'ils font éclater ces bonnes qualités; elles s'étendent juſque ſur les Etrangers mêmes, qui y ſont attirés par leurs manières civiles & gracieuſes.

Sur le portrait qu'on m'avoit fait en France de l'humeur ſombre, jalouſe, & diſſimulée des Italiens, & ſur ce que j'en avois vû moi-même à Gènes, je ne comptois pas beaucoup profiter de mon Voyage, ni trouver beaucoup de plaiſirs parmi cette Nation. Le ſéjour que je fis à Sienne m'en fit porter tout un autre jugement. A peine y fus-je arrivé, qu'en moins de huit jours, je me vis répandu parmi tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable & de plus aimable dans la Ville. Je crus d'abord que c'étoit un effet des bonnes recommandations que l'on m'avoit données; mais j'appris dans la ſuite, avec beaucoup de plaiſir, qu'ils en uſoient de même envers tous les Etrangers qu'ils en jugent dignes; & comme ils ont tous naturellement beaucoup d'eſprit, ils s'apperçoivent dès la première Viſite, ſi un homme mérite les careſſes & les amitiés, qu'ils ſont diſpoſés à lui faire. Pour peu qu'ils l'en trouvent digne, ils en agiſſent alors avec lui comme on peut faire avec le meilleur de ſes Amis, le tout ſans aucune affectation, ni aucun air qui reſſente la contrainte. On attribue cette politeſſe & cette affabilité extraordinaire des Siennois envers les Etrangers, à la haine irréconciliable qu'ils ont pour les Flo-

ren-

rentins, qui les ont ſoumis à leur domination; car autrefois ils formoient un Etat Libre & Républicain. Et comme ils cherchent à ſe diſtinguer en tout ce qu'ils peuvent des Florentins, ils ſe ſont toujours étudiés depuis à l'emporter par leur affabilité envers les Etrangers. Cette vengeance, qui eſt des plus ſpirituelles & des plus délicates, ne manque pas de porter coup. En effet comme ceux-ci, en ſortant de Sienne, vont toujours à Florence pour y voir la Cour du grand Duc, accoûtumés aux belles manières des Siennois qu'ils viennent de quitter, ils ne peuvent s'empêcher de mépriſer ſouverainement les Florentins, qui ſont le Peuple le plus ſuperbe, le plus avare & le plus inſupportable de toute l'Italie après les Génois. Voilà ce qu'on peut appeller une vengeance des plus rafinées. Il faut être auſſi ſpirituel que les Siennois pour l'avoir imaginée, & auſſi délicat qu'eux pour en goûter la douceur. A cela près, que le Monde ſeroit un ſéjour agréable ſi les habitants de chaque païs ſe piquoient ainſi, à qui l'emporteroit les uns ſur les autres, pour la politeſſe & la cordialité!

Parmi les excellentes qualités que je reconnus dans les Siennois, j'en remarquai trois principales qui les diſtinguent particuliérement du reſte des Italiens. La premiére eſt leur Amour pour les Sciences, qu'ils ont préſque toujours cultivées. Auſſi ont-ils dans leur Ville tout ce qui eſt néceſſaire pour cela; Collèges, Univerſité, Académie, Bibliothèques, habiles Profeſſeurs, ſavants Académiciens. Avec le fonds d'eſprit qu'ils ont naturellement, avec de pareils ſecours, & l'application qu'ils y donnent, il n'eſt point du tout étonnant qu'ils y réuſſiſſent, ni qu'ils ayent eû parmi eux un ſi grand nombre de Perſonages illuſtres dans tous les genres. Jamais Vile en Europe n'en a produit une ſi grande quantité. Elle a donné la naiſſance à plu-

pluſieurs Saints de l'un & de l'autre Sexe, à neuf Papes, qui ſont *Nicolas* II. *Gregoire* VII. *Alexandre* III. *Pie* II. *Pie* III. *Marcel* II. *Paul* V. & *Alexandre* VII., à un grand nombre de Cardinaux, d'Archevêques, d'Evêques, de Juriſconſultes, de gens de Lettres, & autres. Les Dames mêmes auxquelles, par un préjugé auſſi ridicule qu'il leur eſt injurieux, on a interdit, préſque par-tout, l'étude des Sciences, ſe diſtinguent à Sienne par l'application qu'elles y donnent, ſur tout aux Belles Lettres : Auſſi ſont-elles admiſes, comme les hommes, dans l'Académie, où elles brillent quelque-fois plus qu'eux par la vivacité de leur eſprit, & par la beauté de leurs productions. Il n'y a pas juſqu'aux Bourgeois de cette Ville qui ont auſſi une Académie, qu'ils ont nommée *li Rozzi*. Cette Académie n'eſt deſtinée qu'à l'étude des Comédies en proſe, qu'ils aiment paſſionnément & qu'ils répréſentent enſuite pour le divertiſſement du public. J'ai aſſiſté avec beaucoup de plaiſir à la répréſentation de quelques-unes de ces piéces, qu'ils exécutent avec beaucoup de vivacité. Ils y expriment les différents caractères d'un air ſi naturel, qu'on les prendroit, à les voir, pour les Originaux mêmes qu'ils jouent. Enfin il n'y a pas juſqu'aux Païſans qui n'aient de l'eſprit dans ce Païs-là ; ce qui paroit par les fréquents *impromtus* qui leur échapent, lorſqu'ils ſont dans la joye, choſe qui leur arrive fort ſouvent ; car ils l'aiment naturellement, ſuivant en cela l'exemple que leur en donnent leurs Maîtres & leurs Maitreſſes.

La ſeconde qualité qui me fait beaucoup eſtimer les Siennois, c'eſt leur tempérance & leur frugalité. En effet, quoiqu'ils ayent des vins excellents, & à très bon marché, ils n'aiment cependant point à boire. Ils regardent même, avec un juſte mépris ceux qui ſont ſujèts à ce Vice. Cette Vertu règne auſſi dans leurs repas, dans leſ-

quels on ne voit jamais ni profuſion, ni même de ſuperfluité. Ils mangent peu; mais ce qu'ils mangent eſt bon; & lorſqu'ils invitent quelqu'un, c'eſt ſans façon; ce qui ſe pratique même dans les meilleures maiſons. Ce qu'ils ſervent eſt fort bien apprêté, bien entendu; & ils joignent ſeulement à leur ordinaire quelque plat choiſi & délicat. Ils penſent, & avec juſteſſe, que ce n'eſt pas avoir envie de voir ſouvent les gens, que de les régaler avec une profuſion, dont on n'eſt pas en état de ſoûtenir long-tems la dépenſe, & que la véritable amitié n'exige point ces ruineuſes & inutiles cérémonies.

A ces deux excellentes qualités j'en joindrai une troiſième, qui rend leur ſociété extrêmement agréable; c'eſt le penchant qu'ils ont tous pour la galanterie, dont ils ſe font un des plus aimables amuſements. Ce penchant leur paroit ſi naturel, qu'ils regardent comme un imbécille & un ſtupide, tout homme qui n'a pas une intrigue amoureuſe. C'eſt à cet agréable paſſe-tems que l'on doit attribuer l'union charmante avec laquelle ils vivent entr'eux, cette gayeté, cet enjouement & cette urbanité que n'ont point ordinairement des perſonnes, qui ne s'occupent qu'à l'étude des Sciences. Les Siennois ſavent corriger l'un par l'autre. Partageant tout leur tems entre ces deux occupations, ils donnent le matin à l'étude, & le reſte du jour, avec une partie de la nuit, à la galanterie. Cet amuſement ne ſe pratique pas moins par les Dames, que parmi les Cavaliers, dont la conquête leur eſt d'autant plus aiſée à faire, que ce ſont les plus belles Femmes qui ſoient dans toute l'Italie. Mais ce qui rend leur compagnie mille fois encore plus aimable c'eſt leur eſprit qui, étant orné & cultivé par la lecture & par l'étude, l'emporte d'ordinaire ſur celui des Hommes par ſa vivacité, & ſes agréables ſaillies. On en peut dire autant de leur mémoire qui eſt ſi prodigieuſe, que bien

bien ſouvent il leur ſuffit d'avoir lû un livre une ſeule fois, ou d'avoir entendu un ſermon avec attention, pour le ſavoir par cœur. Si c'eſt une ſuite de la grande application qu'elles donnent à l'étude; où ſi c'eſt un talent particuliérement effecté aux femmes de ce Païs-là, c'eſt ce que je ne puis décider. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt que j'ai ſouvent été témoin de ce que j'écris ici. Une choſe que j'ai encore plus admirée dans cet aimable Sexe, & que je n'ai pas toujours rencontrée ailleurs, c'eſt la bonne union & la parfaite intelligence dans laquelle ces Dames vivent les unes avec les autres. Point de jalouſies, point de médiſances dans les Aſſemblées qui ſe tiennent alternativement chez elles, & où les Cavaliers, & même les Etrangers de leurs connoiſſance, ſont parfaitement bien reçus. Enfin on ne remarque dans les Dames Siennoiſes préſque aucun des défauts qu'on reproche à leur Sexe, & qui rend nos Cercles quelque-fois ſi ennuyeux aux perſonnes, qui ont du goût & du diſcernement. Dans ces Aſſemblées, les unes s'amuſent à de petits concerts de Voix & de Simphonie, pendant que les Cavaliers divertiſſent les autres par de petits jeux Galants, ou expriment à leurs Belles d'une manière tout-à-fait agréable, la violence de leur paſſion. L'Aſſemblée, qui commence ſur le ſoir & dure juſqu'à minuit, étant finie, chaque Cavalier reconduit ſa Dame chez elle; & celles-ci, en leur ſouhaittant le bon ſoir, leur donnent rendez-vous pour le lendemain dans l'endroit où l'on doit s'aſſembler.

Je trouvai cette façon de vivre tout-à-fait agréable, & bien éloignée de l'idée que l'on a ordinairement de la contrainte & de l'Eſclavage, dans lequel on dit que les Italiens tiennent les Dames. Il eſt vrai que je ne les ai vû jouir qu'à Sienne de cette grande liberté, dont il eſt préſque inoui qu'elles aient jamais abuſé. Il eſt encore vrai que ce Privilège ne s'étend qu'aux Femmes mariées; car pour les jeu-

nes Demoiſelles, on les tient, avec raiſon, éloignées de cette familiarité & de ce commerce galant, qui pourroient être trop dangereux pour de jeunes perſonnes. Mais ſi les Dames jouiſſent dans la Ville d'une ſi grande liberté, ce n'eſt encore rien en comparaiſon de celle qu'elles ont à leurs Campagnes. Comme le ſéjour en eſt beaucoup plus riant & plus gai, elles y vivent auſſi ſans aucune eſpèce de contrainte. Elles n'y ſont préſque jamais ſans grande Compagnie, & y tiennent les mêmes Aſſemblées que dans la Ville. Les Jeux d'amuſement, les plaiſirs de la Promenade, ceux de la Table, de la Chaſſe aux Oiſeaux, dont elles prennent le divertiſſement auſſi bien que les hommes, les Converſations galantes, les petits rendez-vous, le tout entre-mêlé, de tems en tems, de quelques lectures amuſantes & inſtructives; voilà quelles ſont leurs occupations dans cet aimable ſéjour. Ces plaiſirs ſont d'autant plus délicats que jamais le crime ne les accompagne, ce qui n'eſt rien moins que rare dans les autres contrées de l'Italie, où la jalouſie des Maris tient les Femmes enfermées ſous la cléf, ſans les laiſſer voir à qui que ce ſoit. Par cette conduite, tout oppoſée, les Siennois font voir leur prudence & leur ſageſſe, & combien ils ſont perſuadés de la verité des maximes d'un de nos plus fameux Poëtes Comiques, qui dit que

Le Sexe aime à jouir d'un peu de liberté; *
On le retient fort mal par trop d'auſtérité,
Et les ſoins défiants, les Verroux & les Grilles
Ne ſont point la vertu des Femmes, ni des Filles.
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le Dévoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à le dire ſans feinte,
Qu'une Femme qui n'eſt ſage que par contrainte.

En-

* MOLIERE, dans ſon *Ecole des Maris.*

En vain ſur tous ſes pas nous prétendons régner;
Son cœur, ſon tendre cœur, eſt-ce qu'il faut gágner,
Et l'on ne doit tenir, quelque ſoin qu'on ſe donne,
Son honneur guéres ſur aux mains d'une perſonne,
A qui, dans les déſirs qui peuvent l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

Si, à l'exemple des Siennois, tous les Italiens étoient bien convaincus de ces Vérités; ſi en conſéquence, ils en agiſſoient comme eux avec leurs Femmes, ils en vivroient mille fois plus heureux, leurs Femmes les chériroient tendrement, & leur honneur ne courroit entre leurs mains aucun de ces hazards qui, malgré toutes leurs précautions, leur font faire ſi ſouvent naufrage. Qu'ils ſe rappellent l'exemple de la première Femme, dont elles ſont toutes ſorties. Celle-ci n'auroit jamais, dit-on, été tentée de toucher au fruit de l'Arbre de la Science du bien & du mal, s'il ne lui avoit pas été ſi ſévérement défendu.

C'EST une remarque fort judicieuſe que fit ſur ce ſujet une de ces aimables Dames qui m'avoit pris, ſelon la coûtume, pour ſon Cavalier, & qui à cette occaſion, me donna une preuve de ce que j'ai dit, un peu plus haut, de l'eſprit & de la grande mémoire des Dames Siennoiſes. Cette Dame étoit l'Epouſe d'un noble Siennois, à qui j'avois été recommandé & qui m'avoit procuré la connoiſſance de tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans la Ville. Elle avoit beaucoup d'eſprit, & aimoit paſſionnément les Belles Lettres, à l'étude deſquelles elle s'étoit fort appliquée. Elle entendoit & parloit parfaitement les langues Françoiſe & Latine, excelloit dans la Poëſie Italienne, & avoit compoſé un grand nombre d'excellentes piéces, qui lui avoient mérité une Place honorable dans l'Académie des *Intronati.* Un jour que j'étois à ſa Campagne & que nous nous entretenions

enſemble ſur cette matière, lui ayant récité les vers que je viens de tranſcrire, elle les trouva parfaitement beaux; & les penſées lui en parurent auſſi juſtes, que flatteuſes pour ſon Sexe. Les exclamations par leſquelles elle témoignoit combien ce petit morceau de notre Poéſie lui plaiſoit, excitèrent la curioſité des autres Dames qui étoient avec nous, & qui lui demandèrent quel étoit le ſujet de ſon admiration. Elle le leur dit; mais comme celles-ci n'entendoient point la langue Françoiſe, elles ne purent partager ce plaiſir avec elle. La Compagnie étoit occupée à toute autre choſe, lorſque cette Dame, qui s'étoit éclipſée ſans que je m'en fuſſe apperçu, rentra, quelques moments après, dans l'Aſſemblée, ayant en main ſes Tablettes qu'elle remettoit dans ſa poche. La voyant rentrer, j'allai au devant d'elle, & me doutant de quelque choſe, je lui dis en riant que la vûe de ſes Tablettes m'annonçoit quelque nouvelle production de ſa part. Non, non, me dit-elle en ſouriant; mais comme je n'ai pas voulu laiſſer échapper le beau morceau de Poéſie que vous m'avez fait le plaiſir de me réciter, je viens de le tranſcrire. Je me plaignis galamment de ce qu'elle ne m'avoit pas procuré l'occaſion de lui rendre ce petit ſervice, dont je me ſerois acquité avec beaucoup de joye. Je ne vous l'ai point demandé, reprit-elle, parceque cela n'étoit pas néceſſaire. En effet l'ayant priée de vouloir bien me prêter un moment ſes Tablettes, pour voir s'il ne lui étoit pas échappé quelques Vers, je ne fus pas peu étonné de voir qu'il n'y manquoit ſeulement pas une Virgule. Mais ce qui me ſurprit encore davantage, fut qu'à la ſuite de ces Vers François, j'en vis un pareil nombre d'Italiens, qui exprimoient, préſque mot pour mot, ceux que je venois de lire, & qui même, en quelques endroits, l'emportoient, pour la beauté, ſur l'Original. O pour le coup, lui dis-je, vous me permettrez de régaler la Com-

Compagnie de cette charmante traduction! Elle voulut s'y oppoſer ; mais un des Cavaliers, entendant notre petite conteſtation, la termina en ſe ſaiſiſſant des Tablettes. Auſſi-tôt il ſe mit à lire tout haut cette excellente traduction, que les Dames entendirent avec autant de plaiſir, qu'elle fit d'honneur à celle qui venoit de la faire. Ce fait, & pluſieurs autres de cette Nature dont je fus temoin, confirment ce que j'ai dit de l'eſprit & de la mémoire extraordinaire des Dames de Sienne.

PAR le détail que j'ai fait ci-devant de mon Caractère, il eſt aiſé de Juger que je me plaiſois beaucoup en la Compagnie de perſonnes ſi aimables; auſſi y paſſai-je près de trois mois. J'en employai les premiers jours à voir les curioſités de cette Ville, ſes Edifices, ſes Places, ſes Fontaines, & ſur-tout ſa Cathédrale qui, après l'Egliſe de S. Pierre de Rome, eſt la plus belle de toute l'Italie, étant toute incruſtée de marbre, dehors & dedans, & d'une Architecture aſſez belle, quoique Gothique. Le reſte de mon tems étoit partagé entre la fréquentation des perſonnes les plus aimables de la Ville, & l'étude de la langue Italienne. Je l'avois appriſe aſſez imparfaitement à Paris ; & comme Sienne eſt l'endroit de toute l'Italie, où on la parle le mieux, je réſolus de m'y perfectionner. La Dame dont je viens de parler, & chez qui j'allois réguliérement tous les jours, s'offrit galamment de me l'enſeigner elle-même. Je ne pouvois tomber en de meilleurs mains, car elle la parloit dans la dernière perfection, & avec des graces infinies. Elle s'acquitta de cet emploi avec d'autant plus de zèle & de ſuccès, que l'inclination qu'elle avoit priſe pour moi, augmentoit encore en elle le déſir qu'elle avoit de m'être utile en quelque choſe. J'aurois été le plus ingrat de tous les hommes, ſi j'avois refuſé la mienne à une perſonne ſi aimable. L'effort d'ailleurs auroit été trop violent pour

un

un cœur naturellement tendre comme le mien. Peut-on en effet refuſer ſon amitié à ce qui eſt véritablement aimable? Non ſans doute. Quoique nous ne reſſentiſſions rien de plus l'un pour l'autre, nous ne laiſſions pas de nous traiter d'Amant & de Maitreſſe, ſelon la mode du Païs. J'en faiſois auprès d'elle toutes les fonctions extérieures, & je m'en acquitois avec d'autant plus de plaiſir, que, comme elle avoit quelque reſſemblance avec mon adorable Emilie, je croyois rendre à cette autre moi-même tous les petits Dévoirs, qui ſont d'uſage dans la Galanterie. Jamais tems ne coula ſi rapidement, ni ſi agréablement pour moi, que celui que je paſſai dans cette charmante Ville. Je lui donne, avec juſtice, cette Epithète qu'elle mérite encore bien plus pour la Politeſſe, la Courtoiſie, l'Humeur franche, gaye, & enjouée de ſes habitants, que pour la beauté de ſes Edifices, de ſes Palais, de ſes Places, de ſes Fontaines, la propreté de ſes Rues, & la beauté de ſes Environs.

Quelque délicieux que m'en parût le ſéjour, je me diſpoſois néanmoins à la quitter, pour continuer ma route, lorſqu'un évènement que je vais rapporter, non ſeulement m'engagea à y reſter encore quelques jours, mais me procura même un des plus gracieux Voyages, qu'on ait peut-être jamais fait en Italie. Ce fut l'arrivée du Prince de Lorraine, nouveau grand Duc de Toſcane, & aujourd'hui Empereur, & de la Princeſſe Marie Thérèſe d'Autriche, ſon Illuſtre Epouſe. Ce Prince, que ſon Mérite, ſa Naiſſance, la Fortune, & l'Amour ont élevé, depuis, au comble des Grandeurs, venoit de ſuccéder à Jean Gaſton de Médicis, dernier grand Duc de Toſcane, mort ſans poſtérité. Déjà Gendre de l'Empereur Charles VI, dont il venoit d'épouſer la Fille ainée, à qui ce Monarque avoit fait aſſûrer & garantir par toutes les Puiſſances de l'Europe, la

la ſucceſſion de tous ſes Etats Héréditaires, il pouvoit ſe flatter des plus belles Eſpérances; & ces Eſpérances ne ſe ſont point trouvées fauſſes. Pour répondre aux déſirs de ſes nouveaux Sujets, ce Prince leur avoit promis de ſe rendre inceſſamment dans ſon Duché, & ſon illuſtre Epouſe avoit demandé & obtenu de l'Empereur la permiſſion d'aller voir, par la même occaſion, les Etats que la maiſon d'Autriche poſſède en Italie.

Comme cet auguſte & aimable Couple y étoit attendu, on leur fit par-tout, à leur arrivée, la plus magnifique réception. La Ville de Florence, Capitale de toute la Toſcane, n'épargna rien pour faire à ſon nouveau Souverain une entrée digne de lui & de ſon auguſte Epouſe. Les autres Villes de ce grand Duché, & de toutes celles de la Lombardie en firent autant; mais il n'y en eut point qui y réuſſit mieux que les Siennois. Ce fut encore par une ſuite de cette jalouſie ſecrette qu'ils ont contre les Florentins, ſur leſquels ils s'efforcent toujours de l'emporter dans tout ce qu'ils font. Jamais je ne vis de Fêtes ſi brillantes, ſi magnifiques, & d'un ſi bon goût. Tout accoûtumé que j'étois à ces ſortes de Spectacles, que j'avois vû en très grand nombre à Paris, je ne pus m'empêcher d'admirer celui-ci, & ſur-tout le bel ordre avec lequel ces Fêtes s'éxécutèrent. Il ne m'en fallut pas davantage pour connoître le ridicule du préjugé dans lequel ſont la plûpart de nos Pariſiens, qui ſe perſuadent qu'il n'y a que leur Ville dans le monde, où l'on excelle dans ces ſortes de choſes. J'en dis autant de l'idée où ils ſont qu'il n'y a point, dans l'Univers, de Païs qui l'emporte ſur le leur pour la fine & délicate Galanterie; Préſomtion auſſi ſotte qu'elle eſt fauſſe. Les Dames de Paris, que j'avois aſſez fréquentées, ne me parurent que des Ecolières auprès de celles de Sienne, & nos petits Maîtres François, de vrais Badauts auprès de

leurs Galants. Enfin la nombreuſe & brillante Cour du nouveau Duc, la ſomptuoſité de ſes Equipages, la multitude des Seigneurs & des Officiers de ſa ſuite, qui ſembloient avoir pris à tâche de renchérir les uns ſur les autres par la magnificence de leur train, tout cela me fit voir, d'une manière bien ſenſible, que la Cour de Verſailles n'eſt pas la ſeule, comme ſe l'imaginent encore nos Compatriotes, où l'on voit régner la magnificence & le bon goût.

MAIS dans tout ce brillant Spectacle l'objet qui me frappa le plus, fut la grande Ducheſſe elle-même. Belle de ſes propres beautés, je veux dire, de celles où l'Artifice n'a aucune part, elle avoit une de ces Phiſionomies aimables & prévenantes qui, dès qu'on les voit, inſpirent le Reſpect, l'Amour, & la Vénération. L'éclat de ſon teint, la parfaite régularité de ſes traits, ſes yeux vifs & pénétrants, ſon air affable, ſon port majeſtueux, tout annonçoit en elle les qualités Héroïques qui ont fait depuis, & font encore aujourd'hui, l'admiration de toute l'Europe. J'avouerai que j'en fus ſi vivement frappé, qu'au moment même que j'écris ceci, ſon Auguſte image m'eſt encore auſſi préſente que lorſque je la vis dans cette pompeuſe Cérémonie. J'avois ſouvent entendu parler de cette aimable Princeſſe à mon Père, qui avoit eu tout le tems de la voir & de la connoître à la Cour de Vienne, où il avoit été envoyé en Ambaſſade; mais tout ce qu'il m'en avoit dit n'approchoit point encore de ce dont mes yeux furent alors témoins. Attiré, bien moins par la curioſité, que par un certain plaiſir que je prénois à la voir, tant qu'elle fut à Sienne, je ne manquai aucune des occaſions où je pouvois me ſatisfaire. Un jour que j'aſſiſtois à ſon diner, avec un grand nombre de perſonnes qui y étoient venues par le même motif que moi, comme je me raſſaſiois, pour ainſi dire, du plaiſir de la contempler, le hazard voulut que ſes re-

regards tombèrent sur moi. Le respect me fit aussi-tôt baisser les yeux; mais je ne laissai pas de remarquer qu'elle continuoit de me regarder avec beaucoup d'attention; comme l'on fait ordinairement lorsqu'on voit une personne que l'on croit reconnoître. Enfin lorsqu'elle m'eut considéré pendant quelque tems, elle dit au Prince son Epoux quelques paroles que je n'entendis pas, & qui lui firent, à son tour, jetter les yeux sur moi. Je les baissai de nouveau, & commençois à m'inquiéter, ne sachant à quoi cela pourroit aboutir, lorsque ce Prince, après m'avoir regardé fixement, dit à la grande Ducheſſe; Madame, c'est lui-même, ou je serois fort trompé, & aussi-tôt il se tourna pour parler à un de ses premiers Officiers, qui étoit derrière son fauteuil.

J'AVOUERAI que ses regards & ces paroles me causèrent une petite émotion. Elle augmenta lorsqu'un moment après, l'Officier dont je viens de parler, vint me demander, de la part de son Alteſſe, si je n'étois pas le Comte de B.... je lui répondis qu'oui, & fis en même tems une profonde révérence au Prince & à la Princeſſe, qui y répondirent de la manière du monde la plus gracieuse. Je croyois en être quitte, & me rétirer avec tous les Assistants, lorsque le diner seroit fini; mais au moment que je sortois de la Sale, le même Officier vint m'annoncer que leurs Alteſſes me demandoient. J'étois alors avec le Mari de la Dame Siennoise dont j'ai parlé ci-dessus, lequel ne fut pas moins étonné que moi de cette honorable Ambassade. Je le quittai aussi-tôt pour suivre ce Seigneur; & comme j'avois souvent entendu parler à mon Père du cérémonial qui se pratique à la Cour de Vienne, quoiqu'il soit fort différent de celui de Versailles, je parus devant le Prince la Princeſſe & toute leur Cour, comme un homme qui n'étoit nullement Novice sur cet Article. On ne peut

rien ajoûter à l'accueil gracieux qu'ils me firent : Vous ne vous attendiez peut-être pas, Monſieur, me dit la Princeſſe, d'un air qui m'enchanta, de trouver ici des perſonnes qui vous y reconnoîtroient. Jugez ſi nous ſommes bons Phiſionomiſtes, le Prince & moi. Nous ne vous avons pas plutôt apperçu, que nous avons d'abord deviné l'un & l'autre qui vous étiez ; & comme j'étois grande amie de Madame votre Mère, à qui vous reſſemblez parfaitement, je vous ai envoyé chercher pour vous en demander des nouvelles.

Après avoir temoigné à la Princeſſe combien j'étois ſenſible à cet honneur, je répondis à toutes les queſtions qu'elle me fit, tant ſur ma Mère, que ſur ma Famille, & ſur ce qui me concernoit en particulier. A l'égard de ce dernier point, je lui appris que l'heureux hazard, qui me procuroit l'honneur de rendre mes profonds reſpects à leurs Alteſſes, étoit un Voyage que mon Père me faiſoit faire en Italie, pour y voir tout ce qu'il y a de curieux. Le même motif, reprit-elle m'a fait entreprendre le même Voyage; il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occaſion. J'eſpère, ajoûta-t-elle en ſouriant, que notre Compagnie ne vous déplaira pas; vous en pouriez trouver de plus mauvaiſe. Et jamais de plus honorable, Madame, lui répondis-je auſſi-tôt, en mettant un Genouil en terre & baiſant, en même tems, la main du grand Duc qui étoit auprès d'elle. Ce Prince avoit connu particuliérement mon Père, qu'il avoit vû à la Cour de Vienne pendant ſon Ambaſſade, & dont il me demanda auſſi des nouvelles. Quand je l'eus ſatisfait .... Soyez donc prêt à nous ſuivre dans quatre jours, reprit la grande Ducheſſe. Je ſuis charmée que le hazard me procure cette occaſion de marquer par-là à Madame votre Mère l'eſtime que je conſerve pour ſa perſonne, & dont vous me ferez plaiſir de l'aſſûrer par la première Lettre, que vous lui

lui écrirez. Après avoir remercié leurs Alteſſes, le plus reſpectueuſement qu'il me fut poſſible, de l'honneur qu'ils daignoient faire à notre Famille, je me retirai afin d'aller tout diſpoſer pour mon départ.

Comme je ne m'attendois pas de voyager à la ſuite d'une Cour auſſi brillante que l'étoit celle du grand Duc, il s'en falloit de beaucoup que je ne fuſſe en état d'y figurer. J'avois des habits aſſez propres, mais modeſtes, tels qu'ils conviennent à un Voyageur. Mais comme j'allois paroître ſur un grand Théatre, où il s'agiſſoit de faire honneur à ma Famille, & à ma Nation, j'en fis promptement faire deux des plus magnifiques. J'en fis chamarer quelques-uns des plus beaux, & j'en donnai quelques autres à Merville, qui étoit à peu près de ma taille, afin qu'il pût paroître avec plus d'éclat. Par la même raiſon je louai quatre grands Laquais, auxquels je donnai une fort belle Livrée, auſſi-bien qu'à Laval; je fis acheter pluſieurs Chevaux & une Calèche des plus brillantes; en un mot je me mis en équipage de Cour. Une Lettre de crédit que j'avois ſur un Banquier de Livourne, lequel avoit ordre de me compter tout l'Argent que je lui démanderois, fournit à toutes ces dépenſes, que je prévis bien que mon Père ne condamneroit pas. Il étoit pour cela trop inſtruit des uſages du grand monde. En effet ce fut la première choſe qu'il me recommanda dans la reponſe qu'il me fit à la Lettre, par laquelle je l'avois informé ſur le champ de ce qui venoit de m'arriver. Il en fut ſi charmé, qu'il écrivit ſur cela au grand Duc une Lettre de remerciment. Ma Mère en écrivit une pareille à la Princeſſe; & j'eus l'honneur de leur préſenter ces deux Lettres, dont ils me parurent très ſatisfaits.

Je le fus encore bien plus des bons traitements que je reçus de leurs Alteſſes, pendant tout le Voyage que je fis à la ſuite de leur Cour, & qui fut pour moi des plus gra-

cieux. Outre la joye que je reſſentis de voir par-tout voler, pour ainſi dire, tous les cœurs ſur le paſſage de ces deux illuſtres Epoux, outre les fêtes magnifiques & les réjouiſſances ſans nombre, qui ſe donnoient dans tous les lieux où ils paſſoient, j'eus encore, le plaiſir de voir en détail, & à mon aiſe, tout ce qui s'y trouve de plus curieux. Piſe, Florence, Parme, Plaiſance, Pavie, Milan, Crémone, Mantoue, en un mot toutes les Villes un peu conſidérables de la Toſcane & de la Lombardie m'étalèrent, à l'envi, tout ce qui pouvoit contenter ma curioſité. Enfin comblé d'honneurs & de plaiſirs, je puis dire ici que jamais perſonne ne voyagea en Italie avec plus de ſatisfaction. J'en témoignai mille fois ma reconnoiſſance au Prince & à la Princeſſe qui, après avoir ainſi parcouru & viſité leurs Etats, s'en rétournèrent à Vienne. Comme ce Voyage imprévu m'avoit extraordinairement écarté de la route que je m'étois d'abord propoſé de prendre, après m'être défait du train & des équipages que j'avois pris à Sienne, je me rendis par le chemin le plus court à Rome, où j'arrivai ſur la fin du Mois de Septembre.

Fin de la Seconde Partie.

MEMOIRES
DU COMTE DE B***.

CONTENANT

SES AVANTURES,

Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES du Tems très curieuses, ses recherches & ses découvertes sur les Antiquités de la Ville de Rome, & autres curiosités de l'Italie.

TROISIEME PARTIE.

DE toutes les Villes du Monde il n'y en a point, sans contrédit, dont le premier aspect soit plus triste pour un homme qui a lû les Poétes & les Historiens Latins, que celui de cette Capitale. Les descriptions magnifiques que les uns & les autres nous en ont laissées dans leurs écrits, les superbes titres de *Maitresse*, de *Reine*, de *Déesse de la Terre*, d'*Azile*, de *Temple* de *Merveille*, d'*Abrégé du Monde*, & quantité d'autres noms fastueux qu'ils lui ont prodigués, l'étendue qu'il ont donnée à l'enceinte de ses Murs, que quelques-uns disent avoir été de cinquan-

quante mille pas, c'eſt-à-dire de près de dix ſept lieues de circuit; le nombre prodigieux, & preſque incroyable, de ſes Habitants, que l'Hiſtorien Tacite fait monter juſqu'à ſept millions, ſous l'Empire de l'Empereur *Claudius*, & quelques autres juſques à quatorze; ce qu'ils ont écrit de la magnificence de ſes Bâtiments, de ſes Palais, de ſes Temples, de ſes Théatres, de ſes Places, de ſes Cirques, de ſes Amphitéatres, de ſes Baſiliques, de ſes Jardins, de ſes Statues & autres Ornements publics; ce qu'ils ont dit du *Tibre*, qui traverſe aujourd'ui une partie de cette Ville, & qu'ils nous ont répréſenté comme le plus grand & le plus célèbre Fleuve qui ſoit dans l'Univers; enfin tout ce qu'on lit dans ces Ecrivains m'avoit donné une ſi haute idée de la grandeur & de la magnificence de cette Ville, que je m'étois imaginé, en partant de Paris, qu'une année entière ne me ſuffiroit pas pour voir & examiner en détail toutes ces beautés. Jamais je ne reconnus d'une manière plus ſenſible les triſtes Viciſſitudes, auxquelles toutes les choſes d'ici bas ſont ſujettes, que je le fis en voyant dans ſon entier cette Ville, que je découvris de deſſus une Montagne, qui n'en eſt qu'à un demi-mille, & ſur laquelle je m'arrêtai aſſez long-tems pour la conſidérer tout à mon aiſe. De ce point de vûe, Rome me parut ce que l'ancienne *Troye* devoit paroître aux yeux des Grècs, quelques jours après qu'ils l'eurent ruinée, c'eſt-à-dire, une vaſte Enceinte de Murailles, qui feroit ſans doute un Ville des plus conſidérables, ſi elle étoit remplie de Bâtiments; mais dont il n'y a guéres que le tiers qui ſoit habité. Les deux autres ne m'offrirent que des Mazures, des Amas de ruines, des Jardins, des Vignes, de vaſtes Champs, les uns enſémencés, les autres incultes; de-ſorte qu'on pourroit dire de cette Ville, ce qu'un de ſes plus fameux Poétes a dit de l'enceinte de *Troye*, après ſa deſtruction : *Hic ſeges eſt* ubi

Ro-

Roma fuit. Le *Tibre*, que j'avois déjà paſſé en pluſieurs endroits, & dont ces Ecrivains nous ont donné une ſi pompeuſe & ſi fauſſe idée, ne me parut qu'une Rivière très ordinaire, & qui n'a, tout-au-plus, que la moitié de la largeur de la *Seine*. C'eſt une Rivière dont les eaux, toujours troubles & rougeâtres, ne ſont bonnes à rien, & qui par ſes fréquents débordements & les ravages qu'elle cauſe, peut être regardée comme le fléau de cette Capitale. Enfin ſi l'on en excepte la magnifique & ſuperbe Egliſe de St. Pierre, dont le Dôme, où la Coupole, ſemble s'élever dans les nues, & que par cette raiſon, on découvre de fort loin, Rome me parut dans ce point de vûe tout autre que je ne me l'étois figurée.

Comme je n'y devois pas être pour un jour, ni pour un Mois, j'avois eu la précaution de faire prendre les devants à Merville, à qui j'avois donné ordre de m'y louer une maiſon propre & commode. Ayant pris quelques jours pour me délaſſer des fatigues du Voyage, (car depuis Mantoue, juſqu'à Rome, j'avois préſque toujours couru la poſte) j'allai viſiter enſuite les perſonnes auxquelles j'étois recommandé. Je commençai, comme il étoit naturel, par le Cardinal de T . . . notre Ambaſſadeur en cette Cour, pour lequel l'Archevêque de Sens m'avoit donné une Lettre. Ce Prélat, qui venoit d'être créé Cardinal, à la réquiſition du Chevalier de S. Georges, Prétendant au Trône d'Angleterre, me fit tout l'accueil imaginable, & pouſſa la civilité juſqu'à me preſſer d'accepter un appartement dans ſon Hôtel; faveur dont je le remerciai le plus poliment qu'il me fut poſſible. Je ne fus pas moins bien reçu des autres perſonnes à qui j'étois recommandé, & que je reconnus bientôt pour des gens d'un vrai mérite. Quelque réſervés que Meſſieurs les Italiens ſoient ordinairement avec les Etrangers, je n'eus pas plutôt fait connoiſſance avec ceux-

ci, qu'ils en agirent avec moi comme l'on fait par-tout avec ſes amis & avec des perſonnes que l'on conſidère. Toutes leurs maiſons me furent ouvertes, en tout tems & à toute heure; leurs Femmes & leurs Filles, qu'on tient dans ce Païs-là fort reſſerrées, eurent la permiſſion de ſortir, quand elles le voudroient, de leurs appartements, & de venir augmenter la bonne Compagnie; ils me mirent de toutes leurs parties de plaiſirs, & m'en procurèrent de toutes les eſpèces. Les Savants auprès deſquels l'Archevêque de Sens m'avoit donné des récommandations, m'ouvrirent leurs Cabinets, m'offrirent leurs Bibliothèques; enfin il n'y en eut pas un qui ne me promît de m'accompagner, & de m'aîder de leurs lumières, dans la Viſite que je me propoſois de faire des curioſités qui ſont encore en grand nombre dans cette Ville & dans ſes environs, & qui y attirent la plûpart des Etrangers qu'on y voit.

Dans la ſituation où étoit alors mon cœur, il n'y a point de doute que, ſi la choſe eût été poſſible, je ne me fuſſe diſpenſé de ce Voyage avec bien du plaiſir; mais n'ayant pu déſobéir, je me fis une vertu de la néceſſité où je me trouvois d'exécuter les ordres de mon Père, & je ne penſai qu'à profiter de la dépenſe qu'il vouloit bien faire pour moi en cette rencontre. Quelque involontaire qu'eût été mon Voyage, je m'étois déjà apperçu de l'utilité qu'on retire de cette ſorte de dépenſes, lorſqu'on à l'eſprit d'entrer dans les vûes de ceux qui les font pour nous inſtruire & nous façonner dans le commerce du monde. J'étois déjà revenu d'un grand nombre de préjugés, & ſur-tout d'une ſotte Vanité, à laquelle notre Nation eſt plus ſujette que toute autre. J'avois appris à connoître un peu les différents Caractères des hommes; car de tous les Peuples du monde il n'y en a point chez qui cette variété ſe faſſe plus ſenſiblement remarquer qu'en Italie. Comme cette partie de l'Eu-

ro-

rope eſt partagée en un aſſez grand nombre de petits Etats indépendants les uns des autres, on trouve auſſi parmi les habitants de chaque contrée des Humeurs, des Caractères, des Uſages, des Modes, & des Coûtumes particulières, qui les différencient les uns des autres. Les Génois, les Piémontois, les Florentins, les Siennois, les Parméſans, les Vénitiens, les Romains, les Napolitains, les Siciliens, ſont tous Italiens; néanmoins tous ces Peuples-là ſe reſſemblent en très peu de choſes. Chacun d'eux a ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités qui lui ſont particulières; deſorte qu'on peut dire que la fréquentation qu'on a avec eux eſt une eſpèce de livre vivant, dans lequel on apprend à connoître le Genre-humain tel qu'il eſt. Pour peu qu'on ait de raiſon, d'eſprit, & de goût pour la vertu, rien de plus utile que cette connoiſſance. Je l'éprouvai moi-même par la ſuite, & ma Famille vit avec plaiſir, à mon retour, que j'en avois profité.

ROME étant le Centre, & comme la Capitale de toute l'Italie, elle renferme dans ſon ſein une partie de ce qu'il y a de plus noble & de plus diſtingué; ce qui fait que tout le monde s'y pique d'une grande Politeſſe. D'ailleurs la Cour du Pape, auprès duquel tous les Princes Catholiques tiennent des Ambaſſadeurs, le ſacré Collège des Cardinaux, dont pluſieurs vivent en Princes, enfin le concours des Etrangers, que la dévotion ou la curioſité y attire, donnnent un certain brillant à cette Ville, dont il me parut que, ſans cela, le ſéjour ſeroit fort triſte. En effet ſi l'on en excepte les perſonnes, dont je parle, qui par leur Luxe & leur Dépenſe font vivre la moitié des habitants, le reſte n'eſt compoſé que de Prêtres, de Moines, & de Réligieuſes, tous gens plus propres, comme l'on ſçait, à ruiner une Ville qu'à l'enrichir.

QUOIQU'ON ne puiſſe pas dire que Rome ſoit une ville de plaiſirs, on ne peut pas dire non plus qu'ils en ſoient

bannis; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils y aient cette vivacité qu'ils ont en beaucoup d'autres endroits, & ſurtout en France. La Galanterie même y règne comme partout ailleurs, mais avec plus de circonſpection & plus de Miſtère; ce que les Romains regardent comme l'aſſaiſonnement de cet agréable plaiſir. En cela ils font voir qu'ils ont plus de goût, plus d'eſprit & plus de délicateſſe que nos François. Ce genre de Galanterie ne plairoit ſans doute pas à nos petits-Maîtres, qui ſemblent ne fréquenter les Dames que pour avoir le plaiſir de publier leurs conquêtes. Le goût des Romains eſt tout-à-fait différent; plus ils ſont favoriſés de leurs Belles, & plus ils tiennent leurs intrigues ſecrettes; en quoi ils ſont mille fois plus raiſonnables que ces étourdis, qui ſemblent n'avoir d'autre but dans leur Galanterie que de déshonorer, par la pétulance de leur langue, les Femmes qu'ils fréquentent: auſſi eſt-ce une des raiſons pour leſquelles la vûe & la fréquentation de cet aimable Sexe leur eſt interdite dans ce Païs-là; & l'on ne ſauroit déſaprouver en cela la conduite des Italiens. Comme ces Meſſieurs avoient remarqué que je n'avois point ſur cet Article-là le défaut de ma Nation, ils en agiſſoient tout autrement avec moi. Leurs Femmes, leurs Filles, leurs Parentes étoient de toutes nos Aſſemblées; on s'y réjouiſſoit enſemble, & chacun s'en retournoit chez ſoi très content.

A ces récréations innocentes en ſuccédoient d'autres qui ne l'étoient pas moins. C'étoit celles des Spectacles & de la Muſique, deux plaiſirs auxquels j'ai toujours été extrêmement ſenſible. Tout le monde ſait que de toutes les Nations il n'y en a point qui excelle dans ces deux Arts comme les Italiens; auſſi eſt-ce de leur Païs que le reſte de l'Europe tire ſes plus habiles Décorateurs & ſes plus ſavants Muſiciens. On en ſera moins étonné lorſqu'on

ſaura qu'ayant eu de tout tems une forte paſſion pour ces deux Arts, ils s'y appliquent beaucoup, & y réuſſiſſent mieux que tout autre. Il y a à Rome deux ſortes de Spectacles, les uns dévôts, les autres profanes. Par ces derniers j'entends l'Opéra, la Comédie, les Bals, les Maſcarades, & les autres divertiſſements du Carnaval. Ces derniers ne ſont que pour l'Hiver & le Printems. La raiſon en eſt que, dès-que les premières Chaleurs de l'Eté commencent à ſe faire ſentir dans cette Capitale, où, par je ne ſai quel préjugé, elles ſont regardées comme mortelles, chacun s'enfuit à la Campagne, d'où l'on ne revient que vers la fin du mois de Septembre. Pendant l'intervalle de ces trois ou quatre mois on peut dire que Rome eſt un vrai Déſert, n'étant alors habitée que par les Moines, les Réligieuſes, les Prêtres, & par ceux qui n'ont pas le moyen d'aller paſſer cette ſaiſon à la Campagne. Je me ſçus donc très bon gré d'avoir paſſé agréablement, & employé utilement ailleurs un tems que j'aurois perdu dans cette Ville, où je n'aurois trouvé aucune des perſonnes auxquelles j'étois adreſſé. Et quel agrément un Etranger peut-il avoir dans une Ville, quand il n'y a aucune connoiſſance? Comme l'on ne revient que ſucceſſivement de la Campagne, c'eſt ce qui fait que l'Opéra, la Comédie, & les autres divertiſſements, ne recommencent qu'avec l'Hiver. Mais les Romains ſe dédommagent de cette abſtinence par des Spectacles dévôts, qui ſe répréſentent alternativement pendant toute l'année dans les Egliſes. Ils les nomment Oratoires, Expoſitions, & *Preſepio*, ou Crêches. Les ſujets ſur leſquels ils roulent, ſont toujours des ſujets de dévotion, & la plûpart tirés de quelque Hiſtoire de l'Ancien, ou du Nouveau Teſtament. On y trouve tout à la fois tout ce que la Peinture a de plus frapant, la Muſique, de plus harmonieux, les Mécaniques, de plus ingénieux & de plus

hardi, & l'on ne peut rien ajoûter au brillant éclat des Illuminations. Ces Spectacles s'éxécutent quelque-fois aux dépens de quelque Cardinal ou de quelqu'autre Seigneur dévot, qui en régale le Public, & le plus ſouvent par les Moines mêmes dans l'Egliſe deſquels ils ſe répréſentent, & qui font pour cela des dépenſes aſſez conſidérables. Mais quoiqu'il leur en puiſſe coûter, ces derniers en ſont rembourſés avec uſure par l'Argent que chaque Spectateur leur donne volontairement. La paſſion extraordinaire que les Italiens ont eu de tout tems pour les Spectacles, fait que perſonne ne manque à fréquenter ceux-ci. Hommes, Femmes, Enfans, Citadins, Etrangers, c'eſt une affluence de monde d'autant plus grande qu'on en eſt quitte pour ce que l'on veut donner; Mais les plus pauvres croiroient faire un très grand péché s'ils ſortoient de ce Spectacle ſans jetter dans de grands baſſins, qui ſont placés exprès en divers endroits de l'Egliſe, quelque piéce d'Argent, plus ou moins conſidérable. Comme les Dames, qui d'ailleurs ſont fort gênées en Italie, ont une entière liberté de fréquenter ces dévôts Spectacles, elles ne manquent pas auſſi d'y aller le plus ſouvent qu'elles peuvent. Souvent même ils ſervent de rendez-vous à celles qui ont quelques intrigues Galantes à l'inſçu de leurs Maris. C'eſt ainſi que les paſſions trouvent moyen d'abuſer de tout, même des choſes les plus innocentes. Quoiqu'il en ſoit les Moines en profitent; & comme rien ne coûte quand on eſt Amoureux, Dieu ſçait ſi les Dames & les Cavaliers qu'ils attirent en grand nombre, font tomber abondamment dans leurs baſſins la riche pluye après laquelle ils ſoupirent. Les Révérens Péres Jéſuites ſont ceux qui ordinairement réuſſiſſent le mieux dans ces ſortes de Spectacles, dont ils tirent des ſommes très conſidérables, qu'ils employent enſuite (du moins le faut-il croire pieuſement) *à la plus grande gloire de Dieu.*

A

A conſidérer la choſe en elle-même, & ſelon le monde, je ne crois pas qu'il y ait de mal à cela; mais bien des Gens ne la trouvent pas ſéante à des Réligieux, qui font, comme eux, profeſſion publique d'une pauvreté Evangélique. Pour moi, qui ne me ſuis jamais piqué de Rigoriſme, je m'amuſois quelquefois à ces Spectacles, ſans m'embaraſſer du motif qui engage les Moines à les donner au public. Celui qu'ils allèguent eſt, que par-là ils réveillent, diſent-ils, ſa dévotion, & le détournent de la fréquentation des Spectacles profanes. A la bonne heure; toute-fois, ſans prétendre fouiller dans les conſciences, j'ai rémarqué plus d'une fois que ce n'étoit guére que la Curioſité & l'Amour du plaiſir, qui y attiroit les Spectateurs; & je n'ai jamais oui dire, ni vû, que perſonne en ſoit ſorti, ni plus dévot, ni meilleur qu'il n'étoit en y entrant. Une ſeule choſe qui me parut condamnable dans ces Spectacles, & que je voudrois que l'on en retranchât, c'eſt l'expoſition du S. Sacrement, qui fait toujours, pour ainſi dire, l'Acte principal de la piéce. La confuſion inſéparable de la multitude, les irrévérences qu'elle occaſionne parmi des Gens qui ne ſont occupés qu'à admirer la magnificence des Décorations, l'éclat merveilleux des Illuminations, le jeu ſurprenant des Machines, l'excellence de la Muſique qui ne ceſſe point de ſe faire entendre, enfin le bon goût qui règne dans toute l'Ordonnance de ces Spectacles, tout cela me paroiſſoit s'accorder aſſez mal avec les ſentiments de Reſpect & d'Adoration, dont on doit être pénétré à la vûe de la Majeſté Divine. Mais chaque païs à ſes Uſages & ſes Coûtumes. J'ajoûterai ſeulement ici, que j'avois déjà remarqué dans les autres Villes d'Italie, que le Peuple de ce païs-là, familiariſé, pour ainſi dire, avec Dieu par les expoſitions préſque journalières qu'on y fait du plus ſacré de

nos

nos Miſtères, l'honore beaucoup moins qu'on ne fait dans les autres endroits, où elles ſont beaucoup moins fréquentes. En cela, comme en bien d'autres choſes, il n'y a rien que de fort ordinaire & de très naturel. On s'accoûtume, on ſe familiariſe inſenſiblement avec ce que l'on voit tous les jours, & cette familiarité mène à l'indifférence, ſi quelquefois elle ne va pas juſqu'au mépris.

La coûtume de tous les Etrangers qui viennent à Rome eſt de courir, dès le lendemain de leur arrivée, à la ſuperbe Egliſe de S. Pierre, dont le Dôme, poſté dans les nues, annonce la magnificence de cet Edifice, bien longtems avant que l'on arrive dans cette Capitale. Un rafinement de plaiſir me fit différer cette Viſite. Je commençai au-contraire, par voir à Rome tout ce qu'il y a de plus commun; enſuite promenant, comme par dégrés, ma curioſité ſur des objets un peu plus beaux, je la fis paſſer aux plus magnifiques, dont la vûe me fit un plaiſir infini. J'avois remarqué très ſouvent à Paris que, pour n'avoir pas tenu cette conduite, quantité d'Etrangers qui y étoient venus pour admirer les beautés, qui ſont en aſſez grand nombre dans cette Ville, les manquoient pour la plûpart, parce que, commencant par les plus magnifiques, les autres objets qu'ils voyent enſuite, quoique parfaitement beaux, ne font plus alors ſur eux qu'une impreſſion très ſuperficielle. Le Louvre, le Palais & les Jardins des Tuilleries, l'Hôtel vraiment Royal des *Invalides*, ſont les premiers ſur leſquels ſe jettent leur curioſité & leur admiration. De-là elle les tranſporte dans les Palais de Verſailles, Marli, Meudon, Saint Cloud, Chantilli, Choiſi, Fontaine-bleau, ces Chefs-d'œuvres de l'Art & de la Nature, où l'œil & l'eſprit ſe raſſaſent, pour ainſi dire, de la vûe d'une infinité de choſes, qu'ils ne peuvent ſe laſſer d'admirer. Leur curioſité les ramène à Paris pour con-

pour continuer d'en voir les beautés; mais la plûpart ne leur paroiſſent plus alors que des objets ordinaires, ſur leſquels ils daignent à peine jetter les yeux. Il en eſt de même de ces magnifiques & délicieuſes Maiſons de plaiſance, qui ſont en ſi grand nombre dans les environs charmants de cette Capitale, & qui ne ſont plus que de jolis vuide-bouteilles aux yeux de gens, qui ont commencé par ſe raſſaſier de tout ce que l'Art & la Nature, réunis enſemble, peuvent offrir de plus parfait & de plus merveilleux. Il me ſemble qu'on pouroit comparer ces ſortes de Voyageurs à des hommes ſans jugement qui, voulant goûter le plaiſir de la bonne Chère, commenceroient par ſe remplir de tout ce qu'il y a de plus friand & de plus délicat, ſe raſſaſieroient des plus excellents Vins de Bourgogne, de Champagne, & autres, & finiroient leur repas par la piéce de Bœuf, & par les Vins ordinaires.

Pour moi je tins à Rome, comme je l'ai dit, une conduite tout-oppoſée. Je commençai par y viſiter les choſes les plus communes, d'où je paſſai à de plus belles, & j'arrivai enfin aux plus magnifiques, dont la vûe me fit alors un plaiſir inexprimable. La lecture que j'avois faite des Anciens Hiſtoriens & Poétes Latins, m'avoit donné une ſi grande idée de cette Ville, dans laquelle je me trouvois, que rien ne m'y paroiſſoit indigne de ma curioſité. Mon imagination même en étoit ſi vimement frappée, que les moindres objets qui s'offroient à ma vûe, avoient pour moi des charmes infinis, ſur-tout lorſqu'ils avoient une apparence d'Antiquité. Une Maiſon étoit-elle vieille & prête à tomber, trouvois-je en mon chemin quelques ruines Antiques, dont Rome eſt remplie, je m'imaginois auſſi-tôt voir les reſtes d'un Palais de quelque Empereur Romain, ou de quelque Temple, ou de la Maiſon de quelqu'un de ces grands

Hommes, que l'Hiſtoire ou leurs admirables Ouvrages ont rendu ſi célèbres.

Je ne ſçai ſi c'eſt l'air de Rome, ou la fréquentation qu'on a avec ſes habitants, qui produit naturellement cet effet; mais je n'y eus pas paſſé quinze jours, que je me ſentis une paſſion violente pour ces ſortes de recherches. Je la ſentis naître à la première vûe de ces deux admirables Colonnes de *Trajan* & d'*Antonin* ſurnommé le *Pieux*, ou le *Débonaire*; reſtes magnifiques de deux belles & grandes Places, que ces deux Empereurs avoient bâties en ces deux endroits, & ornées de Portiques, de Baſiliques, de Temples, & autres ſuperbes Edifices que le Temps a détruits, & qui ſembloient devoir être éternels, comme le ſera la mémoire de ces deux grands Princes. Je paſſai deux heures entières à conſidérer chacun de ces monuments, que le Temps a reſpectés. Je le fis avec d'autant plus d'aſſûrance & de liberté, que j'avois appris qu'on ne peut faire de plus grand plaiſir aux habitants de Rome, que d'admirer les précieux reſtes de l'ancienne Splendeur de leur Ville. En cela ils ſont bien différents de mes compatriotes, que j'ai vû très ſouvent ſe moquer des Etrangers, lorſqu'ils les voyent s'arrêter quelques moments, pour conſidérer quelques-uns de nos plus beaux morceaux d'Architecture, dont ils ne connoiſſent eux-mêmes ni le prix, ni la beauté.

La première de ces Colonnes, qui fut élevée à la mémoire de l'Empereur *Trajan* par *Adrien* ſon Succeſſeur, & par le Sénat & le Peuple de Rome, a cent quatorze pieds de haut, ſans y comprendre la baſe ou le pied-d'eſtal, ſur lequel elle eſt portée. Au bas d'un des côtés de ce pied d'Eſtal eſt une porte, par laquelle on monte un Eſcalier de Marbre, de 185 dégrés taillés dans les blocs même qui forment la Colonne. Cet Eſcalier conduit juſqu'au haut de cet Edifice, lequel eſt éclairé intérieurement par 45 Crénaux, ou

COLOMNE DE TRAJAN. P. 202.

COLVMNA TRAIANI

ou pétites fenêtres. Sur le faîte de cette Colonne étoit autre-fois la Statue Coloſſale de ce grand Empereur, en bronze doré, tenant en ſa main une Urne d'Or, dans laquelle *Adrien* fit enfermer ſes cendres après ſa mort. Cette Statue, que le tems a fait diſparoître, a été remplacée par une autre de même grandeur, de même métal, & dorée de même, répréſentant le Prince des Apôtres, que le Pape *Sixte V.* un des premiers réparateurs des Antiquités Romaines, y fit élever, l'an 1589.

Si cet Ouvrage eſt admirable par ſa hauteur & par la matière qui le compoſe, il l'eſt encore infiniment plus par la beauté des bas-reliefs, dont il eſt orné depuis le haut juſqu'au Chapiteau de la Colonne. Sur la bâſe, outre l'inſcription, on voit, ſur les divers côtés, des Trophées dreſſés en l'honneur de ce Prince, & pluſieurs Figures répréſentant la Victoire & la Renommée qui, la trompette à la bouche, annoncent les exploits & la gloire de cet Empereur. Depuis le bas juſques en haut, la Colonne eſt ornée d'autres bas reliefs qui montent en ligne Spirale, & dans leſquels on compte plus de deux mille cinq cents Figures d'Hommes, préſque tous dans des attitudes différentes, ſans compter celles des Femmes, des Chevaux, des Elephants, des Armes, des Machines de Guerre, & une infinité d'autres qui forment une variété d'objets, qu'on ne peut voir ſans être ſaiſi d'admiration. Il ſemble que l'habile Sculpteur qui a autre-fois gravé toutes ces Figures, ait voulu qu'il n'en échapât pas une ſeule aux yeux des Spectateurs. En effet, quoique cette Colonne ſoit extrêmement haute, toutes ces figures, même celles qui approchent le plus du Chapiteau, paroiſſent de la même grandeur que celles qui ſont les plus proches de la bâſe, quoiqu'il y ait néanmoins, dans la réalité, une très grande différence. On peut juger par-là combien les Romains étoient autre-fois

verſés dans la ſcience de l'*Optique*, & en ſavoient bien obſerver toutes les règles dans leurs Ouvrages. Ce nombre préſque infini de Figures, qui paroiſſent animées, répréſente diverſes expéditions Militaires. On y voit des Armées qui ſe mettent en marche, des Paſſages de Rivières, des Campements, des Sacrifices, l'Empereur *Trajan* qui harangue ſes Soldats, des Batailles, des Victoires, des Trophées, des Siéges; le tout exécuté par une même main, & avec une Variété qu'il eſt difficile d'exprimer.

Dans cette multitude d'objets que je ne pouvois me laſſer de contempler, je m'arrêtai à en conſidérer particuliérement deux, qui méritent une attention ſingulière pour leur admirable beauté. Ce ſont deux Actions étranges dont l'Hiſtoire Romaine nous a conſervé la mémoire. La première eſt celle des Femmes des *Daces*, auxquels l'Empereur *Trajan* fit la guerre, & dont il triompha deux fois. On y voit ces Femmes, animées par la Fureur & la Vengeance, qui, le flambeau à la main, brûlent tout-vifs quelques Soldats & Officiers Romains, que leurs Maris avoient faits priſonniers. L'autre eſt l'Action de ces mêmes *Daces* qui, dans la crainte de tomber dans l'Eſclavage, & pour ne pas ſurvivre à la perte de leur Liberté, après avoir mis le feu à leur Ville, s'empreſſent de ſe donner la mort. Au milieu d'une foule de ce Peuple on voit un de leurs Chèfs, qui leur préſente un Vaſe rempli de poiſon, & tous étendent les bras, à l'envi les uns des autres, pour le prendre, ſans en être détournés par le triſte & effrayant Spectacle d'une multitude de leurs Compatriotes, qu'on voit tomber morts, ou mourants, à leurs pieds, après avoir avalé ce funeſte breuvage. Comme le règne de ce grand Empereur, qui dura près de vingt ans, ne fut préſque qu'une ſuite de Guerres, qu'il eut avec les *Arméniens*, les *Parthes*, les *Oſthœniens*, les *Arabes*, les *Aſſiriens*, les *Perſes*, les *Da-*

Daces, & les Peuples de la *Colchide*, qu'il ſoumit tous avec beaucoup de gloire, il n'eſt pas étonnant que tant de Victoires ayent fourni une vaſte & abondante matière au ſavant & habile Sculpteur, qui les a ſi admirablement répréſentées ſur cette Colonne.

Au reſte cette piéce n'eſt encore qu'un échantillon des autres Edifices que ce Prince fit bâtir à Rome, des riches dépouilles qu'il avoit remportées ſur ces Ennemis, & dont cette Colonne n'eſt que les moins conſidérable. Un des principaux, & qui, joint à ſes vertus, à immortaliſé ſon nom parmi les Romains, étoit une grande & magnifique Place, dont cette Colonne occupoit le centre, & qui étoit environnée de grands Portiques pour la promenade & la commodité du Peuple, d'un Baſilique, ou Palais où l'on rendoit la Juſtice, d'un Temple magnifique dont les Statues, les Colonnes, le Toit, & tous les autres Ornements étoient de bronze doré, auſſi bien que toutes les Statues, dont tous les autres Edifices étoient pareillement ornés. La magnique Maiſon de ce Prince, dans le parvis de laquelle on voyoit ſa Statue Equéſtre, qui étoit auſſi de bronze doré, un ſuperbe Arc de Triomphe de Marbre, à quatre faces égales, que le Sénat fit élever à ſa gloire, & un Temple qu'il lui fit bâtir après ſa mort; enfin la beauté & la magnificence de cette Place, à laquelle les Romains, par reconnoiſſance, donnèrent ſon nom, & pour la conſtruction de laquelle ce Prince avoit fait combler une vallée, & aplanir une partie du mont Quirinal, ſur lequel elle étoit bâtie, afin qu'on pût voir de plus loin tous les Edifices dont elle étoit ornée, cette magnificence, dis-je, fit une ſi vive impreſſion ſur l'Empereur *Conſtantin II.* lorſqu'il vint à Rome, que ce Prince, en arrivant à cette Place, ne put s'empêcher de dire, comme le rapporte *Ammien-Marcellin*; que la Renommée, qui ſe plaît toujours à am-

plifier les choſes, n'avoit pû exprimer la grandeur & la beauté de cette Ville. Le même Ecrivain ajoûte que, conſidérant enſuite la Statue Equéſtre de *Trajan*, qui étoit dans cette Place, & ce Prince s'étant vanté de pouvoir faire jetter en fonte un Cheval pareil à celui-là, *Hormidas*, Fils du Roi de Perſe, qui ſuivoit ſa Cour en qualité d'Otage, lui dit; *Je le crois Seigneur; mais il faudroit auparavant lui bâtir une écurie pareille à* celle-ci.

La Colonne d'*Antonin* le *Pieux*, ou le *Débonaire*, que je vis quelques jours après, étoit de même au centre d'une belle Place bâtie par cet Empereur, qui paroit avoir pris pour modèle celle de *Trajan*, auquel il ſuccéda vingt ans après. Cette piéce eſt en effet dans le même goût. Elle eſt en Limace, comme la première. Les bas réliefs dont elle eſt ornée depuis le bas juſqu'en haut, répréſentent, non ſes Triomphes, le règne de ce vertueux Prince ayant été des plus pacifiques, mais ceux de *Marc Aurèle Antonin*, ſurnommé *le Philoſophe*, ſon Fils adoptif & ſon Succeſſeur, lequel éléva ce monument à ſa mémoire, y renferma ſes cendres dans une Urne d'Or, avec ſa Statue en bronze doré, pareille à celle de *Trajan*. Le temps & les diverſes Révolutions, ſur-tout les Incendies, qui ont été autre-fois très fréquents à Rome, avoient fort endommagé cette Colonne; mais le Pape *Sixte V.* la fit réparer en 1589. par un Sculpteur très habile, nommé *Pietro Sancti Bartoli*, & mettre deſſus la Statue, en bronze doré, de l'Apôtre Saint *Paul*. Une grande partie des bas réliefs dont elle eſt ornée, quoique faits par une main moderne, ſont d'une grande beauté, & imitent parfaitement l'Antique. On y voit comme dans celle de *Trajan*, les diverſes expéditions de *Marc Aurèle Antonin*, ſur-tout celle qu'il fit contre les *Marcomans*, dont il triompha.

Un des morceaux Hiſtoriques, que les dévôts y admirent le

COLVMNA ANTONINI

le plus, eſt le Miracle, vrai ou ſuppoſé, * opéré, dit-on, par la Légion, qui fut appellée pour cela *fulminante*, & dont ils racontent ainſi l'Hiſtoire. On dit que l'Armée de ce Prince ſe trouva un jour aſſiégée de ſi près par les Barbares que, ſelon toutes les apparences humaines, elle ne pouvoit pas leur échapper. Ce qu'il y avoit encore de plus cruel pour elle, c'eſt qu'elle manquoit d'Eau, & que les Chaleurs étoient des plus exceſſives. Dans cette extrémité, l'Empereur & ſes Soldats payens invoquèrent leurs Dieux pour obtenir de l'eau. De leur côté les Chrétiens, qui étoient en aſſez grand nombre dans ſon Armée pour former une Légion, demandèrent à Dieu la délivrance d'un ſi grand danger. Le Ciel exauça les vœux qu'on lui faiſoit, fit tomber dans le Camp des Romains, une pluye qui les rafraîchit, & ſur les ennemis des foudres & des éclairs qui leur firent prendre la fuite. Quoiqu'il en ſoit de cet évènement, dans lequel je crois qu'il n'y a qu'un Dévot qui puiſſe trouver du Miraculeux, il eſt admirablement bien répréſenté ſur la Colonne, où l'on voit les Soldats altérés élever en l'air, les uns leurs Caſques, les autres leurs Boucliers, ceux-ci leurs Mains, ceux-là les premiers Vaſes qu'ils rencontrent, pour recevoir l'eau que le Ciel leur envoye, & qu'on voit boire aux autres avec une avidité, qui exprime leur altération extraordinaire. Il paroit au reſte que cette Colonne, qui tomboit préſque en ruines lorſque *Sixte V.* la fit réparer, étoit autre-fois plus haute qu'elle n'eſt

* PRESQUE tous nos bons Critiques révoquent en doute ce prétendu Miracle, dans le récit duquel on ajoûte quantité d'autres circonſtances fabuleuſes, qui en démontrent viſiblement la ſuppoſition. On peut voir ſur cet évènement ce qu'en ont écrit Mr. *De Valois*, ſur le Livre V. de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique d'*Euſèbe* Ch. 5. & le *P. Pagi*, dans ſa Critique des Annales de *Baronius*, ſur l'an 174.

n'eſt aujourd'hui, puiſque tous les anciens Hiſtoriens, & autres Ecrivains qui en ont parlé, lui donnent 175 pieds de haut, ſans y comprendre la baſe, & 41 fenêtres, le tout compoſé de 28 blocs de Marbre, qu'on doit juger par-là être d'une belle groſſeur.

Mais quelle qu'elle ſoit, elle n'approche point encore de celle d'un autre bloc de Marbre de douze pieds en quarré, qui ſervoit de pied-d'eſtal à une ſeconde Colonne de Marbre gravit Oriental, rouge, qui fut pareillement élévée à la Mémoire de ce bon Prince & de l'Impératrice *Fauſtine*, ſa Femme, après leur mort, dans un autre endroit du champ de *Mars*. Cette piéce, qui étoit demeurée enterrée pendant pluſieurs ſiècles, & dont on ne voyoit, tout au plus, que le tiers, fut tirée en 1705 avec ſon pied-d'eſtal, ſous le Pontificat de *Clement* XI. du milieu d'un jardin où elle ſe trouvoit. Comme cette Colonne eſt toute unie, on avoit ignoré pendant tout ce tems quel monument ce pouvoit être, juſqu'à ce que ce Pape ayant fait enlever toute la terre qui étoit autour, on la trouva encore ſur ſa baſe auſſi ferme que ſi elle venoit d'y être élevée. On y trouva & on y lit encore cette inſcription. Divo Antonino Pio, Antoninus Augustus, et Verus Augustus, Filii. Tout le monde ſçait qu'*Antonin* le *Pieux* avoit adopté *Marc Aurèle*, ſon Gendre, à condition que celui-ci adopteroit *Lucius Verus* ſon petit Fils, & que ces deux Princes, après ſa mort, gouvernèrent enſemble l'Empire avec une union dont on n'a point vu d'exemple, & qui dura juſqu'à la mort de ce dernier, lequel mourut d'Apoplexie quatre ans après. Sur la face oppoſée à celle de l'inſcription on voit en bas reliefs l'Apothéoſe, ou conſécration, d'*Antonin* le *Pieux*, & de *Fauſtine*, ſa Femme. Sur les deux autres côtés ſont répréſentées des courſes de Soldats à pied & à Cheval, qui portent des Etendarts

darts, dans lesquels on lit le nom d'*Antonin*, selon l'usage qui se pratiquoit dans ses sortes de cérémonies. *Clement* XI. ayant fait enlever cette Colonne de l'endroit où elle étoit, par son principal Architecte, nommé le Chevalier *Fontana*, parent de ce célèbre *Fontana*, dont *Sixte V.* se servit pour enlever & dresser les deux fameux Obélisques dont je parlerai dans la suite de ces Mémoires, la fit transporter, à grands fraix, à la *Curia Innocenzana*, où elle est restée couchée depuis ce tems. L'intention de ce Pape étoit de la faire élever au milieu d'une magnifique Place, qu'il avoit dessein de faire bâtir dans l'endroit où est la Fontaine de *Trevi*; mais les grandes sommes, qu'on lui demanda pour l'éxécution de cette entreprise, l'en dégoutèrent. La même raison, ou quelque autre que j'ignore, a été cause que cette admirable piéce qui, sans y comprendre sa bâse, est longue de cinquante pieds, n'a point été mise jusqu'à ce jour dans la Place qu'elle mérite, & où elle ne feroit pas un des moindres Ornements de Rome.

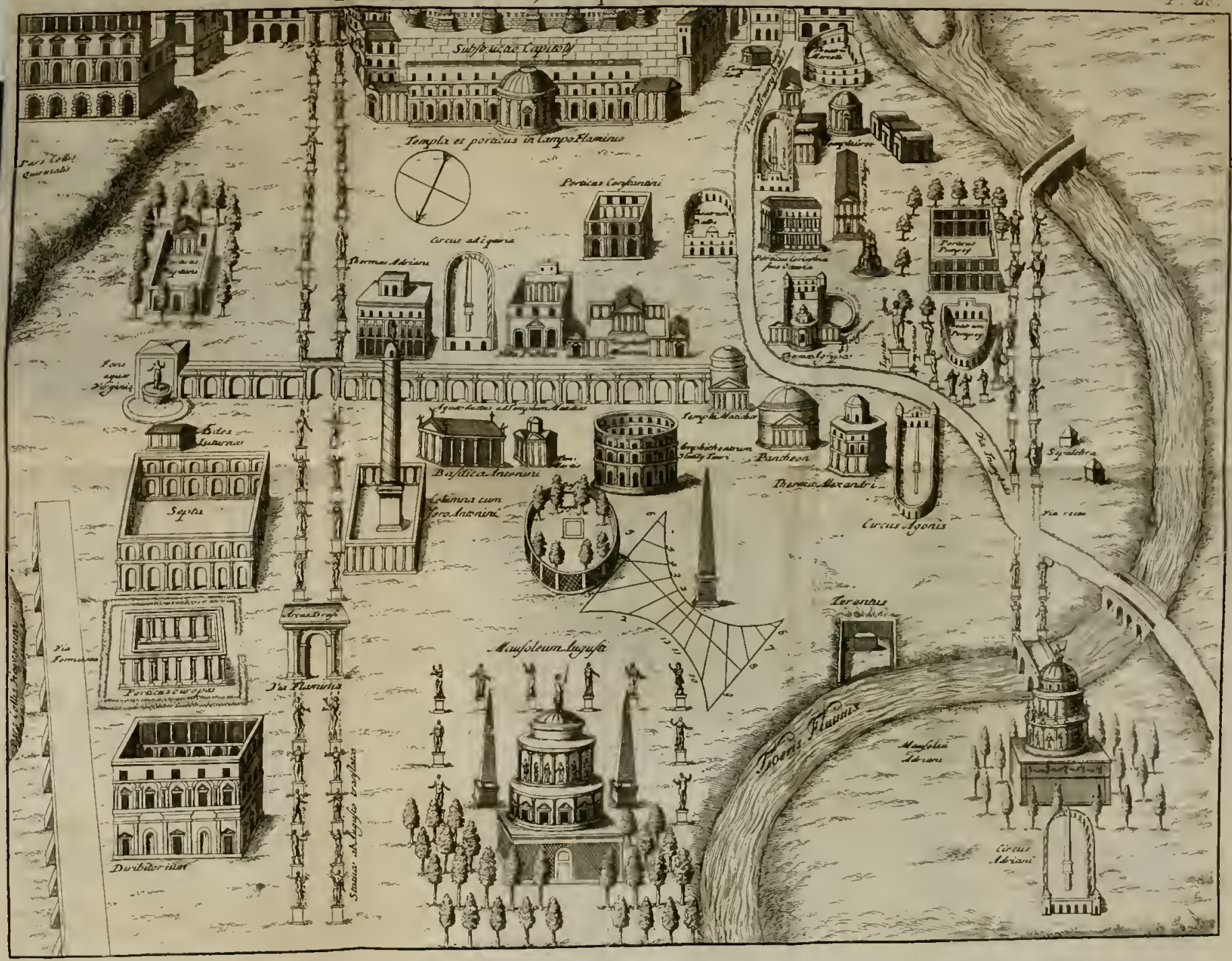
La vûe de ces trois Monuments, & sur-tout ce que me dirent du dernier quantité de personnes des plus dignes de foi, qui avoient vû enlever cette Colonne de son ancienne place, me fit faire une réflexion que j'inférerai ici. C'est que le terrain de Rome s'étant considérablement exaucé en un grand nombre d'endroits par les débris des Edifices de cette Ville qui a été tant de fois ruinée, pillée, saccagée & incendiée, il n'est pas étonnant que tant de belles Antiquités y soient restées ensévelies. Cette dernière Colonne, qui se trouvoit comme étoufée par plus de trente pieds de terre qui la couvroient, en est une preuve. Elle occupoit le centre d'une Place qu'on a découverte en creusant, & dont on a enlevé quelques grands carreaux de pierres Tiburtines, de quatre pieds en quarré. Le dessein de l'Architecte *Fontana*

étoit de faire enlever tout ce pavé, qui ſembloit avoir été fait pour durer autant que le Monde, de faire pareillement enlever les fondements ſur leſquels étoit poſé le Piédeſtal de la Colonne, & dans leſquels on n'auroit pas manqué de trouver, à l'ordinaire, des Médailles fort curieuſes; mais les peines infinies que l'on eut à briſer quelques morceaux de la Maçonnerie le força d'abandonner ſon entrepriſe. Combien d'autres Monuments antiques, & de la même beauté, qui décoroient vraiſemblablement cette belle Place, y ſont & y reſteront encore enſévelis pendant pluſieurs ſiécles; car comme on a bâti beaucoup de Maiſons ſur ce terrain, on n'a pas ôſé pouſſer plus loin la recherche, par la crainte des funeſtes accidents qui en ſeroient infailliblement arrivés! Combien d'excellentes Statues des plus fameux Romains, que l'Empereur *Auguſte* fit autre-fois tranſporter dans cet endroit pour en débarraſſer le *Capitole* & les rues qui y conduiſoient, dont elles occupoient preſque toute la Place; enfin combien d'autres magnifiques Monuments attendent ſous trente pieds de terre dans cet endroit, & dans beaucoup d'autres, que le Temps, ou quelqu'autre Révolution, ait abbatu les Edifices, qui les cachent depuis ſi long-tems aux yeux des Curieux! Pour ſe convaincre de la vérité de cette réflexion, il ne faut que jetter les yeux ſur la deſcription que j'en ai vû à Rome, & que je placerai ici.

CHARME' de ces premiers objets, je réſolus bien de ne pas en demeurer-là, mais de ſatisfaire ma curioſité au ſujet des Antiquités que je ſavois être encore en aſſez grand nombre dans cette Ville. Je me propoſai même de porter mes recherches ſur ce ſujet auſſi loin que je pourrois. J'avois tout ce qu'il me falloit pour cela, rien à faire que de l'Argent à dépenſer, par conſéquent tout mon tems à moi, une connoiſſance paſſable de l'Hiſtoire Romaine, &

ce

LE CHAMP DE MARS, tel qu'il étoit autrefois.



PERVETVSTI CAMPI MARTII MONIMENTVM

Quo spatium tectis nouat ROMA *frequentatus urget.*
MARTIVS *antiquo tempore* CAMPVS *erat.*

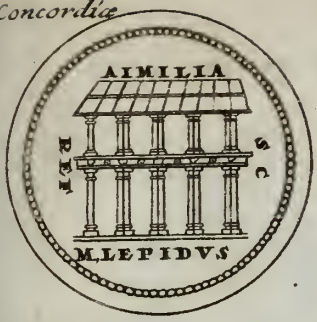
ce qui étoit encore bien plus avantageux pour moi, des hommes ſavants, très diſpoſés à me ſervir dans cette curieuſe recherche. Je fus redevable de la connoiſſance de ces derniers à l'Archevêque de Sens dont la recommandation me les avoit procurés. Tous approuvèrent ma réſolution, à l'occaſion de laquelle ils me donnèrent beaucoup de louanges, & ils s'offrirent de m'y ſeconder de tout leur pouvoir. Je ne leur eus pas plutôt rendu compte de ce que j'avois déjà vû, qu'un d'eux (c'étoit le ſavant & aimable Monſieur *Aſſemani*) me fit auſſi-tôt voir quelques anciennes Médailles, qui conſtatoient l'Autenticité de ces Monuments, & de pluſieurs autres qui furent encore élévés à la gloire des deux grands Princes, dont je viens de parler. Ravi de voir que je prenois du goût pour cet innocent amuſement, ce ſavant Antiquaire voulut bien m'apprendre la manière de déchifrer les abbrévations, qui ſe trouvent dans les inſcriptions de ces ſortes de Monuments, & qui expliquent ordinairement le Sujet qui y eſt répréſenté, le Temps, la Perſonne par qui, ou en l'honneur de qui tel Edifice fut, ou bâti, ou réparé. A cette grace il voulut bien en ajoûter une autre que je lui demandai. Ce fut de me permettre de deſſiner quelques-unes de ce Médailles, & quelques autres Antiquités très curieuſes qu'il avoit, & dont il s'étoit formé un des plus beaux Cabinets. Deux de ſes Amis, qui n'en étoient pas moins bien fournis que lui, m'ayant fait la même grace, par ce moyen je parvins, en m'amuſant, à me faire moi-même un petit Cabinet, qui me fut d'un très grand ſecours dans les recherches que je m'étois propoſé de faire. Quand je n'en aurois pas retiré cet avantage, j'aurois toujours été aſſez dédommagé de ma peine par le plaiſir qu'elles me procurèrent, & qu'elles font à tous les Amateurs de l'Antiquité. En effet, outre les grandes lumières qu'elles jettent ſur l'Hiſtoire Ancien-

ne, les Médailles nous répréſentent, en petit à la verité, mais d'une façon nette & très diſtincte, quantité de ſuperbes Monuments, qui n'exiſtent plus depuis pluſieurs ſiécles, dont on regrette beaucoup la perte, & qu'on y voit reparoître avec un plaiſir infini. Cette dernière raiſon, qui m'engagea à entreprendre ce petit travail, m'engage auſſi à en inſérer quelques-unes dans ces Memoires, que je n'écris, comme je l'ai dit, que pour mon inſtruction & mon amuſement. *

QUI

* POUR la commodité des perſonnes qui n'entendent pas le Latin, on a mis ici en François l'explication de ces Médailles. 1. *Baſilique Ulpienne*, ainſi appellée du nom de *Trajan*, qui ſe nommoit *Marcus Ulpius Trajanus*. 2. Une des faces de la Place de *Trajan*. 3. Arc de Triomphe élévé à ſa gloire par le Sénat. 4. Colonne en Limace, qui porte encore aujourd'hui ſon nom, dont on a vû la deſcription ci-deſſus. 5. Temple bâti en l'honneur de ce Prince par le Sénat, après ſa mort. 6. La Baſilique *Emilienne*, bâtie par *Marcus Emilius Lepidus*. 7 & 8. deux Temples dédiés à *Mars le Vengeur*. 9. Temple de *Jules Cæſar*. 10. Temple bâti en l'honneur d'*Auguſte* par Tibère ſon Succeſſeur. 11. Le même Temple, rebâti par *Antonin*. 12. Temple en l'honneur de l'Impératrice *Fauſtine*. 13. Arc de Triomphe de *Caracalla*. 14. Temple de *Jupiter Capitolin*. 15. Autre de *Jupiter Tonant*. 16. Colonne Roſtrale en l'honneur d'*Auguſte*. 17. Arc de Triomphe en l'honneur de *Néron*.

Concordiæ

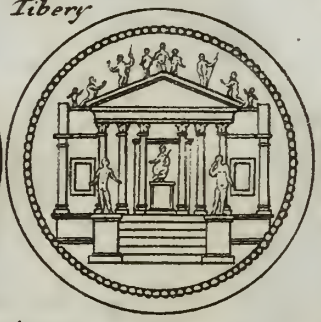


Augusti

Augusti

Augusti

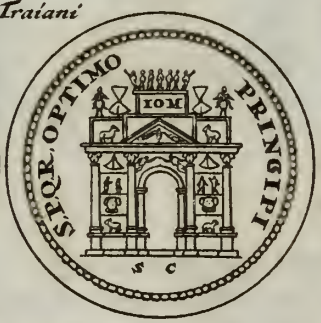
Tibery



Antonini Py

Traiani

Traiani

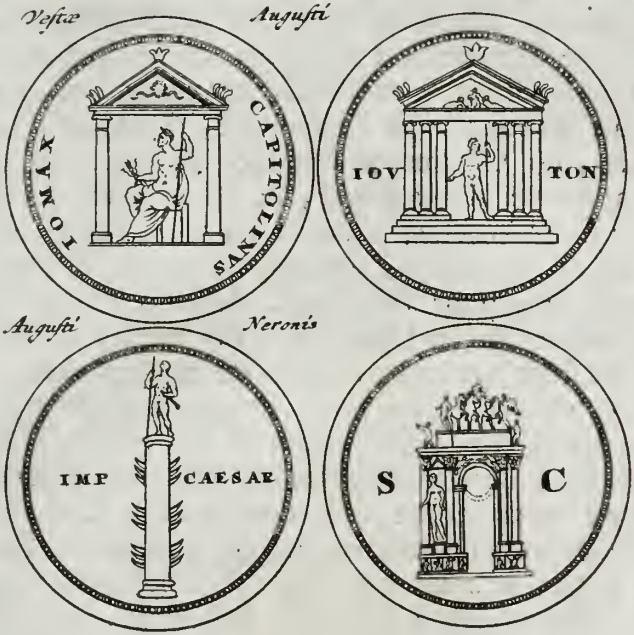


Traiani

Traiani

Faustinæ

Antonini Carac



Qui chercheroit à Rome des Antiquités & des Monuments de la Splendeur de cette Ville, du tems des premiers Romains, reſſembleroit à ces chercheurs de la Pierre Philoſophale, ou à un François qui croiroit trouver, à force de recherches, la beauté & la magnificence de Paris & de Verſailles, dans le plus miſérable Village de la Picardie. Rome en effet, pendant près de deux ſiécles, ne fut rien autre choſe. Fondée par *Romulus*, vers l'An du Monde 3250, c'eſt-à-dire, 754 avant J. C. elle ne fut d'abord habitée que par quelques Bergers & Païſans, auxquels ſe joignit un grand nombre de Bandits, & autres gens de cette ſorte, que *Romulus* y attira des Païs voiſins, en leur

promettant ſa protection, & l'impunité de leurs crimes. Tels furent les premiers Ayeux de ces fiers Romains, qui par la ſuite ſe rendirent Maîtres de préſque tout l'Univers. Celui qui les y raſſembla ne valoit pas, ſans doute, mieux qu'eux; auſſi étoit-il né, de même que *Remus* ſon Frère, du Commerce criminel & ſacrilège que leur Mère, nommée *Rhea Silvia*, & ſelon d'autres Ecrivains, *Ilia*, qui étoit Veſtale, avoit eu avec quelque Soldat. Les Poétes & les Hiſtoriens Romains, honteux de l'origine de leur fondateur, pour l'illuſtrer, débitèrent par la ſuite, que ce Soldat fût le Dieu Mars lui-même; & *Plutarque* fait ſur ce ſujet un conte, dont on ne peut s'empêcher de rire & de rougir *. La mort de cette Veſtale, qui fut enterrée toute vive en expiation de ſon crime, devoit être ſuivie de celle de ſes deux Enfans qui furent jettés dans le *Tibre;* mais ayant été réjettés ſains & ſaufs ſur les bords de cette Rivière, un Berger, nommé *Fauſtulus*, qui les y trouva, en eut pitié, & les ayant emportés chez lui, les donna à éléver à ſa Femme, appellée *Laurentia*, à qui la vie débordée qu'elle menoit avec les Bergers du Païs, avoit fait donner le ſurnom de *Louve.* De-là vint, par la ſuite, le conte qu'on lit dans les Hiſtoriens & les Poétes Latins, de la fameuſe & miraculeuſe Louve, par laquelle ils publièrent que ces deux jumeaux furent alaités. Toute ridicule qu'eſt cette Fable, les Romains en étoient néanmoins ſi perſuadés, qu'on la trouve dans tous leurs écrits, & répréſentée dans un grand nombre de leurs Monuments antiques qu'on voit encore aujourd'hui.

S'IL

* DANS ſon Traité des *Hommes Illuſtres*, à l'Article de *Romulus.*

PALATII ET CIRCI VESTIGIA

S'IL y avoit quelque choſe qui pût donner à cette Fable la moindre apparence de Vérité, ce ſeroit, à mon avis, le Caractère féroce de ces deux Enfans. En effet à peine furent-ils devenus grands, qu'ils cherchèrent querelle à tous les Bergers du Voiſinage, auſſi-bien qu'à ceux avec qui ils vivoient; ce qui alla ſi loin que *Fauſtulus* ſe vit obligé de les chaſſer de chez lui. Ces deux Avanturiers ayant appris, on ne ſait comment, que leur Mère étoit Fille de *Numitor*, petit Roi d'*Albe*, qui en avoit été chaſſé par *Amulius*, ſon Frère, lui allèrent offrir leurs ſervices, tuèrent *Amulius*, leur Oncle, & rétablirent *Numitor* qui, pour toute récompenſe, leur donna une troupe de Païſans, avec leſquels il les envoya chercher fortune dans quelqu'autre endroit de l'Italie. *Romulus* ayant choiſi pour s'établir le Mont *Palatin*, y bâtit, pour ſes Païſans, une eſpèce de Village, que de ſon nom il appella *Rome*.

LA fondation de cette Bicoque qui, dans ſon origine, & pendant près de deux ſiécles, ne fut qu'un amas confus de pauvres & miſérables chaumières, fut enſanglantée par le meurtre de *Remus*, que *Romulus* tua de ſa propre main pour une cauſe des plus légères. Le Ciel punit ce crime énor-

énorme, en permettant que ce premier Fondateur de l'Empire Romain fût lui-même mis en piéces, trente huit ans après, par les Sénateurs qui mécontents de la manière Tirannique dont il gouvernoit, le maſſacrèrent dans une Aſſemblée où il les avoit appellés. Pour cacher au Peuple ce juſte châtiment, & prévenir les troubles qu'il auroit pû occaſionner, chacun d'eux emporta chez ſoi, ſous ſa robe, un morceau de ſon Cadavre, publiant que les Dieux l'avoient enlevé de deſſus la Terre pour l'admettre en leur Compagnie. Cette Impoſture fut appuyée par un certain *Proculus*, qui, ayant fait aſſembler le Peuple, lui dit que *Romulus* lui étoit apparu avec une Majeſté toute divine, & qu'il lui avoit prédit la future grandeur de Rome, dont il ſeroit le Protecteur, ajoûtant qu'il vouloit être reconnu & adoré comme un Dieu, ſous le nom de *Quirinus*. Il n'en fallut pas davantage pour perſuader le Peuple, qui lui dreſſa auſſi-tôt des Autels, ſur leſquels il lui offrit des ſacrifices. Telle fut la première Origine des Apothéoſes, qui devinrent ſi fréquentes, dans la ſuite, chez les Romains; cérémonie par laquelle ils mirent un aſſez grand nombre de leurs Empereurs, & même de leurs Impératrices au rang des Dieux & des Déeſſes, & à qui, en conſéquence, ils rendirent les honneurs Divins. Le Tems n'a reſpecté que fort peu de Monuments qui ayent quelque rapport à l'Hiſtoire de ce premier Fondateur de l'Empire Romain, encore lui ſont-ils poſtérieurs de pluſieurs ſiécles. Je n'en ai vû que deux, dont le premier eſt une Médaille frappée en ſon honneur par C. *Memmius*, Edile de Rome, qui, le premier de ſon tems, célébra des jeux en l'honneur de *Cérès*.

ROME TELLE QU'ELLE FUT FONDÉE PAR ROMULUS.

P. 215.

TEMPLE DE ROMULUS ET DE REMUS. P. 271

ROMVLI ET REMI TEMPLVM

Le ſecond Monument, que le Tems a reſpecté, eſt un des Temples que les Romains lui bâtirent, conjointement avec ſon Frère *Remus*, dans la ſplendeur de leur République, & que les Chrétiens convertirent depuis en Égliſe. Le voici tel qu'il étoit du tems des premiers, & l'état, où il étoit encore vers le milieu du ſiécle dernier, avant que le Pape *Urbain VIII.* l'eût fait réparer.

Cependant l'Azile & l'impunité que *Romulus* avoit accordée à tous ceux qui voudroient venir s'établir dans ſa petite Ville, lui ayant attiré un grand nombre d'habitans, & les guerres qu'il fit aux Rois du voiſinage, dont il enleva les Sujets pour en peupler ſa nouvelle Colonie, l'obligèrent bientôt d'augmenter & d'élargir l'enceinte de Rome. C'eſt ce qu'il fit, en joignant au Mont *Palatin*, ſur lequel elle étoit bâtie, celui du Capitole, où il conſtruiſit une eſpèce de Forteresſe, pour ſe mettre à ſon tour à couvert des incurſions de ces Voiſins, auxquels il en donnoit lui-même un ſi bel exemple. Après avoir pourvû à la ſubſiſtance de ſon Peuple, auquel il donna d'abord à défricher les

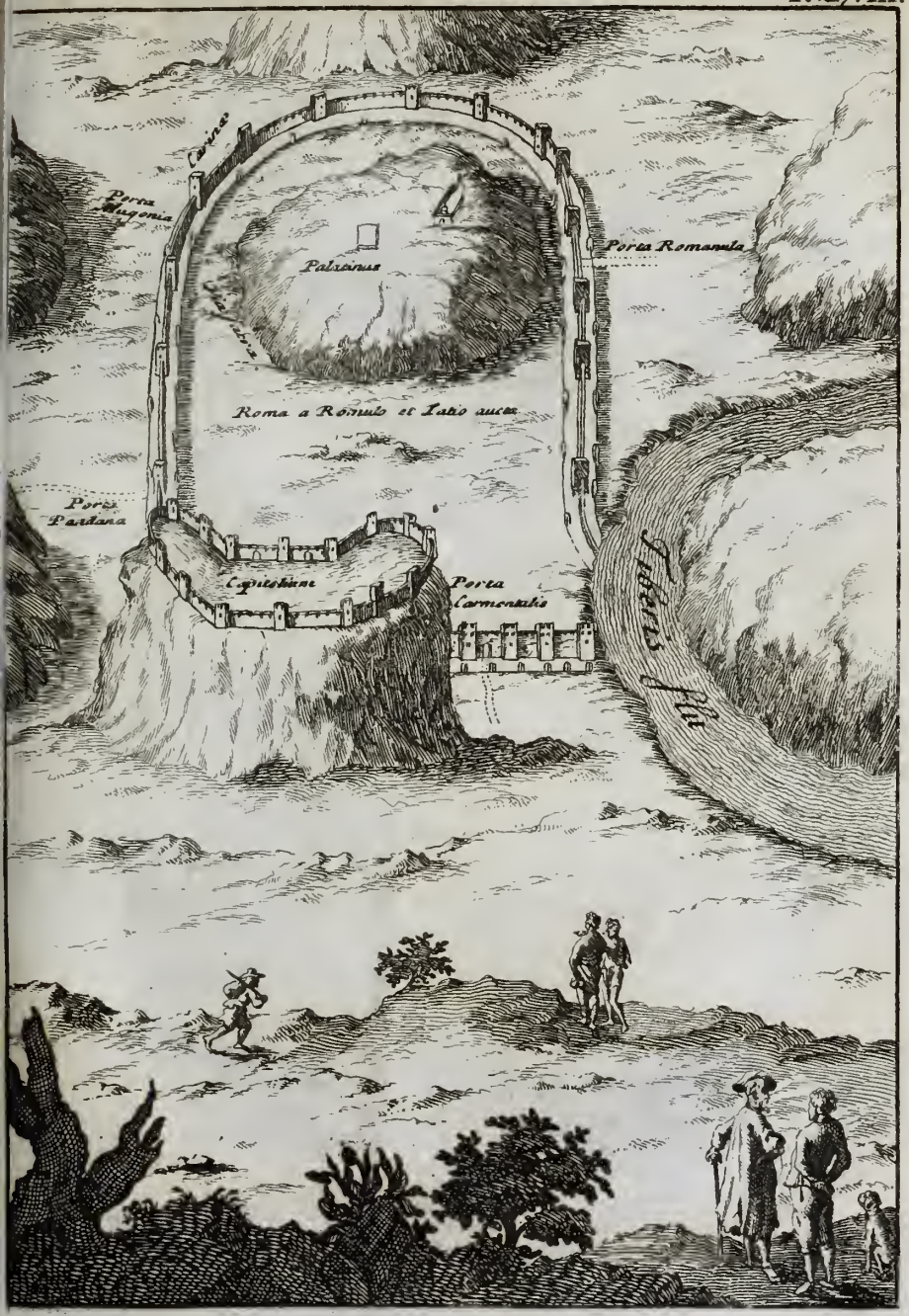
Terres qui étoient les plus proches de Rome, & enſuite celles qu'il enleva à ſes Voiſins, il choiſit les plus déterminés d'entr'eux, dont il ſe forma un corps de Milice avec lequel il continua ſes brigandages. L'exemple du Souverain fit prendre inſenſiblement aux Romains du goût pour ce genre de vie, de-ſorte qu'avec le temps ils devinrent préſque tous guerriers ou brigands, termes qui, dans la verité, ne ſignifient que la même choſe. Mais quelque envie qu'ils euſſent d'étendre leur domination auſſi loin qu'ils pouvoient, il s'en fallut de beaucoup qu'ils y fuſſent auſſi habiles & auſſi heureux qu'ils le furent dans la ſuite. En effet toutes leurs Conquêtes, dont leurs Hiſtoriens font tant de bruit, n'aboutirent après 245 ans de guerre, qu'ils firent ſous le gouvernement de leurs Rois, qu'à former en Italie un petit Etat à peu près de l'étendue du Duché de *Parme*, ou de celui de *Mantoue*.

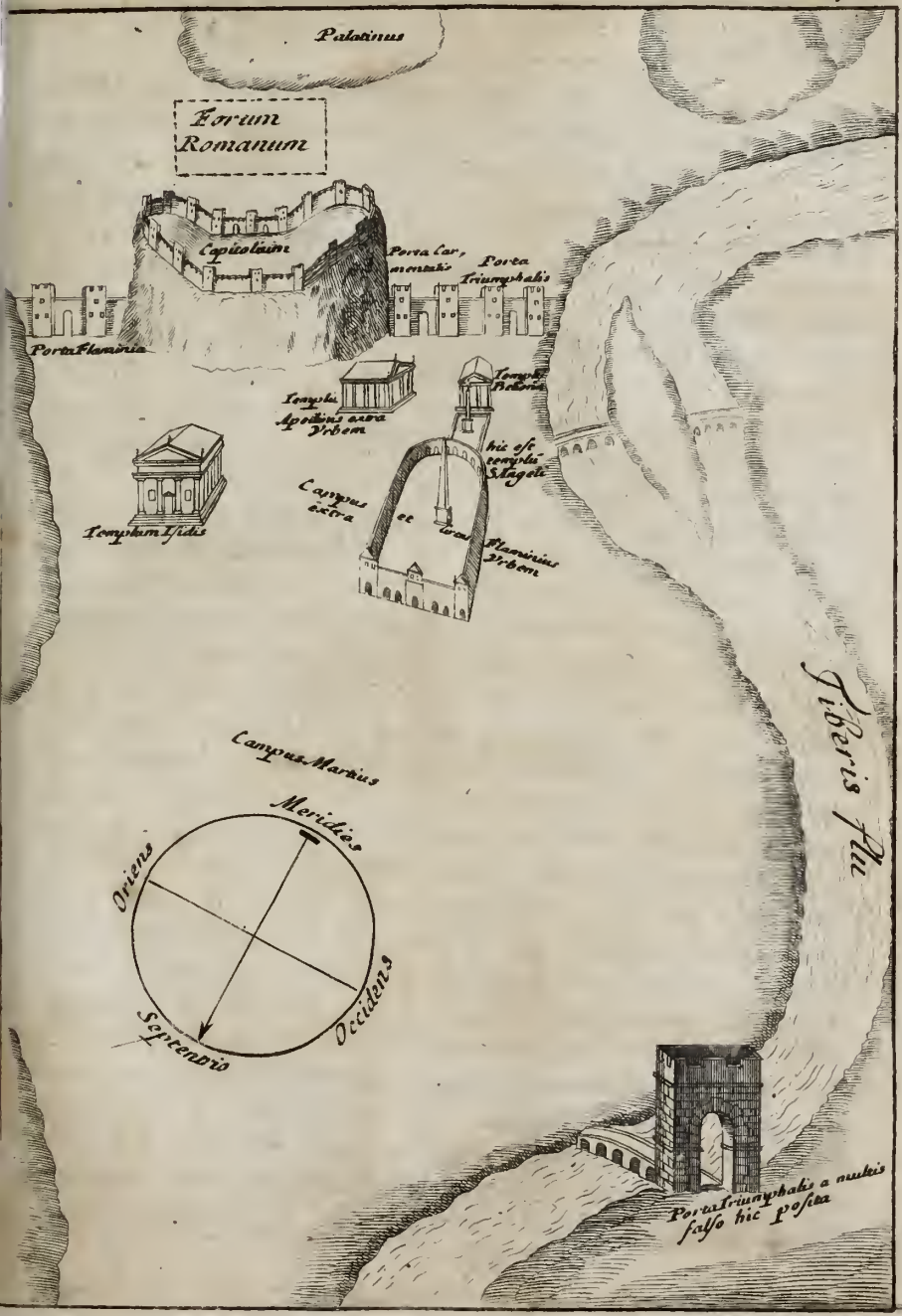
L'IMPUDICITE' d'un des fils de *Tarquin*, ſurnommé le *Superbe*, ayant fait abolir la Royauté chez les Romains, le Gouvernement Républicain, quils adoptèrent, ne leur fut pas plus favorable ſous leurs premiers Conſuls. Ce ne fut, au-contraire, pour eux, pendant l'eſpace de plus de cent ans, qu'une ſuite & un enchaînement de malheurs & de déſaſtres. Tous leurs Voiſins, à leur tour, leur tombèrent ſur les bras, leur enlevèrent tout ce qu'ils avoient uſurpé, & environ 500 ans après la fondation de leur Ville, ils eurent la douleur de la voir réduite en cendres, préſque tout leur Sénat & la plus grande partie de leurs Citoyens égorgés par les *Gaulois*, qui ſe rendirent maîtres de tout leur païs, & réduiſirent le peu d'habitants qui y reſta, à la dernière & la plus grande des miſères. Les Romains furent long-tems à ſe remettre de ces affreux déſaſtres; ils en virent néanmoins à bout, & firent tant qu'après 480 ans de guerre, ils ſe virent maîtres de toute l'Italie, dont Rome devint la Capitale.

DEUX

ROMVLI ET REMI TEMPLVM
Prout extabat antiquitus ante Vrbani VIII. *Pont. Max. instauratõe*

ROME AUGMENTÉE PAR ROMULUS ET TATIUS.




Palatinus
Forum Romanum
Capitolium
Porta Carmentalis
Porta Triumphalis
Porta Flaminia
Templum Veiovis
Templum Apollinis extra Vrbem
hic est templum Stagni
Templum Fidis
Campus extra et circa Flaminiam Vrbem
Tiberis Flu
Campus Martius
Meridies
Oriens
Occidens
Septentrio
Porta Triumphalis a nullis fasso hic Posita

DEUX ſanglantes guerres, que leur jalouſie & leur ambition leur firent entreprendre contre les *Carthaginois*, dont la République étoit alors le plus brillant & le plus puiſſant Etat qui fût dans le monde, les replongèrent dans de nouveaux malheurs. Le fameux Annibal, après avoir gâgné contre eux quatre grandes Batailles, dans l'une deſquelles il périt un ſi grand nombre de Romains, que ce Général envoya à *Carthage* trois boiſſeaux pleins des anneaux des ſeuls Chevaliers, qui reſtèrent ſur le champ de Bataille, vint aux portes de Rome, menaçant cette Capitale d'un ſort pareil à celui qu'elle avoit eſſuyé de la part des *Gaulois*. Enfin après cent dix-huit ans de guerre, pendant leſquels ces deux Républiques eurent alternativement du deſſus & du deſſous, la fortune ſe déclara pour celle de Rome, qui fit ſuccomber ſa rivale. Par cette Victoire, qui mérita au grand *Scipion* le glorieux titre d'*Afriquain*, qu'il tranſmit à ſa Famille, les Romains ſe virent maîtres de la Sicile, de la Sardaigne, de toute l'Eſpagne, & de toutes les côtes de l'Afrique.

DEPUIS ce tems ce ne fut plus pour eux que Triomphes & que Victoires par-tout où ils portèrent leurs Armes. La terreur que ces ſuccès & leur courage répandirent partout, fit rechercher leur alliance, ou leur amitié, à tous les Souverains qui ne voulurent pas ſe voir totalement dépouillés de leurs Etats, & qui ſe rendirent pour cet effet leurs tributaires. Ceux qui ne voulurent pas ſubir ce joug, après avoir vû leur Païs déſolé & épuiſé par la guerre, eurent la douleur de le voir paſſer ſous la domination Romaine, & d'être eux-mêmes conduits, chargés des chaînes, à Rome, où ces féroces Vainqueurs, après les avoir fait ſervir d'ornement à leur Triomphe, leur faiſoient expier, par une mort auſſi honteuſe que cruelle, la généreuſe audace qu'ils avoient eu de ſe deffendre contre leurs uſurpations. Une partie de leurs Sujets, non moins infortunés que leurs Prin-

ces, étoient traînés de même en Eſclavage dans cette Capitale, où on les vendoit, comme on fait aujourd'hui les Nègres ſur les côtes d'Afrique. Là ils étoient employés pendant toute leur vie aux travaux les plus rudes, & aux emplois les plus vils, ou ſervoient de divertiſſement au Peuple, devant lequel, on les faiſoit combattre, tantôt les uns contre les autres, tantôt contre les animaux les plus cruels, à la fureur deſquels on les expoſoit. C'eſt ainſi qu'après ſix cents ans de rapines, de brigandages, & de guerre, les Romains parvinrent à former un Empire, qui ne fit encore que s'agrandir ſous leurs Empereurs, & qui s'étendit enfin préſque par toute la Terre.

Un des plus précieux avantages qu'ils retirèrent de ces conquêtes, & ſur-tout de celle qu'ils firent de la *Grèce*, fut la connoiſſance des beaux Arts & des Sciences, qu'ils avoient juſqu'alors ignorés, & qui firent bientôt changer de face à la Ville de Rome, laquelle, pendant ce long intervalle de tems, s'étoit conſidérablement peuplée & agrandie. Les riches dépouilles qu'ils avoient enlevées aux Peuples vaincus, les grands tributs que la République tiroit de leurs Etats, les habiles gens qui vinrent s'établir chez eux de toutes parts, firent, pour ainſi dire, prendre à cette Ville une nouvelle forme. Les vieux Temples furent alors abbatus, comme étant trop ſimples & trop ruſtiques, pour faire place à d'autres plus dignes de la Majeſté des Dieux. Les Places furent embellies de Portiques, de Baſiliques, & autres Edifices publics, que l'on conſtruiſit ſelon les règles de la bonne Architecture, & qui furent ornés d'une multitude de ces admirables Statues *Grecques*, que l'on avoit enlevées & tranſportées dans cette Capitale. L'eau du *Tibre*, n'étant plus digne de déſaltérer ces Superbes Vainqueurs qui, pendant plus de cinq cents ans n'en avoient point bû d'autre, on en fit venir de fort loin de beaucoup

COLOMNE ROSTRALE ELEVÉE Á LA GLOIRE DU CONSUL DUILIUS

P. 221.

coup plus délicate, pour laquelle on conſtruiſit de Magnifiques Aqueducs, & de ſuperbes Fontaines. Pour flatter la vanité des Vainqueurs, & enflammer le courage des autres, on éléva des Colonnes *, des Trophées, & des Statues en leur honneur, car on ne ſavoit point encore alors ce que c'étoit que les Arcs de Triomphe; témoin la Colonne Roſtrale, que l'on voit encore aujourd'hui au *Capitole*, & qui fut élévée à la gloire du Conſul *Duilius*, qui commanda la première Flotte que les Romains euſſent jamais miſe en Mer, & qui défit celle des *Carthaginois*; témoins les Trophées de *Marius*, qu'on voit dans le même endroit, & qui furent élévés à la gloire de ce Conſul pour avoir triomphé des *Cimbres* & des *Teutons*.

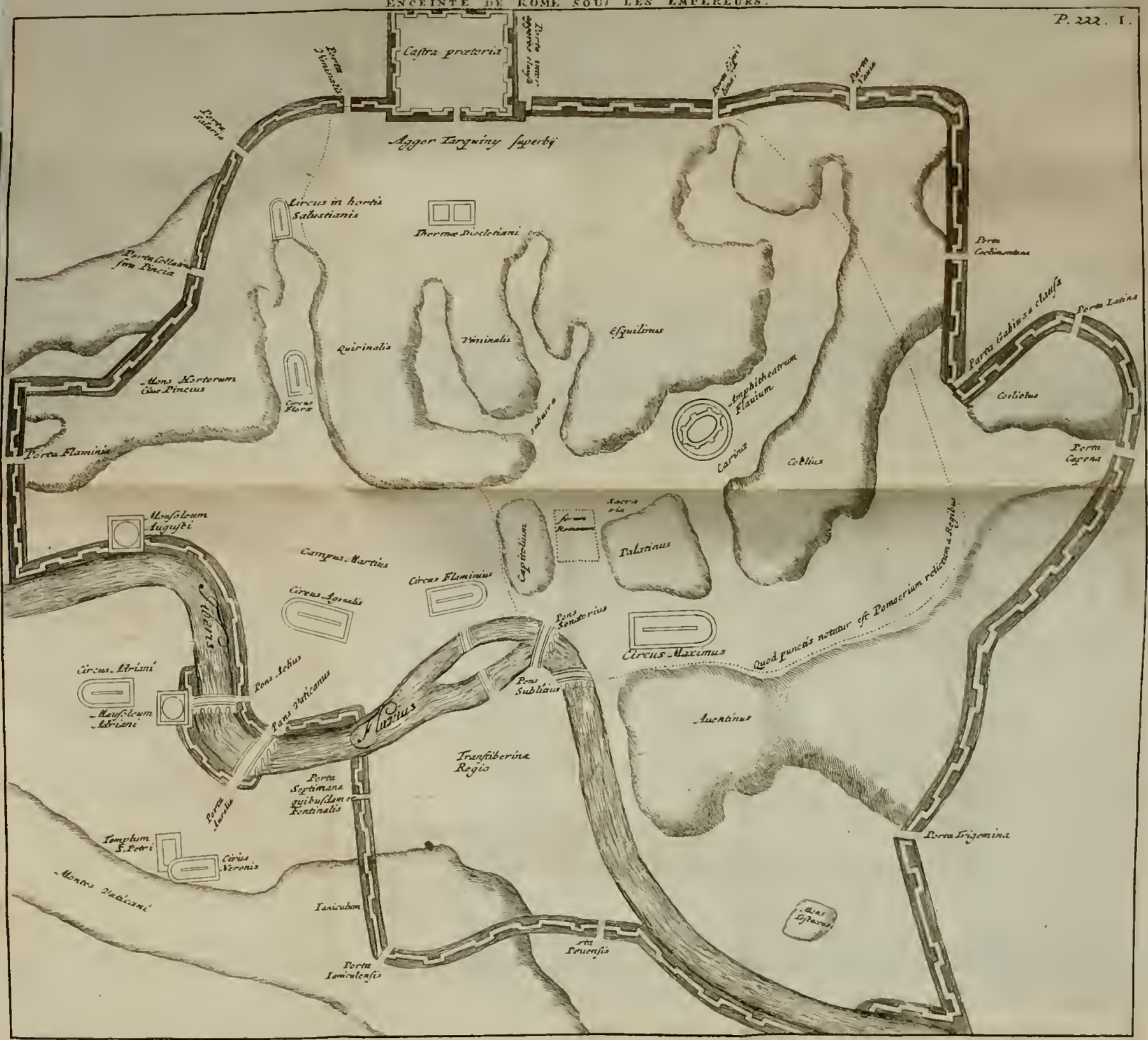
Si les Romains ſe fuſſent bornés à la conſtruction de ces Edifices, qui ne tendoient qu'à l'utilité du public, qu'à l'embelliſſement de leur Ville, & à animer le courage de leurs Citoyens par la vûe des honneurs, qu'on décernoit à ceux qui ſe ſignaloient à la guerre, Rome ne nous offriroit pas, à la vérité, un ſi grand nombre de Monuments magnifiques; mais ſon Empire ſe ſeroit plus long-tems ſoûtenu, & peut-être ſubſiſteroit-il encore aujourd'hui. Malheureuſement pour elle, ſes Richeſſes & les Conquêtes qu'elle fit en Aſie, corrompirent le cœur de ſes habitants, & introduiſirent parmi eux le Luxe Aſiatique. Il commença par ſe gliſſer parmi les Grands qui, oubliant les chaumières de leurs Ancêtres, voulurent être logés auſſi magnifiquement que les Dieux, & être obéïs & ſervis comme eux. Pour ſubvenir à ces dépenſes & parvenir à ce but, on brigua les charges qui menoient par dégrés au Conſulat; dignité qui équivalant à celle de Roi, en donnoit toute l'autorité & la puiſ-

* Voyez ci-après la figure répréſentant le Réſervoir ou Regard de l'Eau appellée *Martia*, au deſſus duquel ces Trophées étoient anciennement placés.

puiſſance. Ce règne, paſſager à la vérité, conduiſoit toujours au gouvernement de quelque vaſte Province, dont on revenoit toujours comblé de Richeſſes. Mais comme il ſe trouvoit parmi les Grands beaucoup plus d'ambitieux, qu'il n'y avoit de Charges à donner, ceux qui les manquoient rémuoient Ciel & Terre pour s'en venger, & perdre ceux qui les avoient deſſervis, ou ceux qui l'avoient emporté ſur eux. Il ſe trouva même parmi ces ambitieux des Citoyens aſſez dénaturés & aſſez hardis, pour former le projet de s'emparer à perpétuité du Gouvernement par la voye des Armes. De-là les Factions, les Cabales ſanglantes, les Guerres Civiles qui déchirèrent ſi cruellement la République, laquelle après avoir long-tems vû ſes Enfans s'égorger, les uns les autres, pour le choix de leurs Tirans, ſe vit enfin aſſervie à *Jules Cæſar* qui, ſous le titre d'Empereur, s'empara de toute ſon autorité, qu'il tranſmit à ſes Succeſſeurs.

AUGUSTE, qui leur ſuccéda, pour éblouir les Romains ſur la perte de leur Liberté, & leur faire oublier les cruautés qu'il commit pendant ſon Triumvirat, s'appliqua à embellir leur Ville. Comme ſon ſiécle fut celui des Sciences & des Beaux Arts, on les vit fleurir ſous ſon règne qui dura cinquante-ſix ans. Non content des magnifiques Ouvrages qu'il fit conſtruire dans cette Ville, ce Prince exhorta encore tous ceux qui pouvoient le faire, à ſuivre en cela ſon exemple; & tous les Grands auſſi-tôt, pour lui faire leur Cour, ſe ſignalèrent à l'envi les uns des autres par la conſtruction de quelque ſuperbe Edifice. De-là cette multitude de magnifiques Monuments bâtis ſous ſon règne, auſſi-bien que ſous celui de ſes Succeſſeurs, qui préſque tous l'imitèrent plus ou moins en ce point, pendant près de trois cents ans, & mirent la Ville de Rome dans le point de beauté, de grandeur & de magnificence, où on la voit dans les plans & deſcriptions que je joins ici.

C'EST



SITVS. ET. AMBITVS. VRBIS. ROMÆ. A. CAESARIBVS. AMPLIATVS.

Omnia Romanæ cedant. MIRACVLA terræ.

PROPERTIVS.

Natura hîc posuit, quidquid VBIQVE fuit.

EFFIGIES ANTIQVAE ROMAE EX VESTIGIIS AEDIFICIORVM RVINIS TESTIMONIO VETERVM AVTORVM FIDE NVMISMATVM MONVMENTIS AENEIS BLVMBAEIS SAXEIS TIGNISQVAE COLLECTA ATQVE IN HANC TABELLAM REDACTA ATQVE DESCRIPTA A PYRRHO LIGORIO ROMANO PER XIIII REGIONES INQVAS VRBEM DIVISIT IMP CAES AR AVGVST.

ORIENS

Castrum Prætorium

Vivarium

Horti Diocl. et Maximiani

AGGERES TARQVINI SVPERBI

REGIO VI QVIRINALIS

REGIO V ESQVILINA

REGIO III

REGIO II COELIMONTIVM

CAMP. CORLIMONTANI

COLLIS HORTVLORVM

REG VII VIA LATA

REG VIII

REG XI

REGIO XII PISCINA PVBLICA

REGIO PRIMA

REGIO IX

REGIO XIII MAVENTINVS

REGIO XIV TRANSTIBERIM

MONS VATICANVS

SEPTENTRIO

MERIDIES

OCCIDENS

C'est dans ce point de vûe que la doit considérer tout Voyageur, qui en veut rechercher & examiner les Antiquités. Mais il ne doit pas s'attendre d'y trouver la centième partie de ce qui y étoit autre-fois, n'y ayant peut-être point de Ville dans le monde qui ait essuyé plus de désastres. Aussi est-ce ce qui doit nous rendre bien précieux ce qui nous en reste, & qui ne se seroit pas sans doute conservé jusqu'à nos jours, si ces Monuments n'avoient pas été aussi solidement bâtis qu'ils l'étoient. Une autre raison qui doit en relever encore le prix, est que, c'est à ces précieux restes que nous sommes redevables du rétablissement de la belle Architecture & de la Sculpture, dont le goût étoit absolument perdu, mais qu'on vit enfin renaître, dans le quinziéme Siécle, en Italie, d'où il s'est ensuite répandu dans toute l'Europe.

Pour me former une idée juste de la grandeur de Rome, dont on m'assûra que les Murs étoient aujourd'hui les mêmes, qui avoient été rebatis par *Belissaire* sur les fondements de ceux, dont l'Empereur *Aurélien* avoit fait enfermer cette Ville, je pris un jour pour en faire moi-même le tour. Comme j'avois lû dans un ancien Historien, qui a écrit sous l'Empire de *Dioclétien* & de *Constance Chlore*, que son enceinte étoit de cinquante mille pas, ce qu'il m'auroit été impossible de faire à pied en un seul jour, je résolus de prendre pour cela une Calèche; ce que j'éxécutai. Je fus accompagné dans ce petit Voyage par Monsieur N. . . . grand ami de Monsieur Assemani, qui me le donna pour me faire remarquer & m'expliquer, en chemin, tout ce qui mériteroit mon attention. Etant donc allé pour cet effet le prendre chez lui de grand matin, il fut étonné de me voir de si bonne heure, en habit de Campagne, avec une Voiture. Il crut que quelque affaire, ou quelque partie de plaisir, m'avoit fait changer de dessein, & que je venois le prier de re-

remettre à un autre jour la visite, que nous nous étions proposé de faire ensemble. Je le détrompai en lui disant que c'étoit au-contraire pour cela que je m'étois rendu chez lui si matin, & que j'avois pris cette Calèche, parceque je ne me sentois pas assez de forces, non plus que lui, pour faire à pied, en un seul jour, cinquante milles de chemin. Hé, quel Voyage allons nous donc faire, reprit-il ? Le tour des Murailles de Rome, lui dis-je, auxquelles Vopiscus, dans son Histoire, donne cette étendue ; & à vous dire le vrai, je trouve que ce n'est pas encore trop pour loger quinze millions d'habitants, que des Ecrivains respectables assûrent qu'elle a eu autrefois. Quinze millions d'habitants dans Rome, s'écria Monsieur N. . . . Hé bon Dieu! jamais l'Italie toute entière n'en eut un pareil nombre, même dans les siécles les plus brillants de la République, ou de l'Empire! Hé! comment auroit-on pu renfermer tant de personnes dans une seule Ville ? Comment auroit-on pu les y faire subsister ? il auroit fallu pour cela des Magasins aussi grands que Rome même. Soyez persuadé d'avance, Monsieur le Comte, & vous en serez aujourd'hui convaincu par vos propres yeux, que les endroits des anciens Historiens, où on lit de semblables Hiperboles, ou *Gasconades*, comme vous les appellez en France, ont été falsifiés par les Copistes, qui nous ont transmis leurs ouvrages ; ce qui a pû arriver de deux manières. La première, qui est très innocente, & qui arrive encore très souvent aujourd'hui, en prenant les chifres les uns pour les autres, ce qui étoit d'autant plus aisé que les Romains n'avoient point de caractères particuliers, pour marquer leurs nombres, mais se servoient pour cela des Lettres Capitales de leur Alphabet: Or rien de plus ordinaire que de prendre dans un Manuscript, quelquefois mal écrit, une Lettre pour l'autre. Les différentes Erreurs & les Variantes que l'on

Insert

Fold-out Map

l'on rencontre préſque à chaque pas dans ces ſortes d'ouvrages, prouvent la vérité de ce que je vous dis. La ſeconde cauſe de cette falſification n'eſt pas ſi excuſable ſans doute, puiſqu'elle eſt un effet de la malice & de l'ignorance, ou du peu d'eſprit de quelques-uns de ces Copiſtes qui, croyant par-là donner une idée extraordinaire de la grandeur de Rome, ont pris plaiſir à en étendre l'enceinte & à multiplier les habitants autant qu'il leur a plû, ſans s'embaraſſer ni de la vérité, ni même conſulter la vraiſemblance.

Ce n'eſt pas ſeulement à l'égard de notre Ville qu'ils en ont agi ainſi, continua-t-il. Ceux qui nous ont copié & tranſmis les Ouvrages de Strabon, ont fait la même choſe à l'égard de la Ville de Carthage, cette Rivale de Rome, à laquelle ils ont auſſi donne une enceinte de quarante cinq milles, c'eſt-à-dire, de quinze lieues de France. Pour moi, bien loin d'ajoûter la moindre foi à ces Hiperboles, & à quantité d'autres de cette nature, qui ſe trouvent aujourd'hui dans les écrits des Anciens, qui ne les y ont certainement jamais miſes, je crois qu'il en étoit de la grandeur de cette dernière Ville, qui étoit la Capitale du plus grand Etat qui fût alors ſur la Terre, à peu près comme de la nôtre qui, du temps des premiers Empereurs, étoit au moins d'un tiers plus petite qu'elle n'eſt aujourd'hui; ajoûtez encore que, dans le tems de ſa plus grande Splendeur, & même ſous l'Empereur *Aurelien* qui lui donna l'enceinte qu'on lui voit encore aujourd'hui, à la réſerve de quelque augmentation qu'y ont fait les Papes, Rome n'eut jamais cinq cents mille habitants. La Démonſtration en eſt aiſée à faire. Je ne veux pour cela que mettre cette Ville en parallelle avec votre Capitale, dont j'ai eu, comme vous, la curioſité de faire le tour, dans le Voyage que je fis en France il y a neuf ou dix ans. Je ne crois pas que depuis ce temps ſon enceinte

ſoit diminuée: Or de l'aveu de tout le monde, & comme je l'ai moi-même éprouvé, Paris a deux lieues de Diamètre, & huit ou neuf de circonférence. On y comptoit alors vint huit à trente mille maiſons, & environ ſept cents mille habitants, dont on peut dire que près des deux tiers ſont logés aſſez à l'étroit. La raiſon en eſt, que la cherté du terrain a été cauſe que l'on n'a donné à la plûpart des Maiſons qu'une étendue très médiocre, incommodité dont on s'eſt dédommagé en leur donnant juſqu'à ſept ou huit étages les uns ſur les autres. En ſuppoſant que nos Romains étoient logés comme le ſont aujourd'hui vos Pariſiens, il s'enſuivroit que la Ville de Rome, dont l'enceinte, du temps même d'*Aurelien*, n'avoit pas dix mille, qui ſont trois lieues & un tiers de France, étoit environ de la moitié plus petite que n'eſt Paris, & qu'elle ne pouvoit par conſéquent contenir que la moitié des habitants de cette dernière Ville. C'eſt une vérité démontrée, & que perſonne ne peut conteſter.

Mais en voici d'autres qui ne ſont pas moins certaines & qui vont étrangement diminuer le nombre de nos anciens habitants. Malgré ſa vaſte étendue, on peut dire que les rues de Paris, pour la plus grande partie, ſont plutôt étroites que larges. J'en excepte cependant celles des Fauxbourgs qui, la plûpart, n'ont point ce défaut; auſſi ſont-elles beaucoup plus modernes. A ce que j'ai déjà dit de vos maiſons, j'ajoûte que vos Places, qui ne ſont pas en fort grand nombre pour une ſi grande Ville, y ont toutes un air étranglé. Pour les Egliſes, de quelque côté qu'on les regarde, elles ſont toutes étouffées par un nombre prodigieux de Bâtiments qui leur ſont contigus. Enfin ſi l'on en excepte trois ou quatre maiſons Royales, quelques Palais de Princes, & quelques Hôtels habités par des Maltotiers, on ne ſçait ce que c'eſt

que

que d'avoir des Jardins derrière ſa maiſon dans cette grande Ville. Venons préſentement à notre ancienne Rome, & nous allons voir tout à coup diſparoître près de la moitié des trois cents cinquante mille habitants, que nous avons vû qu'elle pouvoit tout au plus avoir.

PAR la Lecture qu'il m'a paru que vous avez fait de nos anciens Hiſtoriens, vous avez ſans doute apris qu'autre-fois les maiſons de Rome étoient préſque toutes iſolées, ou ſéparées de touts côtés les unes des autres, ce qui avoit été ainſi ordonné & pratiqué, pour empêcher ou du moins arrêter le progrès des Incendies, qui y ont été très fréquents. Par cette raiſon on donnoit à ces maiſons le nom d'Iſles (*Inſulæ*). Chaque maiſon donc ainſi bâtie avoit quatre eſpaces, ou eſpèces de rues, aſſez larges pour que la flamme, en cas d'embraſement, ne pût paſſer, ni ſe communiquer, de l'une à l'autre: Or vous pouvez vous imaginer quel eſpace de terrain devoient emporter toutes les maiſons d'une Ville conſtruites dans ce goût. Ajoûtez à cela celles des Sénateurs, de tous les Magiſtrats, des riches Citoyens, des gens de Fortune qui étoient en très grand nombre à Rome, & que Sénèque & pluſieurs autres, qui écrivoient de ſon tems, comparent à des Villes pour la vaſte étendue qu'elles avoient; joignez à cela les Palais, les Thermes, ou Bains des Empereurs, que ces mêmes Ecrivains appellent des Provinces à cauſe de leur prodigieuſe enceinte. Joignez y encore les Places publiques, dont tous les anciens Hiſtoriens nous ont laiſſé de ſi magnifiques deſcriptions, les Baſiliques, tous les Temples, les Chapelles & les Autels ſans nombre, (car tous les Dieux de la Terre, excepté le véritable, étoient adorés à Rome,) les Boſquets qui leur étoient conſacrés, les Cirques, les Théatres, les Hipodromes, les Amphithéatres qui contenoient, les uns quarante, les autres ſoixante, ceux-ci quatre-vingt-dix, & enfin juſqu'à

trois cents quatre-vingt-cinq mille perſonnes, qui y regardoient, aſſiſes à leur aiſe, les Spectacles qu'on leur donnoit; les Naumachies, ou lieux où l'on réprésentoit des Combats Navals pour divertir le Peuple; cinq ou ſix Camps, dans leſquels, comme dans autant de Fortereſſes, étoient logés trente ou quarante mille Soldats avec leurs Officiers. Trouvez-moi après cela dans Rome, me dit-il en riant, de la place pour loger vos quinze millions d'Habitants. Quand les maiſons auroient eu cinquante ou ſoixante Etages, les uns ſur les autres, cette Ville auroit encore été trop petite au moins de la moitié. Auſſi non ſeulement eſt il certain qu'elle ne les a jamais eu, non plus qu'aucune Ville du monde, mais je crois que c'eſt encore lui faire beaucoup de grace que de lui en laiſſer deux cents mille; & par la deſcription que nous en ont donné tous les plus anciens Ecrivains, ils eſt impoſſible qu'elle en ait eu beaucoup davantage.

Au reſte par cette démonſtration je ne prétens pas accuſer, ni convaincre de faux quelques Auteurs anciens, qui ont pu faire monter beaucoup plus haut le nombre des Habitants de Rome. S'ils les ont multipliés au point que nous le voyons aujourd'hui dans leurs Ecrits, ce n'eſt, vraiſemblablement, que parce qu'ils ont compris dans ce nombre les habitants de pluſieurs Bourgs & Villages très conſidérables, qui étoient dans les environs, où les Romains avoient de magnifiques maiſons de Campagne & de grandes Métairies, dans leſquelles ils entretenoient des milliers d'Eſclaves pour la culture de leurs terres, & dont ces Ecrivains n'auront apparemment fait qu'un ſeul & même corps avec les habitants de Rome, où ceux-ci venoient préſque tous les jours en très grand nombre. C'eſt ainſi que, lorſque j'étois à Paris, j'ai ſouvent vu vos Compatriotes incorporer à cette Capitale les Villages du Roule, de Charonne, de Gentilli, de Piquepuce, & quelques autres, par la ſeule rai-

raiſon que tous ces Villages ſont aujourd'hui préſque tous contigus à cette grande Ville. Peut-être en étoit-il autrefois de même de celle Rome; mais les choſes, depuis ce tems, ont bien changé de face. Reduite aujourd'hui à ſon ancienne & véritable enceinte, elle a perdu tous les Bourgs & Villages qui l'environnoient, & qui tous enſemble pouvoient former une enceinte, ſans contrédit, ſept ou huit fois plus grande que la ſienne. Tous ces Bourgs & Villages ſont diſparus depuis bien des ſiécles ſans qu'il en ſoit reſté le moindre Veſtige; & c'eſt encore une eſpèce de Miracle qu'elle n'ait pas elle-même éprouvé le même ſort, après les déſaſtres ſans nombre qu'elle a eſſuyés avant & depuis la chute de ce vaſte Empire, dont elle étoit le centre & la Capitale. Après tout ce n'eſt pas la grandeur de l'enceinte de Rome qui y attire aujourd'hui les Etrangers, & qui excite leur curioſité, mais les reſtes qu'on y voit encore de ſon ancienne Magnificence. On trouve en bien d'autres endrois de grandes Villes, remplies de Peuple; mais la belle Antiquité ne ſe trouve en Original que dans celle-ci. C'eſt une vérité dont tout le Monde convient, lorſqu'on l'a exactement viſitée.

Je fus un peu étonné d'entendre un Romain parler ſi modeſtement d'une Ville, que préſque tous ſes habitants mettent infiniment au-deſſus de toutes celles qui ont jamais exiſté. C'eſt en effet la maladie générale du peuple de Rome qui, pour tout l'or du monde, ne retrancheroit pas un ſeul homme des quinze millions d'habitants, qu'il prétend qu'elle a eu autrefois. Encore moins ſoufriroit-il qu'on diminuât d'un ſeul pouce l'enceinte des cinquante mille pas qu'on lui a donnés. La choſe étant ainſi que vous venez de me la démontrer, dis-je à Monſieur N. . . . Voilà bien de la fatigue, du tems, & du chemin d'épargné; mais je n'en ſuis encore que plus ſatisfait; car comme je

ne doute point que votre Ville n'ait auſſi quelques curioſités dans ſes environs, j'en aurai plus le loiſir de les examiner. Je le priai en même tems, s'il ne lui étoit point ſurvenu quelque affaire, de vouloir bien m'accompagner dans cette viſite. C'eſt bien mon intention, repliqua-t-il, & je m'en fais un plaiſir des plus agréables. J'ai été trop ſenſible à celui que m'ont fait, en pareil cas, vos aimables Compatriotes, lorſque j'étois à Paris, pour ne leur en pas marquer ma vive reconnoiſſance en votre perſonne. Mais avant que d'entreprendre cette courſe, nous commencerons par prendre des forces. Comme il eſt encore matin, vous êtes ſans doute encore à jeun; & les Médecins de ce païs-ci diſent que l'air de la Campagne eſt très mal ſain, lorſqu'on le prend en cet état. A peine achevoit il ces mots, qu'un Laquais vint nous ſervir du Chocolat. Nous le primes, après quoi, étant montés enſemble dans ma Calèche, nous ſortimes par la Porte appellée *del Populo*, & qui ſe nommoit autrefois *Flaminia*; tournant enſuite ſur la droite nous cotoyames les murs de Rome.

Si l'Antiquité ſeule peut rendre une choſe reſpectable, il n'y a peut-être point de Murailles dans le Monde qui méritent plus de vénération que celles de cette Capitale. Elles ſont en effet des plus vieilles. Auſſi prétend on qu'elles ont douze ſiécles d'Antiquité, ayant dit-on été rébâties ſur leurs anciens fondements par *Béliſaire*, ce fameux général des Armées de l'Empereur *Juſtinien*, plus célèbre encore par ſa cruelle diſgrace que par ſes nombreux Exploits, qui firent rentrer l'Italie ſous la domination de cet Empereur, après qu'il en eut chaſſé les *Goths* qui l'avoient poſſédée, où pour mieux dire, ravagée pendant trente-huit ans. Pour mettre à l'avenir Rome à couvert de leur pillage, il en releva les Murs qu'ils avoient abba-

MVRVS OBLIQVVS VVLGO DICTVS MVRO Torto

abbatus, & les fortifia, de distance en distance, par des tours quarrées qu'on y voit encore, & qui sont assez proches les unes des autres. Quelques-unes de ces Tours sont aujourd'hui habitées par des Hermites, les autres par des Femmes de mauvaise vie, & le reste par les Chats huants, les Corbeaux & les Hiboux, qui y vivent fort tranquillement avec leurs nombreuses Familles. Tout ce que j'y vis de plus singulier, & que mon conducteur me fit remarquer, fut un Angle, ou Coin du Mur, auquel les Romains ont donné le nom de *Muro Torto*, lequel s'est détaché du reste de l'Ouvrage, sans s'écrouler, ni tomber par terre, vers laquelle il est néanmoins tellement panché, que l'on croit qu'il y va tomber à chaque moment. Il y a cependant déjà plusieurs siécles qu'il est dans cette situation singulière; ce qui fait dire au Peuple, que l'Architecte qui a bâti cette muraille, l'a exprès construite de la sorte en cet endroit, pour faire admirer son addresse & la solidité de son Ouvrage. J'avois entendu faire le même conte au Peuple de Pise, au sujet de la Tour panchante que l'on voit dans cette Ville, ce qui ne provient sans doute, dans l'un & dans l'autre cas, que de ce que le Terrain sur lequel ces deux Ouvrages ont été bâtis, s'est affaissé depuis. A l'égard de la solidité du Mur dont je parle, il faut qu'en effet la maçonnerie en soit excellente pour avoir résisté pendant plusieurs siécles à la pésanteur de sa masse, qui devroit depuis long-tems l'avoir entraîné par terre. Mais on sait que c'est une qualité qu'avoient tous les Edifices des Romains, ce qui est cause qu'ils se sont plus long-tems conservés que beaucoup d'autres.

En continuant notre promenade nous arrivâmes à la Porte, autrefois nommée *Nomentana*, & à laquelle on a donné depuis le nom de *Pia*, en Mémoire du Pape *Pie IV.*

IV. qui l'a fait rebâtir. Comme je ne cherchois dans ce petit voyage que des Monuments antiques, mon deſſein étoit de paſſer outre ſans m'arrêter à conſidérer cette Porte, dont j'avois remis la viſite à une autre-fois, lorſque Monſieur N. . . . dit à notre cocher de tourner à gauche. Surpris de le voir nous détourner de la route que je m'étois propoſé de tenir, je le regardai comme pour lui demander où il m'alloit conduire. Je connois vôtre goût, me dit-il, & je ſçai ce que vous cherchez ; ainſi ne ſoyez point étonné ſi j'ai pris la liberté de vous écarter un peu de votre chemin pour vous le procurer. Je le remerciai de ſon attention, & comme le chemin que nous venions de prendre ſe nommoit autre-fois la *Via Nomentana*, il m'entretint, à cette occaſion, des grands chemins de l'Ancienne Rome, dont il me décrivit fort ſçavamment la ſtructure, la magnificence & la longueur extraordinaire, m'aſſûrant qu'il y en avoit pluſieurs qui conduiſoient juſqu'aux extrémités les plus réculées de l'Empire Romain. Je l'écoutai avec d'autant plus de plaiſirs, que j'avois vû de mes propres yeux, de *Civita Caſtellana*, un magnifique reſte de la *Via Flaminia*, qui me confirmoit tout ce qu'il me diſoit. Je ſuis bien aiſe ajoûta-t-il, que vous ayez été temoin oculaire de la vérité de ce que je vous dis. Par-là vous jugerez un peu plus favorablement de nous autres Romains, que ne font bien des Etrangers qui, n'ayant jamais rien vû, ni même lû, nous regardent comme de vrais Charlatans, lorſque nous leur parlons des anciences beautés de notre Ville. Vous allez dans le moment en voir encore une nouvelle marque.

Comme il achevoit ces mots, il fit arrêter la Calèche vis-à vis d'une Egliſe, dans laquelle nous entrâmes un inſtant après. C'étoit celle de S. Conſtance, que l'on confond aſſez ſouvent avec celle de S. Agnès *extra Muros*, par-

BEAUX RESTES D'UN TEMPLE CONSACRÉ À BACCHUS.

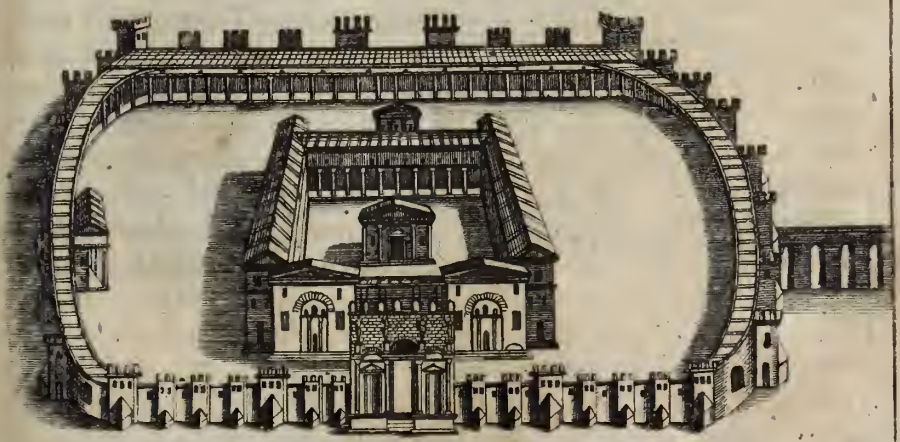
Pars Templi Bacco olim dicati nunc S. Constantiæ extra portã pian

parce qu'elle eſt dans la même enceinte & qu'elle en eſt une Annexe. Je n'eus pas de peine à reconnoître à ſa ſtructure, & plus encore à ſa beauté, que c'étoit un ancien Temple. Celui-ci eſt rond, comme l'étoient la plûpart de ceux des Romains, & ſurmonté d'un petit Dôme, ſoûtenu par vingt-quatre belles Colonnes de Marbre Granit, placées deux-à-deux. Ce qui me fit encore le plus de plaiſir fut de voir, pour la première fois de ma vie, des peintures à fréſque des Anciens Romains. Elles ſont dans le plafond de la voute, & font voir le bon goût qu'ils avoient pour la peinture. Une ſeconde choſe qui ne m'en fit pas moins, fut la vûe d'un Sépulcre de Porphire, fait d'une ſeule pierre, & d'une grandeur prodigieuſe. Il eſt orné de petites figures du Dieu Bacchus, auquel Monſieur N.... m'aſſûra que ce Temple étoit autre-fois conſacré, & de grapes de raiſin travaillées avec une délicateſſe & un art d'autant plus admirables, que le Prophire eſt une Pierre ſi dure, que le ciſeau de nos Artiſtes d'aujourd'hui n'y ſauroit mordre. La Tombe qui couvre ce Sépulcre, & qui eſt ouverte par le milieu, eſt auſſi d'une ſeule piéce, & de la même Pierre. On y voit quantité d'ornements en bas reliefs, & une troupe de Bacchantes célébrant les Orgies, les unes tenant des Serpents dans leurs bouches, & les autres conduiſant un Bouc. Ce Temple a été anciennement converti en Egliſe, & dédié à S^e. *Conſtance*, une des Filles de l'Empereur *Conſtantin*. On raconte que cette Sainte Princeſſe, que l'Empereur ſon Père avoit fiancée à un des Généraux de ſes Armées, nommé *Gallicanus*, & qui a été mis auſſi au nombre des Saints, ayant été attaquée d'une infirmité incurable, en fut guérie par l'interceſſion de S^e. *Agnès*, à qui elle bâtit par reconnoiſſance l'Egliſe qu'on voit a côté, avec un Monaſtère dans lequelle elle ſe retira & finit ſaintement ſes jours.

APRE'S avoir considéré ce Temple avec toute l'attention que sa beauté méritoit, nous remontâmes dans notre Calèche & régagnâmes la Porte *Pia*, le long de laquelle nous continuâmes de cotoyer les murailles de la Ville. M'étant apperçu, à quelques pas de-là, qu'elles étoient d'une autre structure, ainsi que les Tours, qui étoient beaucoup plus hautes & paroissoient bien plus fortes, je demandai à mon conducteur, s'il savoit la raison de cette différence. Ce que vous voyez ici, me répondit-il, est l'ancien Camp des Soldats Prétoriens, qui composoient autrefois la garde des Empereurs & qui étoient l'élite des troupes Romaines. Ils étoient autre-fois logés & répandus dans les différents quartiers de la Ville; mais *Séjan*, ce fameux favori de *Tibère*, qui les commandoit en chef, les rassembla tous dans ce lieu, où il leur fit bâtir un Magnifique Hôtel, qui ressembloit à une petite Ville. Le prétexte qu'il prit pour cela fut, que ces Soldats ainsi dispersés dans la Ville, s'y livroient à la débauche & à d'autres excès, comme l'on dit que faisoient à Paris vos Mousquétaires, avant que Louis XIV. les eût rassemblés, & comme renfermés, dans les deux Hôtels qu'il leur a fait bâtir. Cet ambitieux Favori fit entendre à son Prince, qu'éloignés de la Ville & de la vie débordée qu'on y menoit, il seroit beaucous plus aisé de leur faire observer à la rigueur la discipline Militaire; qu'étant ainsi réunis en un seul Corps, il ne leur falloit qu'un instant pour recevoir & éxécuter aussi-tôt ses ordres, & que par-là on en tireroit beaucoup plus de secours qu'on ne faisoit auparavant, lorsqu'ils étoient dispersés aux quatre coins de Rome. Sous prétexte de les tenir toujours en haleine, il fit bâtir autour de cet Hôtel les Tours & les Fortifications que vous y voyez encore, où ils faisoient leurs factions & tous les autres exercices Militaires, comme s'ils eussent été à l'armée, ou dans quelque Place de Guerre.

CAMP DES COHORTIS PRETORIENNES.

P. 234.



CASTRA A VIMINALI AD PORTAM ESQVILINAM

re. Mais ces motifs apparents, comme nous l'apprend l'Hiſtorien Tacite, en cachoient d'autres bien plus réels & bien différents. La véritable raiſon, dit-il, qui engagea *Séjan* à les raſſembler dans ce Camp, étoit qu'il vouloit avoir ces Soldats à touts moments ſous ſa main pour éxécuter ſes Ordres, & par la conſidération de leurs forces & de leur nombre (car ils faiſoient un Corps de dix mille hommes) leur augmenter le Courage, & d'un autre côté inſpirer encore plus de terreur à ceux à qui il ſe rendoient redoutables. De plus par la conſtruction de cette Forteresſe il s'étoit voulu faire à lui-même un Azile contre les revers de la Fortune, & s'étoit flatté qu'en cas d'accident il pouroit s'y cantonner & s'y deffendre. Mais ce fut en vain; car ſon inſolence & ſes crimes lui ayant fait perdre la faveur de ſon Prince dont il avoit ſi cruellement abuſé, il fut livré avec toute ſa Famille aux Bourreaux qui en firent juſtice. Quoiqu'il en ſoit, on trouvoit dans ce Camp tout ce qui étoit néceſſaire à la ſubſiſtance, au logement, & à l'entretien des gens de Guerre, un Arſénal, un Cirque pour y faire leurs exercices Militaires, des Corps de Gardes, des Magaſins, un Temple, des Bains pour les Officiers, des Fontaines, & un Aqueduc qui y portoit l'eau; mais de tout cela il n'eſt reſte que l'enceinte extérieure que vous voyez, ce Corps de troupes ayant été caſſé par l'Empereur *Conſtantin*, tant pour les punir de leurs fréquentes mutineries, qui avoient été ſi fatales à l'Empire & à un grand nombre de ſes Prédéceſſeurs, que parce qu'elles avoient embraſſé le parti de *Maxence* ſon Concurrent.

On eſt importun quand on eſt curieux, dis-je à Monſieur N . . . . je ſuis charmé de vous entendre, & de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu m'inſtruire ſur ce que je viens de voir; mais je crains auſſi de vous fatiguer. Cependant voici une Porte & des ruines, que je ne ſaurois me réſoudre à paſſer, ſans vous prier encore de m'expliquer ce que ce peut être. Je ſerois très fâché contre vous, reprit-il, ſi je croyois que vous me parlaſſiez ſérieuſement. Craindre de me fatiguer en converſant avec vous, & en vous inſtruiſant de ce que vous déſirez ſavoir! Hé! n'eſt-ce pas dans cette vûe que je ſuis venu avec vous, & ne vous ai-je pas dit que je m'en faiſois un plaiſir ſenſible? Laiſſons donc là les compliments, & venons à ce que vous me demandez. Ce que vous voyez ici eſt la plus ancienne & la plus belle Porte de Rome. Auſſi l'appelloit-on par excellence la grande Porte, nom qu'elle conſerve encore dans celui de *Majeure*, qu'on lui donne aujourd'hui. Vous en admirez, ajoûta-t-il, la Grandeur, la Maſſe, & la Solidi-

LA GRANDE PORTE, NOMMÉE AUTREMENT NAEVIA.

P. 236.

PORTA NÆVIA MAIOR COGNOMENTO IN FORMIS AQVAE CLAVDIAE

lidité. Il falloit qu'elle fût ainſi conſtruite, non ſeulement pour ſoûtenir encore le poids des eaux de trois Aqueducs, dont les Canaux paſſoient par deſſus, & dont vous voyez ici les triſtes débris. Celui qui fut bâti par l'Empereur *Claudius*, qui étoit le plus beau & le plus long de tous, eſt le ſeul qui nous reſte de quatorze de ces magnifiques ouvrages qui conduiſoient, de dix, vingt, quarante & même de ſoixante milles, dans cette Capitale, vingt ſortes d'eaux venant de différents endroits, plus ou moins éloignés, & dont quelques-unes formoient de petites Rivières. Toutes ces eaux étoient portées en l'air ſur de grandes Arcades de briques dans des canaux Maçonnés de même, & ſi hauts & ſi larges qu'un homme a Cheval y pouvoit courir au Galop fort à ſon aiſe, & dans un péril, ou un beſoin preſſant, s'échapper ainſi de la Ville & s'enfuir ailleurs, ſans être apperçu de perſonne. Auſſi *Béliſaire*, dont nous avons parlé ci-deſſus, craignant

que les *Goths*, qui menaçoient Rome, ne s'aviſaſſent de ſurprendre la Ville & d'y entrer ſecrettement par cette

voye, fit fortifier tous les endroits, par lesquels il crut qu'ils pouvoient tenter cette entrepriſe. Mais ſi cette précaution mit la Ville à couvert de toute ſurpriſe de ce côté-là, les *Goths*, pour s'en venger, & croyant forçer les Romains à ſe rendre, détruiſirent préſque tous ces Aqueducs, dont l'eau faiſoit tourner dans la Ville, un grand nombre de Moulins, après avoir déjà ſervi à d'autres uſages. Peut-être auroient-ils réuſſi dans leur deſſein, s'ils avoient eu affaire à un Général moins habile; mais celui-ci le fit échouer, en faiſant ſur le champ conſtruire d'autres Moulins ſur des Batteaux, qu'il fit placer au milieu du Tibre. Ils étoient à peu près de la même ſtructure que ceux que vous avez à Paris dans certains endroits de la Seine. C'eſt ainſi, mon cher Comte, que ces Barbares détruiſirent, dans une ſeule Campagne, des Ouvrages qui avoient coûté des ſommes immenſes, & dont la ſolidité auroit bravé les injures du Tems, peut-être juſqu'à la fin du monde. Vous pouvez vous en convaincre par ce qui nous eſt reſté de celui de *Claudius* dans la Ville, où il paroit préſque encore dans toute ſa beauté. Ces reſtes précieux vérifient ce que tous nos Anciens ont écrit de ces grands & ſolides Ouvrages, qu'il ont regardés comme une des plus grandes Merveilles de Rome.

Je reconnus, quelques jours après, la vérité de ce qu'il me diſoit, en viſitant l'endroit qu'il venoit de m'indiquer, ainſi que dans deux autres Monuments qu'il me fit voir. Le premier étoit un Regard, ou Réſervoir dans le quel ſe rendoit l'eau que l'on nommoit *Martia*, & ſur le haut duquel étoient les Trophées éléves en l'honneur de *Marius*, qui ont été tranſportés depuis au Capitole. Le ſecond n'étoit que la répréſentation d'un magnifique Monument, découvert & démoli ſur la fin du XVI. ſiécle, par une autre eſpèce de Barbares, qui n'ont guéres moins fait de ravages que les *Goths* dans les anciens Edifices de Rome. C'étoit une

EGARD, OU RESERVOIR DE L'EAU APELLÉE MARTIA. P. 238. I.

CASTELLVM AQVAE MARTIAE

CASTELLI VESTIGIA

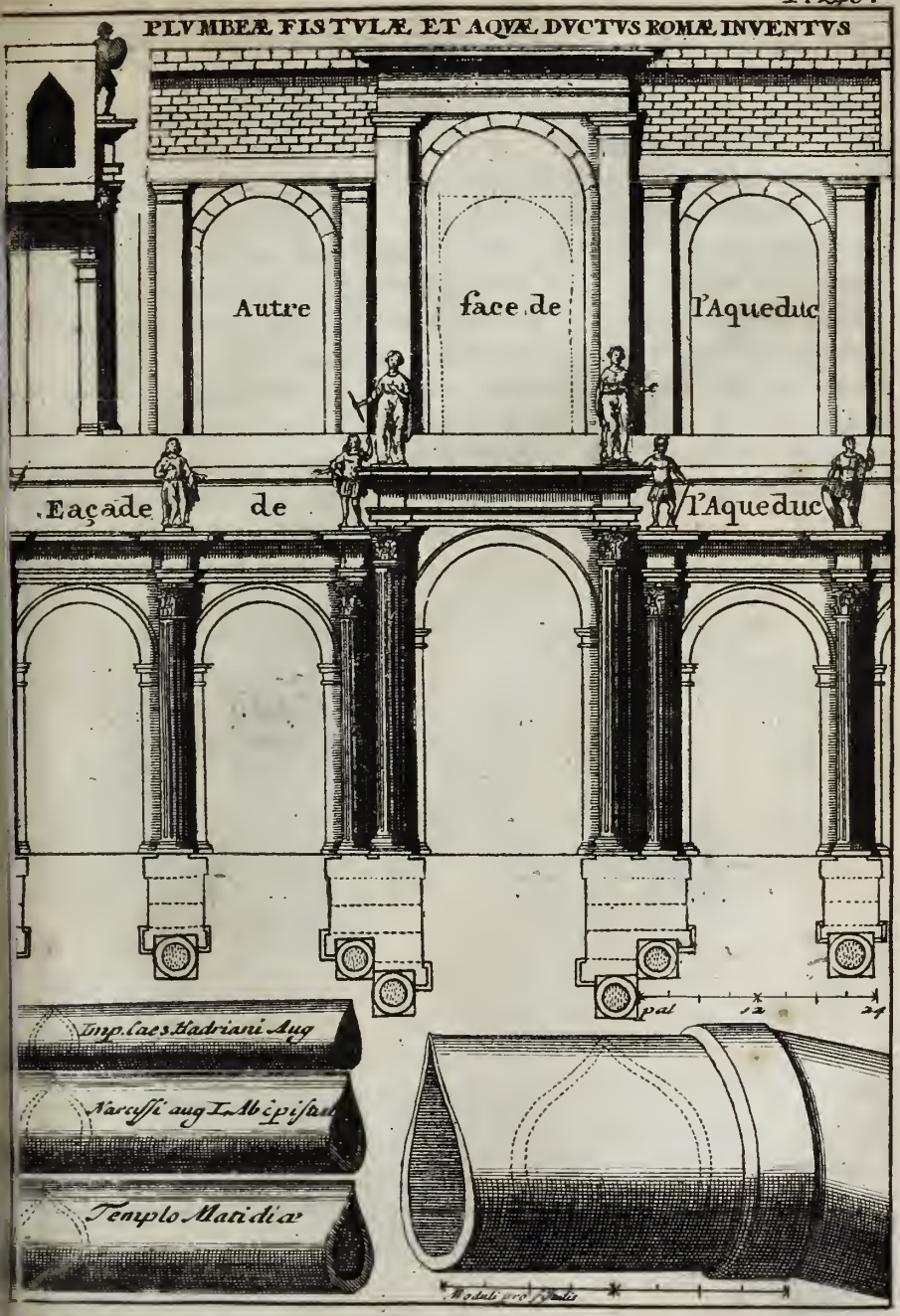
une partie considérable d'un de ces Aqueducs, qui fut trouvée sous terre, en creusant les fondements du portail de l'Eglise du Collège Romain. Cet Edifice, qui avoit plus de trente pieds de haut, étoit tout revêtu de marbre, & orné des colonnes canelées, ainsi que de Statues, de la même matière. Il méritoit, sans doute, de reparoître aujour dans tout son éclat, & il feroit aujourd'hui un des beaux Ornements de Rome; mais malheureusement le terrain où il fut trouvé, avoit été donné par le Pape à des Réligieux, & ces sortes de gens, aussi peu jaloux du bien public, qu'ils le sont de leurs intérêts particuliers, bien loin de conserver cette précieuse Antiquité, en enlevèrent les Statues, les Colonnes, & toutes les piéces de Marbre, qu'ils vendirent très cher à des Curieux, brisèrent la Maçonnerie dont ils employèrent les matériaux à la construction d'un Portail de leur Eglise, & crurent faire au public un présent encore beaucoup plus considérable qu'il ne le méritoit, en faisant graver la figure de ce précieux Monument, que le Tems avoit respecté pendant quinze cents ans, & que leur Avarice leur a fait détruire. Cette découverte, qui depuis ce tems a été suivie de beaucoup d'autres toutes semblables, confirme ce que j'ai dit plus haut du grand nombre de beaux Edifices, qui sont aujourd'hui ensevelis à Rome sous trente, & peut-être sous plus de cinquante pieds de terre.

A cette remarque j'en ajoûterai une autre que j'ai souvent faite dans cette Ville, & qui me paroit être ici en sa place. C'est que la perte d'un grand nombre de ses magnifiques Monuments ne doit pas encore être tant imputée aux injures du Tems & aux ravages de la Guerre, qu'à des motifs à peu près semblables à celui qui a fait démolir l'Aqueduc dont je viens de parler. L'Avarice de quelques Papes qui en ont détruit & laissé détruire plusieurs, pour en employer les matériaux à la construction d'autres Edifices

Got-

Gothiques qui ſont péris depuis long-tems; la Superſtition, ou, ſi on l'aime mieux, la Dévotion mal-entendue des Chrétiens qui, lorſqu'ils ſe ſont vûs Maîtres dans cette Ville, ont laiſſé tomber en ruines, & même démoli préſque tous les Temples, peut-être pour ſe venger de la perſécution que Rome Payenne leur a ſi long-tems faite, au-lieu de purifier & ſanctifier ces Temples en les conſacrant au culte du vrai Dieu; enfin le Luxe qui s'introduiſit bientôt parmi les uns & les autres, leur fit abbattre tous ces magnifiques Bâtiments, dont ils enlevèrent tout le Marbre, le Porphire, l'Albâtre, les Colonnes, les Statues, le Bronze, en un mot tous les Ornements les plus riches & les plus précieux, les uns pour en orner leurs ſuperbes Palais, & les autres leurs Egliſes. Voilà, de l'aveu des perſonnes les plus judicieuſes & les mieux inſtruites, les principales cauſes de la perte que les Amateurs de l'Antiquité regrettent avec tant de raiſon. Eſt-il étonnant après cela que tant de Monuments de la grandeur & de la magnificence de l'ancienne Rome ſoient diſparus pour jamais? Si l'on doit s'étonner de quelque choſe, c'eſt au-contraire de ce qu'il en eſt encore reſté quelquelques-uns, ce que j'ai toujours regardé comme une eſpèce de Miracle . . . . . mais je reviens à nos Acqueducs.

POUR achever de raſſembler tout ce qui concerne cette matière, j'ajoûte ici la deſcription de quelques tuyaux de plomb, que l'on me fit voir & qui portoient l'eau dans les différents quartiers de Rome. Ils n'étoient point exactement ronds, comme ſont aujourd'hui les nôtres, mais avoient la forme d'un cône, & la plûpart portoient le nom de ceux qui les avoient fait faire. Des quatre que je vis, le premier portoit le nom de l'Empereur *Adrien*, le ſecond celui de *Narciſſe*, cet Affranchi de *Néron*, dont il fut Secretaire d'Etat, & qui par une infinité de crimes qu'il commit

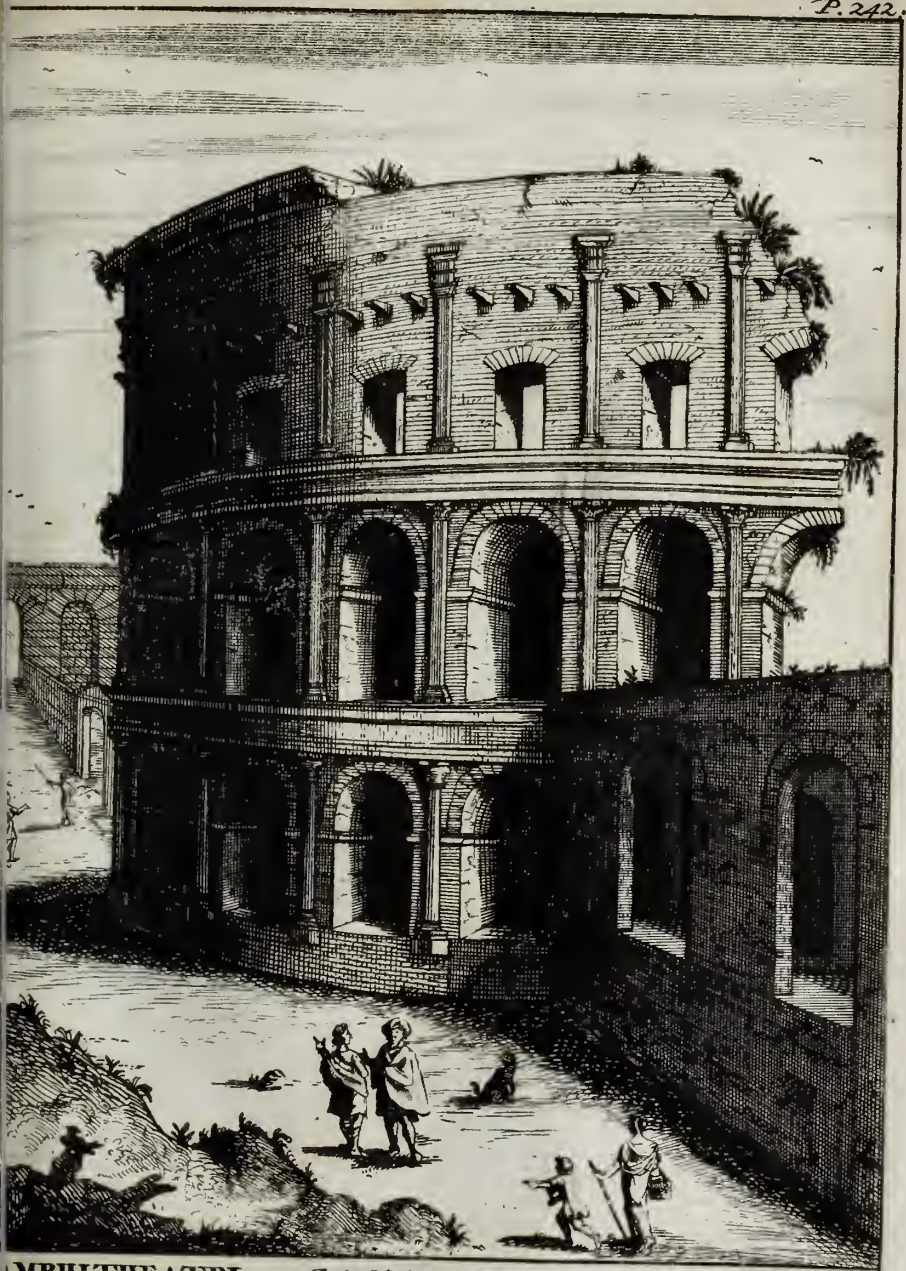

PLVMBEÆ FISTVLÆ ET AQVÆ DVCTVS ROMÆ INVENTVS
Autre face de l'Aqueduc
Eaçade de l'Aqueduc
pal
12
24
Imp. Caes. Hadriani Aug
Templo Matidiæ

mit & fit commettre à ſon Maître, trouva moyen d'acquerir juſqu'à dix millions d'Or ; ce qui n'empêcha point qu'il ne fût la victime d'*Agrippine*, qui le fit périr pour ſe venger de ce qu'il s'étoit oppoſé à ſon mariage avec l'Empereur *Claudius*. Par l'inſcription du troiſième tuyau, j'appris qu'il avoit ſervi à porter de l'eau dans le Temple de *Matidia*, Fille de *Marciane*, Sœur de l'Empereur *Trajan*, & Sœur de *Julia Sabina*, Femme de l'Empereur *Adrien*. Cette Princeſſe étoit fort recommandable par ſes vertus & par ſa piété ; ce qui engagea *Adrien* ſon Beau-Frère, à la mettre, ſelon l'uſage de ce tems-là, au rang des Déeſſes, & à lui bâtir le Temple dont il eſt parlé dans cette inſcription.

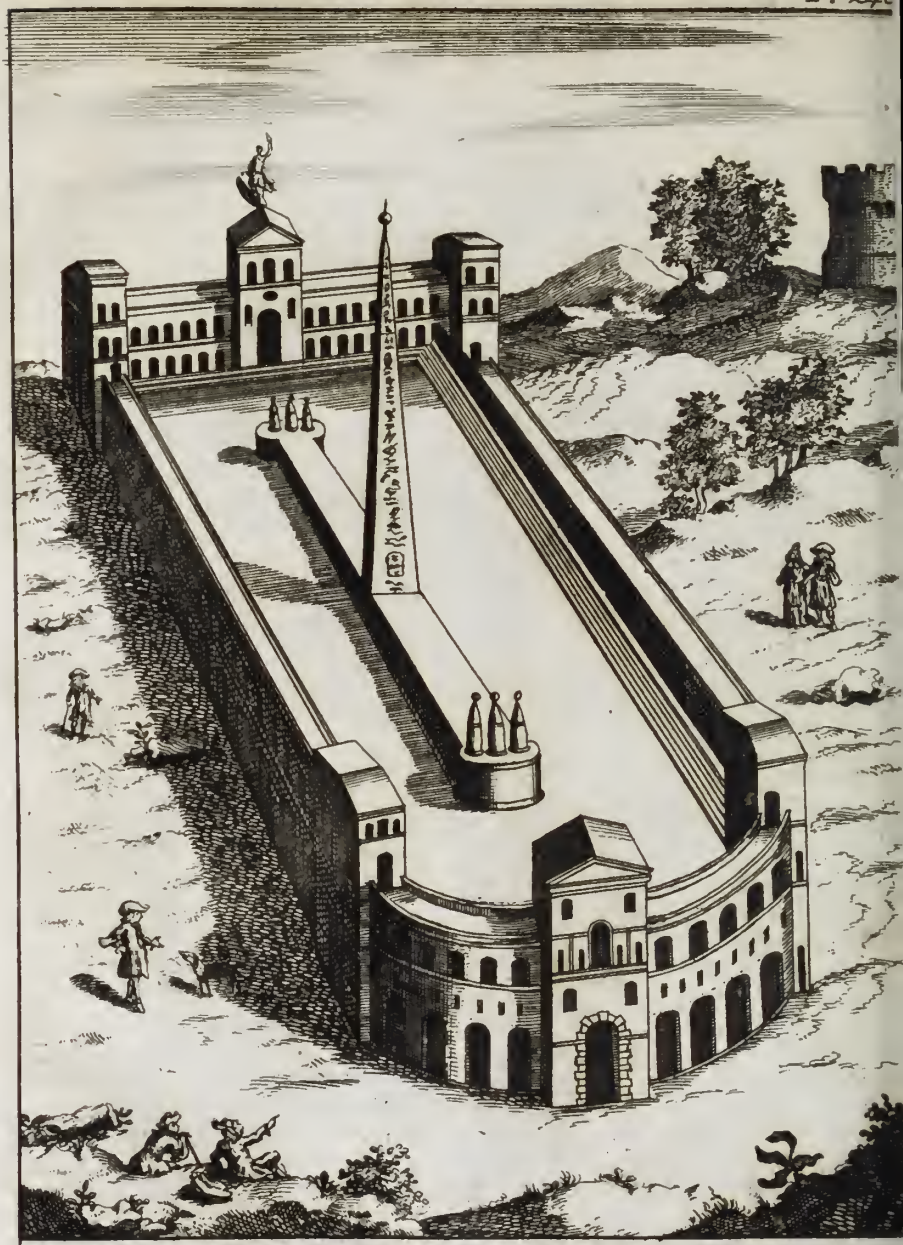
A l'égard du quatrième tuyau, qui étoit trois & quatre fois plus gros que les trois autres, il étoit ſans inſcription, laquelle ſe trouvera ſans doute un jour ſur quelque autre morceau de ce même tuyau, qui eſt reſté ſous terre.

AYANT continué notre route, nous arrivâmes à un en-

droit, où les Murs de la Ville, trois fois plus élévés que le reſte, forment une eſpèce de demi-Lune. Comme ce genre de Fortifications n'étoit point en uſage chez les Romains, je demandai à Monſieur N . . . . ce que ce pouvoit-être. C'eſt, me répondit-il, un Ouvrage qui mérite d'être vû. Il étoit autre-fois hors de la Ville ; mais on peut dire aujourd'hui, qu'il n'eſt ni dehors, ni dedans, puiſque, comme vous le voyez, il eſt en quelque façon partagé en deux moitiés, dont l'une ſert de Muraille à la Ville même. C'eſt la partie la plus entière; examinez la bien. Cet Amphithéatre, qui s'eſt parfaitement bien conſervé de ce côté-là, où il ſembleroit qu'il auroit dû être le plus maltraité, n'eſt que de briques, mais ſa ſolidité & ſa Structure, dans laquelle l'Architecte a ſuivi l'Ordre Corinthien, lui donne un air fort reſpectable. On ignore par qui il a été bâti. Le nom de *Caſtrenſe*, qui lui eſt reſté, fait conjecturer que ç'a pû être par *Séjan*, dont nous venons de parler, & qui le fit bâtir pour ſervir au divertiſſement des Cohortes Prétoriennes & autres gens de Guerre, auxquels il n'étoit pas permis d'aſſiſter aux Spectacles que l'on donnoit au Peuple dans la Ville, ſans doute pour prévenir les troubles & le déſordre, que ces ſortes de gens portent préſque toujours dans les Aſſemblées où ils ſe trouvent, ce qui les en fait exclure avec juſtice. Quelques perſonnes prétendent que cet Amphithéatre eſt celui de *Statilius Taurus*; mais elles ne font pas attention que l'Edifice, que ce favori d'*Auguſte* fit bâtir, étoit un Théatre, ce qui étoit fort différent chez les Romains; que d'ailleurs ce Théatre, étoit dans le champ de Mars, & qu'enfin les Ecrivains de ce tems-là nous apprennent qu'il étoit tout de Marbre. Si celui-ci avoit été d'une matière auſſi précieuſe, il n'y a point à douter qu'il n'en reſteroit pas plus de Veſtiges que du premier. On peut-même l'aſſûrer avec d'autant plus de certitude, que



AMPHITHEATRI CASTRENSIS VESTIGIA
Prope Templum Sancte Crucis in Hyerusalem



CIRCVS LATERITIVS ANTONINI CARACALLAE
Cuius reliquiæ extant in uia Appia prope Sepulcrum Metellæ.

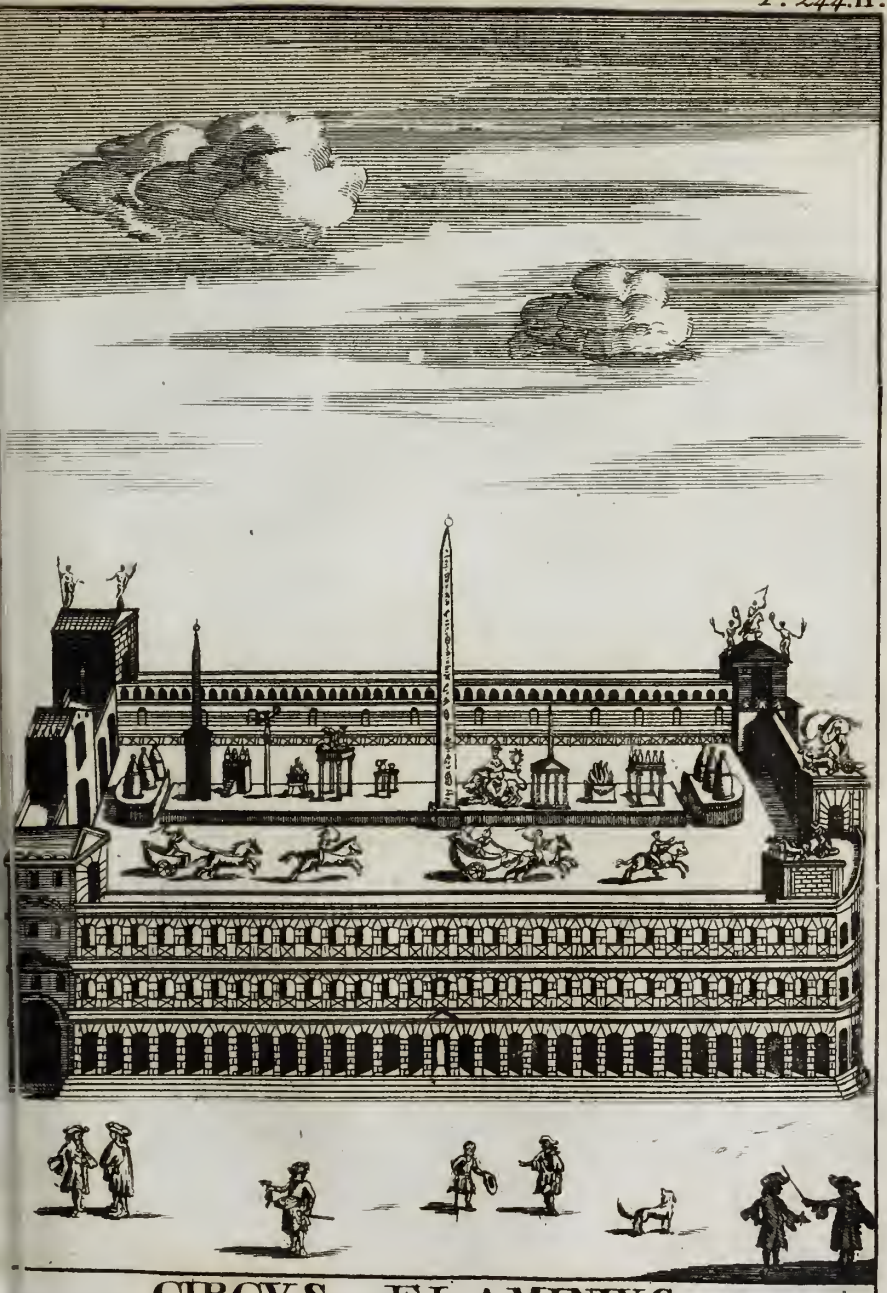
que la moitié de cet Amphithéatre, qui eſt du côté de la Ville, a été, comme vous le voyez d'ici, preſque entiérement démolie par des Gens qui en ont employé les Matériaux à d'autres Ouvrages. Tel eſt le ſoin; telle eſt l'attention que l'on a apporté à la conſervation des Monuments de l'Antiquité.

L'ELOIGNEMENT où eſt de la Ville le Cirque d'*Antonin Caracalla*, que nous allames voir enſuite, à ſans doute été l'unique cauſe pour laquelle on l'a un peu plus reſpecté. Il n'eſt bâti que de briques, ainſi que l'Amphithéatre dont je viens de parler. C'eſt le ſeul qui ſoit reſté de douze, ou treize, qui étoient autre-fois, tant dans la Ville, que dans ſes environs, & dont les douze autres, ou ſont totalement diſparus, ou ne nous offrent plus que des ruines, dans leſquelles il eſt impoſſible de rien reconnoître. Par ce grand nombre de Cirques, vous pouvez juger, pourſuivit Monſieur N . . . . , combien grande étoit la paſſion des Romains pour les Spectacles; paſſion que la plûpart de leurs Empereurs ne firent qu'augmenter encore, tant par la magnificence de ceux qu'ils leur donnèrent, que par la beauté des Edifices qu'ils firent bâtir pour ces ſortes de divertiſſements. Ceux-ci étoient principalement deſtinés pour les Courſes à Cheval, ou en Chariots. Comme ce Cirque eſt le ſeul qui nous reſte, je m'en ſervirai pour vous donner ici une juſte idée de tous ceux qui ne ſubſiſtent plus depuis pluſieurs ſiécles, & dont le plus magnifique étoit celui qu'on nommoit par excellence le grand Cirque (*Circus Maximus*). Il étoit devant le Palais des Empereurs dont pluſieurs contribuèrent à augmenter la magnificence.

C'ETOIT une vaſte Place, longue de trois-cents-ſoixante & cinq toiſes, & large de ſix-cents vingt-cinq pieds, arrondie par un bout, & enfermée par une enceinte de Bâtiments, dans le goût de ceux que vous voyez ici. Ceux de dehors conſiſtoient en de grands Portiques, ſous leſquels il y avoit des Boutiques, où l'on vendoit toutes ſortes de ra-

LE GRAND CIRQUE. P. 244. I.

CIRCVS *Meridies et Auentinus* MAXIMVS



CIRCVS FLAMINIVS

rafraîchiſſements & de proviſions de bouche. Au deſſus de ces Portiques étoient des Chambres voutées (en latin, *Fornicatæ*) où l'on commettoit, pendant, avant & après les Spectacles, des Actions infâmes, auxquelles on a donné, pour cette raiſon, le nom de Fornication. C'étoit dans ces lieux auſſi bien que dans le Palais de *Néron*, où il y avoit de ſemblables Chambres, que les plus illuſtres Dames Romaines alloient ſe proſtituer; tant la corruption des mœurs étoit affreuſe ſous cet abominable Empereur. Au dédans du Cirque s'élévoient, tout au tour, deux ou trois rangs de ſiéges, les uns ſur les autres. Il y en avoit un ſi grand nombre que l'on y pouvoit aſſeoir juſqu'à trois cents quatre-vingt-cinq mille Spectateurs. Ces ſiéges étoient interrompus de diſtance en diſtance par des Donjons avec des Baluſtres. Au milieu de cette grande Place étoit un eſpace long & étroit, qui partageoit le Cirque en deux, dans toute ſa longueur. Cet eſpace étoit orné de pluſieurs Obéliſques, qui ſont aujourd'hui un des Ornements des Places de Rome, où elles ont été tranſportées & élévées, de pluſieurs Colomnes ſur leſquelles étoient quelques Statues des Dieux, & enfin de petites Chapelles en leur honneur. Aux deux extrémités de cet eſpace, que l'on nommoit, *Spina*, il y avoit, de chaque côté, trois piéces de bois doré, ſemblables à de groſſes quilles, leſquelles ſervoient de bornes, & autour deſquelles il falloit tourner ſept fois en courant à toutes brides, ſans les toucher, ni ſans verſer, ſi l'on vouloit remporter le prix propoſé. Enfin pour garantir les Spectateurs des divers accidents, qui pouvoient être occaſionnés par la courſe de ces Chariots, *Jules Cæſar* fit creuſer, entre l'Arène & les Siéges, un Canal large de dix pieds, dans lequel couloit un Ruiſſeau auquel on donna le nom d'*Euripe*.

DE'S-QUE tous les Spectateurs avoient pris place, les Empereurs, qui se rendoient de leur Palais à ce Cirque par une Gallerie de communication, donnoient le signal pour faire commencer les courses. Alors on ouvroit tout à coup les bartières, qui étoient à l'entrée, dans l'endroit que vous voyez ici, & où il y avoit douze passages. Aussi-tôt les Chariots attelés de deux, mais plus souvent de quatre Chevaux de front, partoient, fix à la fois & en même tems, & voloient, pour ainsi dire, dans la Carrière. La rapidité avec laquelle ils couroient tous pour tâcher d'arriver les premiers au but & emporter le prix que chacun d'eux se flattoit de gagner, les faisoit souvent heurter, ou contre les bornes, ou les uns contre les autres, ou s'arrocher & se renverser, quelque-fois même fracasser leur voiture; ce qui divertissoit beaucoup les Spectateurs. Ces derniers en témoignoient leur joye par de grands éclats de rire, & se moquoient de ceux à qui cet accident arrivoit, par de grandes huées qui les mortifioient beaucoup. Ils donnoient, au-contraire, mille louanges, & portoient jusqu'au Ciel, par de grands cris de joye, le nom de celui qui avoit le bonheur & l'adresse de fournir sa carrière sans le moindre accident, ce qui le rendoit plus glorieux que s'il eût conquis tout l'univers. Vous vous ressouvenez sans doute, Monsieur le Comte, ajoûta Monsieur N . . . . , des beaux vers dans lesquels Horace se moque si agréablement de cette folie des Romains de son tems. *Sunt*, dit-il, dans la description qu'il nous y fait d'une de ces Courses de Chariots,

Sunt quos Curriculo pulverem Olimpicum
Collegisse juvat, Metaque fervidis
Evitata rotis, Palmaque nobilis
Terrarum Dominos evehit ad Deos.

CE

Ce divertiſſement, qui dans le fond n'aboutiſſoit, tout au plus, qu'à faire d'excellents Poſtillons, & des Cochers fort adroits, devint chez les Romains une paſſion ſi violente, que pour leur donner plus commodément & plus fréquemment ce plaiſir, on conſtruiſit des Cirques dans préſque tous les quartiers de Rome. Les Empereurs, qui étoient bien aiſes de les amuſer par ces ſortes de Spectacles, pour les empêcher de troubler l'Etat, furent des premiers à faire ces dépenſes. Il s'en trouva même quelques-uns, qui prirent une paſſion ſi violente pour ce vain amuſement, & pour les autres divertiſſements de Théatre, qu'oubliant la Majeſté de leur rang, ils ne rougirent point de ſe donner eux-mêmes en Spectacle au Peuple. C'eſt ce que nous liſons, dans l'Hiſtoire de *Néron*, d'*Antonin Caracalla*, & d'*Eliogabale*. A l'exemple de ces Princes on vit bientôt la Nobleſſe ſe paſſionner pour ces divertiſſements. Les uns bâtirent des Cirques dans leurs vaſtes Jardins, ce que nous apprenons que *Saluſte* fit dans les ſiens; les autres s'expoſèrent aux huées & à la riſée du Peuple, en faiſant dans les Cirques le rôle d'Acteurs, au lieu de celui de Spectateurs qu'ils y avoient fait juſqu'alors; enfin cette fureur alla ſi loin, que l'on vit des Sénateurs, des Perſonnages Conſulaires, & même des Femmes de la première condition, faire le vil métier de Gladiateurs, & ſe battre, comme ces miſérables, devant tout un Peuple, qui ſe moquoit d'eux avec très grande raiſon. Tel étoit l'éclat de Rome ſous ces monſtrueux Empereurs.

J'ai lû, dis-je à Monſieur N...., ce que vos anciens Hiſtoriens ont écrit ſur ce ſujet, & je vous avouerai bonnement ici que je n'ai jamais pû concevoir deux choſes. La première eſt que la dépravation des mœurs & la corruption du cœur humain ayent pû aller juſqu'au point, où ils nous répréſentent qu'elles étoient dans ce tems-là. Mais une

ſe-

ſeconde choſe qui m'a paru encore plus inconcevable, c'eſt la patience extraordinaire avec laquelle vos Romains ont ſouffert la Tirannie de ces Monſtres . . . Et là là, reprit Monſieur N . . . . Pluſieurs de vos Rois, de la première, & dernière race, ne valoient guére mieux; cependant vos Ancêtres n'ont pas eû, comme les nôtres, le courage de s'en défaire, & ils ont attendu très patiemment que la mort les en délivrât. Les exemples qu'il me cita, de *Clovis*, notre premier Roi Chrétien, qui fut le boureau de tous ſes plus proches Parents, dont il maſſacra pluſieurs de ſa propre main; celui de *Chilpéric* I. le *Néron* & l'*Hérode* de ſon ſiécle, noms que lui ont donné tous nos Hiſtoriens; celui de *Louis XI.* qui fit périr, ſans aucune forme de Juſtice, plus de quatre mille de ſes Sujets par les ſupplices les plus cruels, que *Triſtan*, ſon Grand Prévôt, imaginoit, & dont il ſe plaiſoit lui-même à être Spectateur; enfin les cruautés & la licence effrénée des mœurs ſous les règnes de *Charles IX.* & de *Henri III*, ces exemples, dis-je, qu'il me cita fort à propos, me firent voir que non ſeulement il étoit parfaitement inſtruit de notre Hiſtoire, mais encore qu'il n'y a point d'Etat ſur la Terre, qui n'ait eû ſes *Nérons*, ſes *Caracalla*, & ſes *Eliogabales*.

Après avoir ſuffiſamment conſidéré le Cirque, au ſujet duquel il m'avoit donné de ſi curieuſes inſtructions, je me diſpoſois à réprendre le chemin de la Ville, lorſque mon conducteur me fit remarquer, à quelques pas de-là, une eſpèce de Groſſe Tour & de reſtes de murailles, vers leſquelles nous nous acheminames. Je ne doutai point que ce ne fût encore quelque Antiquité curieuſe. J'en fus convaincu, lorſqu'étant au pied de cette Tour, j'y lus ſur un marbre Antique ces mots Latins, Coeciliæ Q. Cretici Metellæ Crassi. L'Edifice que vous voyez, me dit Monſieur N . . . ., eſt ce qui nous reſte d'un magnifique Sépulcre

SEPULCRE DES METELLUS, APELLÉ CAPO DI BOVE.
P. 248.

SEPVLCHRVM METELLORVM VVLGO *Capo di Boue*

cre bâti par *Craſſus*, un des plus riches Romains, pour ſa Femme, qui étoit Fille de *Q. Cœcilius Metellus*, ſurnommé le *Crétique*, parce qu'il avoit fait la conquête de l'Iſle de Crète. Ce Monument égaloit autre-fois en beauté celui de l'Empereur *Adrien*, & le Mauſolée même d'*Auguſte*, dont j'aurai peut-être occaſion de vous parler quelqu'un de ces jours. Ce que nous en voyons aujourd'hui eſt du moins une preuve de ſa ſolidité; auſſi les murailles ont-elles vingt pieds d'épaiſſeur. Les Têtes de Bœuf, que vous y voyez encore en marbre, ont fait donner à cette Tour le nom de *Capo di Bove* par le Peuple. Si l'on en veut croire une vieille Tradition, il y avoit, dit-on, dans une des chambres de ce Sépulcre un Echo Artificiel, qui répétoit un vers de Virgile juſqu'à ſix fois, d'une manière très diſtincte, & pluſieurs autres encore, plus confuſément. On l'avoit ſans doute ainſi diſpoſée afin que les cris & les lamentations des Pleureuſes, qui étoient des Femmes qu'on louoit exprès pour pleurer dans les cérémonies funèbres, ſe multipliaſſent par ce moyen, & fiſſent plus d'honneur au mort, ou pour parler plus juſte à ſes Enfans ou à ſes Héritiers. Quoiqu'il en ſoit, ce Monument à long-tems ſervi de retraite & de Fortereſſe aux petits Tirans de la Campagne de Rome, qui bâtirent autour une petite Ville, dont vous voyez encore les reſtes, & dont il étoit comme la Citadelle. L'un & l'autre ſubſiſtoit encore en entier dans le tems des Guerres Civiles, entre la maiſon des *Urſins* & celle des *Colonnes*, qui regardoient la poſſeſſion de cette petite Place comme un poſte très avantageux à celui des deux partis, qui en étoit le Maître.

Que les hommes, dis-je à cette occaſion à Monſieur N. . . ., ſont d'étranges Créatures, & que leur Vanité les rend ridicules & dignes de compaſſion! Ces Sépulcres ſont des Monuments, dont la vûe doit nous faire reſſouvenir

continuellement du néant d'où nous ſommes ſortis, & dans lequel nous ſommes ſur le point de rentrer à tous moments; & des Ambitieux, bien loin de s'occuper de cette ſérieuſe & ſolide penſée, cherchent dans ces Sépulcres mêmes de quoi ſatisfaire leur orgueil & l'envie qu'ils ont de dominer. Ils s'égorgent & font égorger leurs Partiſans, pour voir qui d'eux ou de leurs Rivaux en demeurera le Maître! . . . . Doucement, doucement, Monſieur le Comte, me dit en riant mon Conducteur. Quelque ſolide & bien placée que ſoit ici votre réflexion, ſi quelqu'autre que moi vous entendoit, il ne manqueroit pas de dire qu'elle ſent un peu le fagot. En parlant ainſi vous ignorez, ou du moins vous ne vous reſſouvenez pas, que nos Papes ont eux-mêmes fait ce que vous critiquez ici, & que le Tombeau de l'Empereur *Adrien*, auquel, depuis le *Grand St. Gregoire*, on a donné le nom de *Saint Ange*, eſt depuis long-tems le plus ſûr Boulevard qu'ils ayent contre leurs ennemis. J'ai vû, lui répondis-je, cette Fortereſſe, il y a quelques-jours, en me promenant; mais de la façon dont on attaque aujourd'hui les Places, j'ôſe bien aſſûrer que ce Château, non plus que les Murailles de vôtre Ville, que nous venons de viſiter, ne reſiſteroient ſeulement pas à deux jours de Tranchée ouverte. Au reſte, de la manière dont les Papes vivent & ſe gouvernent aujourd'hui, ils n'ont point d'ennemis à craindre. Cela étoit bon du tems des *Grégoire* VII. des *Boniface* VIII. des *Alexandre* VI. de vos Antipapes & de pluſieurs autres, au ſujet deſquels il faut avoir bien de la Foi de reſte pour croire que . . . . . mais laiſſons cette matière. Vous êtes Romain, Monſieur, & je ſuis François. Vous ſavez que nos deux Nations ont ſur le compte de ces Vénérables Seigneurs des idées un peu différentes, & je n'aime point à choquer celles des autres. Pardonnez-moi ſeulement ce petit trait

écha-

échapé à ma vivacité & dont je ſuis mortifié .... Je vous aime de cette humeur, me dit en riant Monſieur N...; mais ſoyez aſſûré que, pour être Romains, nous n'en ſommes pas moins judicieux ſur cet Article, & que nous déteſtons, auſſi bien que vous, les mauvais Papes que Dieu a donnés à ſon Egliſe dans ſa colère. Malheureuſement le nombre n'en eſt que trop grand; mais du moins depuis près de deux ſiécles nous avons eu la conſolation d'en avoir eû d'aſſez bons. O, pour ce point-là, lui répliquai-je, je ſuis d'accord avec vous, & pour me ſervir ici de votre expreſſion, je crois qu'il n'y a que des gens qui ſentent le fagot, qui puiſſent conteſter cette vérité. Je ne doute point même que dans le nombre de ceux dont vous me parlez, il n'y en ait quelques-uns qui ſeront mis un jour dans le Calendrier des Saints. Leurs vertus & leur mérite leur ont acquis cet honneur; & je penſe que ce ſeroit une injuſtice de le leur refuſer. Auſſi travaille-t-on actuellement à le leur procurer, me dit-il; & je ſuis charmé, autant qu'on peut l'être, devoir que vous ſoyez déjà diſpoſé à le leur rendre.

Cette converſation, pendant laquelle nous étions rémontés dans notre Calèche, nous conduiſit juſqu'à la Porte de S. Paul, nommée autre-fois *Oſtienſis*, parce qu'elle conduiſoit à *Oſtie*, Ville & Port de Mer, autre-fois conſidérable, bâtie par les Romains dans l'endroit où le Tibre ſe déchargeoit dans la Mer, mais qui ne ſubſiſte plus depuis bien des ſiécles. Un Monument que j'appercus d'aſſez loin m'avertit que nous ferions encore une Station dans cet endroit. C'étoit la belle Piramide de *Caius Ceſtius*, un des ſept Officiers qui ſervoient aux feſtins, que les Romains donnoient de tems en tems, à leurs Dieux, ſoit à certains jours des Fêtes & de Réjouiſſance, ſoit dans des tems de calamité, pour appaiſer leur colè-

re. De toutes les Antiquités de Rome, après les deux Colonnes de *Trajan* & d'*Antonin*, c'eſt celle qui eſt actuellement dans le meilleur état, grace au Pape *Alexandre VII.* qui, en 1673, fit réparer ce qui y manquoit, & enlever la Terre qui étoit tout au tour, & cachoit une partie de ſa bâſe; de-ſorte qu'on peut dire qu'a peu de choſe près elle eſt aujourd'hui dans le même état, où elle fut bâtie par les héritiers de ce *Ceſtius*, qui lui dreſſèrent ce Monument, comme on l'apprend par les ſuſcriptions qu'on y lit. Si l'on veut en croire le Peuple, ce Sépulcre, qui, comme l'Amphithéatre des Soldats, dont j'ai parlé plus haut, eſt enclavé dans les Murailles de la Ville, dont il fait auſſi partie, a été bâti dans cet endroit, & de cette manière, parce que, dit-il, *Ceſtius* avoit ordonné par ſon Teſtament à ſes Héritiers de ne l'enterrer, ni dedans, ni dehors de Rome. Mais en débitant ce Conte, il ne fait pas attention, & plus vraiſemblament encore, il ne ſçait pas que, lorſque ce Monument fut conſtruit, l'enceinte de Rome étoit de beaucoup plus petite qu'elle n'eſt aujourd'hui, & que ce ne fut que plus de cinq cents ans après, que *Béliſaire*, qui bâtit ces Murailles, y enclava ce Sépulcre, de manière qu'il y en a une moitié dedans, & l'autre dehors de la Ville; ce qui a ſans doute occaſionné cette Fable populaire.

Vous voyez, me dit à ce ſujet Monſieur N . . . ., qu'il n'eſt pas abſolument néceſſaire de faire le Voyage d'Egypte pour voir des Piramides. Celle-ci n'eſt pas à la vérité ſi haute, ni ſi large que le ſont celles-là; n'ayant que cent dix pieds de hauteur ſur quatre-vingt-ſept de largeur; mais elle a auſſi un avantage & une beauté que les autres n'ont pas; c'eſt que les quatre faces de cet Edifice, dont la maſſe eſt de briques, ſont révétues de marbre depuis le haut juſqu'en bas. Entrons ajoûta-t-il, préſentement

SEPVLCHRVM C CESTII

ment dans la Ville pour en considérer l'autre moitié qui est la plus curieuse. Nous étant rendus au pied de cette Piramide, je lui demandai à quoi pouvoit avoir servi un grand Piédestal de Marbre, qui en est à quelques pas. Lisez, me répondit-il, l'inscription qui est dessus, & elle vous en instruira. Par la lecture que j'en fis il me parut qu'elle avoit servi de base à une Colonne, sur laquelle étoit vraisemblablement la Statue de ce *Cestius* qui, selon cette inscription, mourut au commencement de l'Empire d'*Auguste*. Après avoir lû une seconde inscription qui est sur le côté de la Piramide, & qui est d'autant plus aisée à lire, que les Lettres ont deux pieds de long, nous entrames dans ce Tombeau par un passage assez bas & étroit qui en traverse l'épaisseur. Nous nous trouvames alors dans une très belle Sale voutée, d'environ dix-huit pieds de long, large de treize, & haute de quatorze. C'est dans cette Sale, sans doute, que les héritiers de *Cestius* dépoſèrent les cendres du deffunt. Elle est enduite de tous les côtés d'un stuc blanc & poli, sur lequel on voit des restes de peintures très anciennes, répréſentant, les unes des Vases, les autres des Femmes, & plusieurs autres choses. La manière dont ces peintures se sont conservées pendant dix-huit siécles, & la beauté de leur Coloris me parurent d'autant plus admirables, que l'invention de la Peinture en huile étant très moderne, celle-ci n'est qu'une simple détrempe qui ne pénètre point l'enduit ; & néanmoins la plûpart de ces figures ont encore toute la vivacité de leurs couleurs. Plus d'un riche curieux, s'il étoit possible d'enlever des morceaux si rares & si beaux, donneroit certainement bien pour cela une partie de l'argent qu'il en a du coûter aux héritiers de *Cestius* pour lui construire ce Monument. On peut juger par la beauté de celui-ci, qui n'étoit que pour un simple Citoyen, quels devoient-être les Tombeaux des premiers Personnages de la

République, & enſuite des Empereurs, que le Tems & d'autres Accidents ont détruits.

Après avoir entiérement ſatisfait ma curioſité dans ce Sépulcre: ſortons d'ici, dis-je à mon Conducteur. C'eſt être trop long-tems avec les morts. La Compagnie de ces Meſſieurs n'eſt pas aſſez amuſante, pour faire un long ſéjour chez eux. D'ailleurs nous aurons tout le tems un jour d'habiter, comme eux, des Tombeaux, dans leſquels on ne nous fera pas, ſelon toutes les apparences, l'honneur de nous venir viſiter auſſi ſouvent que l'on fait celui-ci. Il ne tiendra qu'à vous, Monſieur, me dit en riant Monſieur N . . . ., vous n'avez comme *Ceſtius*, qu'à laiſſer à vos héritiers de grandes richeſſes, à condition qu'ils vous bâtiront une ſemblable Piramide à Paris; & je vous ſuis caution que vous y ſerez, pour le moins, auſſi ſouvent viſité. Il faudroit pour cela, lui répondis-je, avoir autant de vanité que cet Ecuyer tranchant de la Table des Dieux: or je vous avouerai que, grace ou Ciel, je ne donne point dans ces Folies. On ſçait aujourd'hui faire un emploi un peu plus ſolide, & beaucoup plus louable, de ſes Richeſſes, lorſqu'on eſt obligé de les quitter. Mais, pourſuivis-je, quelle eſt cette Montagne que je vois s'élever ainſi devant nous? Seroit-ce le Capitole? Vraiment, me répliqua-t-il, nous en ſommes bien éloignés. Le Mont que vous voyez eſt le Mont *Teſtacéo*, ou la Montagne des Pots-caſſés, Montagne d'une nature toute ſingulière, & ſur laquelle nos plus ſavants Antiquaires ſe ſont ſouvent caſſés la tête. En ce cas, lui-dis-je, il eſt à préſumer qu'elle vaut la peine d'être vûe; Tournons donc de ce côté-là, puiſque nous ſommes ſi proches.

J'avois oui dire à Merville & à Laval que cette Montagne étoit le *Mont-martre* de Rome, je veux dire l'endroit où les Romains alloient plus volontiers ſe divertir, comme nos Bour-

Bourgeois de Paris font à *Mont-martre*. Ce qui les y attire principalement, c'eſt que dans aucun autre endroit on ne boit le vin, ni ſi frais, ni ſi délicieux. Mes gaillards s'y connoiſſoient l'un & l'autre; auſſi fréquentoient-ils d'un meilleur cœur cetre Montagne, qu'ils ne faiſoient les plus belles Egliſes de Rome. Je voulus éprouver par moi-même ce qu'ils m'en avoient dit, & comme en partant le matin, je n'avois compté rentrer dans la Ville que le ſoir, j'avois ordonné à Merville de faire porter en cet endroit tout ce qu'il falloit pour faire un régal honnête à mon Compagnon de Voyage. Voyant donc qu'il étoit déjà tard, & d'ailleurs la faim commençant à me preſſer, je pris le prétexte de vouloir viſiter cette Montagne, pour avoir l'occaſion d'y mener mon aimable Conducteur. Je trouvai, en y arrivant, Merville, qui venoit au devant de nous, & qui s'impatientoit fort de notre retardement; car il étoit près de deux heures lorſque nous le joignimes. Lui ayant démandé s'il avoit éxécuté mes ordres: il y a déjà long-tems, Monſieur me dit-il, que tout eſt prêt. Donnez-vous ſeulement la peine, pourſuivit-il en me montrant une eſpèce de Grotte, d'entrer ici avec Monſieur. Comment, lui dis-je avec vivacité, ſommes-nous des gens, Monſieur & moi, à diner dans une Cave? Es-tu devenu fou, ou le Vin du *Mont-Teſtacéo* t'a-t-il fait tourner la tête?

Monsieur N . . . ., s'étant mis à ſourire de mon étonnement & de ma vivacité: Entrons, entrons toujours, me dit-il; & nous éprouverons bientôt dans cette Grotte, ou Cave, comme il vous plaît de l'appeller, un agrément qui ne ſe rencontre pas dans les plus beaux Palais. Sur ce que je le priois d'excuſer la ſtupidité de mon Valet, qui avoit choiſi un lieu ſi peu décent pour nous rafraichir & nous remettre un peu de notre Fatigue: il ne pouvoit pas, me dit-il, en choiſir de plus propre pour cela, ni de plus délicieux;

cieux; & vous en conviendrez vous-même dans quelques moments. La Table ayant été ſervie ſur le champ, comme notre courſe nous avoit donné beaucoup d'appetit à l'un & à l'autre, nous y fîmes fort bien notre devoir. Un verre de Vin que je demandai, & que je trouvai plus frais que s'il eût été mis à la glace, me fit faire un mouvement de ſurpriſe qui fit encore ſourire mon Conducteur. Avouez, me dit-il, Monſieur le Comte, que vous ne vous attendiez pas de trouver ici une ſi excellente Glacière; mais ce qui vous étonnera peut-être encore davantage, c'eſt que cette extraordinaire fraicheur eſt naturelle à cette Montagne. Auſſi nos délicats & voluptueux Romains viennent-ils ſouvent y goûter ce plaiſir avec leurs Amis. C'eſt une qualité qui eſt particulière à cet endroit & que nos Princes & Seigneurs Cardinaux voudroient bien qui ſe trouvât dans ceux, où ils ont bâti leurs Palais. Cela leur épargneroit beaucoup d'Argent que leur coûtent la glace & la nège, qui ſont rares dans ce Païs, & qu'ils ſont obligés de faire venir de loin & à grands fraix. Que ne les faiſoient-ils conſtruire, lui dis-je, ſur le haut de cette Montagne? La Poſition & la perſpective en auroient été des plus belles. Ils auroient eu en même tems vûe ſur la Ville, & vûe ſur la Campagne, ce qui eſt un des plus grands agréments que l'on puiſſe déſirer. Il eſt vrai, me répondit Monſieur N . . . .; mais il auroit fallu pour cela qu'il euſſent donné près de deux cents pieds de profondeur aux fondements de ces Edifices; car cette Montagne en a cent-ſoixante de hauteur, ſur deux mille pas de circuit, & comme elle n'eſt qu'un amas de Pots-caſſés, de Tuiles, de Briques, & autres décombres, vous concevez de reſte qu'il eſt impoſſible de poſer aucun Edifice tant ſoit peu conſidérable ſur un pareil fonds; auſſi n'y avez-vous vû, & n'y verrez-vous, que quelques Grottes, pareilles à celle-ci, qu'on y a creuſées uniquement

à

à cauſe de cette fraicheur extraordinaire qui s'y fait ſentir, & qui donne au Vin le goût délicieux, que vous allez trouver dans celui-ci.

Je reconnus dans l'inſtant la vérité de ce qu'il me diſoit; mais un phénomène qui me ſurprit encore bien davantage, fut que je ſentis, quelques moments après, une fraicheur des plus agréables, cauſée par un nombre infini de doux Zéphirs, qui ſortoient de tous les côtés de la Grotte, comme par autant de tuyaux ſoûterrains, pour venir nous careſſer & nous rafraichir. Je demandai à Monſieur N...., s'il éprouvoit la même choſe. Aſſurément, me répondit-il, & ce n'eſt pas la centiéme fois que cela m'eſt arrivé dans ces Grottes. Tous ceux qui y viennent l'éprouvent comme nous; & c'eſt pour cette raiſon particulière qu'elles ſont extrêmement fréquentés, ſur-tout pendant l'Eté. Il alloit m'expliquer les cauſes Phiſiques d'un effet ſi ſingulier; mais comme nous avions alors quelque choſe de plus preſſé à faire, je le priai de ſe reſſouvenir que le Corps doit avoir ſon tour, & qu'il à ſes beſoins auſſi-bien que l'Eſprit. J'ajoûtai que j'appréhendois que les douces Haleines des Zéphirs qui nous faiſoient tant de plaiſir, ne fiſſent perdre à nos ſauces un peu de leur bonté. Cela pouroit bien arriver, me répliqua-t-il en riant; mais, en tout cas, nous avons la meilleure de toutes qui eſt l'appetit. Il eut d'autant moins de peine à me perſuader de ce dernier Article, que, contre ſa coûtume, & contre celle des Romains qui, en général, ſont naturellement fort ſobres, il officioit parfaitement bien. Auſſi lui en donnois-je l'Exemple. Notre appetit, joint à la bonté, à la fraicheur du Vin, & à l'air délicieux que nous reſpirions en cet endroit, ne contribua pas peu à nous égayer. Je reconnus en cette rencontre la fauſſeté d'un préjugé dans lequel ſont bien des

gens, & cela sur je ne sai quel fondement. Ils s'imaginent qu'il n'y a point de plus ennuyeuse Compagnie à Table que celle d'un Savant. Pour moi je n'ai jamais entendu un si grand nombre de jolies choses, ni vu d'humeur plus enjouée que le fut celle de Monsieur N . . . ., il badinoit agréablement sur tout, même sur les sujets qui en paroissoient le moins susceptibles, de-sorte qu'on pouvoit dire, en quelque façon, que son esprit, semblable aux Zéphirs du *Mont-Testaceo*, lui sortoit du Corps presqu'à chaque chose qu'il disoit. Qu'on loue tant qu'on voudra les plaisirs de la Table; pour moi, quelque délicate qu'y soit la bonne chère, elle m'a toujours paru fort insipide tant que je n'y ai trouvé que des Goinfres, dont l'entretien ne roule ordinairement que sur la friandise des mêts, sur l'habileté du Cuisinier qui les a préparés, & sur la délicatesse des vins que l'on y sert. Hé combien n'y a-t-il pas de milliers de Tables dans le Monde, même chez les plus grand Seigneurs, où la conversation ne roule présque point sur d'autres matières. En ce cas je puis dire que jamais repas ne fut mieux, ni plus délicatement assaisonné que celui que je pris avec Monsieur N . . . . Quoiqu'il fût un peu long, l'enjouement de son humeur & de ses discours me le fit trouver extrêmement court.

Enfin vers le milieu du dessert notre conservation tomba sur le *Mont Testaceo*. Il me rapporta, à ce sujet, les différentes opinions des Antiquaires sur la formation de cette Montagne. Les uns, dit-il, suivant l'Etimologie du nom qu'elle porte, prétendent qu'elle s'est uniquement formée de Tests, ou débris des Pots-cassés (en latin, *Testa*) que les Potiers de Rome, à qui Tarquin l'*Ancien* donna cet endroit pour y établir leur manufacture, jettoient en ce lieu, ce qui par la suite du tems produisit, selon eux, cette élévation extraordinaire. Mais comme, en réfléchissant un

TESTACEVS MONS

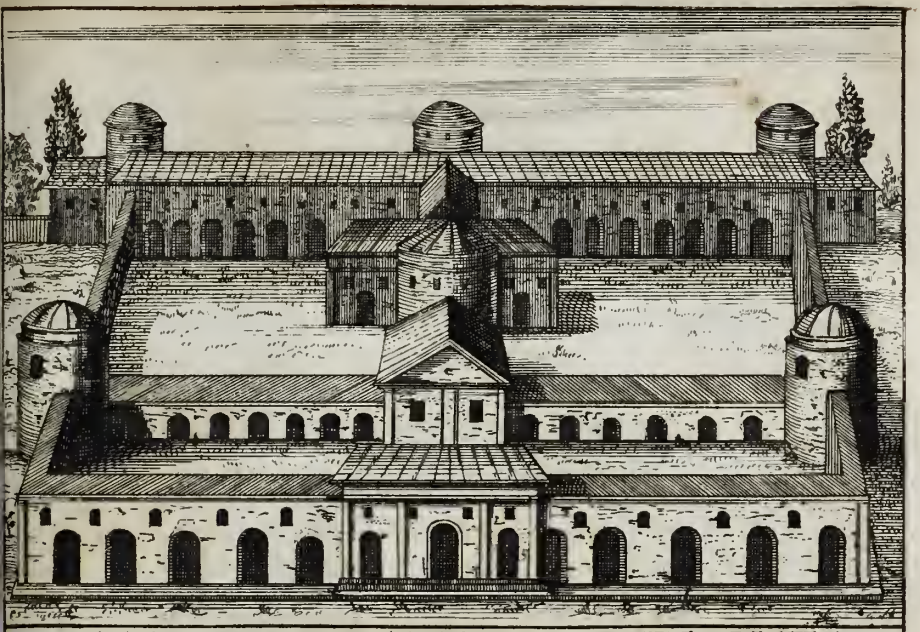
un peu plus sur la chose, on a trouvé que tous les Pots-cassés du monde entier, apportés dans cet endroit, n'auroient pas été suffisants pour en faire une Montagne de cette hauteur, d'autres y ont encore ajoûté les Pots, ou Cruches, dans lesquels ils prétendent que les Villes, Provinces, & Royaumes Tributaires envoyoient à Rome les subsides qu'ils payoient à la République, & qu'on jettoit tous, disent-ils, dans cet endroit lorsqu'on les avoit vuidés. Par malheur pour ces Messieurs, l'*Histoire Ancienne* nous apprend que ces Pots, ou Cruches, n'ont jamais existé que dans leur imagination ; que la plus grande partie de cet Argent ne venoit point à Rome, mais étoit employée ou dans ces Provinces, ou dans les autres, pour l'entretien des Légions, le payement des Officiers, l'honoraire des Magistrats, Gouverneurs, & pour les autres charges & besoins de l'Etat; que la plûpart de ces Villes n'étoient pas même chargées du soin de faire remettre cet Argent à Rome, mais qu'on envoyoit, au-contraire, pour cet effet, de Rome dans les Provinces, des Officiers auxquels on donnoit le nom de *Questeurs*, qui faisoient transporter le reste de cet Argent à Rome, non pas dans des Pots de Terre, mais dans de bons sacs de cuir. C'est ce que nous apprenons de Plutarque qui, dans la vie de Caton d'*Utique*, rapporte que ce Romain fut envoyé pour cela pendant sa Questure, en Asie, & dans l'Isle de Chipre. Il ajoûte que Caton craignant, à son retour, que le Vaisseau sur lequel il étoit, ne vint à périr, & que ce Trésor ne fût perdu pour la République, après avoir lié tous ensemble les sacs de cuir dans lesquels il étoit, il eut la précaution de faire attacher à de longues cordes plusieurs grans morceaux de liége qui, en cas d'accident, indiqueroient,

du moins, l'endroit de la Mer où ils féroient tombés, & où l'on pourroit les repêcher.

D'AUTRES Antiquaires, continua Monſieur N . . . ., pour élever encore cette Montagne à la hauteur où elle ſe trouve, ont joint à tous ces Pots-caſſés les Urnes de Terre, qui ſervoient, diſent-ils, à renfermer les cendres des Eſclaves & des pauvres habitants de Rome, & qu'on jettoit encore, ſelon eux, dans cet endroit lorſqu'elles ſe trouvoient caſſées, ou par la longueur du Tems, ou par quelque autre accident. Mais ces Meſſieurs n'ont pas fait attention premiérement que pendant près de ſept cents ans on ignora à Rome l'uſage de brûler les Cadavres, uſage qui fut établi par *Sylla*, lequel l'ordonna ainſi dans la crainte que le Sénat & le Peuple Romain, juſtement indignés de ſes cruautés, ne s'en vengeaſſent, après ſa mort, ſur le ſien, & ne le miſſent en piéces après l'avoir fait déterrer, comme il avoit fait lui-même celui du célèbre *Marius*, ſon Maitre & ſon Concurrent; en ſecond lieu qu'on n'y brûloit que les corps des Morts de la première diſtinction, & que ceux des Eſclaves & du Peuple étoient enterrés hors de la Ville, dans un champ deſtiné à cet uſage. On le nommoit *Puticuli*, tant à cauſe des foſſés en forme de puits, que l'on y faiſoit pour cela, & qu'on ne refermoit que lorſqu'ils étoient pleins, qu'à cauſe de la mauvaiſe odeur qu'exhaloient ces Cadavres ainſi entaſſés les uns ſur les autres, & qui duroit juſqu'à ce que la foſſe fût refermée.

VOILA', continua Monſieur N . . . ., quelles ont été les diverſes opinions de nos Savants ſur la formation de cette Montagne, qui les a d'autant plus embarraſſés qu'aucun ancien Ecrivain ne leur a donné ſur cela aucune lumière. Pour moi j'en ſuis d'autant moins étonné, que je ſuis

très



TITI IMPERATORIS THERMAE

VESTIGIA THERMARVM

très perſuadé qu'il s'en falloit de beaucoup que de leur tems elle eût la hauteur qu'elle a eu depuis, & que d'ailleurs ils ne l'ont pas jugée digne de leur attention. Quel eſt en effet l'Hiſtorien grave, qui s'aviſera jamais d'aller parler dans ſes Ecrits, d'un Champ ſitué hors de la Ville, comme l'étoit alors celui-ci, où par ordonnance de la Police on portoit les Pots-caſſés, les Tuiles, les Briques, les Décombres, & peut-être les autres immondices, comme je ne doute point que cela s'eſt pratiqué autre-fois, ce qui, par la ſucceſſion des ſiécles, a enfin formé la Montagne dont il s'agit. C'eſt ainſi, m'a-t-on dit (& j'ai vû en partie la choſe de mes propres yeux) que ſe ſont formés les nouveaux Remparts, ou hautes Terraſſes, qui ſéparent aujourd'hui Paris d'avec ſes nouveaux *Fauxbourgs*. Si toutes les décombres de la Ville, dont ces Terraſſes ont été faites, avoient été raſſemblées en un ſeul monceau, je ſuis perſuadé qu'elles y formeroient aujourd'hui une Montagne, auſſi haute, pour le moins, que celle-ci. Que ſeroit-ce ſi elles y avoient été raſſemblées pendant neuf cents, ou mille ans de ſuite? Je ne doute point, dans ce dernier cas, qu'elles n'en formaſſent une peut-être auſſi élevée que le fameux *Pié de Tenerif*. Voilà Monſieur, ce que je crois qu'on peut dire de plus raiſonnable ſur la formation de notre *Mont Teſtaceo*.

A l'égard de la fraicheur extraordinaire qu'on reſſent dans ces Grottes, la raiſon Phiſique qu'on en donne, eſt que la forme très irrégulière des matériaux divers dont cette Montagne a été formée, laiſſant entre eux des millions de petits paſſages à l'Air, en ſerpentant avec violence par ces paſſages ſous Terre, il y prend ce dégré extraordinaire de fraicheur, qui fait tant de plaiſir. C'eſt effectivement, une vérité confirmée par l'expérience que, quelque chaud que ſoit l'air, il devient plus ou moins froid, à proportion

que les paſſages par leſquels il ſort ſont plus ou moins étroits. Nous en avons la preuve, lui dis-je, dans celui qui ſort à tous moments de nos poumons, & qui certainement n'eſt rien moins que froid ; Cependant nous nous en ſervons tous les jours pour rafraichir, preſque en un inſtant, les choſes les plus brûlantes, & cela par la ſeule & ſimple compreſſion, plus ou moins grande de nos Levres .... Bien nous en prend, reprit-il en riant. Sans cette ſage précaution, ſans cette Philique toute ſimple que la Nature nous apprend, il n'y a point de Gourmand, ou d'Affamé, qui ne s'échaudât tous les jours l'eſtomac.

Nous paſſâmes dans cet agréable lieu une couple d'heures le plus délicieuſement du monde ; après quoi nous remontâmes en Calèche, & continuâmes notre route. Il nous en fallut bientôt deſcendre pour traverſer le *Tibre* dans un Ponton, ou Bac, qui nous paſſa de l'autre côté. Alors étant remontés, nous cotoyames les murs du quartier de Rome appellé *Borgo*. Ce quartier du tems des Romains, étoit préſque inhabité, n'étant alors occupé que par des Jardins, où ils alloient, de tems en tems, ſe promener, comme font encore aujourd'hui nos riches Bourgeois dans ceux qu'ils ont dans les Fauxbourgs de leur Ville. L'Empereur *Conſtantin*, premier Empereur Chrétien, ayant bâti ſur le Mont *Vatican*, qui eſt tout proche de ce quartier, la fameuſe Egliſe de S. Pierre, à laquelle il laiſſa de grands tréſors ; & cette Egliſe ayant été dans la ſuite pillée pluſieurs fois par les *Goths* & par les *Maures*, qui infeſtèrent longtems l'Italie, les Papes, pour la mettre à couvert de leurs incurſions & de leurs rapines, firent faire tout au tour une enceinte de murailles, qui s'étant élargie & continuée avec le tems ne forma plus qu'un ſeul quartier avec celui des anciens Romains. Cette enceinte, qui dans la ſuite ſe trouva

RESTES DU MAUSOLÉE D'ADRIEN, NOMMÉ LE CHATEAU S. ANGE.
P. 203. I.

HADRIANI MAVSOLEVM NVNC ARX S^T ANGELI

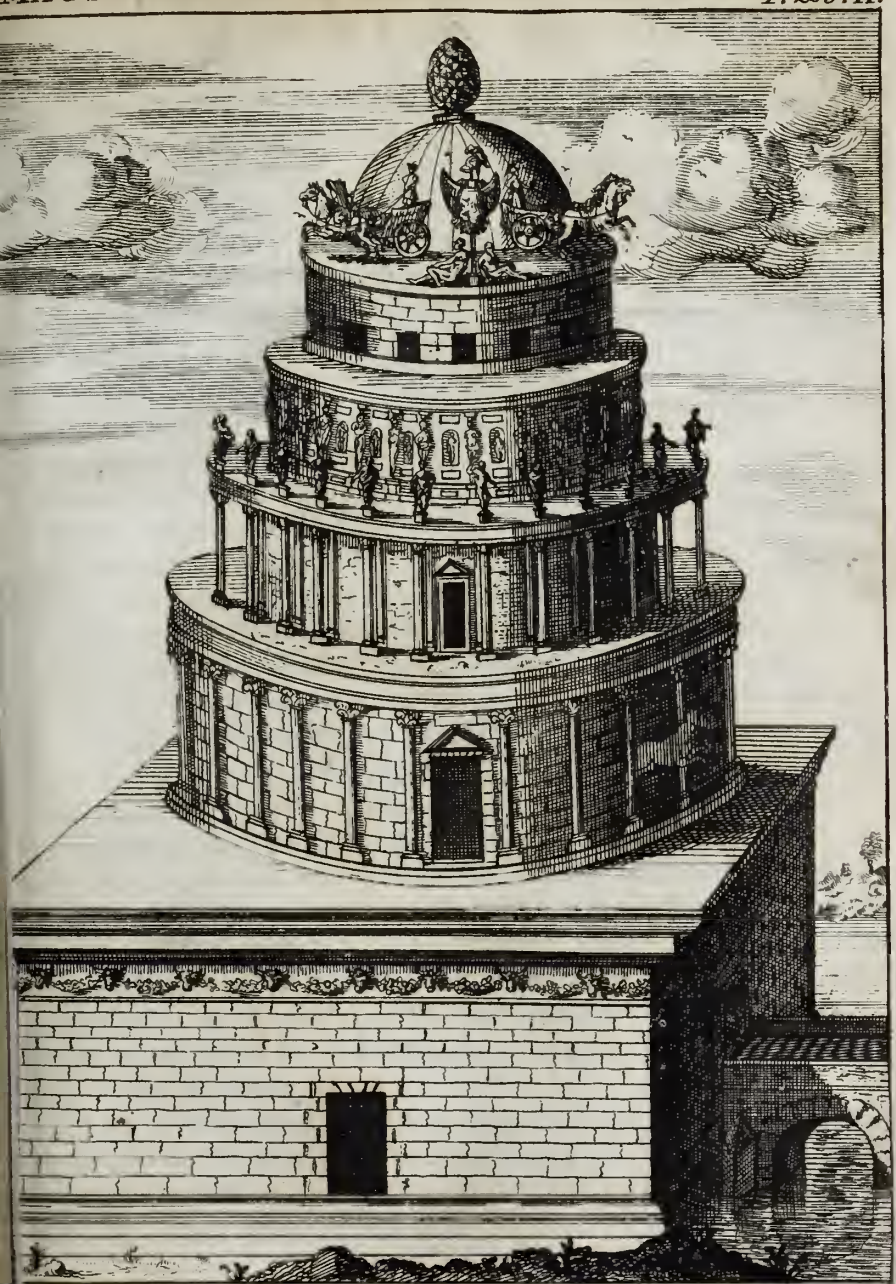
va médiocrement habitée, ſur-tout depuis que les Souverains Pontifes ont fixé leur réſidence au *Vatican*, prit le faſtueux nom de *Cité Léonine*, de celui du Pape *Léon* IV. un de ceux qui a le plus contribué à ſa conſtruction. Elle n'offre rien de curieux par dehors, ſi ce n'eſt l'irrégularité de ſes fortifications modernes, qui ne lui ſeroient aujourd'hui d'aucune défenſe, s'il arrivoit que nos Souverains Pontifes vinſſent à ſe brouiller avec nos Souverains de l'Europe, choſe dont ils ſe garderont bien. Nous en fîmes très rapidement le tour, & arrivâmes au Château *Saint Ange*, où ſe termine la nouvelle enceinte de ce côté-là.

Il faut être Romain, ou pour mieux dire, n'avoir vû aucune des Forteresſes d'aujourd'hui, pour ſe vanter, comme fait le Peuple de Rome, que celle-ci eſt imprénable. Elle n'eſt effectivement rien moins que cela, & ne peut tout au plus ſervir de refuge aux Papes qu'en cas de quelque émotion, ou ſédition populaire; ce qu'ils n'ont pas lieu d'appréhender, ayant affaire aux ſujets du monde les plus dociles & les plus pacifiques. D'ailleurs la Sageſſe de leur conduite, & la douceur de leur gouvernement les mettent aujourd'hui à couvert de ces révolutions, qui étoient autrefois aſſez fréquentes dans cette Ville. Pour leur ménager toute-fois cette retraite, *Alexandre* VI, le plus méchant de tous les hommes, & qui par conſéquent en avoit plus beſoin qu'aucun autre, fit conſtruire une longue Gallerie de communication de leur Palais à ce Château, dans lequel ils peuvent ſe rétirer ſans être vus de perſonne. Comme je compte préſque pour rien quatre Baſtions très foibles que le Pape *Urbain* VIII. y fit faire il y a environ cent ans, ſa principale défenſe conſiſte dans une centaine de piéces de canon, dont ils pouroient ſe ſervir dans une néceſſité très preſſante, pour foudroyer la Ville, & achever de la ruiner.

Il

Il me faudroit, me dit Monſieur N . . . . Vous faire un volume ſi j'entreprenois de vous rapporter toute l'Hiſtoire de ce Château qui, dans ſa première Origine, à ſervi de Tombeau à l'Empereur *Adrien*, & à ſix de ſes Succeſſeurs. C'étoit un ſuperbe Edifice, à pluſieurs étages, revétu de marbre depuis le bas juſqu'en haut. Le premier, qui eſt quarré, comme vous le voyez, étoit extrêmement maſſif, ce qui joint au reſte fit donner à ce Mauſolée le nom de *Moles Adriani*. Il falloit qu'il fût auſſi ſolide pour ſervir de bâſe & de fondement à quatre ou cinq grandes Tours rondes, qui s'élévoient, toûjours en diminuant, les unes ſur les autres. La dernière portoit un Dôme ſur le haut duquel étoient deux Paons & une Pomme de Pin, en bronze doré, d'une grandeur & d'une groſſeur prodigieuſes. Les deux Paons ont diſparu; mais la Pomme ſe voit encore dans les Jardins du Pape au *Vatican*. Autour de chaque étage regnoit un grand Portique, ſous lequel on pouvoit ſe promener, ſoûtenu par un grand nombre de belles Colonnes de Marbre que *Conſtantin* en fit enlever pour en orner les deux Egliſes qu'il fit bâtir, l'une en l'honneur de S. *Pierre*, & l'autre en l'honneur de S. *Paul*. A l'égard des Statues, tant d'Hommes, que de Chevaux & autres Animaux, dont ce monument étoit, en quelque façon, chargé, & qui étoient au nombre de ſept cents, elles furent toutes briſées par *Béliſaire*, pendant le ſiége qu'il eut à ſoûtenir contre les *Goths*. Ces Barbares, qu'il avoit déjà chaſſés une fois de Rome & de toute l'Italie, y étant revenus quelques années après, & ayant attaqué la Ville par cet endroit, ce brave Général ſe ſervoit de ce Sépulcre comme d'une Citadelle pour les arrêter. Il repouſſa en effet vigoureuſement leurs attaques, & ce ſiége, qui fut très long, ayant conſommé toutes ſes munitions de Guerre, il fit briſer

MAUSOLÉE DE L'EMPERUR ADRIEN. P. 263. II.



MAVSOLEVM HADRIANI AVGVSTI.

ſer toutes ces Statues, & ſe ſervit des Morceaux pour écraſer ſes Ennemis, qu'il força de lever honteuſement le ſiége. Depuis ce tems ce Mauſolée a toujours ſervi de Citadelle à tous ceux qui ont été Maîtres de Rome, & les ſiéges ſans nombre qu'on lui a fait ſoûtenir, l'ont mis dans l'état où vous le voyez aujourd'hui. Un Ange qui apparut, dit-on, à St. *Grégoire le Grand*, ſur ce Château, un jour qu'il aſſiſtoit à une Proceſſion qu'il avoit ordonnée pour faire ceſſer la peſte, qui déſoloit alors Rome, lui a fait donner par ce Pape le nom de Château S. *Ange*, qu'il a toûjours porté depuis.

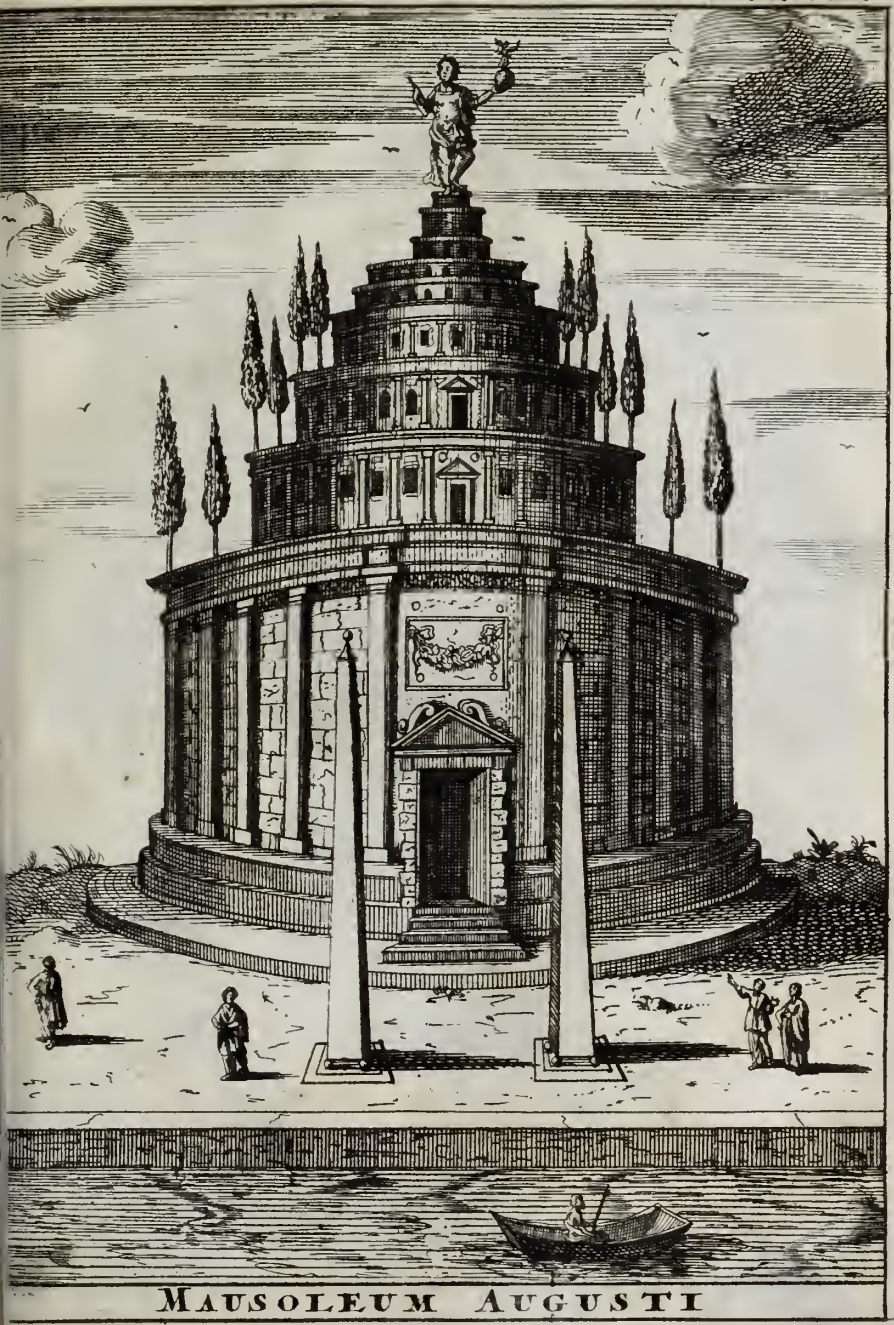
La deſcription que Monſieur N . . . ., venoit de me faire du magnifique Mauſolée d'*Adrien*, occaſionna quelques réflexions que nous fîmes ſur la ſotte vanité des hommes, qui veulent que leur Orgueil ſaute aux yeux de tout le monde, & ſe perpétue, pour ainſi dire, après leur mort. Y a-t-il en effet rien de plus ridicule que l'Ambition des Grands, qui leur fait élever, même de leur vivant, des Bâtiments ſi ſuperbes, le tout pour y enfermer une poignée de leurs cendres ? Que voulez-vous reprit mon aimable Conducteur ? Tel eſt le riſible effet de cette paſſion. Elle veut encore éclater, même pluſieurs ſiécles après que celui qui en étoit poſſedé pendant ſa vie, eſt rentré dans le néant, dont nous ſommes tous ſortis, & dans lequel nous rentrerons tous. Vous en allez voir, ajoûta-t-il, une nouvelle preuve dans les reſtes d'un ſecond Mauſolée encore bien plus magnifique, que le plus ambitieux, & le plus grand des Empereurs fit conſtruire pour lui & pour ſes Succeſſeurs, vingt-huit, ou trente ans avant ſa mort.

Nous rentrâmes auſſi-tôt dans la Ville, & repaſſâmes le *Tibre* ſur le pont du Château S. *Ange*, qu'on nommoit autre-fois *Ælius*, parce qu'il fut bâti par l'Empereur *Ælius Adrien*, dont nous venions de voir le Sépulcre. Prenant

enſuite ſur la gauche, nous tournâmes dans une rue, qui nous conduiſit au Palais des Signors *Fioravanti*, dans lequel nous entrâmes. On nous en fit voir toutes les curioſités, dont la plus conſidérable, à mes yeux, fut un reſte du Mauſolée d'*Auguſte*, cet Empereur dont Monſieur N . . . venoit de me parler, & qui ſert aujourd'hui d'enclos à un fort beau Parterre, qu'on a pratiqué dans ſon enceinte. Voilà, me dit mon Conducteur, tout ce qui nous reſte du plus magnifique Sépulcre qu'il y ait jamais eu, ſans en excepter même celui que la tendre & fidelle Reine *Artémiſe* fit batir la première à ſon cher époux *Mauſole*, & que les Anciens ont

MAUSOLÉE DE L' EMPEREUR AUGUSTE.

P. 266. 1.



MAUSOLEUM AUGUSTI

RESTES DU MAUSOLÉE D' AUGUSTE.

P. 266. II.

MAVSOLEI VESTIGIA

ont mis au nombre de ſept Merveilles du monde. Celui-ci, dont vous ne voyez que le premier étage, en avoit neuf ou dix, qui s'élévoient, toujours en diminuant, les uns au-deſſus des autres, & formoient une Piramide ronde, fort exaucée, ſur le haut de laquelle étoit la Statue Coloſſale de cet Empereur, en bronze doré. Sur chaque étage de cette Magnifique Piramide, qui étoit d'une pierre blanche comme la nège, on avoit planté des arbres toujours verds, qui couvroient ce monument de leur ombre, & ſous leſquels on pouvoit ſe prômener. Derrière ce Sépulcre *Auguſte* avoit fait planter un grand Bois, diſtribué en pluſieurs Allées, qui s'étendoient le long du *Tibre*, & ſervoient de promenade aux Romains. La principale entrée de ce Mauſolée, qui étoit du côté du Champ de *Mars*, étoit ornée de deux Obéliſques qu'il avoit fait apporter d'*Egypte*. Enfin cet Empereur pourvoyant à tout, & voulant qu'à ſa mort tout ſe fit avec magnificence, avoit fait paver de belles pierres blanches, à quelque diſtance de-là, une grande Place fermée par une Baluſtrade de fer, & environnée de grands arbres. Cette Place étoit deſtinée pour y dreſſer le bucher, ſur lequel on devoit brûler ſon Corps après ſa mort. En attendant il y fit élever ſa Statue en Marbre, laquelle fut tranſportée enſuite près de ſon Mauſolée, ainſi que celles de ſes Succeſſeurs, dont les cendres y furent enfermées avec les Siennes, & celles de ſes Parents & Amis *. Comme il ne s'y trouvoit plus de place du tems de l'Empereur *Adrien*, ce fut une des raiſons qui engagea ce Prince à bâtir, pour lui & ſes Succeſſeurs, celui que nous venons de voir, & qu'il fit conſtruire à peu près ſur le modèle de celui-ci.

A cette occaſion Monſieur N . . . m'entretint de pluſieurs

* Voyez la Taille douce qui répréſente le Champ de Mars, pag. 201.

ſieurs autres Sépulcres, que les Succeſſeurs de cet Empereur firent bâtir à ſon exemple, & ſur-tout de celui de *Septime Severe*. C'étoit un Edifice fort exaucé, qu'on nomma *Septizonium*, parce qu'il étoit compoſé de ſept étages, & orné d'autant de Portiques & de belles Colonnes, dont il ne reſte plus que quelques Veſtiges, que je vis quelques jours après. Comme le peu qui nous reſtoit à voir des murs de la Ville, n'offre rien de curieux, que d'ailleurs tout ce quartier eſt occupé par des Marchands de bois, qui y tiennent leurs chantiers, leſquels embaraſſent le paſſage, nous regagnâmes par dedans la Ville la Porte *del Populo*, par laquelle nous étions ſortis le matin, & je me rendis chez moi très ſatisfait de mon Voyage.

MON intention étoit d'y retenir à ſouper Monſieur N... à qui j'en fis les plus vives inſtances; mais il me fut impoſſible de l'engager à me faire ce plaiſir. Je le reconduiſis donc chez lui, où je le remerciai fort de la complaiſance qu'il avoit eu de m'accompagner, & des curieuſes inſtructions qu'il avoit bien voulu me donner ſur les Antiquités que nous avions viſitées enſemble. Pour recevoir vos remerciments, me dit-il en ſouriant, il faudroit, Monſieur le Comte, que vous euſſiez vû tout ce que l'Antiquité nous a conſervé dans notre Ville. En ce cas mes petits ſervices ne vous ſeroient plus néceſſaires; mais vous n'en êtes pas encore là, & j'eſpère que j'aurai le plaiſir de vous être utile, du moins en cela, encore plus d'une fois. En attendant comptez toujours ſur une perſonne qui eſt toute à votre ſervice. Madame ſon Epouſe, qui parut avec ſa Fille & quelques autres Dames, termina nos compliments, de part & d'autre, en nous propoſant une partie de Quadrille. Je l'acceptai, & nous nous mimes à jouer juſqu'à l'heure du ſouper. Je comptois alors me retirer chez moi; mais Monſieur N.... me retint en me diſant qu'il vouloit avoir ſa revanche du

Mont

RESTES DU SEPULCRE DE L' EMPEREUR SEVERE.
P. 268.

SEPTIZONIVM SEPTIMII SEVERI SEPVLCRVM

Mont Teſtaceo, & que je ne pouvois la lui refuſer ſans commettre une injuſtice. Je ne fis de réſiſtance qu'autant que la Politeſſe en exigeoit, & me rendis enfin à ſes inſtances & à celles de Madame ſon Epouſe.

De toutes les perſonnes qui compoſoient l'Aſſemblée, il n'y en eut point qui m'y parût plus ſenſible que Mademoiſelle N . . . . j'avois déjà rémarqué que cette aimable Fille ſe plaiſoit beaucoup en ma Compagnie. Comme je ne trouvois pas moins d'agrément dans la ſienne, je lui faiſois, de mon côté, toutes les petites Galanteries & Amitiés qui ſont ordinaires & naturelles entre deux jeunes perſonnes, & je m'étois ſouvent apperçu qu'elle les recevoit avec une ſatisfaction qu'elle avoit peine à cacher. Je connoiſſois trop le cœur humain par ma propre expérience, pour ne pas en deviner la cauſe. D'ailleurs elle ne me la laiſſa pas long-tems ignorer. En effet étant de retour au logis, & cherchant quelque choſe dans ma poche, j'y trouvai une Lettre cachetée, dont le caractère m'étoit inconnu, auſſi-bien que la façon dont elle m'étoit parvenue. Je l'ouvris & la lus auſſitôt. Elle étoit conçue en ces termes.

Monsieur,

J'ignore *qui a procuré à mon Père, & à notre Famille l'Honneur de votre aimable connoiſſance ; mais quel qu'il ſoit, je dois le regarder comme le plus grand de mes ennemis, puiſque par-là il m'a enlevé ce que j'avois de plus cher au monde, je veux dire le repos & la tranquilité de mon cœur. J'avois cent fois oui dire que rien n'eſt plus dangereux pour une jeune Fille que la vûe d'un Homme aimable ; vous ne me l'avez que trop fait éprouver. De grace, Monſieur, rendez-moi, s'il eſt poſſible, ce que vous m'avez ôté, ou du moins enſeignez moi quelque moyen de le re-*

récouvrer. Elévée dans l'innocence, je ne ſçai quel nom donner aux ſentiments que vous m'avez inſpiré, encore moins les définir. Je tremble toutes les fois que je ſçai que vous devez venir chez nous, & néanmoins j'aſpire après ce moment avec une impatience extraordinaire. Je ne ſuis rien moins que tranquille en votre abſence, & je le ſuis encore moins lorſque je vous vois. Le chagrin & l'ennui me dévorent d'un côté, & de l'autre l'excès de la joye me met hors de moi-même. Quelle triſte ſituation pour une jeune perſonne! ſeroit-il poſſible que vous éprouvaſſiez la méme choſe! Que je vous plaindrois en ce cas, ou plutôt que je ſerois . . . . . Je n'ôſe achever dans la crainte d'en trop dire. Peut-être même l'aveu que je vous fais ici, malgré moi, de ma ſituation, vous paroîtra-t-il répréhenſible. Pardonnez le à mon innocence. J'ai cru pouvoir le hazarder, & que je ne courois aucun riſque de le faire à une perſonne, qui me donne ſans ceſſe des marques de ſon amitié, & à qui je n'ai pû réfuſer la mienne. Si ce nouvel aveu vous offenſe, oubliez le pour jamais auſſi-bien que celle qui vous le fait. Que ſa ſituation ſeroit heureuſe ſi, de ſon côté, elle pouvoit en faire autant!

QUOIQUE cette Lettre ne fût point ſignée, & que je n'en connuſſe point l'écriture, je n'eus pas de peine à ſavoir de qui elle venoit. Une rougeur involontaire qui ſe répandit tout à coup ſur le viſage de Mademoiſelle N . . . lorſque je la vis le lendemain, acheva de me confirmer que c'étoit elle qui me l'avoit écrite & gliſſée dans ma poche, ſans que je m'en fuſſe apperçu. Je ne pus m'empêcher, après l'avoir lue, de faire quelques réflexions ſur les paſſions du cœur humain. Il eſt partout le même, me dis-je à cette occaſion. Mademoiſelle N . . . . éprouve à Rome, à mon ſujet, ce que ma chère Emilie me fit éprouver

à

à Ti . . . . ville, la première fois que j'eus le bonheur de l'y voir. Mais que la ſituation de cette Demoiſelle eſt bien différente de la nôtre! L'Amour alors nous bleſſa tous les deux du même trait; & il ſemble qu'il ne permit que nous nous rencontraſſions, que pour former les nœuds indiſſolables, qui nous attacheront éternellement l'un à l'autre. Que je vous plains, m'écriai-je en ſoupirant, aimable Angélique (c'étoit le nom de Mademoiſelle N . . . .) ſi votre paſſion eſt auſſi violente qu'elle me le paroit, ſi vous n'avez pas plus de force, ni plus d'empire ſur votre cœur, que je n'en ai eu moi-même ſur le mien dans une rencontre toute ſemblable!

Cette avanture, que nos petits-Maîtres auroient regardée comme une bonne fortune, & qu'ils auroient peut-être eu l'indiſcrétion de publier, me fit un véritable peine, & l'impoſſibilité abſolue où je me trouvois de répondre à ſa paſſion, me fit reſſentir toute la rigueur de ſon ſort. Je me trouvai moi-même embarraſſé ſur le parti que j'avois à prendre en cette occaſion. Flatter ſon Amour, c'étoit l'accroître & l'irriter encore davantage; le rébuter, c'étoit la déſeſpérer, & je ne pouvois me réſoudre, ni à l'un, ni à l'autre. J'eſſayai donc de prendre un milieu. Je continuai, à l'ordinaire, mes viſites chez Monſieur N . . . ., & feignant d'ignorer la déclaration que ſa Fille m'avoit faite, je ne changeai rien à ma manière d'agir avec elle. Elle en parut un peu ſurpriſe, après la démarche que ſon amour pour moi lui avoit fait faire. L'Air embaraſſé qu'elle avoit quelque-fois, & une certaine rougeur qui lui couvroit le viſage toutes les fois qu'elle me regardoit, ne m'exprimoient que trop le trouble où étoit ſon cœur. Je faiſois ſemblant de ne m'en pas appercevoir afin de ne pas l'augmenter, mais voyant à la fin que tous mes ménagements ne faiſoient qu'irriter encore davantage le mal dont elle étoit atteinte, pour

lui

lui épargner ce tourment, je tâchai d'éviter ſa rencontre. Par-là je m'épargnai à moi-même l'embarras d'un éclairciſſement, dont j'aurois peut-être eu bien de la peine à me tirer, & je ménageai la délicateſſe Italienne, qui n'entend point raiſon ſur cet Article. Je rapporterai ci-après ce qui en arriva.

CEPENDANT pour n'être point incommode aux aimables Savants, qui m'avoient fait offre de leurs ſervices, j'entrepris de viſiter ſeul les monuments Antiques, qui parlent, pour ainſi dire, tous ſeuls, & qui s'expliquent eux-mêmes aux yeux d'un Voyageur un peu verſé dans l'Hiſtoire Romaine. Tels ſont les Arcs de Triomphe élévés par l'autorité & par l'ordre du Sénat en l'honneur de quelques Empereurs, dont ces Monuments, joints à leurs belles Actions, ont immortaliſé le nom & la mémoire. Tels ſont encore quelques Temples, & autres Edifices, que leur beauté & leur ſolidité ont ſauvé des ravages du Tems & de la fureur des Barbares. De tous ces monuments, qui étoient autre-fois en très grand nombre à Rome, il n'en reſte plus aujourd'hui qu'autant qu'il en faut pour faire connoître le bon goût & la magnificence de ſes anciens Habitans.

LE premier que je rencontrai en mon chemin fut l'Arc de Triomphe, que le Sénat & le Peuple Romain firent élever a la gloire de l'Empereur *Titus*, ce grand Prince à qui l'Hiſtoire, malgré la courte durée de ſon Empire qui ne fut que de deux ans & quelques mois, à conſervé le glorieux & ineſtimable titre de *délices du genre humain.* Cet Edifice, qu'on ne peut voir ſans être un peu couroucé contre les Papes, qui le laiſſent dépérir, quoiqu'il méritât mille fois mieux d'être enchaſſé, que quantité de guénilles & babioles qui ſont renfermées à Rome dans les plus précieux Métaux, eſt tout de Marbre. Mais ce qui le rend encore plus reſpectable, c'eſt que nous n'avons gué-

re

SENATVS
POPVLVSQVE ROMANVS
DIVO TITO DIVO VESPA
VESPASIANO AVGVSTO

TITI ARCVS

re de Monument plus frappant & plus autentique de l'accompliſſement de la Prophétie de J. C. ſur la malheureuſe Ville & ſur le Temple de *Jeruſalem*, que ce Prince réduiſit en cendres, & dont il emporta tous les Tréſors, les Vaſes ſacrés, & tous les plus riches Ornements, dont ſon Triomphe fut orné ſelon la coûtume des Romains. C'eſt ce dont on voit la preuve dans les bas réliefs qui ſont encore ſous l'unique Arcade qu'il a, & dans l'un deſquels ce Prince eſt répréſenté ſur ſon Char de Triomphe, traîné par quatre chevaux de front. Il y paroit couronné par la Victoire & précédé de douze Licteurs portant les faiſſeaux Conſulaires. Dans les autres ſont répréſentés le Chandélier d'or à ſept branches, les deux Tables de la Loi de *Moiſe*, la Table d'or ſur laquelle on expoſoit devant le Seigneur les pains de propoſition, l'Autel des parfums, & quantité d'autres Vaſes & riches dépouilles enlevées aux *Juifs*, dont on voit un grand nombre chargés de chaînes, qui ſuivent ſon Triomphe. La figure de ce Prince qui paroit à genoux ſur un Aigle qui l'emporte dans les airs, & le titre de *Divus* que l'inſcription de cet Arc de Triomphe lui donne, font aſſez connoître que le Sénat ne le lui éléva qn'après ſa mort, qui fut très prématurée, & lorſqu'on l'eut mis, ſelon l'uſage, au nombre des Dieux.

La vûe de celui de *Conſtantin*, à qui la flatterie a donné aſſez injuſtement le ſurnom de *Grand*, me fit faire quelques réfléxions que j'inférerai ici. La première eſt le ſoin extraordinaire qu'on a pris pour la conſervation de ce Monument, auquel il ne manque pas une ſeule Pierre, pendant qu'on en a laiſſé dépérir, & même détruir, tant d'autres, auprès duquel celui-ci étoit très peu de choſe. Après avoir cherché la raiſon de cette diſtinction particulière, je crus l'avoir trouvée, non pas tant dans la beauté & la ſolidité de cet Edifice, que dans la fine Politique

Papes & dans la ſuperſtition des Chrétiens. Il y a peu de gens dans le monde qui n'aient entendu parler de la prétendue donation faite par cet Empereur au Pape, de la Ville de Rome & de tout ſon Territoire. Quoique cette donation ſoit une pure Chimère, que l'on a inventée après-coup pour tâcher de juſtifier une uſurpation des plus hardies qui ait peut être jamais été faite, les Papes néanmoins & leurs Supôts vinrent à bout de la faire croire comme une verité des plus conſtantes dans ces ſiécles ténébreux & d'ignorance, pendant leſquels le genre humain ſembloit avoir pris à tâche de faire Parade de ſottiſe & de crédulité. Pour donner encore plus de vogue à cette Fable, on en inventa & on en débita d'autres encore plus fauſſes. *Conſtantin*, dont l'unique vertu (ſi l'on peut dire que c'en eſt une, que de ne pas égorger des innocents) fut de ne point faire perſécuter les Chrétiens, comme avoient fait pluſieurs de ſes Prédéceſſeurs & d'avoir donné beaucoup d'Or & d'Argent aux deux premières Egliſes qu'il fit bâtir, à Rome en l'Honneur de St. *Pierre* & de S. *Paul*, *Conſtantin* dis-je, fut mis par les Ecrivains Eccléſiaſtiques au rang des plus grands Princes de la Terre. La hardieſſe, ou pour mieux dire l'impoſture, alla juſqu'à le mettre au nombre des Saints, comme on le voit dans quelques Martirologes anciens, quoique l'Hiſtoire Romaine nous apprenne qu'il fit beaucoup de mauvaiſes actions, qu'il fut, auſſi-bien que *Clovis*, notre premier Roi Chrétien, le bourreau de toute ſa Famille, & qu'enfin il ne voulut jamais recevoir le Batême qu'à l'heure de ſa mort, pour avoir la liberté de pécher impunément autant qu'il voudroit, ſans avoir rien à craindre des jugements de Dieu, dont il croyoit que ce Sacrement le mettroit à couvert. En conſéquence de cette nouvelle Apothéoſe, non ſeulement la mémoire de ce Prince devint un objet de vénération pour les Chrétiens, mais cette vé-

né-

ARCVS CONSTANTINI PROPE AMPHITHEATRVM

nération s'étendit encore sur les Monuments que la flatterie lui avoit élévés de son vivant, & dont le principal est cet Arc de Triomphe, lequel est encore aussi entier que la Miraculeuse *Santa-Casa* de N. D. de *Lorrette*.

Il est tout de Marbre, & a trois Arcades, comme si ce Prince avoit été trois fois plus grand que *Titus*, dont je viens de parler. Mais que sa Famille auroit été heureuse s'il avoit seulement eû la moindre des vertus de ce Prince payen! Ces trois Arcades, dont celle du milieu est, à l'ordinaire, beaucoup plus large & plus haute que les deux autres, sont ornées, de chaque côté, de quatre grandes Colonnes de Marbre, canelées, qui portent sur leurs Chapiteaux autant de Statues fort belles, mais qui n'ont plus de têtes. *Paul Jove* attribue cette mutilation à Laurent de *Médicis* qui les fit, dit-il, couper secrettement & transporter à Florence. Cet Arc est de tous ceux qui nous restent, le plus chargé d'ouvrages, étant, pour ainsi dire, couvert depuis le bas jusqu'en haut de bas-réliefs parfaitement bien conservés, mais dont la Sculpture est bien différente. On en conclut, avec très grande raison, que toutes ces piéces ne sont ni de la même main, ni du même siécle. Celles qui répréſentent quelques actions de *Constantin* sont d'une Sculpture extrêmement grossière, & dans un goût présque *Gothique*, au-lieu que les autres sont d'une beauté admirable. Les évènements que ces dernières répréſentent, & qui sont en bien plus grand nombre, montrent à l'œil qu'elles ont été enlévées du magnifique Arc de Triomphe, que le Sénat fit élever à la gloire de *Trajan*, dont on y voit les glorieux Exploits.

Dans le premier bas-rélief, qui se préſente sous la principale Arcade, on voit l'Empereur *Trajan* à Cheval, que l'on prend ordinairement pour *Constantin*. Il est accompagné de la Victoire qui le suit, & tient sur sa tête une

Couronne de Laurier. Cet Empereur paroit au milieu de ſon Armée, combattant vaillamment les *Daces*, dont l'Hiſtoire nous apprend qu'il triompha deux fois. Dans deux autres bas reliefs, qui ſont encore de la même main, on voit ces Peuples chargés de chaînes, qui ſuivent ſon Triomphe. Ces trois morceaux ainſi que deux autres, qu'on voit au haut des deux petites Arcades, l'un à droite & l'autre à gauche, ne formoient autre-fois qu'une ſeule piéce, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir en raprochant les objets & les évènements qu'ils repréſentent, & qui contiennent une Hiſtoire fort détaillée des actions de ce Prince. Outre ce que je viens d'en rapporter on y voit encore Rome répréſentée ſous la figure d'une Femme, ayant le caſque en tête, la lance à la main, & l'épée au côté, que l'Empereur *Trajan* regarde, & à qui il tend la main.

Du côté Septentrional, à droite & à gauche de l'inſcription, on voit quatre autres bas-réliefs du même goût. Dans le premier *Trajan* eſt répréſenté aſſis dans la chaiſe *Curule*, au milieu de ſes Officiers & des Drapeaux Militaires, donnant audience au jeune *Parthamaziris*, Fils de *Pacorus*, qu'on lui préſente, & qui, en poſture de ſuppliant, conjure l'Empereur de lui vouloir bien reſtituer le Royaume d'*Arménie*, que les Romains lui avoient enlevé. Dans le ſecond on voit l'Empereur aſſis au milieu des Sénateurs & d'une foule d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui tous le remercient de la généreuſe libéralité avec laquelle il avoit pourvû à leur ſubſiſtance pendant une famine, qui ſous ſon règne déſola toute l'Italie. Le troiſiéme préſente une Femme à demi nue, appuyée ſur une roue de chariot. Cette figure déſigne le chemin d'*Appius*, que ce Prince fit continuer depuis *Bénévent* juſqu'à *Brindes*, que les Italiens nomment aujourd'hui *Brindiſi*.

Ce

Ce ne fut pas le seul Ouvrage de cette nature que cet Empereur fit faire. L'Histoire & une Médaille frappée à cette occasion nous apprennent qu'il en fit construire encore un autre, auquel il donna son nom, & qui traversoit des Marais qui avoient été jusqu'alors impratiquables. Enfin

dans le quatrième bas-rélief on voit Rome qui réçoit un Globe que ce Prince lui présente. Ce globe figure l'Empire Romain, qui comprenoit alors présque tous le monde connu, & dont *Trajan* avoit étendu les limites depuis le *Tigre* & l'*Euphrate* jusqu'au grand Océan. Il est précédé par la Victoire qui tient en ses mains deux bouquets de Laurier. A ses deux côtés paroissent la Piété, & la Déesse *Salus* tenant un Serpent dans sa main. Cette Déesse avoit un Temple à Rome, qui lui avoit été bâti par le Consul *Junius Bubuleus*, & qui avoit été embelli, réparé, & rebâti par divers Empereurs, & par *Trajan* même, comme on l'apprend par différentes Médailles.

Au-deſſous de ces bas-réliefs on lit ces paroles *Votis X. Votis XX.* C'eſt une eſpèce de Voeu, ou d'apprécation que faiſoient le Sénat & le peuple Romain pour la conſervation des Empereurs, & la continuation & la proſpérité de leur Empire pendant dix, vingt, trente & quarante années, uſage qui s'eſt pratiqué chez les Romains, même juſqu'à l'Empereur *Honorius*, dont je joins ici la Médaille frappée à cette occaſion.

DANS

Dans l'Eſpace qui eſt entre les Colonnes depuis le Chapiteau juſqu'à la Corniche des deux Arcades, on voit quatre grands Médaillons de Marbre, dont les uns repréſentent des Chaſſes, divertiſſement que *Trajan* aimoit & prénoit dans les moments de relâche, que lui laiſſoient quelque-fois les affaires de l'Empire, & les autres ſacrifices. Sur le premier eſt répréſentée une chaſſe au Sanglier; ſur le ſecond un ſacrifice fait à Appollon; dans le troiſième on voit l'Empereur au milieu d'une troupe de Chaſſeurs avec un Lion terraſſé à ſes pieds. Enfin le quatrième répréſente un Sacrifice fait au Dieu *Mars*.

Sur l'autre face de l'Arc de Triomphe, qui eſt du côté du Midi, on voit de même en haut quatre grands bas-réliefs. Dans le premier *Trajan*, après avoir harangué ſes gens, en partant de *Etéſiphonte*, donne à *Parthenaſpates* le Royaume des *Parthes*. Ce Prince barbare paroit aux pieds de l'Empereur, habillé à la mode de ſon Païs, au milieu d'une troupe de Romains; & l'on voit a côté les Soldats, près de leur camp, qu'ils ſont ſur le point de quitter. Le ſecond fait voir un déſerteur qui étoit venu dans la *Myſie*, dans le deſſein, & avec la commiſſion d'aſſaſſiner *Trajan*. Ce miſérable paroit devant l'Empereur auquel il découvre toutes les embuches que lui tendoit *Décebale*, Roi des *Daces* auxquels il faiſoit alors la guerre. Dans le troiſième l'Empereur harangue ſes Officiers. Ce Prince paroit dans le quatrième en habit de grand Pontife, dignité que les *Cæſars* avoient réunie à celle d'Empereur. On le voit, la tête découverte, & tenant une coupe auprès d'un autel à trois pieds, ſur lequel il fait les ſacrifices appellés *Suovetaurilia*, parce qu'on y offroit trois ſortes d'Animaux à trois Divinités différentes. Le premier, qui étoit un Cochon, s'immoloit au Dieu *Mars*; le ſecond, qui étoit une Brébis, au Dieu *Janus*; & le Taureau, qui étoit le troi-

troiſième, s'immoloit à *Jupiter*. On y voit ces trois Animaux, que l'Empereur eſt prêt à ſacrifier à ſes Divinités. Quatre grands Médaillons de Marbre, qui ſont entre les Chapiteaux des Colonnes & la corniche des Arcades, répréſentent, le premier un ſacrifice à *Hercule*; le ſecond un troupe de Chaſſeurs, une meute de Chiens & des Palfreniers; le troiſième un Sacrifice à *Diane*, & le quatrième une Chaſſe à l'*Ours*.

Tels ſont les principaux ornements de l'Arc de Triomphe de *Conſtantin*, qu'on devroit plutôt nommer l'Arc de *Trajan*, puiſque les Actions glorieuſes de ce dernier Prince en occupent la plus grande & la plus belle partie. On ne peut jetter les yeux ſur les autres bas-réliefs, en petit nombre, qui répréſentent quelques exploits de *Conſtantin*, & dont la Sculpture eſt des plus groſſières, & ſans aucun goût, ſans être étonné de la décadence extraordinaire, où il falloit que fuſſent tombés, ſous le règne de ce Prince, les Beaux-Arts, qui avoient été portés au plus haut point de perfection ſous ſes Prédéceſſeurs. Heureuſement pour les Spectateurs le nombre de ces bas-réliefs n'eſt pas grand. Tout ce que j'en dirai ici, c'eſt qu'ils ſemblent n'avoir été placés-là que pour ſervir d'ombre, & réléver, par leur groſſiérété, la beauté des autres qu'on a arrachés de l'Arc de *Trajan*, où l'on auroit bien mieux fait de les laiſſer, que de les tranſporter comme on fait ici, pour en orner, fort mal à propos, un ouvrage auſſi maſſif & auſſi lourd que l'eſt celui-ci.

Il n'en eſt pas de même de celui que le Senat a fait éléver à la Mémoire de *Septime Severe*, & de ſon Fils *Antonin Caracalla*, que je vis quelques jours après. C'eſt dommage qu'il ſoit à demi enterré, & que le Tems en ait préſque effacé le bas-réliefs qui répréſentoient les exploits

ARCVS SEPTIMIO ET ANTONINO AVGVSTIS SPQR ERECTVS

ploits du premier de ces Princes. On n'y diſtingue préſque plus rien, ſi ce n'eſt quelques machines de Guerre, & entre autres celle que les Romains nommoient *Bélier*, & dont ils ſe ſervoient pour ébranler & renverſer les murailles des Villes qu'ils aſſiégeoient. Elle leur tenoit lieu de Canon, & conſiſtoit principalement en une poutre ſemblable à un mâts de Vaiſſeau d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſe, dont un des bouts étoit armé d'une tête de fer, qui avoit la figure de celle d'un *Bélier*. Cette poutre étoit tantôt balancée ou ſuſpendue par le milieu avec de gros cables, & tantôt appuyée ſur une machine à rouleaux, qui en facilitoient le mouvement. Etant pouſſée avec violence par un grand nombre de perſonnes, cette machine faiſoit ſur les murailles d'une Ville à peu près le même effet qu'y font aujourd'hui nos boulets de Canon. Sous le Pontificat de *Grégoire XV.* on débaraſſa cet Arc de toute la terre qui en couvre aujourd'hui la moitié, & l'on avoit, dit-on, deſſein d'y conſtruire, pour la commodité des Voitures, un pont qui paſſant ſous ſa principale Arcade n'auroit point empêché que ce Monument ne s'offrît dans ſon entier à la curioſité des paſſants ; mais ce projet échoua par une raiſon. Ce fut, ajoûte-t-on, que le Peuple, qui eſt fort mal propre, & très peu curieux d'Antiquités, dont il ne connoit pas le prix, auroit fait de cette Place le réceptacle de toutes les immondices du quartier, ce qui fut cauſe qu'on y rémit la terre qu'on en avoit ôtée. On peut juger par ce récit de quelle manière la Police s'éxercoit à Rome ſous le Pontificat de ce Pape. Il eſt vrai qu'elle n'y eſt pas encore beaucoup mieux obſervée aujourd'hui. Auſſi peut-on dire qu'après *Londres*, c'eſt la Ville la plus Sale de l'Univers. On n'y ſçait point, non pluſque dans toutes les plus belles d'Italie, ce que c'eſt que de balayer les rues, & ſans les grandes pluyes qui les nettoyent,

Rome ſeroit en Hiver un Bourbier continuel, & en Eté une tourbillon épouvantable de pouſſière, dont il ſeroit impoſſible de ſe tirer.

L'Arc dont je viens de parler n'eſt pas le ſeul qui ait été élévé à ce Prince. J'en vis, peu de tems après, un ſecond, plus petit, à la vérité, & n'ayant qu'une ſeule Arcade, mais qui n'en mérite pas moins pour cela l'attention des Curieux; l'inſcription qu'il porte, & que ſeize ſiécles n'ont pû effacer, m'apprit que cet Arc avoit été élevé par les Orfèvres & les Marchands de Rome à *Septime Severe*, à l'Impératrice *Julia*, ſon Epouſe, à *Marc Antonin Caracalla*, & à *Geta*, ſes deux Fils. Mais le nom & l'image de ce dernier en furent effacés, peu de tems après, par l'ordre de ſon Monſtrueux Frère, qui l'aſſaſſina juſque dans les bras de ſa Mère où il s'étoit réfugié comme dans un Aſile qu'il croyoit devoir-être inviolable à ce parricide. Cet Arc, ſur lequel on voit les Images de *Septime Severe*, de l'Impératrice, & de *Caracalla*, leur Fils, eſt, de plus, orné de quantité de figures qui répréſentent, les unes les Animaux, les autres tous les Vaſes & Inſtruments qui ſervoient aux Romains dans leurs Sacrifices. Comme la plus grande partie de ces Vaſes & Inſtruments étoient d'or & d'Argent, il y a toute apparence que la réconnoiſſance des Orfèvres, qui les fourniſſoient & les vendoient, fut le principal motif qui les engagea à éléver ce Monument à la Famille Impériale de *Septime Severe*.

Un Edifice de marbre que je vis tout auprès; & que je pris d'abord pour un Arc de Triomphe à quatre faces, tels que les Romains en ont quelquefois élévés à leurs Empereurs, attira ma curioſité; mais j'appris bientôt, par l'inſcription qu'il porte, que c'étoit un Temple bâti par la même communauté de Marchands, en l'honneur du Dieu *Janus* à quatre faces (*Quadrifrons*). Il y en avoit autrefois

ARCVS SEPTIMIO, ANTONINO ET IVLIAE ERECTVS,

IANI TEMPLVM

fois un assez grand nombre de semblables, à ce que nous apprend l'Histoire, dans les Carefours de Rome; mais celui-ci est le seul que le Tems ait respecté. Ce sont quatre grandes Arcades de Marbre, fort épaisses & très solides, lesquelles forment un Edifice quarré. A chaque face, qui réprésentoit, dit-on, les quatre saisons de l'Année, il y a douze niches, dans lesquelles étoient autrefois les Statues des douze mois de l'Année en bronze doré. Ce Temple, & les autres de la même figure qui ne subsistent plus, étoient tout différents du fameux Temple de *Janus*, dont les portes étoient nuit & jour ouvertes, ou fermées, pendant tout le tems que duroient ou la Paix, ou la Guerre. Dans ce dernier la Statue de ce Dieu n'avoit que deux Visages.

Voila' tout ce qui reste aujourd'hui dans Rome de trente six Arcs de Triomphe en Marbre, plus magnifiques les uns que les autres, que l'on y comptoit autre-fois, sans comprendre dans ce nombre quantité d'autres en Pierres Ordinaires, ou en Briques. On peut juger par ce seul Article de l'étrange ravage que le Tems & les autres malheurs

arrivés à cette Ville ont fait dans ſes Edifices. On pourroit y en joindre un cinquième qui ſubſiſtoit encore dans le ſiécle paſſé & que le Pape fit abbattre pour débarraſſer la rue du *Cours*, qui eſt la plus paſſagère de Rome. Je n'oublierai pas non plus ici celui de *Gordien*, qu'*Alexandre* VII. fit démolir pour une raiſon à peu près ſemblable.

POUR ce qui eſt de celui de *Galien*, qui n'eſt que de Pierres *Tiburtines*, & ſans aucun ornement, s'il n'a pas eu le même ſort, c'eſt qu'il eſt dans un quartier de la Ville, peu habité, où il n'a garde de cauſer le moindre embarras. J'ajoûterai ici que, ſi l'on conſidère le Prince pour qui il a été élevé, ce Monument ne méritoit aſſûrément pas l'honneur de ſubſiſter ſi long-tems. En effet l'Hiſtoire nous apprend que non ſeulement il ne triompha jamais, mais qu'au-contraire la vie voluptueuſe & efféminée qu'il mena pendant tout ſon règne, ne mérita jamais ni Arc, ni Triomphe. Auſſi celui ci ne lui fut-il point élevé par le Sénat, mais par la flatterie d'un de ſes Courtiſans, nommé *Marcus Aurélius Victor* qui, ſelon la coûtume de ces ſortes de gens, avoit bien fait ſes affaires ſous le règne de ce Prince. Au reſte *Galien* n'eſt pas le ſeul homme de ſa trempe, auquel la Flatterie à élévé de pareils Monument. On en trouve bien d'autres dans les Médailles, élévés à des Empereurs, qui valoient encore bien moins que lui. Tels étoient le ſtupide *Claudius*, l'Infâme *Néron*, le cruel *Domitien*, le ſanguinaire *Caracalla*, & quelques autres.

ARC QUE L' ON CROIT AVOIR ÉTÉ ÉLEVÉ À DOMITIEN.

P. 284. 1.

ARCVS DOMITIANI POSTEA DICTVS a Porta Galla

ARC ÉLEVÉ Á L' EMPEREUR GALLIEN.

ARCVS GALLIENI NVNC S.VITI

Il s'en faut de beaucoup que le Tems ait fait les mêmes ravages ſur d'autres piéces, dont on n'étoit guére moins curieux autre-fois à Rome, & qui ſont encore aujourd'hui un des Principaux Ornements de ſes Places. Ce ſont ſes Obéliſques, eſpèce de Colonnes quarrées & finiſſant en pointe, dont la mode paſſa d'*Egipte* dans cette Capitale du Monde, où les Romains les firent tranſporter, lorſqu'ils eurent conquis cette riche & fertile Province. Toutes ces Colonnes ſont de Marbre Granit, Pierre preſque auſſi dure que le diamant, & qui eſt marquetée de cinq ou ſix couleurs différentes; ſçavoir, d'un rouge fort éclatant, de violet, de bleu, de cendré & de noir, le tout parſémé de petites taches de Criſtal, & d'un poli extrêmement brillant. En conſidérant ces Ouvrages, qui ſont d'une ſeule piéce, dont quelques-uns ont juſqu'à 116 pieds de haut & ſe ſoûtiennent ſur leurs baſes par leur propre pieds, ſans y être arrêtés par aucun ciment, ou autre liaiſon, on ne peut s'empêcher d'admirer l'induſtrie des anciens *Egiptiens* qui ont eu l'art de tailler, & de tirer des entrailles de la Terre, des Pierres de cette dureté & de cette enorme péſanteur, de les élever enſuite en l'air ſur des piédeſtaux où

elles bravoient les vents les plus furieux & les plus violentes tempêtes, enfin de les transporter dans les Païs les plus éloignés, sans les briser, preuve incontestable de l'antiquité des sciences chez ces Peuples, & sur-tout des Mécaniques. Mais ce qu'il y a encore de plus surprenant, ce sont les Hyéroglifes, ou figures & caractères simboliques, dont sont couverts de tous les côtés plusieurs de ces Obélisques, sur lesquels les Instruments les mieux trempés ne peuvent pas seulement faire aujourd'hui la moindre égratignure. C'est ce qui a fait dire, assez ridiculement, à quelques Ecrivains, qu'il falloit que les *Egiptiens* eussent le secret d'Amollir les Pierres les plus dures. N'auroit-il pas été bien plus raisonnable de dire, comme il est vrai, que ces Peuples sçavoient donner à leurs oûtils une trempe, dont le secret est perdu depuis long-tems, & qui probablement ne se retrouvera pas encore si-tôt? Mais cette raison a sans doute paru trop simple à des gens, qui n'aimoient qu'à se rire des choses merveilleuses.

A l'égard de la manière dont on tiroit des carrières ces masses énormes, pour les transporer ensuite où l'on vouloit, voici ce que les Anciens nous en ont appris. On creusoit pour cela disent-ils, un fossé depuis la Mine dans laquelle on les avoit taillées jusqu'au *Nil*; & dans le tems du débordement de ce Fleuve ce fossé se rempliſſoit d'eau. On y tenoit alors deux Vaisseaux tout prêts, chargés d'autant de pierres qu'il en falloit pour faire le poids de l'Obélisque que l'on vouloit, enléver, & on les conduisoit ensuite attachés ensemble au-dessous de cet Obélisque qui étoit alors comme soûtenu en l'air sur les deux côtés du fossé. Alors on déchargeoit insensiblement les Pierres dont ces deux Vaisseaux étoient remplis, jusqu'à ce qu'ils fussent en équilibre avec l'Obélisque, qu'on transportoit ainsi du fossé dans le *Nil*, & du *Nil* dans l'endroit où l'on vouloit le

SI MVLACRVM. OSIRIDIS

le placer. Quant à la manière dont on élévoit ces lourdes maſſes ſur leurs bâſes, nos Mécaniſtes & nos Architectes modernes ſont, pour le moins, auſſi habiles ſur ce point, que pouvoient l'être ceux d'*Egipte* & de Rome.

Ces Colonnes, qui chez les *Egipticns* étoient conſacrées au Soleil, qu'ils adoroient ſous le nom d'*Oſiris*, & ſous une figure des plus ridicules, ſervirent dans la ſuite aux Romains pour en orner leurs Palais, leurs Cirques, leurs Jardins, leurs Tombeaux, & leurs Places publiques; de ſorte qu'il y en avoit à Rome un très grand nombre, mais ils n'étoient pas tous de la même grandeur, ni de la même beauté. On n'en comptoit effectivement que ſix grands, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, & dont quatre ſont actuellement une des plus beaux ornements des Places de cette Capitale.

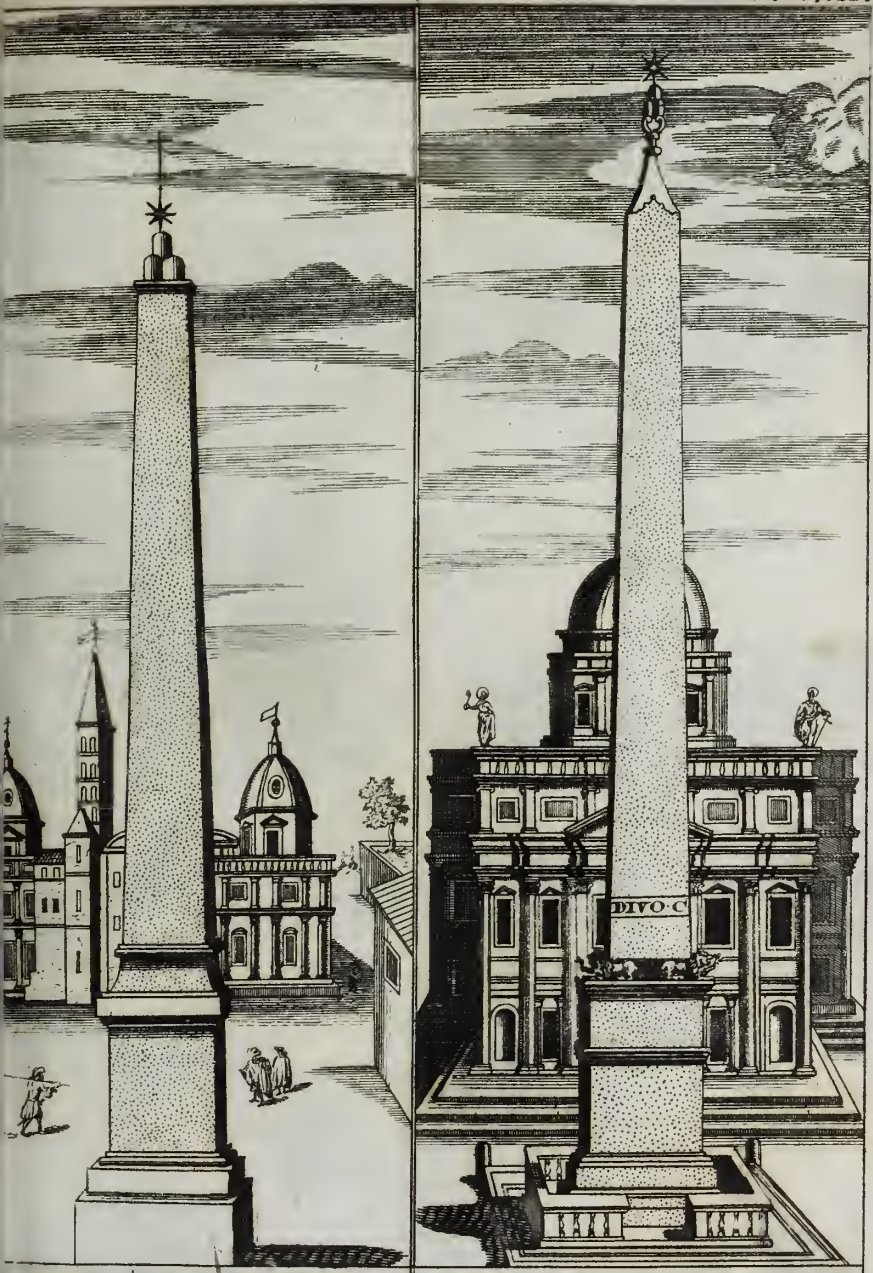
Le premier que je vis, eſt celui qui eſt au milieu de la Place de S. *Pierre*, où le Pape *Sixte* V. l'a fait élever, je ne ſçais où le Savant Père *Mabillon* a pris qu'il a 170 pieds de haut. Ce que je puis aſſûrer, après tous ceux qui l'ont vû, c'eſt qu'il n'en a guére plus de la moitié, c'eſt-à-dire, entre 80, & 85, ſans y comprendre le piédeſtal ſur lequel il eſt élévé, & qui en a plus de trente. Il eſt d'une ſeule piéce, & tout uni, c'eſt-à-dire, ſans Hyéroglifes. L'Empereur *Claudius* le fit venir d'*Egipte*; & l'on m'a aſſûré qu'il pèſe neuf cents quatre vingt ſeize mille ſept cents quatre-vingt ſix Livres. On peut ſe figurer quel Vaiſſeau il fallut pour tranſporter d'*Egipte* à Rome une pareille charge. Auſſi étoit-il ſi grand, que cet Empereur l'ayant fait remplir de Pierres, & couler à fonds à l'entrée du Port d'*Oſtie*, il y ſervoit de Mole, ou de Digue pour rompre l'impétuoſité des flots de la Mer, qui ſont très violents en cet endroit. La péſanteur de cet Obéliſque avoit été cauſe qu'il étoit reſté enterré pendant pluſieurs ſiécles, à quelque

que distance de cette Place, dans l'endroit où étoit autrefois le Cirque de *Néron*, d'où plusieurs Pape avoient inutilement tenté de le tirer. Mais *Sixte* V. qui, s'il eût règné aussi long-tems qu'il le méritoit, auroit remis la Ville de Rome dans un état de magnificence où, selon toutes les apparences, on ne la verra jamais, fit exécuter cette entreprise hardie, ainsi que plusieurs autres, par le Chevalier *Fontana*, son premier Architecte, le plus habile homme de son siécle, dans la science des Mécaniques. Ce Chevalier réussit parfaitement à élever cet Obélisque qui, n'étant joint à sa base par aucun Ciment, ne s'y soutient que par son propre poids, sans que les Tempêtes les plus violentes, depuis près de deux siécles, ayent pû la déranger de son équilibre. Aux quatre coins de sa base on voit quatre grands Lions, en bronze doré couchés sur leurs pattes, & pareils à ceux qui y étoient autrefois. Du sommet, où de la pointe, de l'Obélisque s'élèvent trois petites Montagnes, qui étoient les Armes de *Sixte* V., desquelles sort une Etoile, le tout en bronze doré.

L'ADRESSE avec laquelle le Chevalier *Fontana* réussit dans cette première entreprise, dont l'éxécution avoit paru jusqu'alors impossible, & le désir que ce Pape avoir d'embellir la Ville de Rome, l'engagèrent à faire relever encore trois autres Obélisques, dont le premier fut mis dans la Place appellée *del populo*, le second dans celle qui est vis-à-vis St. *Jean* de *Latran*, & le troisième, qui est un des deux qui servoient d'ornement au Mausolée d'*Auguste*, dans la Place qui est derrière l'Eglise de St. *Marie Majeure*. Ce dernier est tout uni. Les deux autres sont ornés du haut en bas, & des quatre côtés, de figures Hyéroglifiques en bas-réliefs. C'etoit une espèce de Caractère Symboliques, qui nous sont aujourd'hui absolument inconnus, dont les Prê-

OBELISQUE
E S. MARIE MAJEURE .

OBELISQUE
DE LA PLACE S. PIERRE.
P. 287. 11.



BELISCVS·IN·ESQVILIIS

OBELISCVS·IN·VATICANO

OBELISQUE
DE S. JEAN DE LATRAN.

OBELISQUE
DE LA PLACE DEL POPULO.

P. 287. III.

OBELISCVS IN LATERANO

OBELISCVS IN INGRESS FLAMIN

Prêtres *Egiptiens* ſe ſervoient pour répréſenter les grands évènements de leurs Hiſtoires, & les Miſtères de leur Réligion. Par l'inſcription qu'on lit ſur le premier, on apprend qu'*Auguſte* le fit venir d'*Egipte* après la conquête qu'il fit de cette Province, & qu'il le conſacra au Soleil, qui étoit auſſi adoré à Rome; car c'étoit une coutûme de ces Conquérants, fondée ſur la plus fine Politique, d'éléver dans leur Capitale des Temples aux Dieux de toutes les Nations qu'ils ſoumettoient à leur empire. Cet Obéliſque, qui a quatre-vingt quatre pieds de haut, ſans ſa baſe, ayant été long tems enſeveli ſous les ruines du grand Cirque, ou *Auguſte* l'avoit fait placer, *Sixte V.* le fit relever par le même Chevalier *Fontana*, & le dédia à la Croix.

Mais le plus haut de tous eſt celui que ce Pape fit relever par le même Architecte, & dont la hauteur eſt de cent-ſeize pieds ſans ſa baſe, qui eſt auſſi fort élévée. Dans les Inſcriptions qui y ſont gravées on lit que *Conſtantin*, ſurnommé le *Grand*, fit tranſporter cet Obéliſque d'*Alexandrie* à *Conſtantinople*, dont il vouloit faire une ſeconde Rome, & que *Conſtancius*, un de ſes Fils & Succeſſeurs, le fit de-là transférer à Rome, pour en orner le grand Cirque. Il y fut apporté ſur un Vaiſſeau monté par trois cens Rameurs.

Un cinquième Obéliſque, qu'on ne peut voir ſans admiration, eſt celui qu'*Innocent XI.* fit tranſporter, dans le ſiécle dernier, du Cirque de *Caracalla* où il étoit anciennement, & éléver au milieu de la Place *Navone*. Ce qui lui donne une nouvelle beauté, eſt ſa poſition admirable. Il eſt élevé ſur un Rocher artificiel, fort exaucé, & qui eſt percé à jour, (Chef-d'œuvre du Cavalier *Bernin*) ſur lequel ſont placées quatre magnifiques Statues Coloſſales de marbre blanc, répréſentant les Dieux des plus grands Fleuves des quatre parties du monde, ſçavoir, celui du *Danube*, pour

l'Europe, celui du *Nil*, pour l'*Afrique*, celui du *Gange*, pour l'*Asie*, & celui de *Rio de la Plata* pour l'*Amérique*. Des grandes Urnes sur lesquelles ces Dieux sont appuyés, coulent des Torrents d'eau, qui tombant à grands flots sur le Rocher, y forment une Cascade charmante, & se répandent ensuite dans un Vaste bassin, d'une très belle Architecture, du milieu duquel s'élève toute cette magnifique masse. C'est le plus bel Ouvrage moderne que j'aye vû, & qui soit à Rome.

Enfin au moment que j'écris ceci, j'apprends par toutes les Nouvelles publiques, que le Pape *Benoit XIV.* vient de faire déterrer un sixième Obélisque, plus haut encore de quelques pieds que tous ceux dont j'ai parlé. C'est celui qui étoit autre-fois dans le champ de *Mars*, & qui y servoit d'éguile, ou de stile, à un magnifique Cadran solaire, qu'*Auguste* fit faire dans cette Place. Il en avoit pour cela fait paver une partie de grands carreaux de marbre blanc, sur lesquels étoient incrustées, en bronze doré, les heures du jour. Par l'ombre que faisoit ce grand Obélisque, qui les parcouroit successivement, les passants connoissoient l'heure qu'il étoit. Cette horloge Solaire, qui étoit sans contredit la plus grande qui fût dans le monde, avoit été faite sur celles dont se servoient les *Egiptiens*, qui tiroient de leurs Obélisques le même usage. J'ajoûterai en passant, à cette occasion, que mon Oncle en avoit fait faire une du même goût dans un des parterres de son Jardin, à la quelle un grand If, taillé en Obélisque, servoit d'Eguille. C'étoit la plus sûre & la meilleure qui fût dans tout le païs.

Outre ces six Obélisques on en voit encore à Rome un grand nombre d'autres, mais beaucoup plus petits, dans les Jardins, ou les cours des Palais des Princes & Seigneurs, sans compter beaucoup d'autres qui sont ensévelis sous les ruines, ou sous les bâtiments de cette Ville, d'où on les

les tirera ſans doute dans la ſuite des ſiécles.

Il me reſtoit encore une infinité de choſes à voir dans cette Capitale, où je faiſois tous les jours, en me promenant, quelque nouvelle découverte; mais je n'étois pas aſſez verſé dans la ſcience des Antiquités, pour en connoître tout le prix & le mérite. C'eſt ce qui m'obligea de recourir encore à mes Sçavants, qui m'avoient ſi généreuſement offert leurs ſervices. Des Monuments qu'il me reſtoit à viſiter les uns étoient préſque entiers, mais la plûpart étoient ſans aucune inſcription, qui pût m'apprendre ce que je voulois ſavoir; les autres étoient à demi détruits; les derniers enfin ne me préſentoient que des ruines, dans leſquelles je voyois néanmoins qu'il y avoit autre-fois dans ces lieux des Edifices conſidérables. Pour débrouiller ce curieux Cahos, je reconnus que j'avois abſolument beſoin d'une perſonne très verſée dans cette ſorte de Science. Dans cette vûe je m'addreſſai à Monſieur Aſſemani, ne voulant pas abuſer de la bonté de Monſieur N . . . . dont j'avois peut-être un peu trop fatigué la complaiſance, dans le Voyage que nous avions fait enſemble pour viſiter les dehors de Rome. D'ailleurs ce qui s'étoit paſſé entre ſon aimable Fille & moi, & que j'ai rapporté plus haut, m'engageoit à certains menagements, que je n'étois point obligé de garder avec le premier. A peine eus-je fait connoître à celui-ci le beſoin que j'avois de ſon ſecours, qu'il m'aſſûra qu'il étoit tout à mon ſervice. Les Italiens ne ſont point complimenteurs, & l'on peut prendre leurs paroles à la Lettre, parce qu'ils ne promettent ordinairement que ce qu'ils ſont diſpoſés à tenir, bien différents en cela de nos François, auxquels les proteſtations ne coûtent rien, mais qui ne s'en reſſouviennent plus un moment après. Cet aimable Sçavant, dont je n'oublierai jamais les politeſſes & la complaiſance, n'étoit pas de ce caractère.

Il voulut bien me donner deux jours entiers, que nous employames à visiter ensemble les Temples des Dieux & Déesses, qu'on adoroit autre-fois à Rome par milliers, de même que les Restes des magnifiques Palais de ses Empereurs.

Il est présque impossible de se bien répréſenter les ravages affreux que le Tems a fait dans tous ces Edifices, qui faisoient autre-fois le sujet de l'admiration de tout l'Univers. Quand on compare les pompeuses descriptions qu'on en trouve dans les anciens Ecrivains avec ce qu'on en voit aujourd'hui, on à peine à croire que le Tems seul ait pû opérer une destruction aussi générale dans des Ouvrages si solides. Les Romains s'efforcent de le persuader aux Etrangers; mais ceux qui sont tant soit peu instruits y joignent une seconde cause, à laquelle ils imputent particuliérement ce ravage. C'est la haine que les Chrétiens ont autre-fois eû pour le Paganisme, & la guerre ouverte qu'ils lui ont fait lorsqu'ils se sont vus appuyés & soûtenus par des Empereurs de leur Réligion. C'est encore à la même cause qu'on attribue la ruine des superbes Palais que les Empereurs Payens avoient dans cette Capitale, & sur lesquels ceux-ci se sont vangés de la cruelle persécution qu'ils leur ont fait pendant près de trois siécles.

A Dieu ne plaise que mon intention soit de décrier ici une Société dont j'ai le bonheur d'être Membre! Mais ayant vû de mes propres yeux, dans mes voyages, ce dont les hommes sont capables lorsqu'ils sont animés du Zèle de la Réligion, vraye, ou fausse, je ne puis désapprouver cette Opinion. Qu'on parcoure la France, l'Allemagne, la Suisse, la Bohême, la Hongrie, & présque tous les Etats Catholiques de l'Europe, on y trouvera, dans une infinité de Provinces, des preuves encore subsistantes de la vérité de cette réflexion. Combien d'Eglises Catholiques démo-

PANTHEON AGRIPPÆ

in fronte sequentes duo leguntur Tituli: Prior literis pedalibus

M. AGRIPPA. L. F. COS. TERTIVM FECIT.

Alter paulò inferius, literis digitalibus

IMP. CAES. L. SEPTIMIVS. SEVERVS. PIVS. PERTINAX. ARABIC. ADIABENIC. PARTHIC. MAX. PONT. M.
TRIB. POTXI. COS. IIII. P. P. PROCOS. ET. IMP. CAES. M. AVRELIVS. ANTONINVS. PIVS. FELIX. AVG. TR.
POTESTV. COS. PROCOS. PANTHEVM. VETVSTATE. CORRVPTVM. CVM. OMNI. CVLTV. RESTITVERVN

molies, ruinées, incendiées par les *Huſſites*, les *Luthériens*, les *Calviniſtes*, les *Zuingliens*, les *Anabatiſtes*, & autres Sectaires ! Combien de Temples, ou de Prêches, renverſez de fond en comble, & reduits en cendres par les Catholiques-Romains des derniers ſiécles ! Heureux encore les uns & les autres, ſi leur fureur s'étoit bornée à ces excès, s'ils ne l'avoient pas pouſſée juſqu'à s'entr'égorger, s'il n'avoient pas rempli l'Europe de ſang & de carnage, pour des Dogmes qu'ils n'ont jamais compris & ne comprendront jamais ! Tels ont été nos Pères ; & il ne faut pas s'imaginer que les Chrétiens ayent été beaucoup plus raiſonnables & plus modérés du tems de *Conſtantin* & de ſes Succeſſeurs. Quiconque ſe perſuade le contraire n'a jamais eu la moindre teintures de l'Hiſtoire, tant Eccleſiaſtique que Profane, & n'a jamais connu les hommes tels qu'ils ſont . . . Mais revenons aux anciens Temples de Rome.

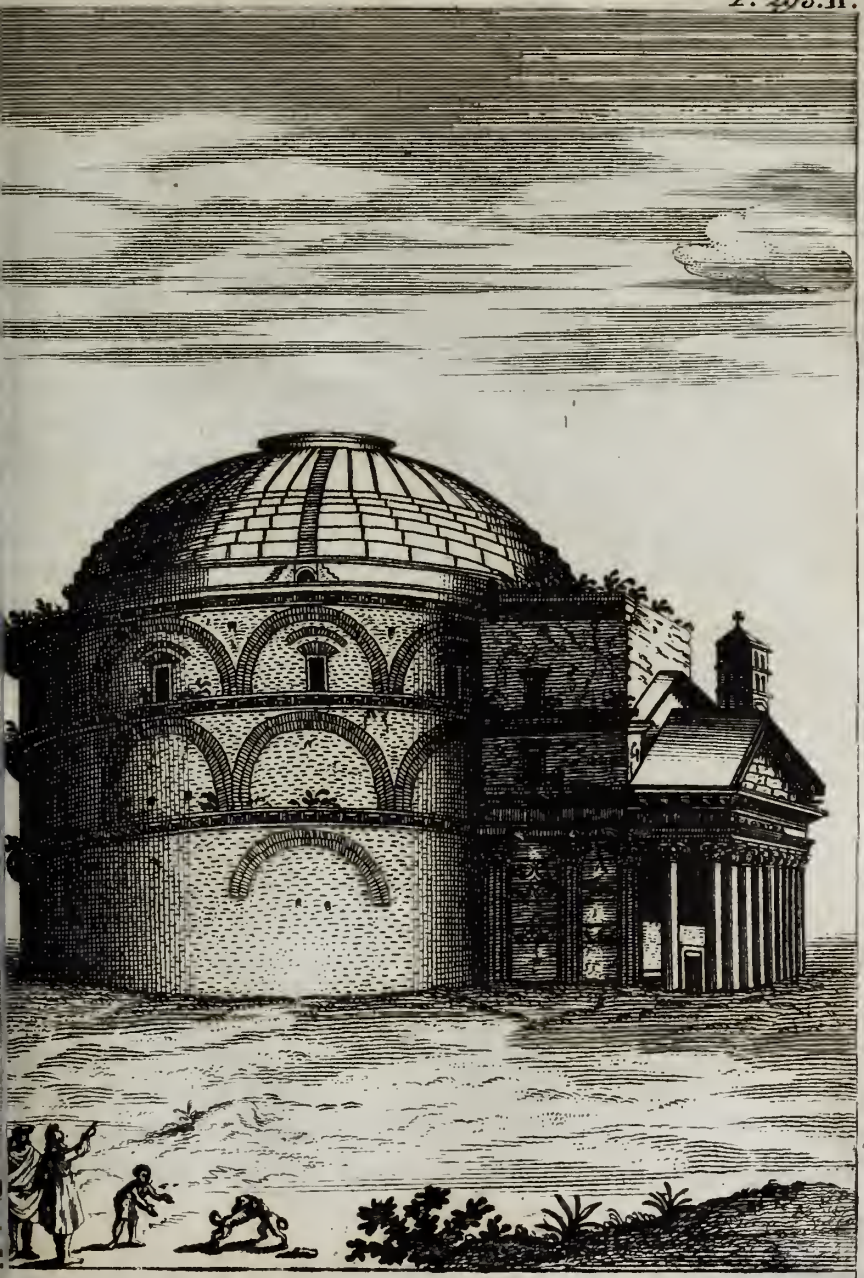
Le premier que Monſieur Aſſemani me fit voir ſemble avoir échapé aux injures du Tems, & à la fureur des ennemis du Paganiſme, pour que la Poſtérité y trouvât un échantillon de la magnificence de ces Edifices. C'eſt le *Panthéon*, bâti depuis dix-huit cents ans par M. *Agrippa*, Gendre de l'Empereur *Auguſte*, & qui paroîtroit encore aujourd'hui dans toute ſa magnificence, ſi l'on ne l'avoit pas dépouillé de ſes plus beaux Ornements. A cela près il ſubſiſte dans ſon entier, & eſt de figure ronde ; ſon diamètre eſt de vingt-deux toiſes, ou de 132 pieds, ſans y comprendre l'épaiſſeur des murs qui en ont dix-huit, & ſa hauteur eſt proportionnée à ſa largeur. Ses fondements ſont de briques, le Corps de l'Edifice de pierres Tiburtines, revêtu entierement de marbre, & orné de Colonnes d'ordre Corinthien, & le Pavé eſt de grandes pierres quarrées, qui ont environ dix pieds de chaque côté. La largeur

de la porte eſt de dix-huit, & la hauteur de trente-ſept. Ce Temple dont on a fait une Egliſe, n'eſt éclairé par aucune fenêtre, & n'a point d'autre jour que celui qui y entre par la coupole, ou le Dôme, au milieu duquel il y a une ouverture de trente-ſept pieds de diamètre. C'eſt par cette ouverture, que le jour ſe communique à tout le Temple qui eſt néanmoins un des mieux éclairés. Le dedans eſt tout incruſté de Marbre, & orné de belles Colonnes canelées de la même pierre, qui ſoûtiennent le cintre. Elles ſont d'une hauteur prodigieuſe, & d'un poli admirable que *Clement* XI. leur a fait donner, auſſi-bien que tout le Marbre dont les murailles ſont revêtues, le tout pour rendre à cet Edifice une partie du luſtre qu'il avoit autre-fois.

Comme il étoit dédié à tous les Dieux qui, ſelon le témoignage de *Pline*, y avoient chacun leur ſtatue faite des plus riches métaux & des pierres les plus précieuſes (ce qui lui fit donner le nom de *Panthéon*) ſa magnificence répondoit à la Majeſté & à la multitude des Dieux qu'on y adoroit. L'Or, l'Argent & le Bronze doré y brilloient de toutes parts. Ce dernier métal, ſur-tout, y étoit employé avec une profuſion extraordinaire. Tout le toit de ce vaſte Edifice en étoit couvert, les poutres qui le ſoûtenoient & juſqu'aux cloux mêmes étoient de la même matière, ainſi que tous les ornements du dedans, mais toutes ces richeſſes furent tranſportées de Rome à *Conſtantinople* par *Conſtantin* III. ſurnommé le *Barbu*, qui fit lui ſeul plus de ravage dans cette Capitale qu'il dépouilla de ſes plus beaux ornements, que ne lui en ont fait tous les Barbares enſemble qui l'ont ſaccagée tant de fois. Enfin, comme s'il eût été ecrit au livre des Deſtinées qu'il ne reſteroit de ce Temple que ce qu'on n'en pourroit point emporter, *Urbain* VIII. dans le ſiécle dernier, fit enlever ce qui y reſtoit encore de bronze, & en tira quatre cents cinquan-

E PANTHEON TEL QU IL EST AUJOURDHUI.

P. 293. II.



PANTHEI VESTIGIA

quante mille deux cents ſoixante & quatorze livres. Une partie de cet métal fut employée à faire ce magnifique Baldaquin qui couvre le grand Autel de la ſuperbe Egliſe de S. Pierre de Rome, de même que les quatre grandes Colonnes torſes ſur leſquelles il eſt porté; & du reſte il fit faire les quatre-vingt piéces de Canon qu'on voit ſur les Baſtions du Château *S. Ange.* Il eſt vrai que, par une eſpèce de compenſation, ce Pape fit faire au *Panthéon* quelques réparations dont il avoit beſoin, & quelques embelliſſements. A ſon exemple *Alexandre* VII, un de ſes Succeſſeurs, fit dégager le Portique de ce Temple, dont une partie étoit enſévélie dans la Terre, de façon qu'il falloit deſcendre treize marches pour y entrer, au-lieu que, du tems d'*Auguſte*, il en falloit monter ſept; nouvelle preuve que depuis ce tems-là le terrain de Rome, comme je l'ai dit ailleurs, s'eſt prodigieuſement exaucé.

Ce Portique, au jugement des plus habiles Architectes, l'emporte encore par ſa beauté ſur celle du Temple même. Il eſt ſoûtenu par ſeize Colonnes de Marbre granit, & par quatre Pilaſtres de Marbre blanc, le tout d'une ſeule piéce, d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe, puiſque toutes ces Colonnes ont quatre pieds & demi de circonférence, & trente ſept de haut, ſans y comprendre la baſe, ni le Chapiteau. Deux Inſcriptions qui ſont gravées ſur ce Portique apprennent à ceux qui les liſent, l'une, quel fut le fondateur de ce Temple, & la ſeconde, que les Empereurs *Septime-Severe*, *Pertinax*, & *Marc Aurele-Antonin*, y firent faire diverſes réparations. Le Pape *Boniface* IV, ayant demandé cet Edifice au Tiran *Phocas*, qui avoit uſurpé l'Empire, & l'ayant obtenu, le dédia d'abord à la Vierge & aux Saints Martirs; mais *Gregoire* V. le dédia, cent ans après, à tous les Saints en général

ral, comme les Payens l'avoient autre-fois consacré à tous leurs Dieux.

Ce n'est pas le seul Temple de Rome, que les Papes ayent converti à cet usage, & il seroit sans doute à souhaiter qu'ils les eussent tous ainsi sanctifiés. Par ce pieux artifice la plûpart de ses beaux Edifices se seroient conservés, & subsisteroient encore, au-lieu qu'ils ne nous offrent présque plus aujourd'hui, que des débris & des ruines, où il est présque impossible de rien reconnoître. Il en faut néanmoins excepter quelques-uns, & deux entr'autres, que Monsieur Assemani me fit voir. Le premier est le Temple bâti par les Romains, en l'honneur de leur Empereur *Claudius*, après son Apothéose, lequel est aujourd'hui dédié à S. *Etienne*. Le second est un Temple dédié à Junon, surnommée la *Reine*. Il n'en reste plus que le Portique, & une partie du bâtiment, qu'on a de même converti en Eglise. C'est tout ce qui reste aujourd'hui de dix Temples, que cette Déesse avoit autre-fois dans Rome, où elle étoit adorée, sous différents noms convenables aux divers emplois que les Payens lui donnoient. *Saturne*, *Jupiter*, & toutes les autres Divinités, tant Celestes, que Terrestres & Infernales, en avoient de même un nombre proportionné à leur grandeur, à leur mérite, à leurs emplois, & aux faveurs que l'on attendoit d'elles. On peut juger si le nombre en étoit grand dans cette Ville, puisque le seul Dieu *Janus*, en avoit, pour sa part, trente six, tous bâtis de Marbre, & semblables à celui que j'ai décrit ci-dessus. Aussi ne pouvoit-on faire un pas dans cette Capitale, sans y rencontrer quelque Divinité en son chemin. C'est ce qu'on reconnoit encore aujourd'hui par les vestiges & les débris qui en restent, & que je visitai avec Monsieur Assemani. Pour me donner une idée plus frapante de la beauté de ces Edifices, & me les retracer d'une manière plus vive, cet aimable Sça-

TEMPLVM D. CLAVDII IN MONTE COELIO

MONIMENTA TEMPLI D. CLAVDII NVNC, S. STEPHANI

Sçavant avoit apporté avec lui un Livre, qui me fut d'un très grand ſecours. C'étoit un Recueil très curieux de deſſeins faits d'après les anciens Ecrivains, dans leſquels tous ces Temples étoient répréſentés, d'une part, dans l'état où ils étoient autre-fois, & de l'autre, dans celui où on les voit aujourd'hui. Ayant viſité, le Livre à la main, tout ce qui nous en reſte, comme cette vûe m'avoit fait beaucoup de plaiſir, & que j'étois bien aiſe de conſerver le ſouvenir de ces antiques Monuments, je priai Monſieur Aſſemani, quelques jours après, de me prêter ce Recueil, d'où je copiai ceux dont la vûe m'avoit plu davantage. J'inſère ces copies dans ces Mémoires, où je ſuis perſuadé qu'elles feroient le même plaiſir au Public, s'il arrivoit jamais qu'on les lui communiquât.

Je ne doute point qu'il ne vît avec le même plaiſir celles que je tirai de même du Palais des Empereurs, & de ces magnifiques Maiſons qu'ils avoient fait conſtruire dans la Ville, & auxquelles ils ont donné le nom de *Thermes*, c'eſt-à-dire, *Etuves*, ou *Bains*, parcequ'elles leur ſervoient principalement à cet uſage. Le nombre en étoit conſidérable à Rome, où non ſeulement les Empereurs, mais tous les riches Citoyens en faiſoient bâtir, à l'envi les uns des autres. A l'égard du Palais Impérial, ſi l'on doit s'en raporter à ce que les Ecrivains de ce tems-là ont dit de ſa magnificence, on peut, ſans craindre d'en dire trop, ſoûtenir hardiment que notre *Louvre*, nos Châteaux de *Verſailles*, de *Marli*, de *Fontainebleau*, de *Chambort*, de *Saint Germain*, de *Compiègne*, & autres Maiſons de nos Rois de France, ne ſont que des colifichets, ſi on les compare à ce ſuperbe Edifice, dont la deſcription un peu détaillée pourroit faire un volume. Pour en donner ici une idée, je dirai qu'il fut dabord bâti par *Auguſte* ſur le mont *Palatin*, qui étoit le quartier de Rome où ce Prince étoit né;

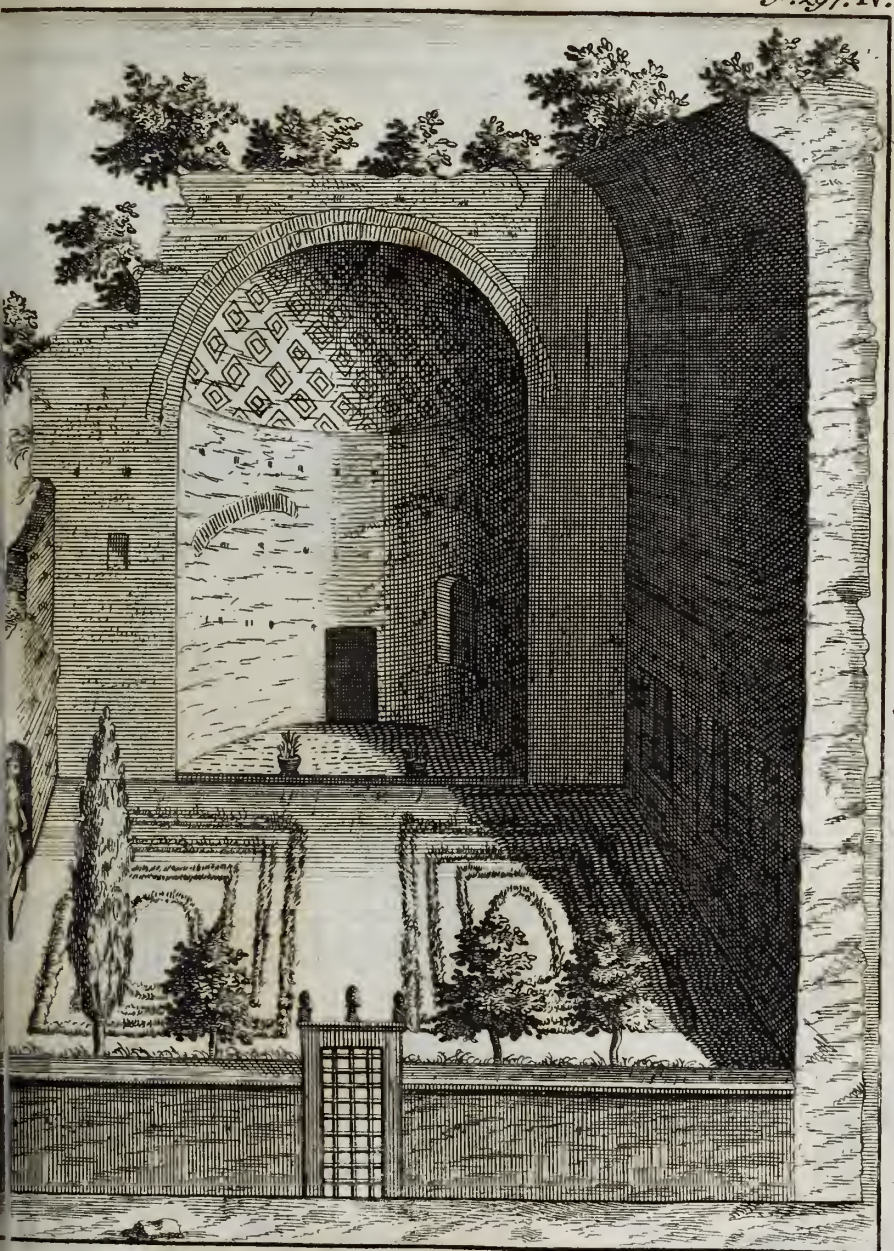
ce qui a fait donner depuis ce tems le nom de Palais (en latin *Palatium*) à toutes les Maisons des Rois, qui ont quelque magnificence.

Quoique celle-ci fût des plus belles, on peut dire néanmoins qu'elle n'aprochoit point encore de la magnificence que lui donnèrent par la suite les Empereurs qui lui succédèrent, & qui y ajoûtant, à l'envi les uns des autres, de nouveaux bâtiments, l'étendirent tout le long de cette montagne, dont il embrassoit présque toute l'étendue. *Tibere*, *Caligula*, *Néron*, *Domitien*, *Heliogabale*, *Alexandre-Severe*, tous Princes renommés par leur vie voluptueuse, par leur luxe, & leur prodigalité, dépensèrent des sommes immenses pour l'embellissement de ce Palais, qu'on appelloit le siége de l'Empire, parce que, quoique les Empereurs eussent, en différents quartiers de la ville, d'autres Palais fort beaux, où ils alloient souvent habiter, celui-ci étoit néanmoins regardé comme le lieu de leur résidence ordinaire. Rien n'en égaloit la magnificence. Vestibules, Portiques, Escaliers, vastes & nombreux Appartements, Meubles riches & précieux, Cours spacieuses, grandes Places, Jardins magnifiques, Chapelles, Temples, Bains, Théatre, Cirque, Hippodrome ou Manège, Arcs de Triomphe, Gallerie; enfin tout y annonçoit, par sa beauté & sa richesse, le séjour des Maîtres du monde; mais de tout ce superbe Edifice il ne reste plus, depuis près de mille ans, que des ruines informes, qui instruisent ceux qui les voyent de la vanité & du néant de toutes les grandeurs humaines. En effet ce quartier, qui étoit autre-fois le plus fréquenté de Rome, comme le devoit être le Palais d'un pareil Souverain, est aujourd'hui un vrai désert, qui n'offre plus aux yeux qu'un amas confus de ruines, de pierres, de voutes, de mazures, plus propres à servir d'asile aux Hiboux, & de repaire aux Bêtes les plus sauvages, qu'à loger les plus misérables de tous les Hommes.

On

PORTICVS ET VESTIGIA TEMPLI IVNONIS REGINAE

LVNAE SIVE ISIDIS TEMPLVM



VESTIGIA TEMPLI SOLIS
In Hortis Sanctæ Mariæ Novæ in Foro Boario.

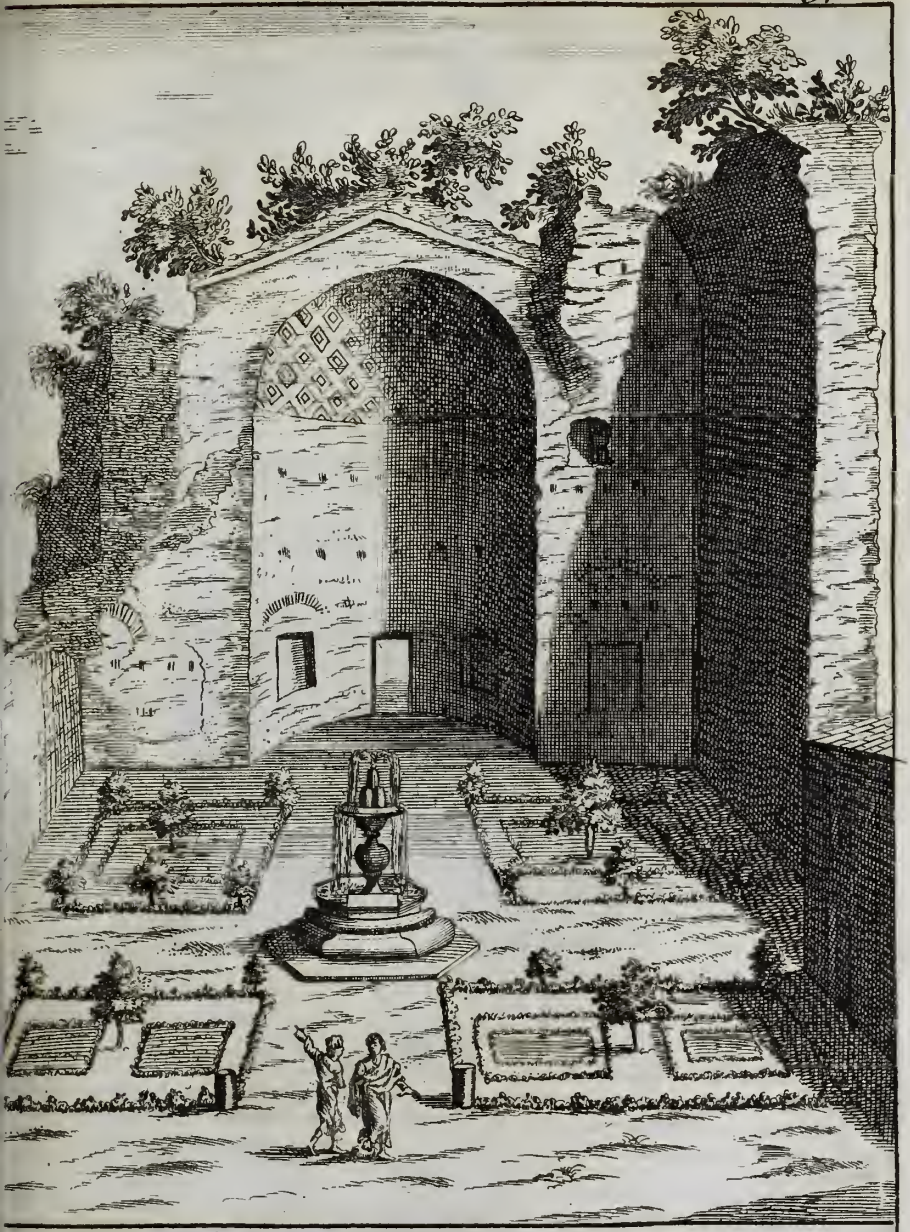
TEMPLE DU SOLEIL, BÂTI PAR AURELIEN.

P. 297. V.

SOLIS TEMPLVM AB AVRELIANO FACTVM

TEMPLI SOLIS VESTIGIA

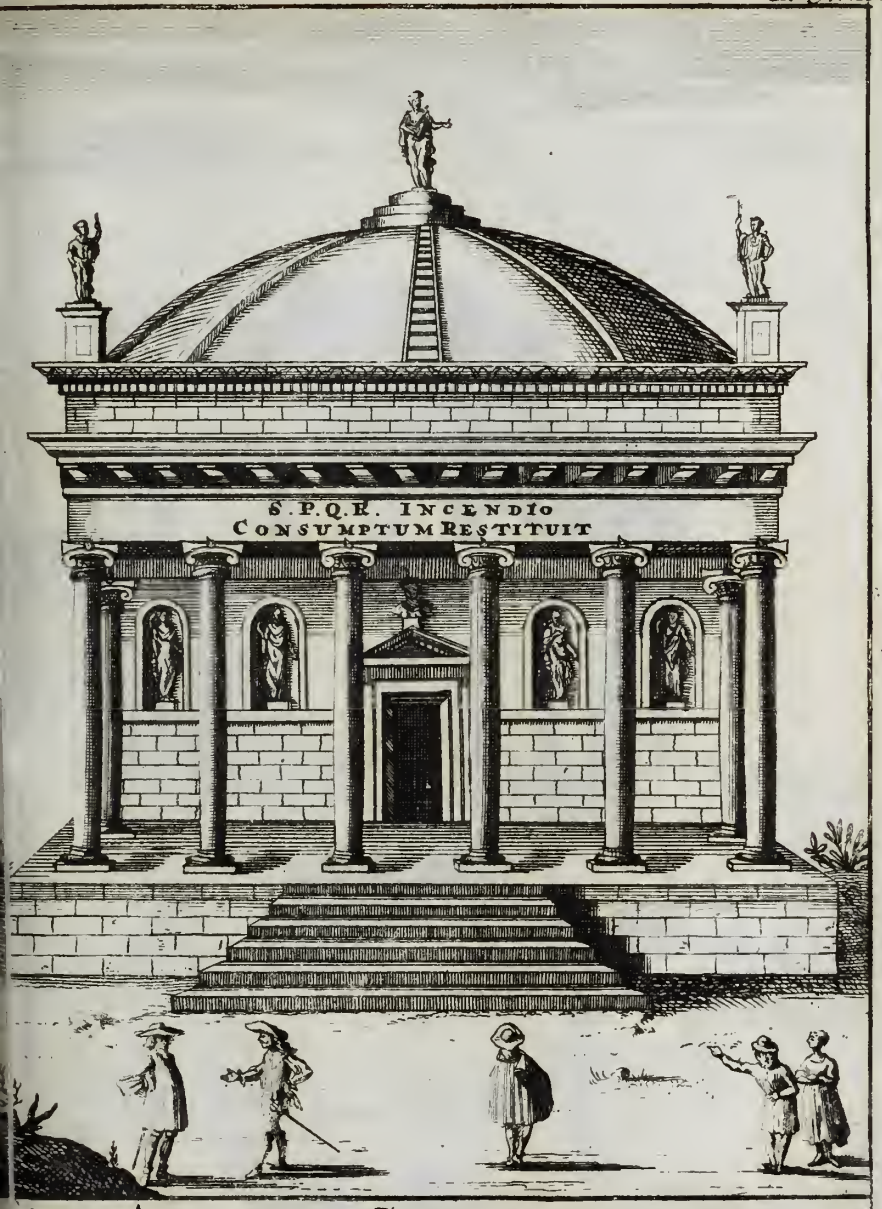
SOLIS SIVE SERAPIDIS TEMPLVM



VESTIGIA TEMPLI LVNAE
In Hortis Sanctæ Mariæ Novæ in Foro Boario

TEMPLVM PACIS

VESTIGIA TEMPLI PACIS



AEDES CONCORDIAE.

In clivo ad Arcum Septimy.

AEDIS CONCORDIAE VESTIGIA

TEMPLE D'HERCULE PRÉS DU TIBRE.

HERCVLIS AEDES IVXTA TYBERIM

TEMPLVM FORTVNAE VIRILIS IVXTA TIBERIM

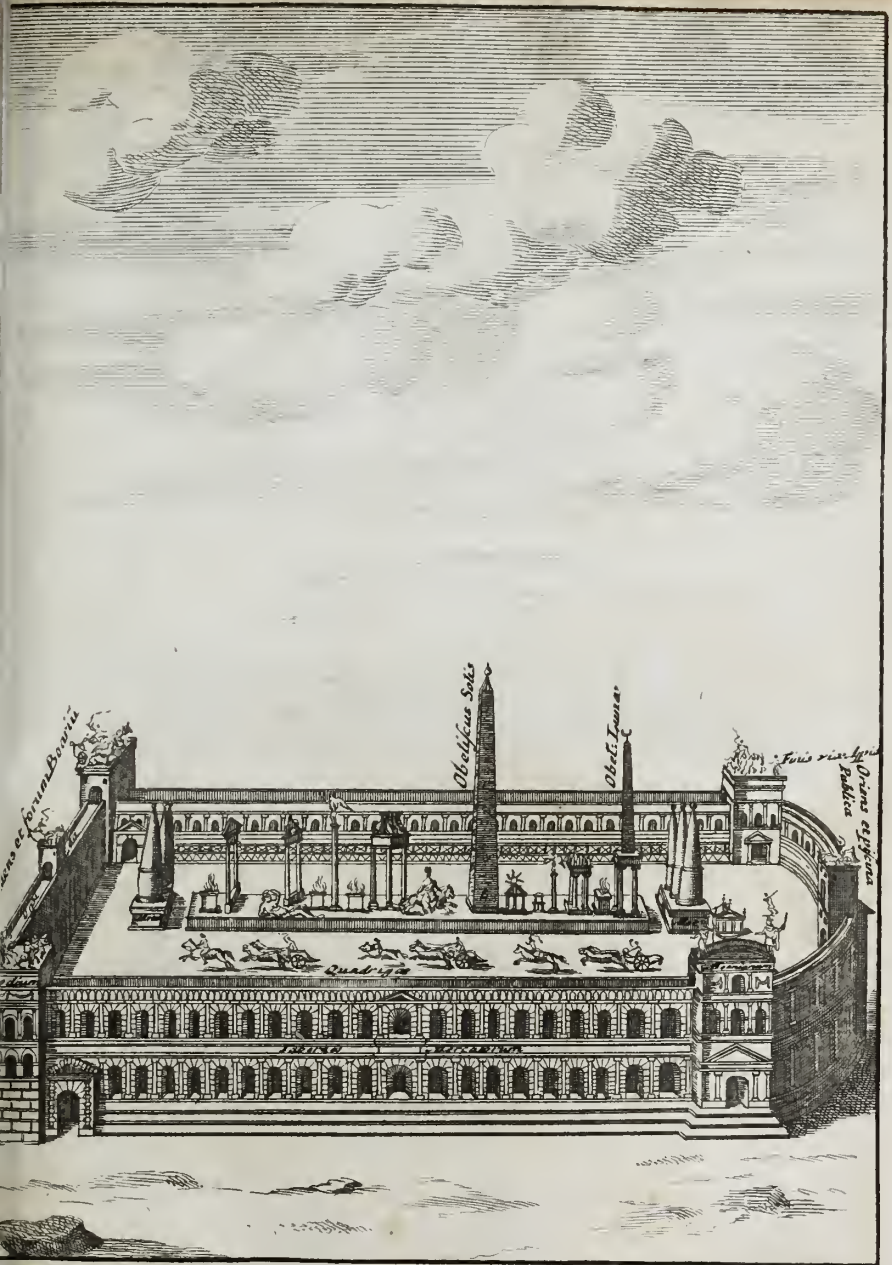
ANTONINI ET FAVSTINAE TEMPLVM

VESTIGIA TEMPLI ANTONINI ET FAVSTINÆ.

PALATII ANTIQVI IMPERATORVM ROMANORVM

ex heis quae supersunt Vestigiis, reliquiis, parietinis, uetusteisque lapidum nummorum et librorum monumenteis, certissima delineatio Onuphrij Panvinij.

PALATII ET CIRCI VESTIGIA



CIRCVS *Meridies et Auentinus* MAXIMVS

THERMAE M. AGRIPPAE

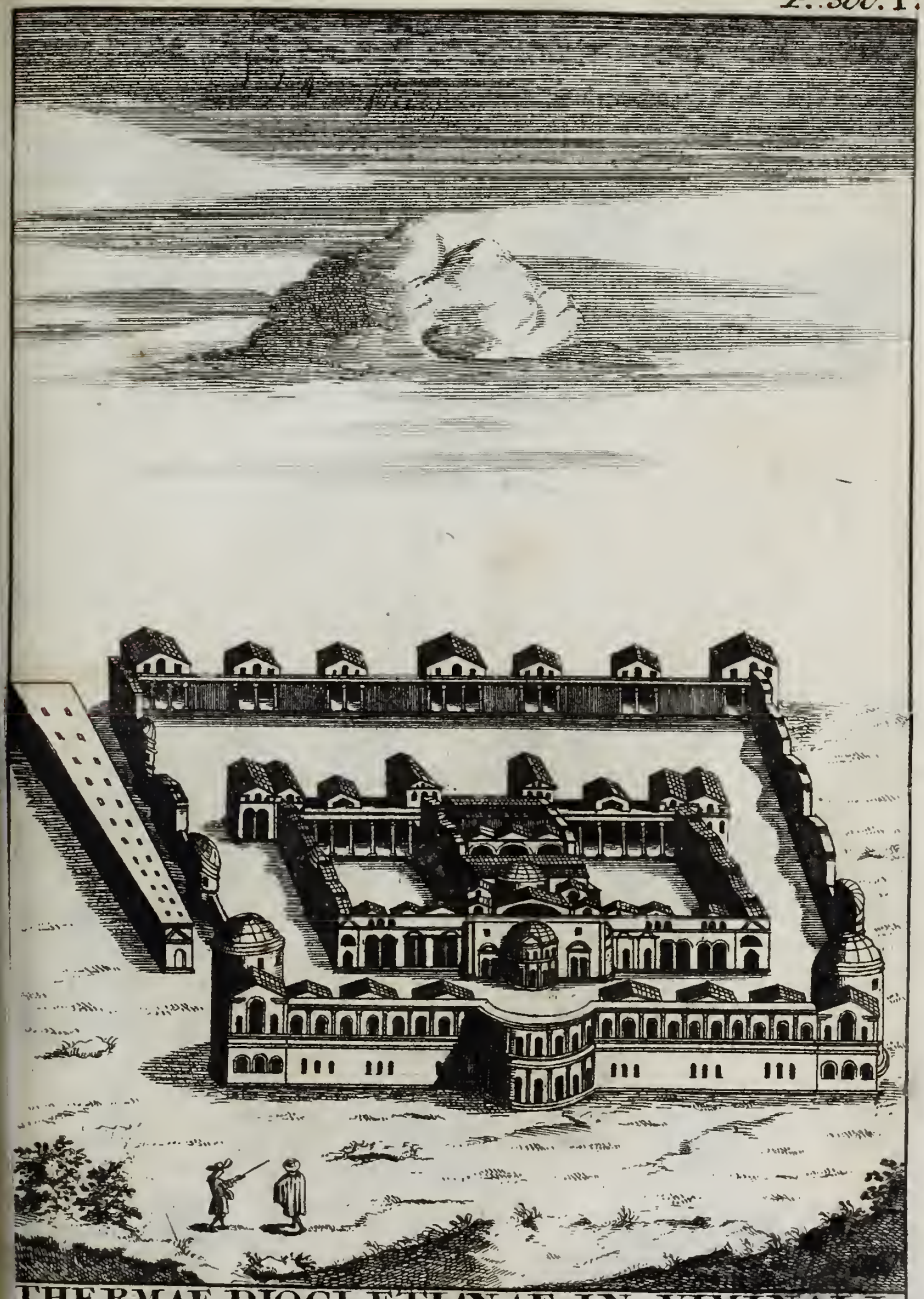
On en peut dire autant de ces autres Maiſons magnifiques que les Empereurs avoient en divers quartiers de Rome, & auxquelles on donnoit le nom de *Thermes*, c'eſt-à-dire, Etuves, ou Bains. Comme les Romains, auſſi-bien que les Grècs, n'avoient point encore l'uſage du linge, le Bain leur étoit abſolument néceſſaire, tant pour la propreté du Corps, que pour la conſervation de la ſanté, qui en eſt une ſuite. Tant que les premiers vecurent dans cette louable ſimplicité que l'on admire encore dans leur Hiſtoire, rien n'étoit plus ſimple que leur manière de ſe baigner. Ils ſe contentoient de ſe laver dans une Rivière, dans un Ruiſſeau, dans un Lac ou Reſervoir d'eau qu'ils ramaſſoient dans un endroit public, où chacun, tant les Grands que le Peuple, alloit ſe laver tous les ſoirs avant que de prendre le ſeul repas qu'ils faiſoient dans la journée. Mais lorſque le Luxe ſe fut introduit parmi eux avec les Richeſſes, chacun voulut avoir dans ſa maiſon ſon bain particulier pour l'uſage de ſa Famille, & principalement pour les Femmes, que la bienſéance & la modeſtie empêchoient de ſe baigner en public. Pour le Peuple & les Pauvres qui n'avoient pas le moyen de faire cette dépenſe, il y avoit un grand nombre de Bains publics, où ils alloient ſe laver pour une petite piéce de monnoye, qu'ils donnoient à ceux qui étoient chargés d'y entretenir la propreté. Pour leur épargner même cette modique dépenſe, il ſe trouva des Empereurs, & même de riches Citoyens qui en firent conſtruire exprès à leur uſage, & dans leſquels on ne payoit rien, & d'autres leur laiſſèrent les leurs en mourant. C'eſt ce que nous apprenons que fit *Agrippa*, Gendre d'*Auguſte*, qui non content d'en avoir fait conſtruire pour eux un grand nombre, leur laiſſa encore à ſa mort ſes magnifiques *Thermes*, ainſi que ſes Jardins, ce qui fut imité

dans la ſuite par pluſieurs autres riches Citoyens, & par des Empereurs mêmes.

CEUX de ces derniers étoient de vrais Palais, d'une propreté, d'une magnificence, & d'une commodité, telles que le luxe, la moleſſe & la ſenſualité de la plûpart de ces Princes avoient pû les imaginer. Il ne faut que lire ce qu'en ont dit les anciens Ecrivains, & en particulier *Séneque* le Philoſophe, dans la ſixième de ſes Lettres, pour voir juſqu'où les Romains avoient porté le luxe & la ſenſualité dans ces ſortes d'Edifices. Ce qui nous reſte de ceux de *Dioclétien*, dont il s'eſt conſervé pluſieurs Appartements, que je viſitai avec Monſieur *Aſſemani*, s'accorde parfaitement avec ce que les Anciens en ont écrit. Ils étoient ſi ſpatieux, que l'on y comptoit juſqu'à trois mille petites chambres, où cellules, dans leſquelles on pouvoit prendre le Bain, fort à ſon aiſe, ſans compter les autres Appartements, les Galeries, les Portiques, les Promenoirs, les Sales d'Exercices, les différents jeux auxquels on s'exercoit avant que de prendre le Bain, la Bibliothèque, & mille autres choſes de cette nature. Enfin pour donner une juſte idée de la vaſte étendue de ce Palais & du grand nombre de bâtiments qu'il contenoit, j'ajoûterai ici ce qu'en diſent nos Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, ſçavoir, que ce Prince employa à conſtruire cet Edifice quarante mille Soldats, tous Chrétiens, qui ſouffrirent, diſent-ils, beaucoup dans ces pénibles travaux. On a ajoûté encore depuis à cela une fauſſeté à laquelle perſonne ne doit donner la moindre croyance, & qui n'a ſans doute été imaginée par nos faiſeurs de *Legendes*, que pour rendre odieuſe la mémoire de ce Prince, quoiqu'il ſoit conſtant par l'Hiſtoire que ce fut un des plus grands Empereurs qu'ait eu l'Empire Romain. On dit donc qu'après avoir employé ces quarante mille Chrétiens

VESTIGIA THERMARVM AGRIPPÆ.

BAINS DE DIOCLETIEN. P. 300. I.



THERMAE DIOCLETIANAE IN VIMINALI

RESTES DES BAINS DE DIOCLETIEN.

P. 300. II.

THERMARVM DIOCLETIARVM RVINAE

THERMES, OU BAINS DE NERON & D' ALEXANDRE AVEC CE QUI EN RESTE. P.301.I.

THERMAE-NERONIANAE-POSTEA-ALEXANDRINAE-DICTAE

VESTIGIA THERMARVM-NERONIS IN AEDIBVS MEDICAE

tiens à ces rudes Ouvrages, il les fit tous égorger dans le lieu même, dèsque ce Palais fut achevé, fauſſeté inſigne, puiſqu'il eſt démontré par tous les Hiſtoriens que ce Palais ne fut que commencé par *Dioclétien*, & achevé longtems après par le grand *Conſtantin*, auquel je ne crois pas que les Chrétiens veuillent jamais imputer une ſi horrible boucherie. Quoiqu'il en ſoit de cette Hiſtoire Fabuleuſe, qui n'eſt pas la ſeule qu'on ait débitée au Peuple, ce qui nous reſte de cet Edifice, & de ceux des autres Empereurs, qui leur ſervoient à cet uſage, fait encore aſſez voir quelle en étoit la magnificence, l'étendue, & la ſolidité.

Mais il n'y en a point où ces qualités, qui caractériſoient particuliérement les Ouvrages des Romains, éclatent davantage, que dans l'Amphithéatre bâti par l'Empereur *Veſpaſien*, auquel le Peuple a donné le nom de *Coliſée*, parce qu'il eſt ſitué près de l'endroit où *Néron* avoit fait élever ſa Statue Coloſſale. On y peut joindre encore la Théatre de *Marcellus*, dont les reſtes ſont un des plus beaux morceaux des Antiquités Romaines.

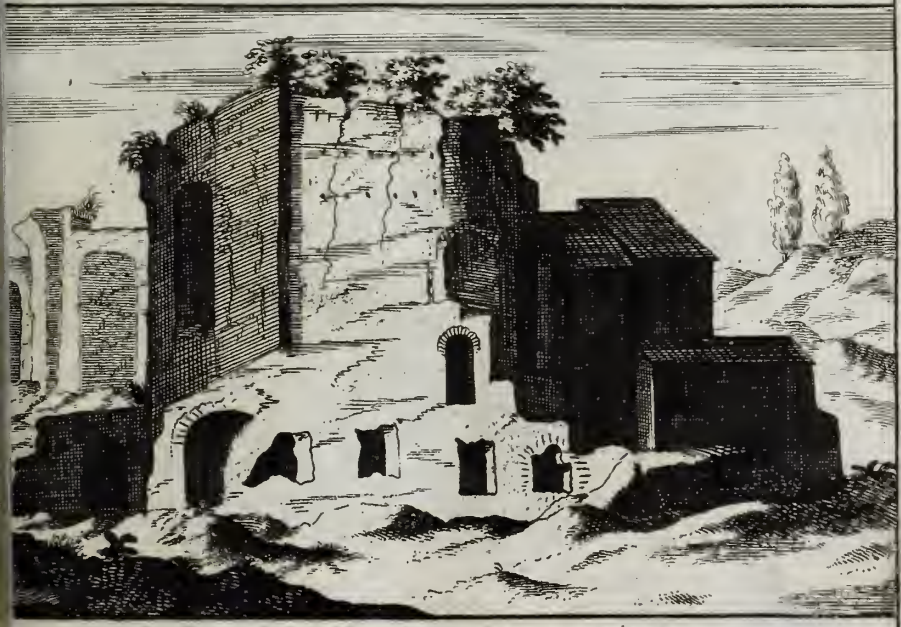
Comme les deſſeins que Monſieur Aſſemani avoit eu la bonté de me prêter, & dont je travaillois à tirer les Copies que je viens d'inſérer, me donnoient beaucoup d'occupation, j'avois remis à un tems où je ſerois plus déſœuvré la viſite & l'examen de ces deux Monuments, que je n'avois vu qu'en paſſant, & comme par hazard. Un jour que j'étois dans mon cabinet, occupé à deſſiner les Thermes d'*Olimpiade*, je fus agréablement ſurpris d'y voir entrer tout à coup Monſieur N . . . . que je n'avois point vû depuis quelque tems. Mes occupations, & la raiſon que j'ai rapportée plus haut, en avoient été la cauſe. Il ne ſçavoit que penſer d'une ſi longue abſence, & l'avoit attribuée, comme il me l'avoua enſuite, à quelque réfroidiſſement de ma part; mais lorſqu'il vit ſur ma table tous mes deſſeins qui y étoient

épars ça & là. J'ignorois, Monſieur le Comte, me dit-il en ſouriant, & je ne pouvois m'imaginer la raiſon qui nous privoit depuis ſi long-tems du plaiſir de vous voir. Je craignois que vous ne fuſſiez tombé malade, ou que dans la dernière viſite que vous nous avez fait l'honneur de nous rendre, on ne vous eût donné, à mon inſçu, quelque ſujet de mécontentement, quoique l'on m'ait aſſûré le contraire; mais je vois à préſent ce qui nous a privés de ce plaiſir. Continuez pourſuivit-il, & que ma préſence ne vous interrompe point. Je ſuis charmé de vous voir faire ainſi votre Cour à nos Antiquités, auxquelles il me paroit que vous avez pris beaucoup de goût. Non content de les avoir viſitées, comme je l'ai appris de Monſieur Aſſemani, vous voulez ſans doute encore donner en France le plaiſir de ce Spectacle à votre Famille & à vos Amis, auxquels vous épargnerez par-là les fatigues & la dépenſe du Voyage. M'eſt-il permis de porter ma curioſité ſur ces morceaux? . . . . Ils n'ont rien, lui repondis-je, de fort curieux pour vous, Monſieur, qui ſçavez, pour ainſi dire, tout cela par cœur; & en même tems je ramaſſai tous mes deſſeins que je lui préſentai. Il en loua la propreté & l'exécution dont il me parut un peu étonné, m'avouant qu'il ne s'attendoit pas de trouver dans un jeune homme de ma naiſſance un talent, auquel la Nobleſſe ne s'attache effectivement guére chez nous, quoique ce ſoit un des plus nobles & des plus agréables amuſements. Comment, s'écria-t-il! voilà qui eſt magnifique! Cela eſt deſſiné d'après le naturel, & eſt abſolument parfait! Il ne fut pas moins agréablement ſurpris de trouver parmi ces deſſeins les Monuments que j'avois viſités, ſoit avec lui, ſoit en mon particulier, & que j'avois tirés ſur les Originaux mêmes Je ne ſçaurois, dit-il, aſſez louer la beauté, la juſteſſe, & la propreté de votre travail; mais permettez-moi

BAINS DE TITUS & CE QUI EN RESTE.

P. 301. 1.

TITI IMPERATORIS THERMAE



VESTIGIA THERMARVM

THERMAE ANTONINIANAE

RESTES DES BAINS D'ANTONIN

P. 301. IV.

THERMARVM ANTONINI VESTIGIA

THERMAE NOVATIANAE

THERMARVM NOVATII RELIQVIAE

THERMAE OLYMPIADIS

RESTES DES BAINS D' OLIMPIADE.

THERMARVM OLYMPIADVM RELIQVIAE

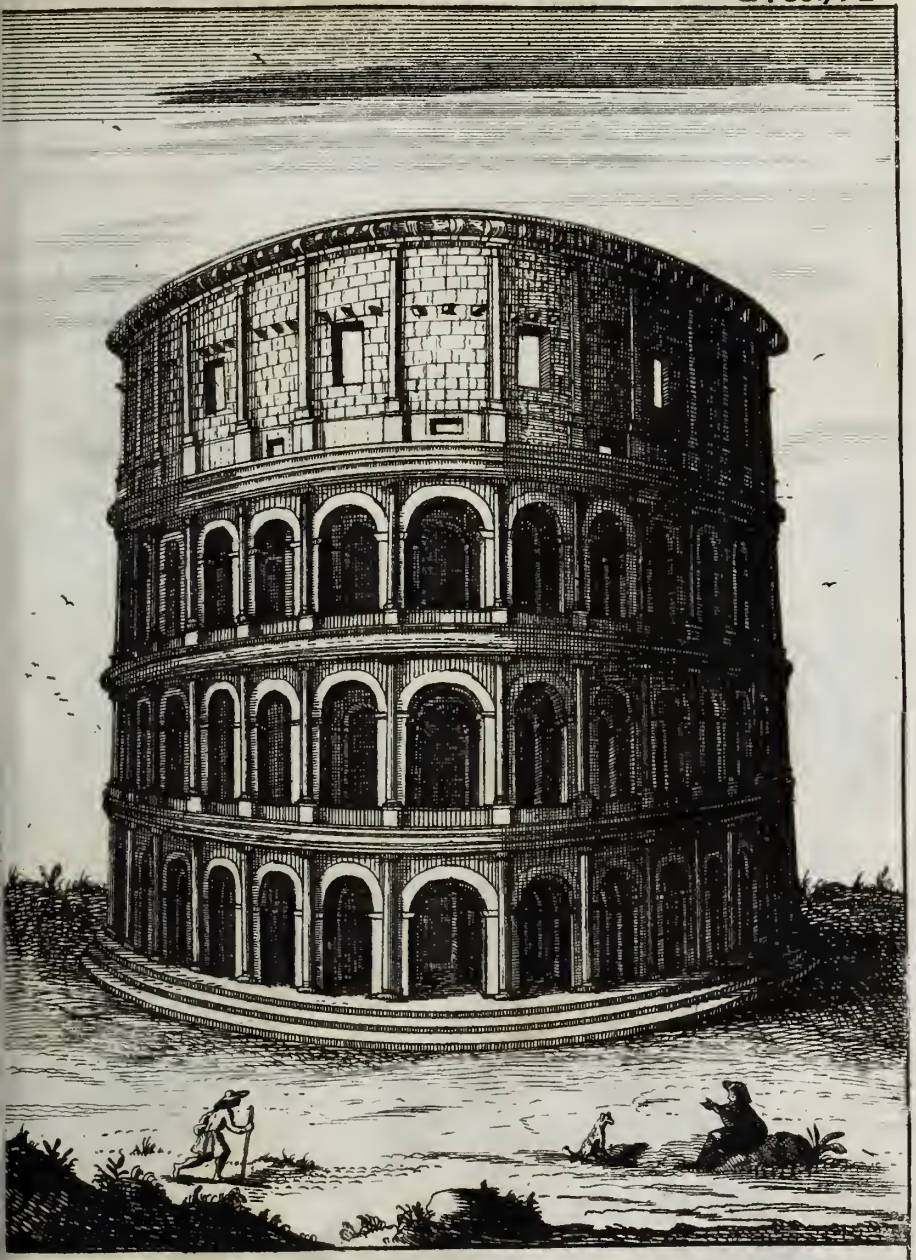
moi de vous répréſenter que vous avez-là de quoi nous ruiner, s'il arrive que ces deſſeins tombent un jour entre les mains de quelque habile Graveur. Si celui-ci, malheureuſement pour nous s'aviſe de les éxécuter, & de les rendre publics, adieu les Etrangers ; Rome n'en verra préſque plus. Trouvant ſuffiſamment dans votre Recueil de quoi ſatisfaire leur curioſité, nous n'aurons plus ici que quelques affamés Coureurs de Bénéfices & quelques Amoureux inſenſés, qu'une proche Parente, qu'ils s'entêteront d'épouſer, fera accourir ici pour en obtenir la permiſſion, & qui en repartiront encore plus vite qu'ils n'y ſeront venus. Enfin, graces à vos deſſeins, nos Romains ſe verront réduits à ces miſérables Idiots, à ces pieux Fainéants, que les Indulgences & les Jubilés font venir ici de tems en tems, le Chapelet à la main, & la Bourſe ſi légère d'Argent, qu'ils mourroient de faim s'ils ne trouvoient dans nos Hopitaux de quoi repaître pendant le court ſéjour qu'ils y font. Voilà, mon cher Comte, à quoi vous allez expoſer nos habitants; mais ce ſont leurs affaires & non pas les vôtres. Quoiqu'il en ſoit, continuez toujours à vous amuſer d'une manière auſſi utile, comptez que vous me trouverez en tout tems diſpoſé à y contribuer. Je vous en ai donné m'a parole; il ne tiendra qu'à vous de me mettre encore à l'épreuve.

Je le remerciai de ſa politeſſe, & mettant la converſation ſur une autre matière, je lui demandai des nouvelles de ſa Famille. Il m'apprit qu'il y étoit arrivé du changement depuis que je ne l'avois vûe, & que Mademoiſelle ſa Fille l'avoit quitté depuis quinze jours pour entrer dans un Couvent, où il paroiſſoit qu'elle étoit réſolue de ſe conſacrer à Dieu. Je fus étonné de cette réſolution, ſur-tout m'étant rappellé ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi. Je demandai à Monſieur N . . . . la cauſe d'un chan-

changement ſi ſubit. Il n'eſt rien, me répondit-il, que je n'aye fait pour tâcher de la découvrir; mais tous mes efforts ont été inutiles. Tout ce que j'ai pû tirer d'elle, c'eſt qu'elle eſt abſolument déterminée à quitter le monde où elle prévoit, m'a-t-elle dit, qu'elle ne pourra jamais être heureuſe. Il m'en parut affligé, car il n'avoit point d'autre Enfant que cette Demoiſelle, qui étoit extrêmement aimable. Pour faire diverſion à ſon chagrin, dont je ſçavois bien mieux que lui la véritable cauſe, je le retins à diner; après quoi, pour le diſtraire encore davantage, je lui propoſai d'aller faire enſemble un tour de promenade, ce qu'il accepta. Nous montâmes pour cet effet en Caroſſe dans le deſſein de ſortir de la Ville. Mais ayant paſſé par hazard près du *Coliſée*, un mouvement d'admiration que je fis involontairement à la vûe de cet Edifice, & que Monſieur N . . . . remarqua, lui fit auſſi-tôt arrêter le Cocher, auquel il dit de nous en faire faire lentement le tour. Il y auroit de la cruauté, ajoûta-t-il en m'addreſſant la parole, à vous priver d'un plaiſir auquel vous me paroiſſez extrêmement ſenſible; c'eſt ce qui m'a fait prendre la liberté de donner cet ordre à votre Domeſtique.

Après l'avoir remercié de ſa bonté & de ſa complaiſance, je regardai avec beaucoup d'attention cet Edifice qui paroit avoir été bâti pour durer autant que le monde. Je n'en ai jamais en effet vû ſi de ſolide. Il eſt ſitué au milieu de la Ville, de figure ronde par dehors, quoiqu'il ſoit ovale en dedans, & d'une hauteur prodigieuſe. Trois grands étages, dont les arcades & les fenêtres ſont larges & fort hautes, forment le corps extérieur de cet Edifice, dont la circonférence eſt de ſeize cents douze pieds; & au-deſſus de ce ces trois étages s'élève encore une muraille fort haute, percée, de diſtance en diſtance, par pluſieurs

AMPHITHEATRE DE VESPASIEN, APELLÉ VULGAIREMENT LE COLISÉE. P. 304. I.



AMPHITHEATRVM FLAVIVM
VVLGO COLOSSAEVM

AMPHITHEATRI VESTIGIA

ſieurs grandes fenêtres. Tout ce vaſte bâtiment eſt de pierres Tiburtines, & chaque Arcade & Fenêtre eſt ornée de deux belles Colonnes. Toutes ces Colonnes ſont d'un ordre différent, ſelon les divers étages où elles ſont placées. Celles du premier, ou d'en bas, ſont d'ordre *Dorique*; celles du ſecond ſont *Joniques*; l'Ordre *Corinthien* diſtingue celles du troiſième; enfin celles du dernier étage ſont de l'ordre que l'on appelle *Compoſite*. Ces quatre étages étoient comme ſéparés par quatre grandes corniches, qui régnoient tout autour de cet Edifice dont elles relèvoient encore la beauté.

AUTANT qu'on eſt charmé de voir les beaux reſtes de cet Amphithéatre, autant eſt-on affligé de le voir dans l'état ou il eſt aujourd'hui, ſur-tout lorſqu'on ſçait que ce ne ſont, ni les injures du tems, ni la fureur & les ravages des Barbares, ni cinq ou ſix embraſements qu'il a eſſuyés, & auxquels il avoit conſtamment réſiſté, qui en ont détruit la partie qui y manque, mais les mains de ceux-mêmes qui devoient veiller le plus ſoigneuſement à ſa conſervation. En effet Monſieur N.... m'apprit que cet Edifice ſubſiſtoit encore dans ſon entier il y a deux cens ans. On le verroit encore dans la même état, comme il eſt aiſé d'en juger par ce qui en reſte, & qui eſt, pour ainſi dire, encore dans ſa première beauté, ſi le Pape *Paul* III. qui régnoit alors, & qui étoit extrêmement avare, voulant épargner ſon Argent, n'en avoit pas fait démolir une partie pour en faire conſtruire ſes deux Palais *Farnèſe*, & quelques autres bâtiments; en quoi il fut imité par quelques-uns de ſes Succeſſeurs poſſédés du même vice. C'eſt ainſi qu'un des plus beaux Chefs-d'œuvres de l'Art, après avoir échappé aux ravages du Tems, & à une multitude préſque innombrable de fléaux dont Rome a été déſolée dans la décadence de ſon Empire, à ſuccombé ſous l'avarice de ſes Souverains ſacrés, qui auroient du employer, au-contraire,

une partie de leurs tréſors à ſa conſervation.

TOUT Romain qu'étoit Monſieur N . . . . c'eſt-à-dire, tout dévoué qu'il étoit aux Papes, comme le ſont tous les Italiens, il ne put contenir le reſſentiment, ou le procédé de ceux-ci le mettoit. Heureuſement il ne fut pas de longue durée. Une curieuſe & ſçavante diſſertation qu'il me fit ſur les Spectacles & les Divertiſſements, ſur les Théatres & les Amphithéatres des anciens Romains, lui rendit bientôt la tranquilité qui lui étoit naturelle. Rien n'étoit plus ſimple, me dit-il, que tous ces amuſements dans leur origine. L'intention & le but des Rois de Rome, qui les introduiſirent, étoit de donner de l'exercice à la Jeuneſſe, de la rendre agile, robuſte, & adroite au maniment des Armes. En effet tous les Jeux, Divertiſſements & Spectacles des premiers Romains ne conſiſtoient que dans le Jeu du *Ceſte*, ou du combat à coups de poing, de la *Lutte*, du *Diſque* ou jeu de palet, dans celui de la Courſe, & du Saut, & dans quelques autres Exercices Militaires. Tous ces Jeux ſe faiſoient à certains jours de Fêtes en préſence de tout le Peuple, dans un champ deſtiné à ces utiles récréations. Là chacun s'étudioit à faire paroître ſon agilité, ſa force, ſon adreſſe & ſon courage, bien moins animé par l'eſpoir de la récompenſe, qui n'étoit qu'une bagatelle, que par l'émulation & l'honneur des applaudiſſements qu'on leur donnoit.

DU champ d'un certain Sénateur, nommé *Flaminius*, qui en avoit pour cela fait préſent au Peuple, ces Jeux furent tranſportés par la ſuite dans la place publique de la Ville; & tous les ſpectateurs y aſſiſtoient debout; ce qui étoit cauſe qu'ils ne duroient guére qu'une heure, ou deux. Le Senat l'avoit ainſi ordonné pour que le Peuple ne s'accoûtumât pas à la moleſſe & à l'oiſiveté. Mais à meſure que la République devint plus puiſſante les Romains prirent in-

insensiblement du goût pour les plaisirs. Alors ne se contentants plus de leurs premiers Jeux, qui leur parurent trop simples & même grossiers, ils inventèrent, ou prirent, des Nations qu'ils avoient subjuguées, d'autres Divertissements, qui leur parurent beaucoup plus beaux. Ce qui n'avoit été jusqu'alors pour eux qu'un amusement utile, devint alors une occupation, une étude, une passion des plus violentes. Aux Coups de poings, aux Jeux du palet, à la Course, au Saut, aux Exercices Militaires succédèrent les Comédies, les Concerts, les Courses de Chariots, les Combats de Bêtes féroces & de Gladiateurs, les Naumachies, ou Combats Navals, & mille autres Divertissements aussi couteux qu'ils étoient propres à amolir & énerver leur courage, & à corrompre leurs mœurs. Aussi prirent-ils insensiblement tant de goût à ces dangereux amusements, qu'ils passoient des journées entières à les regarder. D'un autre côté ceux qui gouvernoient ce Peuple naturellement remuant, n'étoient pas fâchés de le voir s'amuser à ces Spectacles, qui l'empêchoient du moins de troubler la République.

Par un motif qui n'étoit, ni moins politique, ni moins intéressé, ceux qui aspiroient à entrer dans le Gouvernement, que le Peuple donnoit alors à qui il vouloit, connoissant son foible, & voulant gâgner sa faveur, lui en donnèrent très souvent & des plus magnifiques. Les Places publiques se trouvèrent alors trop petites par l'affluence des Spectateurs qui y accouroient. Pour remédier à cet inconvenient ceux qui donnoient ces Spectacles firent construire ailleurs de vastes Théatres de bois, que l'on démolissoit aussi-tôt après la représentation des Jeux; & pour que Monseigneur le Peuple Romain, à qui ils faisoient leur cour, pût les voir plus à son aise, & sans se fatiguer, ils les firent garnir de Siéges. Tels furent d'abord les premiers Théatres que l'on vit à Rome; mais le Luxe & la passion

du Peuple pour ces amuſements allant toujours en augmentant, ceux qui vouloient, & qui avoient intérêt de lui faire la cour, prenant pour prétexte divers accidents fâcheux arrivés à l'occaſion de ces Théatres de bois, dont quelques-uns s'étoient écroulés ſous les pieds & la multitude des Spectateurs, en firent conſtruire de Pierres, qui devoient être ſtables & permanents. *Pompée*, à qui ſes belles Actions avoient fait donner le ſurnom de *Grand*, fut le premier qui en bâtit un de cette eſpèce, qui contenoit quatre-vingt mille perſonnes. Quelques Hiſtoriens, & entr'autres *Dion*, prétendent que ce ne fut point lui, mais un de ſes Affranchis, nommé *Démétrius*, qui, ſous le nom de ſon Maître, fit à ſes dépens cette galanterie au Peuple Romain, pour ſe mettre par-là à couvert de la recherche qu'il auroit pû faire des Concuſſions qu'il avoit faites. Quoiqu'il en ſoit, ce premier exemple fut ſuivi par d'autres, qui enchérirent encore ſur cette magnificence.

On avoit déjà vû, quelques années auparavant, à quels excès les Romains portoient la Somptuoſité & la Luxe dans leurs Spectacles. Je veux vous rapporter ici, Monſieur le Comte, pourſuivit Monſieur N . . . . ce que l'Hiſtoire nous en a appris, afin que vous en jugiez vous-même. C'eſt celui que donna *M. Emilius Sçaurus*, Edile de Rome, dignité qui répondoit à celle d'Echevin dans vos Villes de France, mais qui conduiſoit par dégrés aux plus grandes, je veux dire au Conſulat. Ce Magiſtrat déſirant parvenir à cette charge que ſon Père & ſes Ancêtres avoient poſſedée, & faiſant dans cette vûe ſa cour au Peuple & aux Grands de Rome, réſolut de leur donner les Jeux les plus magnifiques que l'on eût encore vus. Comme il n'y avoit point encore à Rome de Théatre ſtable & permanent, il en fit conſtruire un qui n'avoit point encore eu, & qui n'aura, je crois, jamais ſon pareil, lequel lui

THEATRE DE POMPÉE. P. 308.

POMPEII THEATRVM.

lui coûta des ſommes immenſes, quoiqu'il ne dût ſubſiſter que fort peu de tems ; car on étoit encore alors dans l'uſage de démolir ces Edifices préſque auſſi-tôt que la répréſentation des Jeux étoit finie. Celui-ci avoit cela de particulier qu'il étoit compoſé de trois *Scenes* élévées les unes ſur les autres. La *Sçene*, chez les Romains, étoit proprement ce que nous appellons aujourd'hui parmi nous le Théatre, c'eſt-à-dire, cet endroit élévé ſur lequel nos Comédiens répréſentent leurs piéces. Toutes ces trois *Scenes* étoient ſoûtenues par trois cents ſoixante Colonnes. La première étoit de Marbre; la ſeconde étoit de Criſtal, ou verre blanc, choſe qui ne s'eſt jamais vûe depuis & qu'on ne reverra jamais ſelon toutes les apparences ; & la troiſième enfin étoit de bois doré. Les Colonnes de la première *Scene* avoient 38 pieds de haut, & entre toutes celles dont ce triple Théatre étoit orné, il y avoit trois mille Statues de bronze. Ces Magnifiques *Scenes*, étoient outre cela, décorées des plus riches Tableaux, & tout l'appareil, de même que tout ce qui devoit ſervir aux Comédiens, étoit de toile d'Or. Enfin les peintures, les décorations, les machines, les dorures, & tous les autres ornements de ce Théatre furent portés à un ſi grand excès de Magnificence, que *Sçaurus*, après la répréſentation de ces jeux, ayant fait porter toutes ces choſes dans une de ſes maiſons de Campagne, où elles furent conſommées par la méchanceté d'un de ſes Eſclaves qui y mit le feu, cette perte fut eſtimée deux millions. Quels tréſors ne devoit pas avoir un pareil homme pour faire des dépenſes ſi exceſſives, & pour ſupporter une pareille perte ! Ce n'étoit cependant qu'un des moindres Magiſtrats de Rome. Quelles devoient être à proportion les Richeſſes d'un Conſul, d'un Dictateur, d'un Empereur qui, maîtres abſolus des tréſors de l'Etat, ne s'oublioient ſans doute pas dans la diſpenſation qu'ils

en faiſoient. Doit-on être étonné après cela de la magnificence & de la profuſion qui régnoient dans ces Spectacles, dont le Peuple Romain, qu'on y avoit accoûtumé, étoit en quelque façon devenu idolâtre?

Ce fut pour lui complaire que les Empereurs, & même pluſieurs particuliers des plus riches, firent conſtruire à Rome, les uns des Théatres, les autres des Amphithéatres, ceux-ci des Cirques, ceux-là des Naumachies. Mais le plus beau de tous ces Edifices étoit, ſans contre-dit, celui que vous voyez ici, & à la conſtruction duquel *Veſpaſien*, qui le commença, & *Titus* ſon Fils, qui l'acheva, employerent trente mille *Juifs*, qu'ils avoient fait eſclaves & amenés à Rome, après la priſe & la déſolation de *Jeruſalem*. Il y avoit des ſieges pour quatre-vingt ſept mille perſonnes, & de la place encore pour vingt mille autres, qui pouvoient voir le Spectacle de bout dans les coins & en divers autres endroits de ce vaſte Amphithéatre. A la dédicace qu'en fit l'Empereur *Titus*, & dont la cérémonie dura cent jours, ce Prince fit égorger cinq mille Victimes, & ces Sacrifices furent accompagnés de Spectacles & de Divertiſſements de toutes les eſpèces, dont la dépenſe monta à dix millions d'Or. Par cette ſomme exorbitante jugez, mon cher Comte, qu'elle en dut être la magnificence. Vous en avez vû déjà un échantillon dans le Spectacle que *Scaurus*, Gendre de *Sylla*, donna au Peuple, & que je viens de vous décrire. Je pourrois y ajoûter, pour vous en donner une idée qui juſtifieroit cette dépenſe immenſe, celui que *Pompée* lui donna dans une pareille occaſion, où il fit combattre ſix cents Lions tout à la fois, un autre dans lequel on fit combattre cent quarante deux Eléphants, qui furent tous tués, un autre enfin (& ces derniers furent aſſez fréquents) dans lequel on fit combattre des Gladiateurs par milliers. Je pourrois

y

y joindre encore une Fête pareille à la *Naumachie*, ou Combal Naval, que l'Empereur *Héliogabale* donna au Peuple, & dans lequel les Barques voguoient, non sur l'eau, comme cela étoit ordinaire, mais sur une Mer de Vin, dont il avoit fait inonder l'endroit où ce combat se donnoit. A cette *Naumachie*, dont la profusion vous étonnera sans doute, j'en pourrois encore ajoûter quelques autres d'une espèce toute différente, dans lesquelles on faisoit battre, les uns contre les autres, des Poissons de Mer d'une grosseur monstrueuse, qu'on y faisoit nager, avec des dépenses immenses, dans leur élément naturel; j'y joindrois encore quelques-uns de ces Vaisseaux artificiels qui, après avoir vogué quelque tems sur l'eau, se trouvoient tout-à-coup à sec sur l'*Arène* *, & qui, s'entrouvant de tous côtés, vomis-

* L'Arène étoit une grande place qui tenoit présque toute la longueur & l'étendue des Cirques, Théatres, ou Amphithéatres, & dans laquelle on faisoit combattre les Bêtes féroces & les Gladiateurs. Cette Place étoit pavée, & couverte de sable, afin que la vûe du sang des hommes, ou des Animaux, qui périssoient dans ces combats, inspirât moins d'horreur aux Spectateurs. Cette place étoit pour cette raison appellée *Arène*, du mot Latin *Arena* qui signifie *Sable*. Il se trouva deux Empereurs assez foux, & assez prodigues (*Caligula* & *Néron*) pour la faire couvrir de Vermillon, & d'une autre poudre couleur d'Or, qui étoit extrêmement rare à Rome, & par conséquent fort chère.

Ces folles dépenses m'en rappellent une qui ne l'étoit pas moins, & que j'ai vû faire à Paris par un Prince Allemand pour l'Amour de sa Maitresse. Celui-ci s'entretenant un jour avec elle des plaisirs que l'on goûtoit dans son païs pendant l'hiver, lui vantoit beaucoup celui des courses qu'on y fait en Traineau sur la neige. Cette Dame lui ayant témoigné quelque envie de goûter ce plaisir, le Prince promit de le lui procurer dans quelques jours. Elle crut qu'il vouloit badiner. La chose étoit en effet d'autant plus impossible, que l'on étoit alors dans la Canicule, Saison bien incompatible, à Paris, avec la neige. Au jour qu'il avoit fixé pour cela, il vint prendre la Dame, & sous prétexte d'aller faire un tour de promenade, il la mena, avec plusieurs de ses Amies, à *Passy*, petit Vilage à une lieue de cette Capitale, où il avoit loué une fort belle maison de Campagne. Après une magnifique collation qu'il leur donna, & à laquelle il avoit invité plusieurs Seigneurs, il demanda à sa Maitresse si elle seroit en commodité de faire la course en Traineau, qu'il lui avoit promise. Celle-ci lui ayant répondu en riant qu'oui, il la con-

miſſoient, en quelque ſorte, une multitude prodigieuſe de Bêtes féroces qui, après s'être battues, & avoir diverti les Spectateurs pendant quelque tems, rentroient, au ſignal qu'on leur donnoit, dans le même Vaiſſeau, lequel ſe refermoit auſſi-tôt, & ſe mettoit à voguer comme auparavant ſur l'eau qu'on faiſoit rentrer dans l'*Arène*. Enfin j'y joindrois quelques-unes de ces Chaſſes, ou autres Divertiſſements, que les Romains appelloient *Sylves*, dans leſquels l'*Arène* du Théatre, par une eſpèce d'enchantement, ſe métamorphoſoit en une véritable Foreſt où l'on voyoit courir toute ſorte de Bêtes fauves, ſauvages & apprivoiſées, dont les unes étoient pourſuivies par des Chaſſeurs, & les autres vénoient ſe livrer d'elles-mêmes au Peuple, auquel

conduiſit alors, avec toute la Compagnie, dans un Jardin aſſez ſpacieux dont il avoit fait ſabler toutes les Allées d'environ un demi-pied de ſucre blanc en poudre, ſur lequel il fit avec elle & tous les conviés, la Courſe qu'elle lui avoit témoigné avoir envie de faire ? Prodigalité qui fut fort applaudie par ceux qui y prirent part, & fort déſaprouvée par toutes les perſonnes ſenſées.

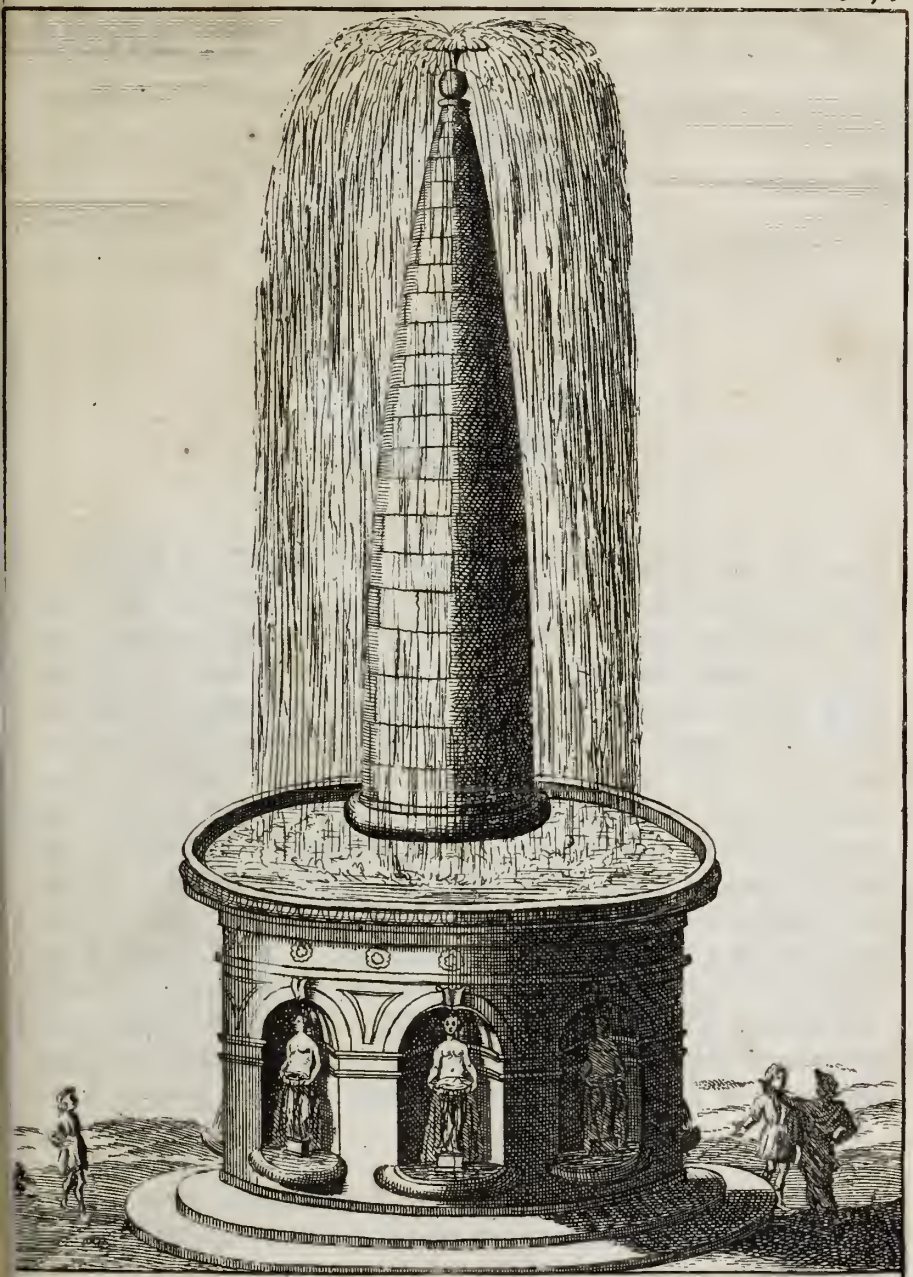
Comme une ſottiſe en amène une autre, celle-ci m'en rappelle une ſeconde que fit à Rome un Cardinal étranger, dont je ſupprime ici le nom parce qu'il eſt encore vivant. Ce Prélat y étoit venu pour recevoir des mains du Pape même le Chapeau rouge, Cérémonie eſſentielle pour quiconque veut, après la mort du Souverain Pontife entrer dans le Conclave, & concourir à l'élection de ſon Succeſſeur. Comme il eſt d'une Naiſſance illuſtre, il fut reçu d'une manière diſtinguée par ſes Confrères, dont pluſieurs le regalèrent ſplendidement. Ne voulant pas reſter en arrière avec eux, il réſolut bien de le leur rendre, mais d'une manière dont on n'avoit point encore vû d'exemple dans le ſacré Collège. Dans cette vûe il leur fit ſervir un magnifique Feſtin, dont la Délicateſſe & la Profuſion ſe diſputoient les honneurs. Enfin la Profuſion l'emporta par un grand plat couvert qu'elle ſervit au deſſert, qui fut des plus friands & des plus magnifiques. Ce double plat, qui étoit d'Or, & qui tenoit avec juſtice la place la plus honorable de la Table, exerça long-tems la curioſité des Convives; enfin le Cardinal traitant, l'ayant fait découvrir, on vit, avec autant d'étonnement que d'admiration, qu'il étoit tout rempli des pierreries les plus précieuſes, que la nouvelle Eminence fit diſtribuer aux aſſiſtants, en les priant de vouloir bien accepter ces petites marques de ſa reconnoiſſance. Ne doit-on pas avouer après cela que les Biens de l'Egliſe & le patrimoine des pauvres ſont admirablement bien adminiſtrés, lorſqu'ils ſont en de pareilles mains?

quels on les abandonnoit. Jugez par-là, mon cher Comte, combien les Romains étoient ingénieux & prodigues dans leurs Spectacles, dont on peut dire que cette Nation étoit idolâtre. C'eſt à quoi ils employoient une partie des Richeſſes & des tréſors qu'ils tiroient des Peuples qui avoient eu le malheur de tomber ſous leur domination, & qu'ils pilloient & voloient impunément, n'y ayant point ſur la Terre de Tribunal ſupérieur, auquel ces malheureux puſſent en porter leurs plaintes, ni en eſpérer de Juſtice.

CETTE passion, ou pour parler plus juste, cette fureur pour les Spectacles fit élever à Rome tous ces magnifiques Edifices, où ils se donnoient. Ils étoient en très grand nombre, car on y comptoit jusqu'à cinq Amphithéatres, dont il ne reste plus que celui-ci, & celui des Soldats que nous vîmes ensemble il y a quelque tems, douze à treize *Cirques*, dont il ne reste plus que celui de *Caracalla* que nous vîmes aussi, six *Naumachies*, dont on ne voit plus aucun Vestige, & quatre Théatres dont il ne nous reste plus qu'un fort bel Echantillon dans celui de *Marcellus*, que nous allons voir dans le moment.

NOUS remontâmes aussi-tôt dans notre Carosse, dont nous étions descendus pour visiter plus à notre aise cette précieuse Antiquité, & tournâmes du côté du Théatre que nous voulions voir, lorsque de nouvelles ruines, que j'apperçus à quelques pas du *Coliſée*, excitèrent de nouveau ma curiosité. Je demandai à Monsieur N. . . . ce que ce pouvoit-être. Ce sont, me répondit-il, les restes d'une fort belle Fontaine Saillante qui étoit autre-fois dans cet endroit. Les Romains lui avoient donné le nom de *Meta Sudans*, (la Borne Suante) parce que, comme vous le voyez par ce qui en reste, elle avoit la forme d'une de ces bornes qui étoient dans les *Cirques*, & que l'eau qui en jaillissoit par le haut & retomboit en pluye dans un vaste & magnifique Bassin, formoit sur cette borne une espèce de sueur dont elle étoit toujours couverte. Plusieurs de nos Antiquaires ont cru que *Vespasien* l'avoit fait construire, & ils en apportent pour preuve une fort belle Médaille de cet Empereur que je place ici.

LA FONTAINE DU COLISÉE.



META SVDANS IVXTA AMPHITHEATRVM

MAIS le Philoſophe *Seneque*, qui avoit été Précepteur de *Néron*, lequel demeuroit près de cette Fontaine, nous apprend qu'elle ſubſiſtoit avant ce Prince & qu'elle y avoit été conſtruite par quelque autre. C'eſt ce qu'on lit dans ſa cinquante-ſeptième Lettre, ou ſe plaignant du tintamare continuel qui ſe faiſoit dans ſon Voiſinage, & qui l'incommodoit fort dans ſes études, il parle entr'autres du bruit qui ſe faiſoit autour de cette Fontaine. Au reſte il n'eſt pas difficile d'accorder ces Antiquaires avec ce Philoſophe. Il ſuffit pour cela de dire que ce Prince la fit réparer & embellir, ce qui eſt démontré par les Lettres R. E. (*Reſtauravit*, *Exornavit*) qu'on voit dans la Médaille de cet Empereur, où elle eſt répréſentée dans toute ſa beauté. Quoiqu'il en ſoit, ſa ſituation auprès de l'Amphithéatre la rendoit extrêmement commode pour le petit Peuple, qui venoit s'y déſaltérer pendant & après le Spectacle.

MONSIEUR N. . . . . m'ayant donné cet éclairciſſement, nous continuâmes notre route vers le Théatre de *Marcellus*, où nous ne fûmes pas long-tems à nous rendre.

Il eſt ſitué près du *Tibre* dans le quartier de Rome appellé *Ripa*. Si l'on avoit pris à l'égard de toutes les Antiquités Romaines la précaution qu'on a priſe pour celle-ci, elles ſe ſeroient beaucoup mieux conſervées ſans doute, & ne dépériroient pas, comme elles font, tous les jours. En effet on a trouvé le moyen de garantir, autant qu'il eſt poſſible, cet Edifice des ravages inévitables que le Tems fait, tôt ou tard, dans tous les Ouvrages des hommes, même les plus ſolides, en conſtruiſant de ce qui en reſtoit un aſſez beau Palais, qui appartient aujourd'hui aux Princes *Savelli*. Ce Palais, eſt bâti en demi-Cercle, dont la circonférence préſente par derrière les précieux reſtes de ce Théatre, auxquels on s'eſt bien gardé de toucher, ni de rien changer. Ils conſiſtent en deux rangs de grandes Arcades, ſurmontées par une muraille pareille à celle de l'Amphithéatre de *Veſpaſien*; le tout de pierres très dures, & orné de deux rangs de Colonnes, dont les unes ſont de l'Ordre *Dorique*, & les autres de l'Ordre *Jonique*. L'Empereur *Auguſte* le fit conſtruire ſous le nom de ſon Neveu *Marcellus* qu'il aimoit tendrement, & auquel il le dédia après la mort de ce jeune Prince, qui mourut dans la douzième année de ſon âge. Ce Théatre, qui eſt, dit-on, un ouvrage du fameux *Vitruve*, célèbre Architecte, dont le Tems a reſpecté un excellent Traité ſur l'Architecture, qu'il dédia à cet Empereur, étoit deux grands tiers plus petit que le *Coliſée*, & ne contenoit que trente mille perſonnes.

La vûe & les ruines de tous ces Superbes Monuments me firent reſſouvenir de la deſcription abrégée qu'en a fait un de nos Poëtes, à laquelle ſe joignit une réflexion bien différente de la plaiſanterie par laquelle il l'a terminée. Cette penſée m'ayant rendu un peu rêveur, Monſieur N.... qui n'étoit pas accoûtumé à me voir ſi ſérieux, me demanda d'où pouvoit provenir ce changement, qui étoit tout-

à-

THEATRVM MARCELLI

THEATRI MARCELLI VESTIGIA

à-fait nouveau pour lui. Je lui en fis excuſe, & lui répondis que c'étoit l'effet de quelques réfléxions qui s'étoient offertes à mon eſprit, à l'occaſion de ce que nous venions de voir. On en peut faire de bien belles, me repliqua-t-il; & je ne doute nullement que les vôtres ne ſoient de cette eſpèce; En ce cas, je vous ſerois ſenſiblement obligé ſi vous vouliez-bien m'en faire part. Avec d'autant plus de plaiſir, Monſieur, lui répondis-je, que la gloire ne m'en eſt pas due. Alors je lui récitai le Sonet ſuivant dont je changeai ſur le champ les derniers Vers.

Superbes Monuments de l'orgueil des humains,
Piramides, Tombeaux, dont la vaine ſtructure
Nous a fait voir que l'Art, par l'adreſſe des mains;
Et l'aſſidu travail, peut vaincre la Nature;
Beaux Palais ruinés, Chef-d'œuvres des Romains,
Et les derniers efforts de leur Architecture,
Coliſée, où ſouvent ces Peuples inhumains
De s'entre aſſaſſiner ſe donnoient tablature,
Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plûpart vous êtes démolis!.
Il n'eſt rien que le Tems ne puiſſe enfin diſſoudre;
Si ces Marbres ſi durs ont ſenti ſon pouvoir,
Par quel égarement ne veux-tu pas prévoir,
Mortel, qu'il doit de même un jour te mettre en poudre!

Ce Sonnet ne m'étoit pas inconnu, me dit Monſieur N...; mais la réflexion par laquelle vous le finiſſez eſt tout-à-fait nouvelle pour moi, & eſt infiniment plus ſolide que celle de l'Auteur *. Je vous avouerai même qu'elle me

* Voici la conſéquence boufonne que *Sçaron*, Auteur de ce Sonet, a tirée de la deſtruction de tous ces beaux Edifices.

me charme. Qu'on eſt heureux, mais qu'il eſt rare, de penſer ſi judicieuſement à votre âge! Oui, mon cher Comte, tout paſſe; tout rentre, tôt ou tard, dans le néant dont il eſt ſorti. L'Homme même, ce chef-d'œuvre ſorti des mains de Dieu, cet admirable compoſé d'Eſprit & de Matière, qui avoit été créé pour être immortel, eſt celui de tous ſes Ouvrages qui y rentre le plutôt! Dix-huit, vingt & même trente Siécles n'ont pû venir à bout de détruire totalement des Edifices, que ſa vanité lui a fait élever; & lui-même ne ſubſiſte ſeulement pas pendant une cinquantaine d'années! Car combien eſt-il péri, & combien périt-il encore d'hommes, tous les jours, qui ne ſont point parvenus, & ne parviennent point à cet âge? Combien s'en trouve-t-il peu qui le doublent? En rencontreroit-on bien trois ſur vingt mille? Les Régiſtres Mortuaires nous démontrent tous les jours que non. Dans quelle Obligation ne ſommes-nous donc pas de bien employer un tems ſi court & ſi précieux? Rien cependant à quoi l'on penſe moins dans le monde, où l'on vit comme ſi l'on n'en devoit jamais ſortir; heureux encore quand on en demeure-là, & lorſqu'une vie déjà ſi courte n'eſt pas, ou abrégée par la débauche, ou ſouillée par des vices & par des crimes, qui expoſent l'homme à des remors éternels!.... Mais peut-être que je moraliſe un peu trop; En ce cas, prenez-vous en à vous-même. La faute eſt excuſable à mon âge, ſur-tout avec des perſonnes qui, comme vous, m'en donnent l'exemple. Il m'a paru trop beau pour n'être pas imité.

Comme nous nous trouvions ſur les bords du *Tibre*, je

Il n'eſt point de Ciment que le Tems ne diſſoude.
Si vos marbres ſi durs ont ſenti ſon pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a ſervi deux ans, ſoit percé par le coude?

ISLE DU TIBRE, TELLE QU'ELLE EST AUJOURDHUI.

INSVLAE VESTIGIA

A . *Antiqua nauis platea.*
B . *Nauis puppis.*
C . *Pons fabricius.*
D . *Pons Caestius.*

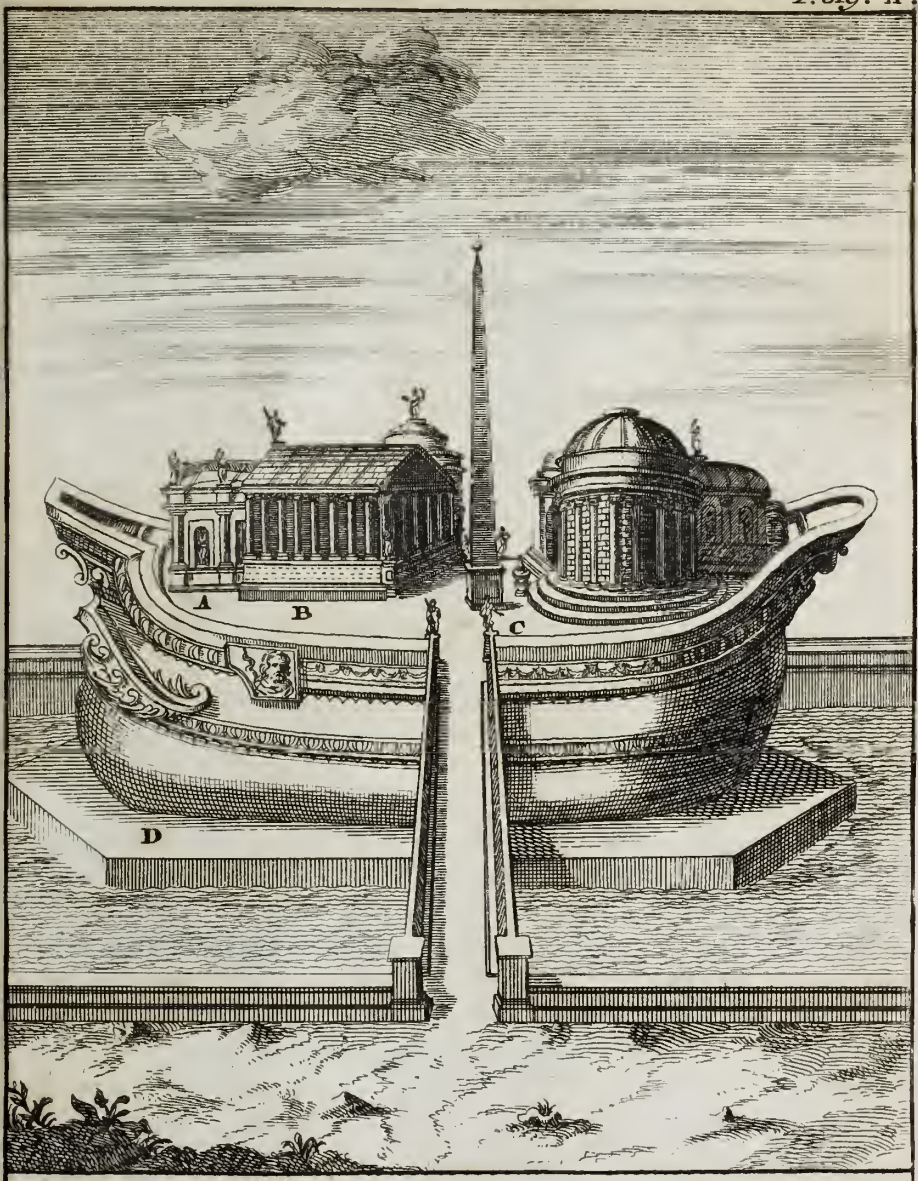
je jettai par hasard les yeux sur une Isle que je vis au milieu de ce Fleuve. Elle est à peu près semblable, pour la figure, à celle que forme la *Seine* au milieu de Paris, & à laquelle on a donné le nom de *Notre Dame*, pour la raison que tout le monde sçait. Il s'en faut de beaucoup que celle du *Tibre* soit aujourd'hui dans un état aussi magnifique que Monsieur N.... m'apprit qu'elle étoit autre-fois. L'Isle que vous voyez, me dit-il, à ce que racontent *Tite-Live*, *Denis d'Halicarnasse*, *Plutarque*, & plusieurs autres anciens Historiens, est redevable de sa formation à l'emportement & à la fureur que les Romains firent éclater lorsqu'ils abolirent la Royauté, & chassèrent *Tarquin*, surnommé *le Superbe*, le dernier Roi de Rome. Non contens d'exterminer & de détruire tout ce que ce Prince possédoit dans la Ville, leur furie alla jusqu'à arracher tous les grains des champs qu'il avoit dans les environs, & qui étoient alors dans leur maturité. Pour faire voir jusqu'où alloit leur horreur pour la Tirannie & pour les Tirans, ils jettèrent tout de suite tous ces grains, qu'ils venoient d'arracher, dans le *Tibre*, dont les eaux étoient alors fort basses, comme cela est ordinaire pendant les grandes chaleurs. Cet Amas de gerbes, joint au limon que ce Fleuve roule présque continuellement, forma par la suite des tems dans cet endroit l'Isle que vous voyez, & dont le terrain devint si solide, que l'on bâtit dessus des maisons & des Temples, dont on voit encore aujourd'hui quelques *Vestiges*, mais dans lesquels il est impossible de rien reconnoître. Les Romains portèrent même la magnificence jusqu'à la revétir entiérement de grandes pierres de Taille, & lui donnèrent la forme d'un Vaisseau, auquel un grand Obélisque, apporté d'Egipte, servoit, pour ainsi dire, de Mats. Deux magnifiques Ponts bâtis, l'un par *Fabricius* & l'autre par *Cestius*, conduisoient dans cette Isle, qui étoit consacrée à

Es-

Eſculape, lequel y avoit un fort beau Temple, auſſi-bien que *Jupiter*, & le Dieu *Faunus*; mais tous ces ouvrages ſont diſparus avec les Idoles auxquels ils étoient conſacrés.

CETTE dernière réflexion de Monſieur N.... m'engagea à lui faire une queſtion, ſur laquelle je le priai de vouloir bien m'éclaircir. Dans tous les Monuments que j'ai parcourus & viſités, lui dis-je, j'ai vû les ravages étrangers que le Tems eſt capable de faire dans les ouvrages les plus ſolides des hommes. J'en ai reſſenti un véritable chagrin; mais le plus ſenſible pour moi a été la diſparution de ce nombre préſque innombrable de Statues, dont les anciens Ecrivains nous apprennent que Rome étoit autre-fois remplie. Il étoit, diſent-ils, ſi prodigieux, qu'il égaloit preſque le nombre des habitants de cette Ville, dans le tems de ſa plus grande ſplendeur. Seroit-il bien poſſible, ajoûtai-je, que tous ces Chef-d'œuvres de l'Art, qui faiſoient l'admiration de l'Univers, fuſſent aujourd'hui réduits aux Statues mutilées de *Paſquin* & de *Marforio*, & à quelques autres que j'ai vues à *Monte-Cavallo* & au *Capitole*?

ON ne ſçauroit douter, me répliqua Monſieur N....: que les fréquentes & triſtes Révolutions que notre Ville a eſſuyées, depuis plus de deux mille cinq cents ans qu'elle ſubſiſte, n'ayent été fatales à ce Peuple inanimé; car c'eſt le nom que nos anciens Auteurs ont donné à ces Statues, voulant par cette expreſſion méthaphorique en déſigner la beauté & la prodigieuſe multitude. Je vous ai dit quel avoit été le ſort de celles dont le *Mauſolée* de l'Empereur *Adrien* étoit orné depuis le haut juſqu'en bas. Tous les autres Tombeaux des *Cæſars*, tous les Edifices publics bâtis ou par le Sénat, ou par l'Empereurs, ou par les riches Citoyens, en étoient de même décorées avec une eſpèce de profuſion. Les Temples, les Palais, les Bains, les



INSVLA IN EFFIGIEM NAVIS AESCVLAPIO SACRA

A *Templum Fauni.*
B *Templum Aesculapii.*
C *Templum Iouis.*
D *Platea Nauis.*

les Jardins, les Amphitéatres, les Théatres, les Places publiques, les Rues-mêmes en étoient preſque remplies. Mais ſi elles ont toutes diſparu, elles n'ont pas été pour cela toutes perdues. Comme elles étoient beaucoup plus expoſées à la fureur des Barbares, que les Bâtiments auxquels elles ſervoient d'ornement, & qui par leur ſolidité paroiſſoient être à l'abri de leurs inſultes, auſſi a-t-on pris plus de précaution pour les en garantir. Dès qu'on prévoyoit quelque ravage de leur part, on enlevoit auſſi-tôt les plus belles & les plus précieuſes de leurs niches, où de deſſus leurs piédeſtaux, & on les tranſportoit en des lieux de ſûreté, d'où on les tiroit pour les remettre en leurs places lorſque ce Torrent étoit paſſé. Par cette ſage précaution on en a conſervé pluſieurs milliers, qui ſubſiſtent encore dans toute leur beauté, & dont je vous procurerai avec plaiſir, au premier jour, le charmant ſpectacle. Ce n'eſt plus dans nos Places publiques qu'on doit chercher aujourd'hui ces Chef-d'œuvres de l'Art. La perte ineſtimable qu'on en a fait d'un grand nombre, & plus encore la barbarie dans laquelle la Sculpture a été ſi long-tems enſévelie, nous a rendu trop précieux ce qui nous en reſte, pour l'expoſer de nouveau aux fâcheux accidents dont on a eu tant de peine à les ſauver. C'eſt dans les Palais, c'eſt dans les Jardins, c'eſt dans les Galeries, c'eſt dans les Appartements mêmes de nos Princes, que ſe retrouvent ces Statues admirables dont vous regretiez la perte avec tant de raiſon. Elles en ſont le principal, le plus riche, & le plus rare ornement; Reſtes précieux, auxquels on eſt redevable de la réſurrection de cet Art, comme les Monuments, que vous avez viſités, l'ont été de celle de la véritable & belle Architecture, dont les *Goths*, qui ont inondé & ſi long-tems ravagé l'Italie & preſque toute l'Europe,

avoient abſolument fait perdre le goût. C'eſt-là que votre louable curioſité trouvera de quoi s'exercer & ſe ſatisfaire. Vous y verrez, pour ainſi dire, renaître tous les Dieux & toutes les Déeſſes du Paganiſme, tous les demi-Dieux de la Fable, tous les Héros de l'Antiquité, tous les grands hommes de la Grèce, & de Rome, enfin tous ce que l'Univers a adoré & le plus eſtimé . . . . Que ce Spectacle, m'écriai-je tout tranſporté, ſera charmant & inſtructif pour moi! Quand pourrai-je en jouir? Quand il vous plaira, me repondit il; je ſuis, & ſerai toujours à vos Ordres.

Je le remerciai mille fois de ſes bontés, & comme le ſoir approchoit, & qu'il me témoigna qu'il étoit bien aiſe de s'en retourner chez lui pour quelque affaire, je le réconduiſis. Je comptois revenir tout de ſuite au logis; mais il me pria fort poliment d'entrer pour voir un moment ſon Epouſe, qui n'avoit pas été moins inquiette que lui de ma longue abſence. Il y auroit eu de l'impoliteſſe à le refuſer; j'obéïs donc, quoique je préviſſe bien qu'il n'en demeureroit pas-là. En effet dès que j'eus achevé ma viſite, & fait mine de vouloir me retirer, ils me firent tant d'inſtances, l'un & l'autre, pour m'engager à ſouper avec eux, qu'il me fut impoſſible de m'en deffendre. Le repas fut aſſez guai juſqu'au deſſert; mais ayant eu l'inatention de boire à la ſanté de Mademoiſelle leur Fille, dont j'ai raconté plus haut l'avanture, je vis tout à coup ſuccéder à la joye, qu'ils avoient fait paroître juſqu'à ce moment, une triſteſſe que je leur aurois épargné, ſi j'y avois fait un peu plus de réflexion. Je reconnus par-là combien cette aimable Demoiſelle leur étoit chère. Elle étoit effectivement digne de toute leur tendreſſe par mille belles qualités, dont le Ciel l'avoit pourvûe.

Je ſentis la faute que j'avois faite, & m'efforçai de la ré-

réparer. Je leur répréſentai, dans cette vûe, qu'ils ne devoient pas s'attriſter ainſi de ces ſortes de réſolutions, qui étoient de même aſſez fréquentes chez nos Demoiſelles Françoiſes, mais qui chez la plûpart ne ſont que paſſagères. Ces ſortes d'accès, ajoûtai-je (car c'eſt le nom que nous donnons à ces démarches peu réfléchies) tiennent rarement contre la fréquentation d'un Cavalier aimable, lequel trouve bientôt le moyen de diſſiper & d'éteindre ces étincelles de dévotion. J'ignore quel eſt le caractère des Demoiſelles de ce païs-ci; mais peut-être le remède opéreroit-il auſſi efficacement que dans le nôtre. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire l'Eſſai. Par la triſteſſe où je vous vois l'un & l'autre, je juge que vous tremblez de perdre une Fille charmante que vous aimez tendrement, & que vous régardiez comme devant faire un jour le ſupport & la conſolation de votre Vieilleſſe. Le mal n'eſt pas encore ſi avancé, qu'on n'y puiſſe plus remédier; & je n'y ſçai point de voye plus ſûre que celle que je vous propoſe. Parmi les Cavaliers de votre connoiſſance cherchez & procurez lui en quelqu'un, dont la fréquentation puiſſe lui être agréable. Dès que vous l'aurez trouvé, je vous réponds alors que l'amour du Cloître & de la retraite ne tiendra pas longtems contre un pareil Antidote. Au reſte, en parlant de la ſorte, je ſuppoſe que vous aimeriez beaucoup mieux la voir heureuſe & honorablement établie dans le monde, qu'embraſſer un Etat, où le répentir ſuit ordinairement d'aſſez près l'engagement. Monſieur & Madame N. . . . me remercièrent fort du bon conſeil que je venois de leur donner, & promirent de le mettre en éxécution, n'ayant rien plus à cœur, me dirent-ils, que le bonheur de leur Fille, pour laquelle ils étoient prets à tout ſacrifier. Je fus charmé de les voir dans cette louable diſpoſition, où il ſeroit à

ſouhaiter que tous les Parents fuſſent par rapport à leurs Enfans; il n'y en auroit pas un ſi grand nombre de malheureux.

AYANT pris congé d'eux entre onze heures & minuit, je m'en retournois chez moi, lorſqu'ayant par hazard mis la tête à la portière du Caroſſe, j'apperçus à la clarté de la la Lune, qui cette nuit là étoit aſſez brillante, une homme très proprement vêtu, étendu ſur le pavé, & tout couvert de ſang. Un ſentiment de compaſſion, dont je fus ſaiſi à la vûe de ce triſte objet, me fit arrêter pour lui donner quelque ſecours, s'il en étoit encore tems. La choſe me parut d'autant plus indiſpenſable, que la rue, où je me trouvois, étant extrêmement déſerte, j'en conclus que cet infortuné périroit infailliblement ſi je ne l'aſſiſtois pas, & que c'étoit ſans doute pour cela que la Providence avoit permis que mon Cocher prît ce chemin. Celui-ci vouloit paſſer outre en me diſant que ma charité pourroit nous attirer quelque affaire fâcheuſe; je le laiſſai dire, & le grondai même de ſon peu d'humanité. Alors ſautant hors du caroſſe, je volai vers ce malheureux que je trouvai ſans connoiſſance. Lui ayant tâté le poulx pour ſçavoir s'il reſpiroit encore, je le trouvai d'une foibleſſe extrême & ſemblable à celui d'un homme qui eſt aux abois. Pour mieux voir ſes bleſſures & lui donner promptement les ſecours dont il avoit un preſſant beſoin nous le déshabillames, Laval & moi. Nous le trouvâmes percé de trois coups de Poignard d'où couloit un ruiſſeau de ſang. Nous mîmes auſſi-tôt ſa chemiſe en piéces pour en faire des bandages qui puſſent l'arrêter un peu, & comme elle ne nous ſufiſoit pas, Laval en fit autant de la ſienne.

NOUS étions dans cette charitable occupation, lorſque tout à coup nous nous vimes environnés par une troupe d'hom-

d'hommes armés de Fuſils, d'Epées, de Bâtons & de longues Pioches, au bout deſquelles il y avoit un crochet de fer. A cette vûe notre cocher effrayé: je vous l'avois bien dit, Monſieur, s'écria-t-il, que votre charité ſeroit mal récompenſée. Vous voyez maintenant ce qui vous en arrive. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux ſur cette troupe, que je reconnus d'abord que c'étoit la Patrouille, qui faiſoit ſa ronde ordinaire. Loin d'être effrayés par ce Spectacle, je fus bien aiſe au-contraire qu'elle fût elle-même témoin de ce que nous faiſions, perſuadé qu'elle nous aideroit s'il en étoit beſoin. Nous continuâmes donc à bander les playes du bleſſé auſſi tranquillement qu'auparavant, après quoi je priai celui qui me parut être le Commandant de la troupe, de vouloir bien nous faire aider à tranſporter, le plus doucement qu'il me ſeroit poſſible, le moribond dans mon caroſſe, pour le conduire promptement chez le Chirurgien le plus proche. Il le fit avec autant de politeſſe que d'humanité, & prit lui-même place à mes côtés dans le caroſſe qu'il fit conduire à très petits pas, pour ne point incommoder le bleſſé, que je tenois ſur mes genoux, & dans mes bras, chez un Chirurgien qui demeuroit dans le Voiſinage. L'air tranquille & aſſûré avec lequel je lui racontai la triſte rencontre que je venois de faire, prévint beaucoup cet Officier en ma faveur, & il donna de grands éloges à ma charité; Cependant je remarquai que ſa troupe, qui nous avoit environnés, nous eſcortoit, & qu'un de ſes *Sbires*, tenant ſon épée à la main, s'étoit placé ſur le ſiége auprès du cocher, qui ne me paroiſſoit pas fort content de cette Compagnie.

Cette cérémonie, qui auroit peut-être effrayé tout autre, ne me cauſa pas la moindre émotion. Telles ſont les ſuites ordinaires d'une conſcience qui n'a rien à ſe reprocher.

Elle ne connoit, ni la crainte, ni les remors. Quoique je préviſſe ce qui m'alloit arriver, je n'en fus nullement troublé. Plus inquiet mille fois pour l'infortuné que je venois de ſecourir, je le recommandai au Chirurgien chez qui nous le tranſportames; & pour l'engager à en prendre encore plus de ſoin, je lui donnai ma bourſe, dans laquelle il pouvoit y avoir une cinquantaine de Louis. Etant enſuite remonté en Caroſſe, l'Officier de la Patrouille vint de nouveau s'aſſeoir à mes côtés, & me tint ce diſcours. Quoique j'aye été témoin, Monſieur, de votre innocence, & de la bonté de votre cœur, je vous prie de ne point trouver mauvais que je vous conduiſe, pour cette nuit ſeulement, ailleurs que chez vous. C'eſt une impoliteſſe, & même une injuſtice, que je fais à votre généreuſe probité; mais le devoir de ma charge me force à la commettre. Au reſte, Monſieur, pourſuivit-il, ſoyez abſolument tranquille ſur votre ſort. Vous avez autant de témoins de votre innocence, que j'ai de gens à ma ſuite; & il n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit prêt à rendre à votre édifiante charité toute la juſtice qu'elle mérite.

Loin de trouver votre procédé mauvais, lui répondis-je; je vous en eſtime davantage. Je ſçai ce qu'exigent en pareil cas la juſtice & le bon ordre de la Police dans une Ville telle que celle-ci. Plût au Ciel que votre Vigilance eût pû prévenir le triſte accident que vous venez de voir; mais on ne peut pas être par tout, & il y a des moments fatals dans la vie, que toute la prudence humaine ſçauroit prévenir. La ſeule grace que je vous demande eſt que, ſi vous me conduiſez en priſon, comme je le préſume, vous m'y épargniez les horreurs d'un cachot, & tous les autres mauvais traitements que mérite un aſſaſſinat, dont vous venez de voir que je ne ſuis nullement coupable. Pour le reſ-

reſte, deux ou trois billets, que je vous demande la permiſſion d'écrire, feront connoître au Magiſtrat, qui je ſuis, & diſſiperont bientôt les ſoupçons qu'il pourroit avoir ſur ma perſonne.

L'OFFICIER me promit qu'il auroit pour moi toute la conſidération & tous les égards que je lui paroiſſois mériter, & s'offrit très poliment d'être lui-même le porteur des billets dont je venois de lui parler. J'ai été trop vivement touché, Monſieur, ajoûta-t-il, de ce que je vous ai vû faire, pour ne pas travailler moi-même à votre élargiſſement avec tout l'empreſſement & tout le zèle dont je ſuis capable. Je ſerai des premiers à le ſolliciter, & je n'attends pour cela que le moment où je pourrai vous ſervir. J'avouerai ici que je fus ſurpris de trouver dans un Officier de Police, à qui j'étois totalement inconnu, une politeſſe, une humanité, & ſur-tout un déſintéreſſement qu'on ne trouveroit certainement pas dans tous ceux de notre Guet de Paris, quoique l'on ſe pique fort dans cette Ville de tous ſes beaux ſentiments.

EN nous entretenant de la ſorte, nous arrivâmes à la priſon où il me fit donner l'appartement le plus propre, le plus commode, & le plus honorable. Il ordonna que l'on y portât tous les rafraichiſſements & autres choſes dont je pouvois avoir beſoin, & commença par m'envoyer tout ce qu'il falloit pour écrire. Pendant qu'il étoit occupé de ſon côté à dreſſer un Procès Verbal de tout ce qui s'étoit paſſé, je me mis à écrire à la hâte trois Lettres, l'une au Cardinal de T. . . . notre Ambaſſadeur, une ſeconde à Monſieur Aſſemani, & la troiſième à Monſieur N. . ., dans leſquelles je leur marquois ce qui venoit de m'arriver. J'en aurois pu écrire bien d'autres à pluſieurs perſonnes de la première conſidération auxquelles j'avois été recommandé, &

qui

qui m'honoroient de leur eſtime & de leur protection; mais je jugeai cette démarche peu néceſſaire, & que ces trois Lettres ſuffiroient. Je ne me trompai point dans mes idées. En effet ces Lettres ayant été remiſes à leurs addreſſes par l'Officier même qui m'avoit mis en arrêt, & qui confirma encore de vive voix ce qu'elles contenoient, je vis entrer dans ma chambre, ſur les dix heures du matin, un des Gentils-hommes du Cardinal, lequel venoit de ſa part me faire offre de toutes ſortes de ſervices, m'aſſûrant que la journée ne ſe paſſeroit pas ſans qu'il obtînt mon élargiſſement; que ſon Eminence alloit, dans cette vûe, le ſolliciter auprès du Gouverneur, & le demander au Pape même, ſi la choſe étoit néceſſaire. Je reçus les mêmes offres & les mêmes aſſûrances de la part de Meſſieurs Aſſemani & N. . . . qui ſe rendirent tous les deux dans mon nouveau logement, auſſi-tôt après la réception du billet que je leur avois écrit. Ces deux Meſſieurs pouſſèrent même la politeſſe & la complaiſance juſqu'à ne point vouloir m'abandonner d'un moment, tant que je fus dans ce lugubre ſéjour, ſe relevant alternativement, l'un l'autre, pour aller ſolliciter leurs Amis en ma faveur. Je ne ſçai ſi, tout polis que ſont nos François envers les Etrangers, ils ont jamais pouſſé la complaiſance pour eux juſqu'à ce point. Quoiqu'il en ſoit les Protecteurs que j'avois réclamés, & ſurtout le Cardinal, s'employèrent ſi efficacement, que je ne reſtai que trois jours dans ce logement, où j'avouerai que je ne comptois pas entrer de ma vie; tant il eſt vrai, qu'il ne faut jamais jurer de rien.

Mon premier ſoin, lorſque j'en fus ſorti, fut d'aller remercier mes Libérateurs. Je commençai, comme l'ordre le demandoit, par le Cardinal qui, par un excès de politeſſe, refuſa de recevoir mes remerciments. Vous les devez,

vez, me dit-il avec un ſouris des plus gracieux, à un perſonnage qui en eſt beaucoup plus digne, & d'un rang infiniment plut élevé, qui, charmé de votre charité généreuſe, ne m'a accordé votre élargiſſement qu'à une condition . . . . Et quelle eſt-elle, Monſeigneur, repris-je avec vivacité? C'eſt, pourſuivit-il, de le venir voir & de le recevoir au nombre de vos amis. Une pareille amitié ne peut que vous faire beaucoup d'honneur, & encore plus de plaiſir. Elle vous eſt d'autant plus glorieuſe, que c'eſt principalement votre vertu qui vous l'a acquiſe. Lui ayant répondu que je ne pouvois être redevable de cette inſigne faveur qu'à ſa puiſſante recommandation, je pris la liberté de lui demander quelle pouvoit-être cette perſonne illuſtre qui avoit pris de moi une idée ſi avantageuſe. C'eſt le Saint Père, repondit-il, lequel m'a ordonné de vous amener dès que vos affaires vous le permettroient. En auriez-vous quelqu'une, ajoûta-t-il en ſouriant, qui fût plus preſſée que celle de répondre à cete civilité, auſſi extraordinaire qu'elle eſt honorable pour vous? Ma joye fut égale à ma ſurpriſe en apprenant cette gracieuſe nouvelle, à laquelle je ne me ſerois jamais attendu. Je répondis à ſon Eminence, qu'à moins d'une affaire auſſi preſſante que celle qui avoit occaſionné ma détention, il n'y en avoit point que je ne ſacrifiaſſe ſur le champ à l'honneur que ſa Sainteté vouloit bien me faire. Je m'en ſuis bien douté, repliqua gracieuſement le Cardinal; auſſi dès que je vous ai vû, j'ai donné ordre que l'on tint mon Caroſſe prêt. Je le vois qui nous attend, pourſuivit-il en regardant par ſa fenêtre; Partons, & profitons du moment. Les Souverains, comme vous le ſçavez, ne ſont pas toujours maîtres de leur tems.

Nous montâmes auſſi-tôt en Caroſſe, & nous nous rendîmes au Palais du Pape. On ne peut rien ajoûter au gracieux

accueil que je reçus de ce Père commun des Fidèles, qui voulut bien nous donner une audience des plus longues. Il eut la bonté de s'informer de ma Famille & de tout ce qui la concernoit, de mon éducation qui ne pouvoit, dit-il, avoir été que très excellente, après ce qu'il avoit apris de moi. Il me questionna sur l'état auquel je me destinois, m'offrant sa protection & sa faveur en cas que je me déterminasse pour celui de l'Église; enfin il m'assûra de son estime & de son amitié, quelque fût le parti que j'embrasserois, & en quelque endroit que je me trouvasse. Je répondis à toutes ses questions d'une manière dont sa Sainteté parut contente, & la remerciai de ses bontés dont je l'assûrai, que je tâcherois de me rendre toûjours digne. Cette honorable visite se termina par deux présents que le Saint Père me fit, & qu'il me pria de bien conserver pour me ressouvenir de lui. Le premier étoit une Bulle d'Indulgence à perpétuité, présent extrêmement rare, & peut-être unique, & le second, une belle & grande Médaille d'Or, sur laquelle ce Pontife étoit parfaitement bien répréſenté. J'ai conservé jusqu'à ce jour ces deux gages de la considération & de la tendresse, que sa Sainteté me témoigna en cette rencontre, & les conserverai toute ma vie, avec tout le respect qu'ils méritent.

En sortant de cette audience, le Cardinal voulut bien me conduire encore chez le Gouverneur de Rome, que nous ne trouvâmes point chez lui. Enfin ce Prélat m'ayant ramené à son Hôtel, porta la politesse jusqu'à me retenir à diner avec lui. Je fus d'autant plus sensible à cet honneur, qu'il m'en procura un second, auquel je ne m'attendois guére. Ce fut celui de la Compagnie du *Prétendant*, ou, selon le stile de la Cour de Rome, de Sa Majesté Britannique, *Jacques* III. du nom, que cette Eminence traitoit ce jour-là. Ce Prin-

Prince, que ſes malheurs & ſa diſgrace ont rendu plus fameux qu'il ne l'auroit peut-être jamais été ſur le Trône, ſe rendit à l'Hôtel du Cardinal dans un équipage convenable à ſa fortune. Il étoit accompagné de deux de ſes Fils, qui me parurent extrêmement aimables. Pendant tout le repas, la converſation ne roula preſque que ſur Paris, dont les deux jeunes Princes me demandèrent mille nouvelles. L'Aîné, ſur-tout, me parut avoir une grande envie de voir cette Ville, & m'aſſûra qu'il ne mourroit point content, s'il ne voyoit de ſes propres yeux toutes les choſes dont je lui faiſois la deſcription. Le Cardinal donna de grands éloges au deſir ardent qu'il témoignoit, & lui promit que ſi jamais il devenoit Miniſtre, il le feroit recevoir dans cette Ville & à la Cour avec tous les honneurs dus à ſon rang & à ſa naiſſance *. Cette politeſſe de la part de l'Eminence étoit une eſpèce de dette, dont il s'aquitoit envers le *Prétendant* auquel, il étoit redevable de ſon Chapeau, que ce Prince avoit demandé & obtenu du Pape pour lui, apparemment en qualité de Roi *Catholique* de la grande Brétagne, titre qui l'a exclu pour jamais, lui & toute ſa poſtérité, de ce Trône. Il me parut, à ſon air triſte & mélancolique, qu'il ſupportoit aſſez impatiemment cette diſgrace, que l'Imprudence du Roi ſon Père lui a attirée, & qu'il n'a jamais travaillé efficacement à réparer, peut-être parce qu'il n'en étoit pas capable.

Quoiqu'il en ſoit la converſation fut aſſez ſérieuſe pendant tout le répas, après lequel je pris congé du Cardinal & de ſon illuſtre Compagnie. J'employai une partie de l'après-dinée à rendre à Meſſieurs Aſſemani &

* La Choſe eſt arrivée depuis, mais la manière dont ce Prince en eſt ſorti, au mois de Decembre 1748, a dû lui faire perdre l'envie d'y retourner jamais, auſſi bien qu'en Ecoſſe.

& N. . . la visite que je leur devois, & auxquels je fis part des honneurs que je venois de recevoir. Ils en furent charmés l'un & l'autre. Enfin je terminai ma journée par une dernière visite que je rendis au Chirurgien chez qui l'on avoit transporté l'Etranger infortuné, que j'avois arraché des bras de la mort, & dont j'ignorois quelle avoit été la destinée pendant ma détention. J'appris, avec une joye inexprimable, que de ses trois blessures, qui toutes étoient extrêmement dangereuses, il n'y en avoit, heureusement, aucune qui fût mortelle; mais, ajoûta le Chirurgien, la cure en sera longue & coûteuse. N'importe, lui dis-je avec transport; coûte que coûte; pourvu que vous le réchapiez, cela me suffit; Voilà ma bourse, ne l'épargnez pas. J'enverrai, ou viendrai moi-même, tous les jours, demander de ses nouvelles; instruisez-moi exactement de son état, & de tout ce dont il pourra avoir besoin; Vous ne sçauriez me faire de plus sensible plaisir.

Etonné d'une générosité dont apparemment il n'avoit pas vû beaucoup d'exemples, il me regarda avec une attention extraordinaire, après quoi il me demanda si le blessé, pour lequel je m'interressois si fort, étoit ou de mes Parents, ou de mes Amis. Ni l'un, ni l'autre, lui répondis-je. Il m'est même absolument inconnu; mais c'est un homme, ajoûtai-je; en faut-il davantage pour s'attendrir sur sa triste situation, & lui procurer tous les secours dont il a besoin? Mes sentiments pour cet Etranger le touchèrent à tel point, que se piquant à son tour de générosité, il me rendit ma bourse, en me disant qu'il n'étoit pas juste que je fisse seul tous les frais; qu'il vouloit suivre, autant qu'il étoit en son pouvoir, le bon exemple que je lui donnois; qu'il ne prétendoit rien exiger de ses peines; que, comme il s'en falloit de beaucoup que les cinquante Louis, que je lui avois donnés

donnés quatre jours auparavant, fûſſent dépenſés, il me prioit de reprendre ceux que je lui offrois, & d'attendre que le malade en eût beſoin. Lui ayant demandé s'il croyoit qu'il pût-être bientôt viſible : Il ne le ſera pas de quinze jours, me repliqua-t-il, par la raiſon que les malades dans cet état doivent, comme vous le ſçavez, être extrêmement ménagés. En attendant, Monſieur, pourſuivit-il, ſoyez tranquille, & comptez, foi d'homme d'honneur, qu'il ne lui arrivera pas la moindre criſe, ni la plus petite révolution, que vous n'en ſoyez ſur le champ informé. Au reſte j'eſpère que le Ciel, qui s'eſt ſervi de vous pour l'arracher au trépas, vous le rendra ſain & ſauf, peut-être plutôt que nous ne le penſons.

Ces dernières paroles me cauſèrent une joye des plus vives que j'aye jamais reſſenti. Une eſpèce d'inſtinct, s'il m'eſt permis de me ſervir ici de ce terme, m'attachoit, ſans ſçavoir pourquoi, à cet inconnu, d'une façon toute particulière. J'en dirai bientôt la cauſe que j'ignorois alors moi-même. Je le recommandai de nouveau à ſes ſoins, & je continuai réguliérement à envoyer, ou à venir moi-même demander tous les jours de ſes nouvelles.

Pour me conſoler de la petite diſgrace que je venois d'eſſuyer, le Ciel permit que je reçus d'autres Nouvelles, qui me mirent au comble de la joye. Ce fut deux Lettres que je trouvai en arrivant chez moi. L'une étoit du Marquis de Ti . . . . ville, & l'autre de ſon aimable Sœur, ma future Epouſe. Ils avoient été, l'un & l'autre, fort réguliers à m'écrire depuis mon départ de Lyon, comme nous en étions convenus, & j'en avois reçu un grand nombre de Lettres, dont je n'ai pas crû devoir parler dans ces Mémoires, pour ne pas interrompre le reçit de mes Avantures & de mes Recherches. Ces Lettres m'avoient donné beaucoup de con-

ſolation, & jointes à l'aimable compagnie des Amis que je m'étois faits à Rome, elles m'avoient aidé à ſouffrir patiemment une eſpèce d'exil qui, ſans ce ſecours, m'auroit été inſupportable. Par celles-ci, ces deux aimables & chères perſonnes me faiſoient part de la joye & des plaiſirs, qu'elles goûtoient depuis près d'un mois dans le Château de mon Oncle, où mon Père, qui y étoit venu paſſer les beaux jours du Printems avec toute ſa Famille, les tenoit comme enchantés; c'étoient les propres termes de la Lettre de ma charmante Emilie, qu'il ne nommoit plus depuis ce temps, ajoûtoit-elle, que ſa chère & aimable petite Bru.

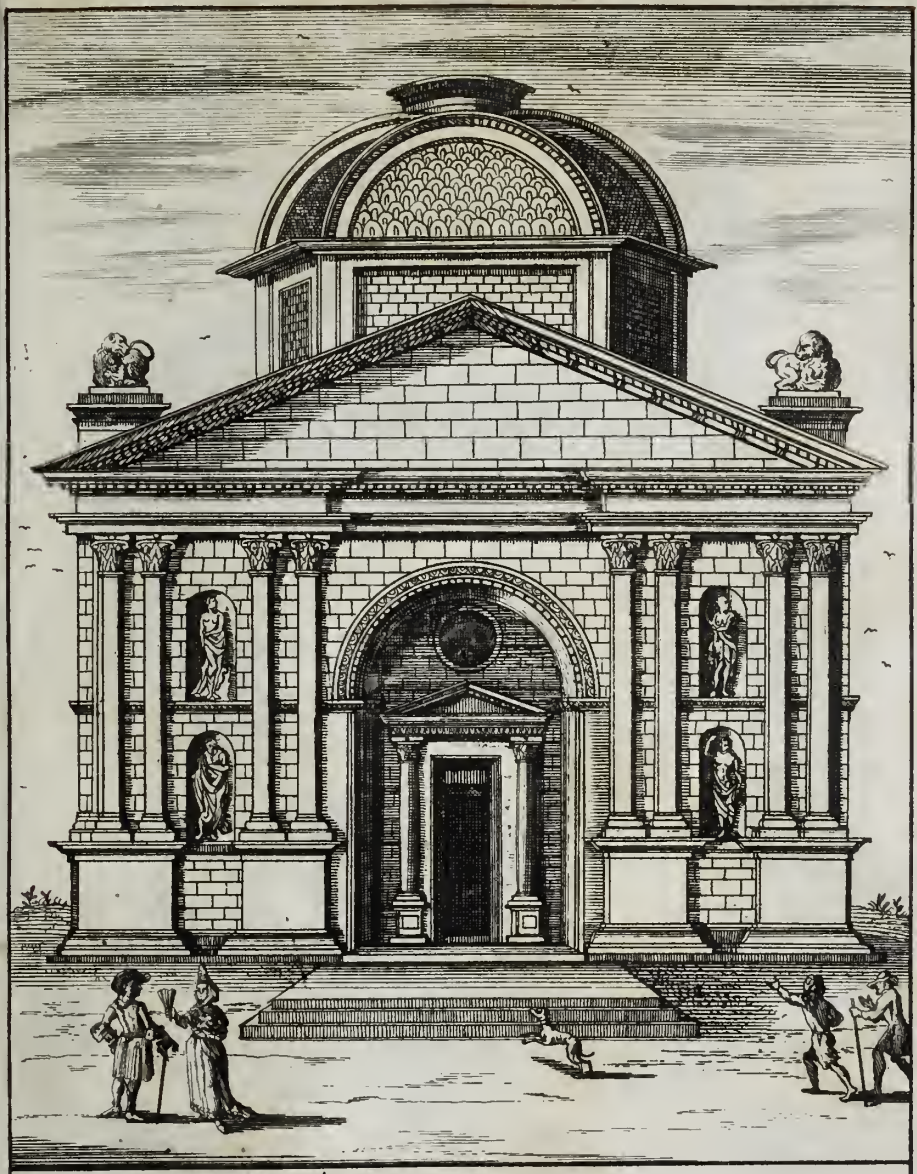
Un malheureux proſcrit, à qui l'on annonce ſa grace, après laquelle il aſpire depuis long-tems, n'en reçoit point la nouvelle avec des tranſports plus vifs que ceux, que je ſentis en liſant ces deux Lettres. Il eſt vrai que j'en avois déjà reçû pluſieurs de la part de mon Oncle, dans leſquelles il me flattoit du ſuccès de la Négociation dont il s'étoit chargé, je veux dire, de faire agréer, avec le tems, à mon Père mon Mariage avec Mademoiſelle de Ti...ville; mais depuis plus de trois Semaines je n'avois point eu de ſes Nouvelles, ce qui me chagrinoit beaucoup par la crainte où j'étois qu'il n'eût totalement échoué dans cette affaire, qui étoit ſi intéreſſante pour moi. Ces deux charmantes Lettres diſſipèrent une partie des allarmes que ſon ſilence m'avoit cauſé. Celle du Marquis m'en apprit même la raiſon, en me marquant que, depuis près d'un mois, ce ſecond Père (je lui donne ce nom, qu'il méritoit à mon égard) étoit en Brétagne, où il étoit allé prendre quelques arrangements, au ſujet d'une fort belle Terre qu'il avoit dans cette Province, & dont il vouloit, dit-on, me faire une donnation le jour de mes Noces.

Il faut avoir reſſenti l'Amour, & tout ce qu'il peut inſpi-

ſpirer de plus tendre, pour ſe bien répréſenter quels furent les tranſports de mon cœur à ces agréables Nouvelles. Ils furent ſi extraordinaires & ſi vifs, que, ſemblable à un homme qui s'éveille en ſurſaut au milieu d'un rêve délicieux, je doutai pendant quelques moments de la réalité de mon bonheur. Seroit-il bien poſſible, me diſois-je, que mon Père, qui s'eſt ſi fortement oppoſé à notre charmante Union, conſentiroit enfin à ma félicité? Ah! puiſqu'il en uſe de la ſorte avec ma future Epouſe, il n'y a point à douter qu'il ne la regarde déjà ſur ce pied-là, & que mon bonheur ne ſoit très proche. L'aimable Emilie & ſon cher Frère ne m'écriroient pas de cette façon, ſi la choſe n'étoit pas abſolument ſûre!... Cependant, ajoûtois-je, pourquoi mon Oncle ne m'en a-t-il rien marqué? Auroit-il oublié l'intérêt que je prens au ſuccès de cette grande affaire, du ſuccès de laquelle dépend le bonheur de ma vie? Hé, qui le ſçait mieux que lui, lui qui a toujours été le dépoſitaire de mes plus ſecrettes penſées, lui que j'ai choiſi pour le confident de mes amours, lui enfin entre les mains de qui j'ai remis le Contract ſecret & anticipé, qui ſubſiſte entre Mademoiſelle de Ti.... ville & moi, dans l'eſpérance qu'il le feroit ratifier par mon Père, auſſi-tôt qu'il le verroit diſpoſé à m'accorder cette faveur. Son Voyage en Brétagne, & la donnation qu'on me marque qu'il veut me faire, ne juſtifient pas dans mon eſprit ſon ſilence qui m'inquiette. Non, quelque aſſûré que me paroiſſe d'ailleurs mon bonheur, je ne ſerai point parfaitement tranquille que ce cher Oncle ne m'en ait confirmé la nouvelle. C'eſt ainſi que des réfléxions, dont je n'étois pas le maître, venoient empoiſonner le plaiſir délicieux, que m'avoient procuré les deux Lettres que je venois de reçevoir.

En attendant que j'en reçuſſe d'autres, qui confirmaſſent mon

mon bonheur, j'achevai de visiter, avec Monsieur Assemani, ce qui me restoit à voir des Antiquités de Rome, où je prévis bien que je n'avois pas encore un long séjour à faire, les choses étant sur le pied que l'on me marquoit. Comme j'avois fait une liste de tous les monuments que j'avois déjà vus, pour ne point fatiguer inutilement mon Conducteur, je la lui présentai, & il eut la bonté de la parcourir, avant que nous nous missions en marche. Comment, me dit-il après l'avoir lue, à quelques Edifices près, vous avez-là de quoi faire un Recueil des plus complets de nos Antiquités! Ce seroit dommage qu'il restât imparfait; Allons, je vai vous aider à le completter. Nous partimes aussi-tôt, & allâmes visiter quatre Edifices anciens, dont je donne ici les figures. Le premier, qui est aujourd'hui une Eglise dédiée à Saint *Sauveur*, étoit autre-fois un Temple consacré à *Saturne*, dans lequel étoit le Trésor de la République. On y conservoit aussi les Archives, les Loix, les Arrêts & Ordonnances du Sénat, & plusieurs autres choses de cette nature. Le second, qui est dédié à S. *Adrien*, étoit un autre Temple, consacré de même à *Saturne*. Il servoit autre-fois de Banque aux Romains, c'est à-dire, que les riches particuliers y mettoient en dépôt l'Or & l'Argent, dont ils n'avoient pas besoin, de la même manière, à peu près, que cela se pratique aujourd'hui dans les Banques d'*Amsterdam*, de *Venise*, de *Londres*, de *Vienne*, de *Gènes*, dans le Mont de Piété, & au Banc du Saint Esprit à *Rome*. Le troisième Edifice, que nous visitâmes, & dont on a encore fait une Eglise, dédiée aux saints Martirs *Jean* & *Paul*, deux Frères, qui furent, dit-on, décapités pour la Foi sous le règne de *Julien* l'Apostat, étoit un de ces Tribunaux appellés par les Ro-



AERARIVM

Ex altero cliuo ad radices rupis Tarpeiæ nunc Aedes S. Saluatoris in Aerario

VESTIGIA AEDIS SATVRNI CVM AERARIO
in cliuo Capitolino ad Arcum Septimy
nunc Aedes S. Adriani

CVRIA HOSTILIA IN MONTE COELIO

VESTIGIA PORTICVS IOVIS STATORIS

Romains *Curia*. Celui-ci fut bâti ſur le mont *Cœlius* par le Roi *Tullus Hoſtilius* en faveur des *Albanois* qui, après la défaite des trois *Curiaces*, furent incorporés avec le Peuple Romain, auquel ils furent obligés de ſe ſoûmettre. Enfin nous viſitâmes un quatrième Temple, dont il ne reſte plus que trois magnifiques Colonnes avec un reſte d'Architrave du Portique. Ce Temple étoit dédié à *Jupiter*, ſurnommé *Stator*.

J'ESPEROIS continuer mes recherches l'après-dinée, & j'avois pour cela donné parole à Monſieur Aſſemani, que je devois aller prendre chez lui; mais dans le moment que je me diſpoſois à ſortir, j'en fus empêché par l'arrivée de Monſieur le Gouverneur de Rome, qui me fit l'honneur de me rendre la viſite, que je lui avois faite quelques jours auparavant avec notre Ambaſſadeur. Il me fit de grandes excuſes ſur ce qu'il ne s'étoit pas trouvé chez lui, lorſque j'y étois venu avec cette Eminence. J'étois, dit-il, occupé ailleurs à réparer d'une manière autentique l'injure, que j'ai appris que l'on vous avoit faite en vous conduiſant en priſon. Je lui répondis que je ne me croyois point offenſé par cette démarche, que le bon ordre de la Police demandoit, & que je m'y étois ſoumis avec d'autant moins de peine, que j'étois d'une Ville où cela arrivoit de même quelquefois, ſans que quique ce ſoit, même les plus honnêtes gens, penſaſſent ſeulement à s'en formaliſer. C'eſt le crime qui fait la honte, ajoûtai-je, & non pas la priſon. C'eſt penſer bien ſolidement pour un homme de votre âge, me repliqua-t-il. Je ſuis charmé Monſieur de voir que vous ayez ainſi pris la choſe; toute-fois je vous prie d'être perſuadé que, ſi j'avois pu prévoir cet accident, je l'aurois certainement prévenu. Mais ſi je ne l'ai pas fait, du moins en ſerez-vous vengé par la punition des Scélérats qui ont

occaſionné votre détention. Ils ont crû m'échapper encore, comme ils ont déjà fait pluſieurs fois malgré toute ma vigilance; mais je les ai fait ſuivre de ſi près, qu'il ſont enfin tombés entre mes mains, dont ils ne ſortiront que pour aller inceſſamment ſur l'Echafaut. Il me demanda enſuite ſi je connoiſſois le Gentil-homme que j'avois ſécouru ſi généreuſement, & à qui il venoit d'apprendre que j'avois ſauvé la vie. Lui ayant répondu que non. . . . C'eſt pourtant un François, & d'une illuſtre Famille, du moins à ce que l'on m'a dit; j'ai crû que pour ces deux raiſons il pouvoit vous être connu. Au reſte, Monſieur, pourſuivit-il, j'ai appris avec une ſatisfaction infinie la façon généreuſe, dont vous continuez d'en agir envers lui. Quand votre Naiſſance & votre excellente Education ne me ſeroient pas connues d'ailleurs, ces traits ſeuls vous décelleroient. Continuez, Monſieur, à mériter par de pareilles Actions l'eſtime de tous les honnêtes gens, & comptez à jamais ſur la mienne. J'ignore combien vous avez encore de tems à demeurer dans notre Ville; Mais je regrette celui que vous y avez déjà paſſé, ſans me faire l'honneur de me mettre au rang de vos Amis, ou du moins de vos Connoiſſances. J'eſpère que l'avenir m'en dédomagera, & que vous vous voudrez bien agréer en ma Compagnie, ſoit à la Ville, ſoit à la Campagne, tous les plaiſirs que je pourrai vous y procurer. Je le remerciai fort de ſes politeſſes & de ſes bontés, & lui promis de lui aller de tems en tems rendre mes devoirs, puiſqu'il vouloit bien me le permettre. Je m'en aquitai pendant tout le tems que je demeurai encore à Rome, & je puis dire que ce fut pour moi un nouveau ſurcroit d'agrément dans cette Ville.

Il y a dans la Vie de certains moments, où il ſemble que la Providence prenne plaiſir à nous accabler de ſes faveurs, com-

comme il en eſt d'autres, où l'on ſeroit tenté de croire qu'elle ſe délecte à éprouver notre conſtance & notre réſignation à ſa volonté, par la multitude des diſgraces qu'elle nous envoye coup ſur coup. Je venois d'éprouver tout ce qui eſt le plus capable de flatter un jeune cœur, ſenſible à ce que les hommes eſtiment le plus, & qui eſt ordinairement le principal reſſort qui les fait aigir. J'avouerai même ici que le mien n'avoit été rien moins qu'indifférent aux honneurs que je venois de reçevoir. Telle eſt la récompenſe que Dieu attache aſſez ſouvent dès cette vie à la pratique de la vertu; mais il voulut bien y en joindre une autre, dont je fus encore plus ſenſiblement touché. J'ai dit que j'avois été inſtruit par deux Lettres de ce qui ſe paſſoit à la Terre de mon oncle, & j'ai répréſenté, auſſi naïvement qu'il m'a été poſſible, les impreſſions diverſes, que ces deux Lettres avoient fait ſur mon cœur. Depuis ce tems-là il flottoit, pour ainſi dire, entre la crainte & l'eſpérance, entre la joye & l'inquiétude. Une troiſième Lettre que je reçus de mon Père, me tira de cette ſituation. Après m'y avoir témoigné le contentement où il étoit, de la bonne conduite qu'il avoit appris que j'avois tenue pendant mon Voyage, il m'accordoit la permiſſion de revenir dès-que j'aurois achevé de voir en Italie, & ſurtout à Rome, tout ce qui pouvoit m'inſtruire & ſatisfaire ma curioſité. Il ajoûtoit que, ſi mon retour n'étoit pas éloigné, je ne manquaſſe pas de prendre ma route par la Brétagne, où je trouverois mon Oncle dans ſa Terre de Kermanck, lequel m'y annonçeroit une Nouvelle, qu'il étoit bien perſuadé que je ſerois charmé d'apprendre; enfin il me marquoit que nous euſſions à nous rendre enſemble à ſon Château de Belle-ville, où il nous

attendoit pour m'y donner la récompenſe, après laquelle il ſavoit que j'aſpirois depuis long-tems.

Comme il n'eſt rien dans le monde qui touche plus ſenſiblement le cœur de l'homme que l'Amour, rien auſſi ne fut égal à la vivacité des tranſports, auxquels je me livrai à la Lecture de cette agréable Lettre. Porté ſur les aîles de l'Amour même, il vola ſur le champ vers l'endroit où l'attendoit la félicité qu'on lui annonçoit. Devenu preſque inſenſible à toute autre choſe, je ne penſai plus alors qu'à profiter promptement de la permiſſion que l'on m'accordoit. Honneurs, Amis, Plaiſirs, Inſtruction, Amuſements curieux, Rome ne m'offrit plus rien qui fût capable de m'y arrêter. L'Impétuoſité de mes déſirs m'entraînoit vers le Charmant objet qui les avoit fait naître, & je n'aſpirois qu'après le moment heureux qui m'y devoit rejoindre. Déjà je prenois les arrangements néceſſaires pour cela, lorſqu'une Cataſtrophe des plus inopinées me fit tout-à-coup paſſer du comble de la joye à celui de la triſteſſe.

Ce n'eſt pas ſans de grandes & juſtes raiſons que le plus ſage & le plus éclairé de tous les Rois a dit, que ces deux paſſions de l'Ame ſe tiennent, pour ainſi dire, par la main, de manière qu'elles viennent réguliérement à la ſuite l'une de l'autre. J'en avois déjà fait l'épreuve en pluſieurs rencontres; mais jamais d'une manière ſi vive & ſi ſenſible que dans l'évènement que je vais rapporter. J'avois l'eſprit tout occupé des arrangements que je prenois pour aller rejoindre au plutôt mon Oncle & toute ma Famille, lorſqu'un des Garçons du Chirurgien chez lequel on avoit tranſporté le François, dont j'avois fait la rencontre, vint me dire que cet infortuné demandoit à me parler

ler. Je fus d'autant plus ſenſible à cette nouvelle, que je connus par-là qu'il étoit dans un état de convaleſcence à pouvoir ſoûtenir ſans incommodité la fatigue d'une viſite. Comme j'avois appris du Gouverneur, quelques jours auparavant, que c'étoit un de mes Compatriotes, je demandai à ce garçon, s'il ſcavoit ſon nom & ſa qualité. Pour ſa qualité, me dit-il, je l'ignore, Monſieur; mais il ſe nomme Monſieur de Richecourt, & ſuivant ce que j'en ai pû apprendre, le ſeul déſir de voir les curioſités de Rome & de l'Italie lui a fait entreprendre ce Voyage, qui lui a été ſi funeſte. Je vous dirai de plus qu'il me paroit qu'il à l'honneur de vous connoître particuliérement; car une de ſes premières attentions, dès le lendemain que vous le fites tranſporter chez nous, fut de demander avec beaucoup d'inſtances à vous voir; ce que mon Maître lui a refuſé juſqu'à ce jour, parce qu'il n'a pas encore été en état de voir perſonne. L'empreſſement extraordinaire du malade & d'autres raiſons que j'ignore, lui faiſant craindre que votre entrevûe ne lui cauſe quelque révolution, il vous prie de lui faire une viſite, la plus courte qu'il vous ſera poſſible, ſauf à vous en dédommager par la ſuite.

Quoique je ne fuſſe lié avec aucun Gentil-homme François, qui portât le nom de Richecourt, néanmoins l'intérêt que je prenois au malheur de celui-ci me fit voler auſſi-tôt chez le Chirurgien pour le voir. Ce dernier, m'ayant regardé avec une attention extraordinaire me répéta ce qu'il m'avoit déjà fait dire par ſon garçon. Alors il m'introduiſit dans la chambre, où il reſta quelques moments pour y être témoin d'un évènement, qu'il me dit enſuite qu'il avoit bien prévu. La précaution étoit auſſi ſage qu'elle fut néceſſaire. En effet à peine m'eut-il an-

noncé au malade, que celui-ci, qui étoit assis dans un fauteuil auprès du feu, s'étant levé pour venir m'embrasser, je fus tellement saisi à son aspect que je serois tombé à la renverse, si le Chirurgien, qui m'accompagnoit, ne m'eût retenu dans ses bras. Il me mit aussi-tôt dans un autre fauteuil, où a force de liqueurs spiritueuses il me fit enfin réprendre mes sens. Je ne fus pas plutôt revenu à moi, qu'à mon évanouissement succéda un torrent de larmes, dont j'inondai le visage du malade, sur lequel je me précipitai en le serrant étroitement dans mes bras.

Il est de situations que toute l'Eloquence humaine ne sçauroit répréſenter parfaitement. Telle fut celle ou je me trouvois alors. On n'en sera point étonné quand on sçaura que ce Gentil-homme infortuné, auquel j'avois sauvé la vie sans le connoître, & qui m'avoit envoyé chercher pour m'en remercier, étoit mon Oncle, cet Oncle si tendrement chéri; que dis-je! ce second Père, auquel je n'avois pas moins d'Obligations, qu'à celui qui m'avoit donné la vie. Il n'y a point à douter que notre reconnoissance ne lui eût causé quelque révolution funeste, si le Chirurgien, qui avoit remarqué sur nos visages un air de Famille (en effet je ressemblois beaucoup à ce cher Oncle) n'avoit pas eu soin de le prévenir. Il lui avoit appris que c'étoit moi qui l'avois fait transporter chez lui, à demi-mort, au milieu de la nuit, & que depuis ce tems je n'avois point discontinué d'avoir pour lui les plus grandes attentions. Ces nouvelles avoient été pour mon cher Oncle une espèce de Beaume salutaire, qui avoit fort accéléré sa guérison, de-sorte que notre entrevûe ayant été ainsi ménagée, sa santé ne courroit pas les mêmes risques.

Quelque préparé qu'il fût à cet évènement, il ne put

put cependant, en me voyant, retenir ſes larmes, qu'il mêla avec celles que je répandois en abondance. Le Chirurgien lui-même, attendri par ce Spectacle, ne put s'empêcher d'y joindre les ſiennes. Enfin ſe doutant bien qu'une entrevûe ſi touchante alloit être ſuivie d'un éclairciſſement, auquel il ne convenoit pas qu'il aſſiſtât, il eut la prudence & la politeſſe de ſe retirer. Mon Oncle ne ſe vit pas plutôt en liberté, que me ſerrant à ſon tour entre les bras: C'eſt donc vous que je revois, o mon Cher Neveu, s'écria-t-il! vous que j'ai toujours ſi tendrement aimé, & qui vous en êtes rendu ſi digne; vous que ma tendreſſe & mon amour ſont venus chercher en ces lieux, où j'ai appris que vous faites tant d'honneur à votre Famille & aux ſoins que j'ai pris de votre éducation; vous enfin, à qui je ſuis redevable de la vie que j'aurois perdue ſans cette compaſſion généreuſe, que je vous ai tant recommandée pour tous les hommes, & dont j'ai reſſenti moi-même les heureux effets. O digne Fils d'un des plus aimables Pères qui ſoit au monde, puiſſe le Ciel vous conduire & vous accompagner toujours dans le chemin de la vertu, dont je vois avec une ſatisfaction infinie, que vous ne vous êtes point encore écarté! Quelle joye, & quelle conſolation pour moi, de voir que vous y marchez d'un pas ſi ferme, ſur-tout dans un âge où la plûpart des hommes la connoiſſent ſi peu, & la pratiquent encore moins! Quand je n'aurois eû que ce ſeul plaiſir dans ma vie, je mourrois content, & je ne regretterois jamais les peines que m'a coûté votre éducation. Le Ciel m'en a aſſez récompenſé par le ſervice ſignalé que j'ai reçu de vous.

Je n'ai fait pour vous en cette rencontre, mon cher Oncle, lui répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre; & je ne penſois pas qu'un ſi petit ſervice dût tom-

tomber ſur une perſonne, qui m'eſt ſi chère & ſi précieuſe. Mais, pourſuivis-je, par quel évènement inopiné vous trouvez-vous à Rome, ſans que j'en aye eû juſqu'à ce jour la moindre connoiſſance? Ai-je commis quelque faute qui m'ait pû faire perdre la confiance, dont vous m'avez toujours honoré? Ignoriez-vous l'intérêt que j'ai toujours pris à tout ce qui vous regarde? Hé! qui doit plus s'y intéreſſer que celui, qui vous eſt redevable de tout ce qu'il eſt? Enfin quel funeſte accident vous avoit mis dans l'état ou je vous trouvai il y a quinze jours, lorſque la Providence m'envoya à votre ſecours!

La foibleſſe ou je ſuis encore, mon cher Neveu, me répliqua-t-il, ne me permet pas d'entrer dans un long détail ſurtout ce que vous me demandez. Il vous ſuffit, pour le préſent, de ſçavoir qu'une Commiſſion très ſecrete, dont m'a chargé notre Cardinal Miniſtre, auquel il m'a été impoſſible de me refuſer, m'a amené ici. Comme il eſt d'une extrême conſéquence que cette affaire ſoit traitée & conduite avec un ſecret inviolable, j'ai non ſeulement été obligé d'y garder un parfait *incognito*, mais de cacher même mon Voyage à toute notre Famille, qui me croit actuellement en Brétagne dans une de mes Terres. C'eſt auſſi par cette raiſon que je me ſuis donné le nom de Richecourt, & que pendant les premiers huit jours que j'ai paſſés ici, je n'ai pas cru devoir vous informer de mon arrivée dans cette Ville. Je ne comptois même le faire que lorſque l'importante affaire, qui m'y a amené, ſeroit terminée. Elle le ſeroit ſans doute a préſent ſans le funeſte accident qui m'eſt arrivé, & dans lequel vous m'avez ſauvé la vie, en me faiſant tranſporter dans cette maiſon.

Ma première penſée lorſque je me vis attaqué, fut

que

que, malgré toutes mes précautions, le ſecret du Cardinal Miniſtre avoit tranſpiré par quelque autre voye, & que, pour traverſer la Négociation, dont jeſuis chargé en cette Cour, quelques perſonnes, intéreſſées à la faire échouer, avoient appoſté les Scélérats, qui m'ont ſi indignement traité ; mais une Montre, une Tabatière d'Or, quelques autres Bijoux, & une trentaine de Louis que j'avois ſur moi, & que l'on m'a pris, m'ont fait connoître depuis, que je n'ai eû affaire qu'à des Voleurs, dont j'ai appris que l'on a fait juſtice il y a quelques jours. Je ſortois de ſouper chez le Cardinal R . . ., lorſque l'eſſieu du Caroſſe dans lequel j'étois s'étant malheureuſement rompu au milieu de la rue, m'attira ce funeſte accident. Comme elle me parut fort déſerte, je crus qu'il étoit beaucoup plus ſûr pour moi de regagner promptement mon logis, que d'attendre dans cet endroit un autre Caroſſe, que le Cocher m'étoit allé chercher. Je me mis donc en marche pour m'en retourner promptement chez moi; mais à peine avois-je fait cinquante pas, que je fus arrêté & ſaiſi par ces malheureux qui, après m'avoir enlévé un Valet qui me ſuivoit, & dont je n'ai eû depuis aucune nouvelle, me portèrent trois coups de Poignard, me volèrent tout ce que j'avois, me laiſſèrent pour mort & s'enfuirent. Pour le reſte, vous le ſçavez mieux que moi. J'ajoûterai ſeulement que je n'ai pû l'apprendre, & ſur-tout les attentions extraordinaires que vous avez eû pour ma guériſon, ſans y être extrêmement ſenſible. Hé! qui pourroit voir des actions de cette nature ſans en être touché, & ne leur pas donner les éloges qu'elles méritent.

TREVE de louanges, lui dis-je, mon cher Oncle, pour une choſe qui en mérite ſi peu. Tout autre en ma place en eût agi de même envers vous ; mais je ne pré-

tens pas en demeurer-là ; puiſque le Ciel s'eſt ſervi de moi pour vous ſauver la vie, permettez-moi de ne vous point abandonner, que vous ne ſoyez parfaitement rétabli, ou de vous faire tranſporter chez moi, où vous ſerez traité plus commodément. Pour ce dernier point, reprit-il, il n'eſt nullement néceſſaire; car on ne peut rien ajoûter aux ſoins que prend de moi la perſonne chez qui vous m'avez placé. Quant à l'autre Article, je l'accorde à votre amitié & à votre tendreſſe pour moi. Le plaiſir que j'aurai de vous avoir auprès de moi ne contribuera pas peu, ſans doute, au rétabliſſement de ma Santé.... Mais à propos, ajoûta-t-il, vous ne me demandez point de Nouvelles de votre amour; j'en ai cependant à vous donner qui vous ſeront bien agréables. Je lui répondis que l'évènement qui venoit d'arriver m'ayant uniquement occupé, je n'avois penſé à aucune autre choſe, mais que je ne pouvois aſſez le remercier des mouvements qu'il s'étoit donnés pour me rendre heureux ; que j'avois appris par le Marquis, par ma chère Emilie & par mon Père même, le ſuccès qu'avoient eû ſes ſoins & ſes peines. Auſſi-tôt je lui montrai les trois dernières Lettres que j'avois reçues, & que j'avois heureuſement ſur moi.

Par ces Lettres, me dit-il, lorſqu'il les eut lues, vous voyez l'accompliſſement de ce que je vous ai promis, lorſque vous partites l'année dernière. Ce n'a pas été ſans peine que j'ai amené votre Père à ce point, mais enfin j'en ſuis venu à bout. Vous êtes encore moins redevable de cette faveur à mes preſſantes Sollicitations, qu'à la bonne conduite qu'il a appris que vous aviez tenue depuis votre départ, & dont tout le monde lui a fait l'éloge. Le mérite de la charmante Demoiſelle de Ti . . . ville, & celui du Marquis, ſon aimable Frère, ne vous ont pas été moins

moins favorables. Je l'ai inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé à Ti . . . . ville entre ce jeune Seigneur, ſon aimable Sœur & vous. La manière généreuſe dont vous avez ſauvé la vie au premier, & conſervé l'honneur à cette charmante & vertueuſe Fille, la reconnoiſſance que l'un & l'autre vous en ont témoigné, tous ces ſentiments l'ont tellement enchanté, qu'il a enfin ratifié l'alliance que vous aviez déjà ébauchée à ſon inſçu. Vous en verrez la preuve par écrit ſur le Contrat même que vous m'avez confié, & que j'ai apporté avec moi, comptant être le premier à vous annoncer cette bonne nouvelle. Au reſte je ne ſuis point fâché que mon Frère m'ait prévenu. Cette nouvelle a du vous être encore plus agréable, en vous venant de ſa part.

Je le remerciai mille & mille fois de ſes bontés pour moi; & comme il m'avoit permis de ne le point quitter qu'il ne fût en état d'être tranſporté, ou chez lui, ou chez moi, ſans aucun riſque, je fis dire à mes Connoiſſances & à mes Amis, que j'allois paſſer une quinzaine de jours à la Campagne. Chacun le crut, de-ſorte que par ce moyen je jouis pendant tout ce tems, en pleine liberté, de la Compagnie de ce cher Oncle. Si la mienne lui faiſoit quelque plaiſir, je trouvois dans la ſienne des charmes, qui ne cédoient qu'à celle de mon adorable Emilie. En effet comme mon Voyage m'avoit formé l'eſprit, je trouvai dans ſa chère perſonne un mérite encore bien plus grand & bien plus rare, qu'il ne m'avoit paru juſqu'alors. Quel agrément dans ſa converſation! Quelle ſolidité dans ſes réflexions! Quelle juſteſſe dans ſes raiſonnements! Quelle profonde connoiſſance du monde & du cœur humain! C'étoit une eſpèce de Livre vivant, mais un Livre des plus inſtructifs, & en même tems des plus agréables, Livre enfin, auquel je ſuis redevable du peu que je vaux, ſi tant eſt que je vaille quelque choſe.

Je ne ſçai ſi ce fut le plaiſir que nous avions de nous trouver & de vivre enſemble dans un Païs étranger, qui produiſit cet effet; mais la ſanté de mon Oncle ſe fortifia & ſe rétablit ſi bien pendant les quinze jours que je paſſai auprès de lui, qu'au bout de ce terme il fut en état de s'en retourner au logement, qu'il avoit pris d'abord. J'avois fait toutes les inſtances poſſibles pour lui faire accepter le mien; mais il l'avoit refuſé par des raiſons de Politique, & parce qu'il étoit trop éloigné de celui des perſonnes auxquelles il avoit affaire. Il fallut donc nous ſéparer. Ce ne fut pas ſans un extrême regret de ma part, mais je n'y conſentis qu'après avoir obtenu de lui la permiſſion de l'aller voir régulièrement tous les jours. Laiſſons le, pour quelque tems vaquer, à l'importante Affaire, qui l'avoit amené à Rome, & revenons aux miennes.

Je n'en avois point d'autre, que d'achever d'y voir tout ce qui pouvoit contribuer à mon inſtruction, & ſatisfaire ma curioſité. A l'égard des anciens Edifices, je les avois tous viſités, à la réſerve d'un ſeul, que je vis en me promenant un jour avec Monſieur Aſſemani. Ce ſont les reſtes de la magnifique Place de l'Empereur *Nerva*, Succeſſeur de *Domitien*, qui l'avoit commencé, mais qui ne put l'achever, ayant été aſſaſſiné & mis en piéces, en punition de ſes crimes. Par ce qui nous reſte de ce vaſte Edifice, & par ce qu'en ont écrit les Anciens il eſt aiſé de juger de ſa beauté. On n'aura pas de peine à en convenir, ſur-tout lorſqu'on ſçaura que *Domitien*, qui avoit la paſſion de bâtir, ne faiſoit rien conſtruire que de magnifique. La haine du Peuple Romain, que ce Prince s'étoit ſi juſtement attirée par ſes Cruautés & ſa Tirannie, lui fit renverſer & ruiner de fond-en-comble, auſſi-tôt après ſa mort, toutes ſes Statues, & tous les Bâtiments qu'il avoit fait élever; & il eſt à préſumer

FORI NERVAE VESTIGIA

EADEM VESTIGIA

A *Vetus Murus e quadratis magnis & Lapidibus in finibus Fori.*
B *Tres Columnæ Templi D: Nervæ.*
C *Campanaria Turris Ecclesiæ Monialium Sancti Basilij.*

RESTES DE LA PLACE DE NERVA VUS DE L' AUTRE CÔTE.
P. 348. III.

FORI VESTIGIA EX ALTERO ASPECTV

mer que ceux-ci auroient eû le même ſort, s'ils avoient été achevés, mais l'eſtime qu'il avoit pour *Nerva*, que ce même Peuple choiſit pour gouverner l'Empire après lui, lui fit reſpecter ces magnifiques Edifices, dont le Tems ſeul a détruit la plus belle & la plus grande partie.

Quelque empreſſement que j'euſſe de me rendre auprès de mon Père & de ma chère Emilie, il me falut reſter encore à Rome beaucoup plus long-tems que je ne le voulois. La lenteur, avec laquelle les affaires ſe traitent & s'expédient dans cette Cour, en fut la cauſe. Que ce retardement coûta à mon impatience, & que ce tems me parut long! j'en employai une partie à voir les excellentes Statues, qui faiſoient autre-fois un des des plus beaux ornements de cette ſuperbe Ville. J'avois crû, en voyant celles de *Verſailles*, de *Marli*, des *Tulleries*, & de nos autres Maiſons Royales, qu'il étoit impoſſible à aucun Prince, même des plus puiſſants & des plus riches, de porter plus loin la magnificence ſur ce point; mais je fus bien détrompé, lorſque je vis les Palais, les Jardins & les Maiſons de Campagne des Princes & des Seigneurs Romains, dans leſquels il ſemble que tout ce que la Sculpture a jamais produit de plus excellent & de plus achevé, ſe ſoit donné rendez-vous. C'eſt en effet quelque choſe d'incroyable que la prodigieuſe quantité que l'on y voit de ces Chef-d'œuvres admirables, dans les Palais *Farneſe*, *Colonne*, *Barberini*, *Altieri*, *Viteleſchi*, *Mathei*, *Borgheſe*, *Chigi*, *Juſtiniani*, *Savelli*, *Medicis*, *Altemps*, & pluſieurs autres, tant à la Ville qu'à la Campagne, que nous viſitâmes tous, les uns après les autres, Monſieur Aſſemani & moi. Je ne pouvois me raſſaſier de ce Spectacle charmant, capable d'occuper un curieux pendant des années entières, s'il en vouloit examiner en détail toutes les beautés; auſſi ſont-elles le ſujet de l'ad-

miration de tous les Connoiſſeurs, qui ne les perdent de vûe qu'avec peine. Une ſeconde partie de mon tems fut employée à viſiter les plus belles Egliſes de cette Capitale du monde Chrétien, à la tête deſquelles on doit mettre celle de Saint *Pierre*, chef-d'œuvre d'Architecture, Temple vraiment digne, par ſa grandeur & ſa magnificence, de la Majeſté du vrai Dieu, que l'on y adore. Les Palais des Princes & autres Seigneurs Romains, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, n'échapèrent pas non plus à ma curioſité ; mais ſi l'on en ôte les chef-d'œuvres, dont je viens de parler, & les peintures admirables dont ils ſont embellis, je les trouvai, pour le reſte, beaucoup inférieurs à nos Maiſons Royales. Enfin je partageai le reſte de mon tems entre la Compagnie de mon cher Oncle & celle de quelques Amis qui, pour nous rendre le ſéjour de Rome agréable, nous y procuroient tous les plaiſirs qu'ils pouvoient imaginer. De ce nombre fut le Gouverneur de cette Capitale, dont je m'étois aquis la connoiſſance & l'amitié de la manière que je l'ai rapporté. Le funeſte accident qui l'avoit occaſionné, procura le même avantage à mon Oncle, avec lequel je partageai tous ces plaiſirs, autant que ſes affaires purent le lui permettre.

Cependant celle qui l'avoit principalement amené à Rome étant terminée au gré de notre Cardinal Miniſtre, je ne penſai plus qu'à faire mes très-humbles remerciments à ces Meſſieurs, & à prendre congé d'eux pour m'en retourner en France, où mon cœur étoit déjà depuis plus de deux mois. Que dis-je! il n'en étoit point ſorti, mais il étoit reſté à Ti . . . ville près du cher objet de ma tendreſſe, auquel je brûlois de me réjoindre. Tout étoit prêt pour notre départ lorſqu'étant allé voir pour la dernière fois Monſieur N . . . à qui j'avois de ſi grandes

des obligations, j'y appris un évènement qui m'attendrit beaucoup, & me fit voir les triſtes & facheuſes ſuites d'un amour malheureux. L'ayant trouvé dans la déſolation, auſſi-bien que Madame ſon epouſe, je leur demandai quel pouvoit-être le ſujet de leur affliction, à laquelle je prenois autant de part qu'eux-mêmes. Elle eſt auſſi naturelle qu'elle eſt ſenſible pour nous, me repliqua-t-il les larmes aux yeux, puiſque nous perdons à la fois tout ce que nous avons de plus cher au monde. Vous partez, continua-t-il, & notre chère Fille ſe meurt.

J'Avouerai que cette dernière Nouvelle m'attendrit préſque juſqu'aux larmes. Elle ſe meurt, m'écriai je, avec douleur! Elle ſe meurt! Hé! de quelle maladie eſt-elle donc attaquée? D'un mal, pourſuivit Monſieur N . . . auquel les Médecins n'ont pû trouver de remède. Vous ſçavez la réſolution ſubite qu'elle prit, il y a quelques mois, de renoncer au monde, & vous n'ignorez pas le chagrin, que cette réſolution nous a cauſé. J'avois crû que le conſeil que vous me donnâtes, il y a quelque tems, pourroit nous la ramener. Dans cette vûe je l'ai ſouvent été voir dans le Couvent où elle s'eſt retirée, avec nos plus aimables Cavaliers, qui, ayant pris du goût pour elle, n'aſpiroient qu'au bonheur de la poſſéder. Je me flattois qu'ils pourroient la déterminer à faire leur bonheur; mais bien-loin d'y réuſſir, elle les a tous congédiés, & ſe livrant à une mélancolie, dont je ne l'aurois jamais crû ſuſceptible, elle eſt enfin tombée dans une langueur, qui l'a réduite dans un état, où l'on déſeſpère de ſa vie. Je tâchai de les conſoler l'un & l'autre, du mieux qu'il me fut poſſible, en leur faiſant eſpérer que ſa jeuneſſe & la force de ſon tempérament la tireroient de ce danger, ajoûtant que je comptois en recevoir dans peu l'agréable nouvelle. Je le ſouhaite, me repliqua Monſieur N. . . . mais

je

je n'ôſe m'en flatter. Je lui renouvellai enſuite mes très-humbles remerciments, pour toutes les bontés qu'il avoit bien voulu avoir pour moi, & le priai inſtamment de vouloir bien m'honorer de ſes commiſſions pour la France, où il devoit être perſuadé que ma reconnoiſſance n'oublieroit jamais les ſervices qu'il m'avoit rendus. Elles ſe réduiſirent à quelques Lettres pour Paris, & pour l'Archevêque de Sens qui, comme je l'ai dit, m'avoit procuré la connoiſſance de cet aimable homme & de quelques autres.

A peine étois je de retour de cette viſite, qu'on vint m'avertir qu'une Fille demandoit à me parler. J'allai voir auſſi-tôt ce qu'elle me vouloit. C'étoit la Tourière du Couvent, où Mademoiſelle N. . . . s'étoit retirée, laquelle me rendit une Lettre qu'elle avoit ordre, me dit-elle, de ne remettre qu'entre mes mains. Quoique l'écriture n'en fût pas reconnoiſſable, je n'en eus pas plutôt lû les premières lignes, que je reconnus qu'elle étoit de cette aimable & malheureuſe Demoiſelle. Voici cette Lettre, que j'ai conſervée comme un monument des plus inſtructifs des miſères, auxquelles le cœur humain eſt expoſé.

Après la déclaration que la Violence de mon amour m'a forcée de vous faire, & à laquelle vous n'avez point répondu, vous trouverez ſans doute étrange, Monſieur, la liberté que je prends encore de vous écrire ſur le même ſujet. Quelle idée n'allez-vous point vous faire d'une Fille qui peut s'oublier juſqu'à ce point. Je rougis moi-même de ma foibleſſe, lorſque j'y penſe ; mais le déſeſpoir, où votre indifférence & la violence de la paſſion, que vous m'avez inſpirée, m'ont réduite, l'emporte ſur toute autre conſidération. Pour un ſouffle de vie qui me reſte, & que votre départ va m'arracher, je n'ai pas crû devoir me priver de la ſeule ſatisfaction, à laquelle mon cœur puiſſe être encore

core ſenſible. C'eſt celle de vous aſſûrer que je meurs toute à vous, & pour l'amour de vous.

J'AVOUE ici que je ne m'étois point encore trouvé dans une ſituation auſſi embarraſſante, que celle où je fus après la lecture de cette Lettre. Accoûtumé à juger du cœur des autres par le mien propre, je fus attendri de l'état où je voyois celui de cette aimable Demoiſelle, & qui me fit une véritable compaſſion. Je ſentis par ma propre expérience toute l'horreur de ſa ſituation. Voilà, me dis-je, l'état déplorable où tu ſerois toi-même, ſi quelque malheur imprévu venoit t'enlever l'Idole de ton cœur. Que faire dans une ſi triſte coujoncture ? je balançai pendant quelques moments ſur le parti que j'avois à prendre. Enfin je demandai à la Tourière ſi elle croyoit que la perſonne, qui l'avoit chargée de ce billet, fût viſible. Viſible, Monſieur, me répondit cette Fille! Hélas, il y a plus de trois Semaines qu'elle eſt au lit, où elle n'attend plus que le moment qui doit terminer la vie languiſſante, qu'elle a toujours menée depuis qu'elle eſt entrée dans notre Couvent. Quoique Monſieur N. . . m'eût déjà prévenu ſur l'état de cette aimable Fille, cette nouvelle m'effraya. Eſt-il donc écrit, me dis-je, que je ne rencontrerai préſque par-tout que des malheureux! mais ce qui m'attriſte encore plus ici, c'eſt que c'eſt-moi qui, ſans le vouloir, cauſe le malheur de cette jeune Demoiſelle. La laiſſerai-je ainſi périr?

QUELQUE ennemi que j'aye toujours été de la diſſimulation, & quoiqu'il me fût abſolument impoſſible de répondre à ſon amour, je crus que, pour lui ſauver la vie, il m'étoit permis de l'amuſer au moins par quelque eſpérance. Dans cette vûe, je lui écrivis une Lettre aſſez conſolante, mais qui n'eut pas le ſuccès dont je m'étois flatté. En effet j'appris, environ un mois après, que cette aimable Fil-

le étoit morte deux jours après mon départ, & avoit été la victime d'un amour malheureux qu'il lui avoit été impoſſible de ſurmonter. Cette Mort extraordinaire m'affligea beaucoup, & me fit faire une infinité de réfléxions ſur les miſères attachées à la Nature humaine.

J'AUROIS ſans contrédit ſubi le même ſort, ſi mon Amour n'avoit pas été plus heureux; mais la Providence ne le permit pas. Après un Voyage des plus fatiguants par la diligence que nous fîmes, nous arrivâmes enfin, mon Oncle & moi, à Belleville, où nous trouvâmes toute notre Famille dans les plaiſirs & dans la joye. Notre retour ne fit que l'augmenter encore. La mienne fut à ſon comble, lorſque je me revis auprès de mon adorable Emilie, avec laquelle j'allois être inceſſamment uni pour ne m'en plus jamais ſéparer. Mon oncle & mon Père me l'avoient promis, & ils me tinrent parole. La cérémonie s'en fit avec toute la pompe & les réjouiſſances ordinaires en ces occaſions. Une Charge que mon Père acheta pour moi, & une terre que mon Oncle me donna, jointes au partage que le Marquis de Ti . . . ville fit de tous ſes biens avec ſa chère Sœur, m'ont mis en état de faire dans le monde, une figure auſſi brillante qu'on la peut faire en France, avec trente mille livres de rentes. Mais cet avantage, dont les hommes font tant de cas, n'eſt rien à mes yeux, lorſque je le compare avec le précieux tréſor dont j'ai fait l'acquiſition par cette alliance, qui fait ma félicité. Depuis ſept ans j'en goûte tous les charmes avec ma chère & tendre Epouſe, dont le merite & la vertu ne font que ſe développer de plus en plus, à meſure que je vis avec elle. Le Tems, qui affoiblit & détruit tout, n'a fait que fortifier & reſerrer encore davantage la chaine délicieuſe qui nous unit. Faſſe le Ciel qu'elle ait toûjours

jours pour nous les mêmes charmes ? Peut-on ne le pas eſpérer, lorſque l'honneur & la vertu, joints à une eſtime & à une tendreſſe réciproques, ſont les agréables liens qui nous attachent l'un à l'autre ? Si tous les Mariages portoient ſur ces ſolides fondements, on n'en verroit jamais que d'heureux ſur la terre.

Fin de la troiſième & dernière Partie.

82-B2133 c.2